ROCK & FOLK

AOUT 2014 N°564 / 5,90 € / MENSUEL / BEL 6,50 € / CH 10 FS / LUX 6,50 € / PORTUGAL CONT 6,80 € / CAN 10 $ CAN / ITA 6,80 € / INDE 13 €
DOM 6,50 € / N CAL (A) 1600 XPF / N CAL (S) 900 XPF / POL (A) 1860 XPF / POL (S) 990 XPF / GRE 6,80 € / MAR 72 MAD / TUN 9,50 TND

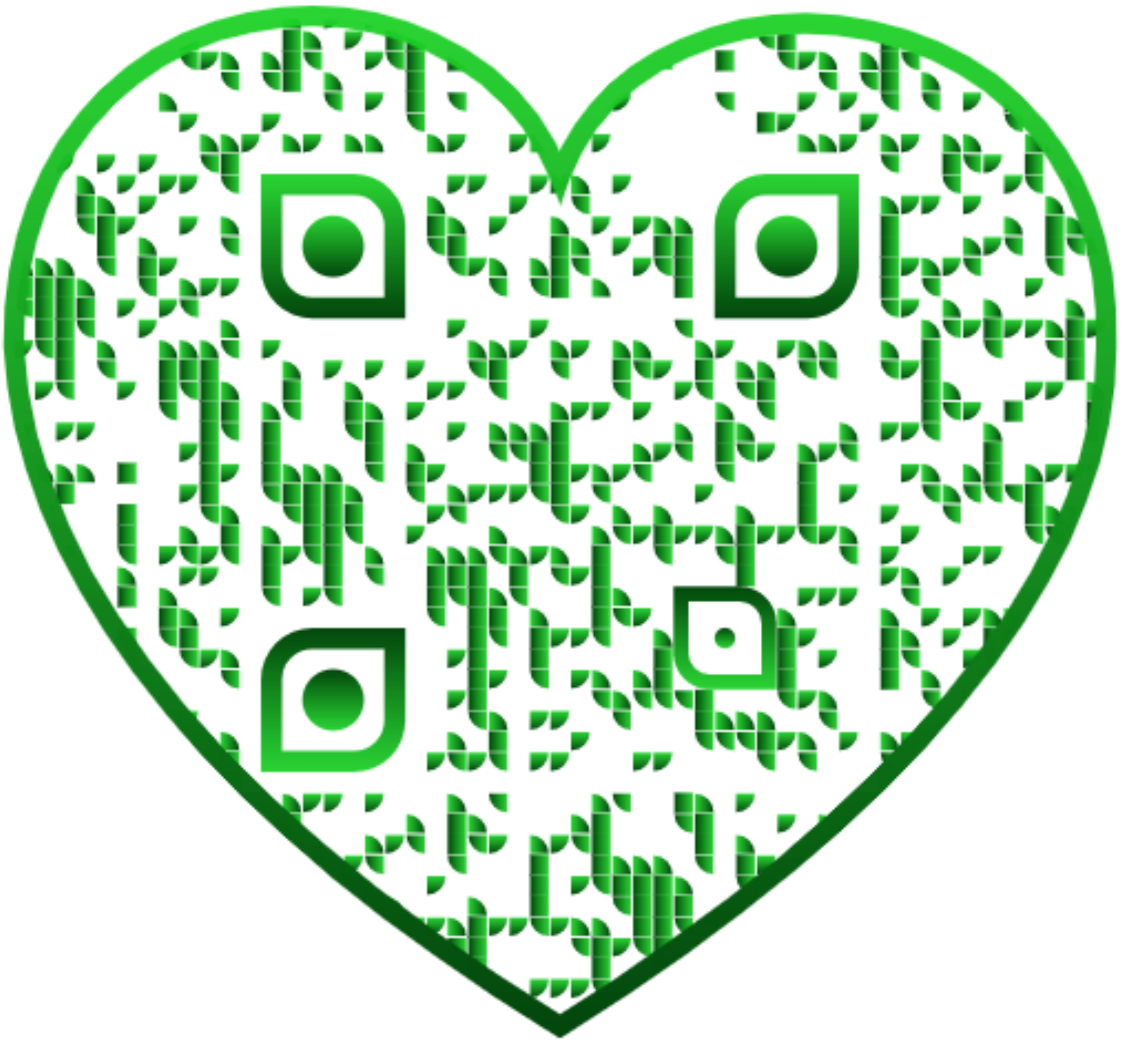
INTERVIEW EXCLUSIVE

THE BLACK KEYS
ON THE ROAD AGAIN

SPECIAL FESTIVALS

HELLFEST EUROCKEENNES BONNAROO
SOLIDAYS MAIN SQUARE GOVERNORS BALL
EUROPAVOX MONTEREAU CONFLUENCES

L 19766 - 564 H - F: 5,90 € - RD
Editions Lariviere



#ReunionImprevue

RENAULT CAPTUR

VIVEZ L'INSTANT

Consommations mixtes min/max (l/100 km) : 3,6/5,4. Émissions CO_2 min/max (g/km) : 95/125. Consommations et émissions homologuées selon réglementations applicables.

Renault présente elf

CHANGEONS DE VIE
CHANGEONS L'AUTOMOBILE

RENAULT

PHILIPS

YOU NEED TO HEAR THIS*

RENDEZ-VOUS SUR WWW.PHILIPS.FR/YNTHT #YNTHT

SURF DE NUIT

VENDREDI **8 AOUT** 2014 / **21H00**

ANGLET CHAMBRE D'AMOUR

À partir de 11:00

VILLAGE PARTENAIRES

EXPO SPACEJUNK, DÉMOS/TEST MATÉRIEL...

18:00

CONCERTS GRATUITS

DJ SET

KIM CHURCHILL

21:00

COMPÉTITION SURF PRO

ANGLET Côte Basque

EN LIVE SUR

WWW.DAILYMOTION.COM

surf Session · FCS · Caisse d'Epargne Aquitaine Poitou-Charentes · Atua Cores · Cannibal · Spacejunk Art Centers · Elow · Adrénaline · Virgin Radio

Rock & Folk · stories Agency · Citroën · R2 · Unbottle yourself · Sport Live · Webcam HD · Oüi FM · Dailymotion

eDito

Le dernier soulman

Bobby Womack devait jouer à l'Olympia le 30 juillet prochain. A peine disparu, une grande traque a commencé dans toutes les boutiques vinyle de la capitale. On a tous un Bobby Womack à dénicher, tous envie de plonger dans la pléthorique production (30 albums) de ce musicien à l'histoire invraisemblable (page 104). Quelle œuvre ! Avec Bobby Womack, nous perdons un talent monumental. L'homme avait joué de la guitare avec Sam Cooke, Sly Stone et Aretha ! Il avait réussi haut la main la transition soul, bon sang il était l'homme lige du *Wicked* Pickett, il était le dernier sorcier soul.
L'album des Black Keys est superbe. Nous avons coincé ces nouveaux gladiateurs sur le départ pour les grands rendez-vous de l'été. Comment se préparent-ils ? Comment tiennent-ils ? Lisez en page 64 une interview révélatrice du système Black Keys. Racontée par ces vétérans de la camionnette, l'aventure prend des airs de triomphe hautement mérité.
De son côté, Patrick Eudeline s'est lâché sur l'autre grand disparu du mois (Henri Leproux) et en profite pour raconter avec un luxe de détails vécus *son Golf Drouot* à lui (page 72). Beaucoup de tristesse (Valérie Coroller, Alan Douglas, page 105) et beaucoup de blues, mais nous continuons, plus déterminés que jamais.
Toujours vert, Jean-Pierre Galland nous rappelle que, du côté des pétards, ce n'est jamais gagné, fut-ce à l'approche du 14 juillet (page 18).
Juin avait magnifiquement commencé. Vendredi 13, nous avons vécu un remarquable concert des Stones dans un Stade de France bourré comme rarement. Plus que jamais, le mot de Dan Aykroyd prenait son sens : *"Les Stones sont désormais le plus grand groupe de blues de la planète."*
On murmure qu'ils pourraient rentrer en studio pour enregistrer un album bleu avec l'aide de Mick Taylor...
A part ça, l'équipe de Rock&Folk s'est lancée sur la route des festivals. Cette année nous élargissons le spectre et incluons des chroniques du Governors Ball de New York et de Bonnaroo (page 52).
Pour nous, le plus beau festival reste Soirs d'Eté organisé par OÜI FM, place de la République, en plein Paris. Dimanche soir, Shaka Ponk balançait du nucléaire, hier soir les Wampas repoussaient la pluie et vendredi FFF sera là. Vous savez pourquoi ce festival est notre favori ? Parce qu'il est gratuit...

PHILIPPE MANŒUVRE

Photo DR

FESTIVAL

Foire en Scène 2014

du 29 août au 8 septembre

VENDREDI 29 AOÛT
CARREFOUR DE STARS
19H00

SAMEDI 30 AOÛT
LES AVENTURIERS D'UN AUTRE MONDE
RICHARD KOLINKA + JEAN-LOUIS AUBERT + CALI + RAPHAEL + GUILLAUME GRAND + MADEMOISELLE K
20H00

DIMANCHE 31 AOÛT
CHRISTOPHE MAE
16H30

LUNDI 1 SEPTEMBRE
GRANDE SOIRÉE CELTIQUE
ALAN STIVELL + CÉCILE CORBEL + CELTIC LEGENDS
18H00

MARDI 2 SEPTEMBRE
GAROU
19H00

MERCREDI 3 SEPTEMBRE
MICHAEL GREGORIO
20H00

VENDREDI 5 SEPTEMBRE
PASCAL OBISPO
20H00

JEUDI 4 SEPTEMBRE
SALVATORE ADAMO
16H30

SAMEDI 6 SEPTEMBRE
NATASHA ST-PIER
TAL
20H00

DIMANCHE 7 SEPTEMBRE
FUGAIN & PLURIBUS
16H30

LUNDI 8 SEPTEMBRE
DANIEL GUICHARD
16H30

AU CAPITOLE
CHÂLONS-EN-CHAMPAGNE
ESPACE PLEIN AIR

HORAIRES D'OUVERTURE
Du lundi au vendredi
et dimanche de 10h30 à 21h00,
Le samedi de 10h30 à minuit,
dernier lundi fermeture à 19h00

LE WEEK-END : 7 €
1/2 tarif pour les enfants de moins de 12 ANS : 3,50 €

LA SEMAINE : 5 €
1/2 tarif pour les enfants de moins de 12 ANS : 2,50 €

ACCÈS À LA FOIRE GRATUIT AVEC LE BILLET DU CONCERT

REJOIGNEZ-NOUS SUR FACEBOOK OU SUR
WWW.FOIREENSCENE.FR

© CHAMPAGNE CRÉATION - REIMS - Pole'n Productions - Licence 510072

SOMMAIRE 564

Parution le 20 de chaque mois

MES DISQUES A MOI

Isabelle Chelley & Philippe Manœuvre JEAN-PIERRE GALLAND 18

PROSPECT

Yannick Blay SWANS 22

TETE D'AFFICHE

Olivier Cachin OLYMPIA ECRAN LIVE 24

Bertrand Bouard GRAHAM NASH 26

Jonathan Witt RIVAL SONS 28

Thomas E Florin MAC DeMARCO 30

Bertrand Bouard LITTLE BARRIE 32

Thomas E Florin WHITE LUNG 34

SPECIAL FESTIVALS 52

THIS IS NOT A LOVE SONG, EUROPAVOX, CONFLUENCES, GOVERNORS BALL, BONNAROO, THE ROLLING STONES, HELLFEST, SOLIDAYS, MAINSQUARE, EUROCKEENNES

EN VEDETTE

Jonathan Witt RORY GALLAGHER 36

Olivier Cachin THE RESIDENTS 40

Jérôme Soligny CHRISSIE HYNDE 44

Olivier Cachin WRECKLESS ERIC 48

EN COUVERTURE

Eric Delsart THE BLACK KEYS 64

LA VIE EN ROCK

Patrick Eudeline HENRI LEPROUX 72

PHOTO COUVERTURE : WILLIAM BEAUCARDET
GRAPHISME : FRANK LORIOU

Photo DR

THE RESIDENTS

Photo Dalle

SPECIAL FESTIVALS

THE BLACK KEYS

RUBRIQUES EDITO 005 COURRIER 008 TELEGRAMMES 012 DISQUE DU MOIS 079 DISQUES 080 REEDITIONS 088 HIGHWAY 666 REVISITED 092 VINYLES 094 DISCO IDEALE 096 QUALITE FRANCE 098 BEANO BLUES 100 ERUDIT ROCK 102 FILM DU MOIS 106 CINEMA 108 DVD CINEMA 110 DVD MUSIQUE 112 CULTE DES OBJETS 114 VIDEO GAMES 116 BANDE DESSINEE 118 LIVRES 120 LIVE 122 AGENDA 124 CHARTS 129 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 130

Editions Lariviere

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

OJD PRESSE PAYANTE Diffusion Certifiée 2013

Rédacteur en Chef Philippe Manœuvre (32 99) **Chef des Infos** Yasmine Aoudi (32 94) **Rédacteur** Basile Farkas (01 47 56 54 35) **Secrétaire de Rédaction** Vincent Palmer (32 96) **Directeur Artistique** Vincent Tannières (32 95) **Secrétariat** Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny **PUBLICITE : Directeur de Publicité** Captif : Thierry Solal (33 00) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82) **Assistante** Lætitia Lallemand (33 02) **PETITES ANNONCES : Annonces Classées** Lætitia Lallemand (33 02) - laetitia.lallemand@editions-lariviere.fr **PHOTOGRAVURE Responsable :** Béatrice Ladurelle (31 57) **Scannéristes :** Nathalie Morales, Daniel Lesven **VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaire) :** Læticia Alzieu (56 95) **ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC :** Catherine Veillard **Promotion Abonnements :** Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 61,54 € Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00 Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Redaction :** Patrick Casasnovas **IMPRESSION :** Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex. **DIFFUSION :** MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 3e trimestre 2014. Printed in France/ Imprimé en France. **Commission paritaire** n° 0515 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884 – **Administration :** 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.**

AUDIPRESSE

www.rocknfolk.com Depuis le N° 425 de janvier 2003, Rock&Folk insère un MONSTER-CD chaque trimestre, soit dans les numéros à paraître les 15 mars, 15 juin, 15 septembre et 15 décembre

Courrier des lecteurs

“Pardon du gros mot”

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart 92587 Clichy cedex
ou par courriel à
rock&folk@editions-lariviere.fr

Illustrations : Jampur Fraize

En fourbe

Dites donc les amis : nous glisser le cahier des Francos en plein milieu de l'interview de Jack White, c'est un peu comme cacher un salsifis au milieu d'une assiette de frites. A quand le programme d'un festival de chant choral au milieu d'un article sur les Stones ? *Keep rock(&folk)ing !*

MAXENCE *(courriel)*

Volontaire

Pour reprendre les propos de Mr Jean-Marc Parnier dans le dernier Courrier des lecteurs : à quand une rubrique Mes Disques A Moi spéciale mec anonyme !? Tout comme monsieur Parnier, je suis prêt à vous recevoir pour parler disques (tout en vinyles 30 cm et 45 tours des années 60 à 2014), entièrement achetés à dos de chameau (ça veut dire avant internet, et à plus de 300 kilomètres de Gibert boulevard Saint-Michel). Alors ce n'est pas dur, je me porte volontaire pour inaugurer la série (j'habite à 3 h 30 de train de Paris et en plus, juste à côté de la gare). Après avoir porté plus de 1600 disques à travers la France entière jusqu'à ma platine — ma femme pourra témoigner, ça fait vingt ans que je l'emmerde avec ça — je vous attends. Les bières et la truffade sont offertes, il va sans dire. Bien à vous.

NABU *(courriel)*

Réponse : OK, nous prenons date. Y a-t-il d'autres lecteurs qui veulent participer ? Courriel au journal, SVP !

Alternative

A l'attention des lecteurs les plus jeunes : quand Nicolas Ungemuh dit du bien d'un disque, écoutez-le : il a toujours raison. Quand il en dit du mal, ne le croyez pas, il dit n'importe quoi.

LAURENT MULLER *(courriel)*

Indigeste

Nicolas U est un génial provocateur. Il a bien failli m'avoir. J'étais à deux doigts de réagir à son mépris des hard rockers *“bas du front”* quand l'idée m'est venue de réécouter ce groupe que, par ailleurs, je n'ai jamais spécialement adoré : Deep Purple. Eh bien figurez-vous que Monsieur U a tout à fait raison à propos de “Made In Japan”. Indigeste indeed ! Problème : j'ai bien failli me faire avoir une seconde fois en commettant le clic fatal pour me payer l'intégrale de Dolly Parton/ Porter Wagoner et puis, pourquoi pas ? Un Orbison avec U2 dedans... Je l'ai échappé belle je vous assure. J'ai fermé l'ordi et je suis allé écouter le dernier des Shovells (“Admiral Sir Cloudesley”, svp). L'honneur de fer était sauf.

DENIS DARGENT *(courriel)*

Aficionado

Bonjour, allez, ça doit bien faire 30 ans que je suis un aficionado de Rock&Folk. Rien à dire et ça ne tient donc pas du miracle. Mais là, page 90, critique de Deep Purple “Made In Japan” qui me fait bondir. OK sur les rééditions, etc, mais je me considère du coup comme *“bas du front”* et je revendique. Pas de signature, c'est dire qu'on assume chez *haut du front.* L'article n'est pas une critique, mais un alignement d'injures gratuites qui me surprend chez vous. Enfin, je pardonne à ce bobo qui n'ignore certainement pas que ses parents l'ont certainement conçu sur “Smoke On The Water” alors que lui aura des rejetons issus d'une soirée Kanye West. Sans rancune, mais vérifiez les CV avant d'embaucher, merde.

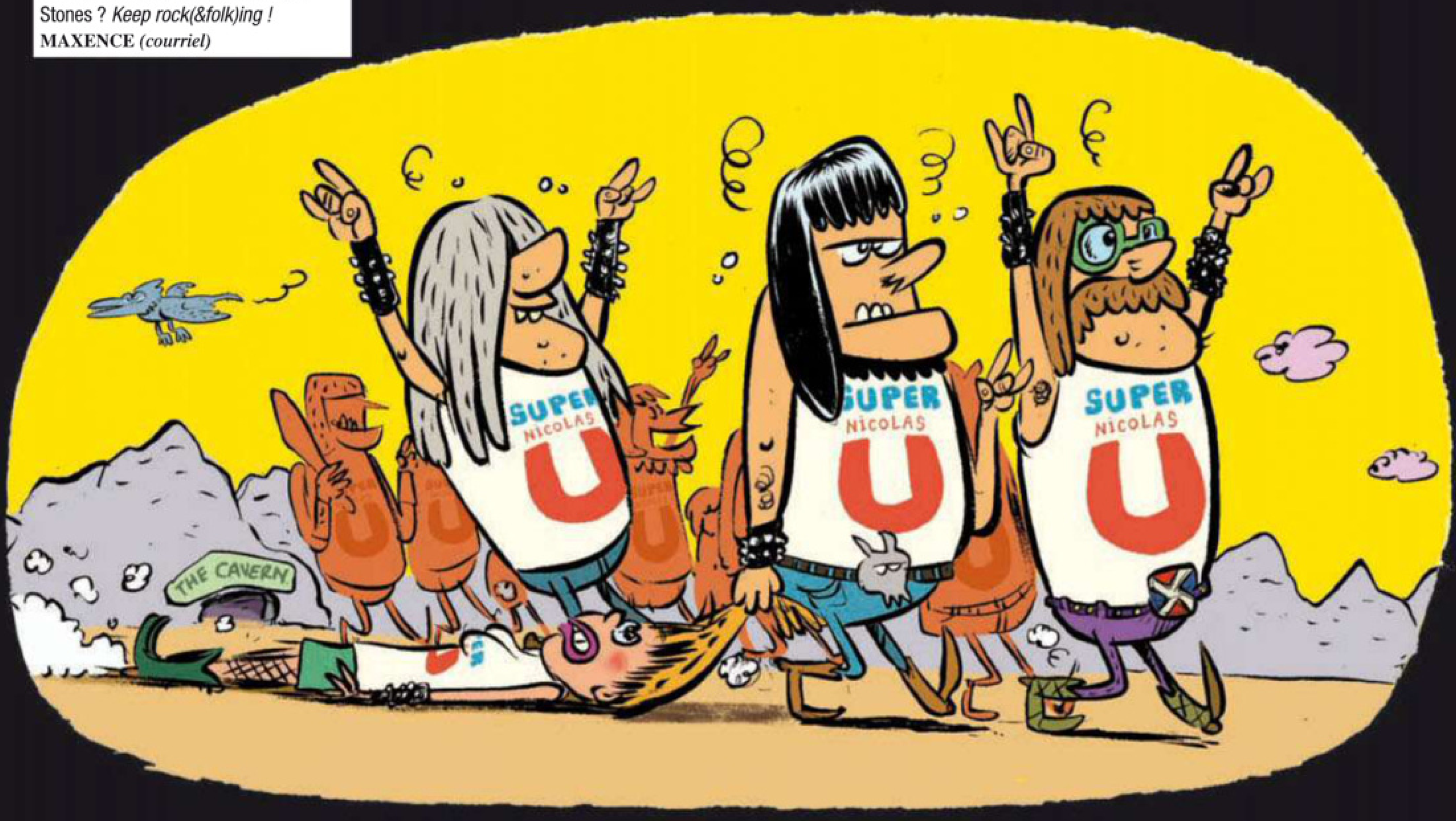
ERIC GARCIN *(courriel)*

Réponse : La chronique était signée au début de l'article.

Lo-fi

Il est curieux, le nouvel album de Neil Young : on dirait les premiers enregistrements de Daniel Johnston sur cassette, mais en moins bien.

YANN LE DUC *(courriel)*



Zorro, le retour

Ainsi donc Philman s'émeut du vilain Prince qui vient *"relever les compteurs"* dans notre beau pays, oh le vilain !
A 143 euros la place, bouh c'est pas beau ! C'est vrai que les Rolling Stones, au hasard hein, sont de véritables exemples en la matière, vantés par le même Philman dans Rolling Stones magazine, euh pardon dans Rock&Folk numéro je ne sais plus très bien, vous retrouverez pour moi. Il y disait en substance, que nos preux chevaliers avaient un train de vie coûteux, des hôtels, des limos, tout ça, tout ça... et qu'ils avaient tout compris en faisant payer les méchants banquiers, banquiers devant lesquels ils s'étaient produits moyennant beaucoup. Ces mêmes pierres qui amassent maousse avec des prix de place pour le Stade De France à 15,00 euros. Ah non pardon, je me suis trompé dans la virgule. Eh oui, les gars, désolé, mais vos Glimmer Twins ne sont en fait que les Lehman Brothers, dont vous continuez à narrer les aventures, enfin les répétitions au fin fond de la banlieue que même Keith un jour il est pas venu dites donc. Vous vous obstinez à nous parler de types qui se font anoblir par la reine, vendent leur déglingue soigneusement mise en scène pour Vuitton, pas Johnny Walker ni Marlboro, non non, pour des sacs dont le prix pourrait nourrir 15 familles lambda pendant 3 mois. J'exagère ? Bien sûr, mais pas autant que ces yuppies qui se côtoient encore sur scène juste pour le pognon, quand l'un a traité l'autre de p'tite bite devant des millions de lecteurs. Prince lui, dont je ne fais pas partie du fan-club, ne conçoit pas sa musique comme une start (me) up, encore une pub tiens, désolé, mais bien comme un artiste, qu'il est, qu'on l'aime ou non. Lui a perdu des plumes dans son combat contre le système des maisons de disques, vos papis les ramassent pour se les mettre là où ça fait joli, enfin il paraît. Vos soi-disant rockers grattent leurs cordes de guitare parce que les billets de Tac-O-Tac, ça serait trop visible. Gagner de l'argent avec sa production artistique ne me pose aucun problème. Les AC/DC sont blindés de thunes mais eux braquent pas la banque chaque fois qu'ils montent sur scène. A ce propos, le riff master c'est Angus Young et certainement pas votre Keith qui n'a de pirate que le bandana qu'il porte pour cacher ses rides. Clairement ils ne sont pas Robin des Bois. Nirvana a éclaté les compteurs sans chercher à le faire et surtout sans chercher à devenir riche par tous les moyens.
Une de leur musique dans une pub ?

Clairement non, ces mecs ont une éthique, pardon du gros mot. Je ne demande pas au rock d'être prolo, plein de musiciens viennent du milieu bourgeois et d'école d'art. Par contre, je lui demande d'être honnête et surtout de ne pas me prendre pour une vache à lait, et accessoirement pour un con.
Pour les Stones donc, c'est raté.
Je ne les ai jamais vus en concert, me refusant à financer la 17e villa de Jagger ou la 129e bague en argent de Richards, fût-elle à tête de mort. Allez plutôt faire un triomphe sur scène à Pinback, Crocodiles, Parquet Courts et à tous ceux dont le compte en banque tire la langue pour de vrai, lui, et arrêtez de voir du rock là où il n'y en a plus depuis longtemps. Gros bisous.
YANN SOYE *(courriel)*

Rempart

Le rôle des producteurs dans les grands groupes, c'est un rôle de rempart. Eloigner : The Edge des claviers, Bono des guitares, Jagger d'un harmonica, Clapton de Phil Collins, Phil Collins d'une console d'enregistrement, McCartney des miroirs, Lemmy de l'eau plate. Il ne reste plus qu'à trouver l'*élu* qui éloignera Jack White... des violonistes.
DENI *(courriel)*

Postillon

Si les avis autour du nouveau joyau, assez brut, de Neil Young divergent, on ne peut cependant nier qu'il fait un joli pied de nez à l'industrie qui voudrait (notamment avec le Blu-ray pure audio, qui fait écho à la technologie Pono de Young) que l'on ait besoin de cet appareillage pour apprécier la musique. Cet opus minimaliste permet de démontrer que c'est en pure perte. Car quand on y pense, le frémissement de chair directement provoqué par le son n'entend rien à cet étalonnage de fréquences sur 24 bits, aussi, le frisson, purement émotionnel pourrait tout aussi bien provenir au contact d'une vieille cire de 78 tours usé. Et à cet égard, "A Letter Home" du Loner me renvoie personnellement de toute façon à un univers désolé, une épopée émotionnelle débouchant sur une chair de poule authentique, même quand il sort du transistor postillonnant (j'en atteste) d'un véhicule de courtoisie, car la musique (et c'est finalement là que l'on en revient) a ce pouvoir-là.
WILL THE LION *(courriel)*

Explosion

26 mai 2014, la Machine du Moulin Rouge, Paris. Ce soir le Jon Spencer Blues Explosion nous a vaincus par KO. Jerry Lee Lewis au Star Club de Hambourg, James Brown à l'Apollo... Non je ne plaisante pas, on était bien à ce niveau. Pas de temps mort.
High energy non-stop ! Ce soir le Jon Spencer Blues Explosion nous a rappelé cette évidence : le rock'n'roll c'est à fond ou ça n'a pas lieu d'être. Ce soir le Jon Spencer Blues Explosion n'a pas été le plus grand groupe de rock'n'roll de la planète. Il a simplement été le seul à en jouer pour de vrai !
Prosternons-nous devant Jon Spencer, Judah Bauer & Russel Simmins.
Ladies & Gentlemen : Blues Explosion !
JOHN JACQUIN *(courriel)*

Cher Anton

Tout à l'heure, j'écoutais le premier Moby Grape et ne cessais d'être sidéré par l'incroyable liberté de ce groupe qui, dans un feu d'artifice permanent, braconne dans tous les genres possibles, osant la fuzz garage, la pop éthérée, la country et la soul (entre autres genres) et tout cela parfois dans un même morceau ! Voilà qui me donne hélas l'occasion de me désespérer de ce présent, où chaque groupe boxe consciencieusement dans une catégorie bien choisie et bien délimitée. Même ceux qui tentent le psyché reproduisent une représentation du psyché, voire une certaine idée calibrée du psyché. C'est pour cela qu'il faut être clément envers Anton Newcombe qui, n'en faisant qu'à sa tête, ose encore une polka en russe et un morceau disco sur un seul et même disque.
ZOCKOR – 21000 Dijon

ROCK EN SEINE

DOMAINE NATIONAL DE ST. CLOUD

22 • 23 • 24 AOUT '14

îledeFrance

4

CULTUREBOX francetélévisions

fnac

Brasseries Kronenbourg

SFR LIVE

SAINT-CLOUD

ARCTIC MONKEYS • LANA DEL REY
PORTISHEAD • THE PRODIGY
QUEENS OF THE STONE AGE
THE HIVES • BLONDIE • DIE ANTWOORD
JANELLE MONÁE • LA ROUX • CUT / COPY
SELAH SUE • TINARIWEN • JAKE BUGG
ÉMILIE SIMON • MAC DEMARCO
GARY CLARK JR. • TRENTEMØLLER • FLUME
JOEY BADA$$ • THE HORRORS
KAVINSKY (OUTRUN LIVE)
FRÀNÇOIS AND THE ATLAS MOUNTAINS
THEE OH SEES • ST. VINCENT • AIRBOURNE
ÉTIENNE DE CRÉCY PRÉSENTE SUPERDISCOUNT 3...

LOCATION WWW.FNAC.COM – FNAC, CARREFOUR, GÉANT ET SUR VOTRE MOBILE **WWW.DIGITICK.COM**

Métro ⑩ Boulogne • Pont de Saint-Cloud • Aux portes de Paris

www.rockenseine.com

Licences n° 2 : 1063027 - n° 3 : 1063028 - Illustration : Pierre Tatin

CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX
RATP
20 minutes
SNCF
DEEZER
france inter
le mouv'

France

"Je suis une super bonne acupunctrice mais malheureusement, personne ne me laisse pratiquer"

COURTNEY LOVE

Melody's Echo Chamber

Photo Diane Sagnier-DR

FOIRE AUX VINS DE COLMAR
Au programme du festival cette année (8-17 août) : Neil Young, Indochine, Motörhead, Simple Minds, James Blunt, Shaka Ponk, Les Aventuriers d'Un Autre Monde (réunissant entre autres Jean-Louis Aubert, Richard Kolinka, Raphaël, Mademoiselle K et Stephan Eicher).

LEWIS EVANS
Le chanteur des Lanskies lance son projet solo avec le titre "Hey Girl", premier extrait (en téléchargement gratuit) d'un EP à paraître en septembre.

THE LIBERTINES
Les Britanniques se produiront au Zénith parisien le 30 septembre (unique date en France).

LES MARILYN
La galerie Taglialatella (Paris) consacre jusqu'au 27 juillet une exposition à Marilyn Monroe et aux œuvres qu'elle a inspirées dans l'art contemporain, avec notamment les travaux de Russell Young, Andy Warhol et Robert Indiana.

MELODY'S ECHO CHAMBER
Attendu pour la rentrée, le deuxième album de la plus psychédélique des chanteuses pop françaises est tout juste mixé.

MY GENERATION, ONLY ROCK'N'ROLL ?
Le photographe Bruno Ducourant a rassemblé plus de cent photos inédites pour son projet de livre consacré au british boom (1968-1974). Pour participer au financement de la publication : http://fr.ulule.com/my-generation/.

LES NUS
Les Rennais s'apprêtent à réenregistrer "Johnny Colère" repris par Noir Désir sur "Tostaky", pour un EP quatre-titres qui sortira en fin d'année.

PHILIPPE MANŒUVRE
Notre rédacteur en chef a convolé en justes noces avec Candice, mère de leur fils Ulysse.

PITCHFORK FESTIVAL
On connaît déjà les premiers noms au programme de l'édition 2014 du festival parisien (du 30 octobre au 1er novembre, Grande Halle de la Villette) : Belle And Sebastian, Mø, Caribou, Future Islands, Mogwai...

PLAGES ELECTRONIQUES
La 9e édition du festival se tient les 10, 17 et 30 juillet et les 6 et 14 août sur la plage du Palais des Festivals à Cannes, avec Mr Oizo, Noisia, Netsky, Popof, Laurent Garnier...

PLASTISCINES
Parallèlement à la sortie de son troisième album "Back To The Start", le trio féminin a lancé une websérie promotionnelle, "Pieces Of Plastiscines".

LA ROUTE DU ROCK
Le festival de Saint-Malo (du 13 au 16 août) a dévoilé la classieuse affiche de sa 24e édition : The War On Drugs, Thee Oh Sees, Kurt Vile, Portishead, Liars, Anna Calvi, Baxter Dury, Toy, Mac DeMarco...

SINGTANK
"Ceremonies", deuxième album du duo formé par Joséphine de La Baume et son frère (avec des arrangements de Mark Ronson, époux de Joséphine), sortira en septembre.

Singtank

Photo James Kelly-DR

Condoléances

Bobby Womack, **Alan Douglas**, **Gerry Goffin**, le chanteur **Little Jimmy Scott**, le comédien **Rik Mayall**, le journaliste **Léon Mercadet**, le comédien **Eli Wallach**, la journaliste **Valérie Coroller**, le journaliste **Benoît Duquesne**

BEN HITO PRESENTS

THE

Rock Folk

Girl

2014

AOUT

L	M	M	J	V	S	D
				1	2	3
4	5	6	7	8	9	10
11	12	13	14	15	16	17
18	19	20	21	22	23	24
25	26	27	28	29	30	31

Vintage Guitar Club

Coup de Tequila, soleil de plomb, poussière soulevée par le vent du désert de Sonora, la Airline Town & Country retrouve la lumière 55 ans après sa naissance grâce aux artisans passionnés d'Eastwood.

PHOTO GREG COLL ★ MODELE JULIE ★ GUITARES LAURENT CHAMPONNOIS

Télégrammes

PAR BASILE FARKAS

Royaume-Uni

AC/DC
D'après Brian Johnson, des concerts du groupe des Antipodes sont prévus pour avant la fin de l'année.

ALEX TURNER & MILES KANE
A défaut de réunir les Last Shadow Puppets, les deux chanteurs ont, selon Miles Kane, le projet d'écrire et réaliser un film *"dans l'esprit des 'X-Men' mais qui se déroulerait dans les sixties"*.

ALT-J
Retour du groupe de Leeds le 22 septembre avec "This Is All Yours", second album enregistré dans le quartier londonien de Brixton, tout comme son triomphal "An Awesome Wave".

THE AMAZING SNAKEHEADS
A peine arrivé dans le paysage, le trio emmené par Dale Barclay change déjà de personnel : un bassiste et un batteur nouveaux remplacent William Coombe et Jordan Hutchinson, partis du groupe en exécrables termes avec leur chanteur depuis juin.

BAXTER DURY
Le talentueux chanteur à voix grave, fils du défunt Ian, sortira le 20 octobre son quatrième album, "It's A Pleasure".

BEATLES
Le catalogue des Fab Four reparaîtra enfin en version vinyle mono le 8 septembre. Tous les albums du groupe jusqu'au *Double Blanc*, ainsi qu'une triple compilation "Mono Masters" ont été remasterisés dans un processus paraît-il entièrement analogique.

COURTNEY BARNETT
Prouesse récente de l'Australienne : reprendre récemment en concert solo, dans le cadre du festival Summer Of Classsic Albums organisé par le label Pure Pop, l'intégralité de l'album "Kick" d'INXS.

ERIC CLAPTON
Lassé et harassé par la vie en tournée, le guitariste envisage d'arrêter de donner des concerts, pour se consacrer uniquement au travail en studio.

INSPIRAL CARPETS
Reformé de fraîche date, le groupe shoegaze dont Noel Gallagher fut le fameux roadie travaille à un nouvel album, lequel serait son premier depuis vingt ans.

TRICKY
"Adrian Thaws", soit le vrai nom de l'ancien membre de Massive Attack, sera le titre du onzième album du trip-hopper enfumé. Parution le 8 septembre.

Photo-DR

"Je suis un mégalomane doté d'une très mauvaise estime de soi"

NICK CAVE

The Kooks

Photo DR

THE KINKS
Ray Davies a mis ses rancœurs de côté et l'auteur de "Waterloo Sunset" s'est enfin dit d'accord pour reformer le groupe de Muswell Hill avec son frère Dave et le batteur Mick Avory. De nouvelles chansons seraient même en préparation.

THE KOOKS
"Tellement différent des précédents, que nous aurions pu changer de nom" : telle est la description de "Listen", quatrième livraison du groupe de Brighton attendue pour septembre.

MORRISSEY
"World Peace Is None Of Your Business", dixième manifeste du chanteur des Smiths depuis la dissolution du groupe, paraît le 15 juillet.

MY BLOODY VALENTINE
Après avoir mis 21 ans à donner une suite à "Loveless" avec "MBV" paru l'an dernier, Kevin Shields semble désormais inépuisable : il travaille à un nouvel EP.

OASIS
Le série de rééditions du groupe mancunien continue : le 29 septembre paraîtra un coffret mettant à l'honneur "(What's The Story) Morning Glory ?", son deuxième album ici remasterisé et agrémenté de faces B, prises live et démos inédites.

PHIL SELWAY
Chanteur à ses heures, le batteur de Radiohead a profité de la période sabbatique du groupe pour concevoir un deuxième album, "Weatherhouse", à paraître le 6 octobre.

PINK FLOYD
Un nouvel album (ou presque) est prévu pour le 8 octobre. Intitulé "The Endless River", il contiendra des chansons inédites enregistrées en 1994 dans la foulée de "The Division Bell" par David Gilmour, Nick Mason et Richard Wright (décédé en 2008).

ROBERT PLANT
Bien décidé à ne pas rejouer avec Led Zeppelin, le chanteur publiera le 8 septembre un album enregistré avec son groupe The Sensational Shape Shifters et nommé "Lullaby And... The Ceaseless Roar".

VASHTI BUNYAN
Revenue en grâce dans les années 2000, la chanteuse folk découverte par Andrew Loog Oldham publiera son troisième album à l'automne.

Photo Duncan Bryceland/ Rex/ Dalle

THE LIBERTINES
Fidèle au rendez-vous, Carl Barât a revêtu veste de cuir *et* redingote rouge pour retrouver ses anciens amis, ici à Glasgow le 28 juin pour un concert de chauffe qui précédait celui non moins chaotique donné à Hyde Park quelques jours plus tard.

Télégrammes

PAR BASILE FARKAS

Etats-Unis

BRIAN WILSON
Liste d'invités annoncés pour le prochain opus du fondateur des Beach Boys, en cours d'enregistrement : Lana Del Rey, Frank Ocean ou Zooey Deschanel.

ELLIOTT SMITH
Quelques images de "Heaven Adores You", documentaire consacré au défunt chanteur de Portland, sont visibles sur le net. Le film qui n'a pas encore de date de sortie prévue, contient notamment des extraits d'une quinzaine de chansons jamais entendues.

GERRY GOFFIN
En compagnie de son épouse compositrice Carole King, le parolier du Queens avait écrit quelques mémorables hits pour les Drifters, les Shirelles, Bobby Vee, le "He Hit Me (And It Felt Like A Kiss)" des Crystals ou encore "The Loco-Motion" pour Little Eva. Il est mort à 75 ans, à Los Angeles, le 19 juin dernier.

GUNS N'ROSES
Selon Axl Rose, deux albums inédits du groupe sont prêts à être publiés. L'un contiendrait des remix du dernier "Chinese Democracy" (2008), l'autre de nouvelles chansons.

HAIM
Le trio californien rentre en studio au mois de juillet pour enregistrer le successeur de "Days Are Gone".

IGGY POP
L'Iguane apparaît dans une récente et futée campagne de pub anti-torture réalisée par Amnesty International.

J MASCIS
L'indolent chanteur/ guitariste de Dinosaur Jr publie son deuxième disque solo le 23 août. Un "Tied To A Star " dans lequel Cat Power fera une apparition.

JULIAN CASABLANCAS+THE VOIDZ
La voix des Strokes et son nouveau groupe sortent "Tyranny" le 23 septembre, un album publié sur le label du chanteur, Cult Records.

LANA DEL REY
Son nouvel album "Ultraviolence" est entré directement numéro un des charts US le jour de sa sortie.

Lana Del Rey

Photo Nicole Nodland-DR

Haim

Photo DR

"On me regrettra quand je ne serai plus là. Et si Joe Perry meurt ? Je pourrai toujours trouver un guitariste capable de jouer les mêmes notes"

STEVEN TYLER

MICHAEL JACKSON
D'après Rodney Jerkins, producteur en charge du récent "Xscape", huit albums posthumes du défunt *king of pop* pourraient paraître dans les années à venir.

THE NATIONAL
Le groupe du ténébreux Matt Berninger enregistrera son septième disque dès octobre.

PRINCE
De passage à la Nouvelle-Orléans le 4 juillet, le multi-instrumentiste s'est lancé avec Nile Rodgers dans une version live du "Let's Dance" de David Bowie.

RYAN ADAMS
Le singer songwriter dégainera un album homonyme le 9 septembre, rien moins que son quatorzième.

SCOTT WALKER
Le chanteur aux multiples changements de carrière a décidé de monter un nouveau projet en compagnie du bruyant duo drone américain Sunn O))). Cette union donnera un album avant la fin de l'année sous l'alias Scott O))).

SHELLAC
Le trio de Steve Albini publiera "Dude Incredible" le 16 septembre, un cinquième recueil d'ailleurs mis en boîte dans le studio chicagoan du guitariste/ producteur.

THE SHINS
La formation de James Mercer, en hibernation depuis deux ans, donne des nouvelles avec un nouveau titre, "So Now What", qui garnira la BO d'un film de Zach Braff, "Wish I Was Here".

WEEZER
Le grand groupe power pop de la fin des années 90 fait son retour avec un neuvième album, "Everything Will Be Alright In The End" produit par Ric Ocasek. Pas de date de sortie encore annoncée.

WILLIE NELSON
Une tornade a partiellement détruit le ranch dont le chanteur texan était l'heureux propriétaire.

Photo DR

KAREN O
La patronne des Yeah Yeah Yeahs publiera en septembre un album solo, son premier, intitulé "Crush Songs". Les chansons qui le garnissent ont été enregistrées entre 2006 et 2007.

“Un petit coup de Bob Marley ?”

JEAN-PIERRE GALLAND

Depuis des lustres, l’homme du CIRC milite pour une législation moins absurde sur le cannabis. Restait à savoir s’il écoutait aussi de la musique de fumeur d’herbe.

En ces temps de retour à l’hygiénisme où l’on voudrait nous empêcher d’aspirer la vapeur d’une e-cigarette, où les blogs sur l’œnologie sont assimilés à de la propagande pro-picole par les partisans de l’eau plate, militer en faveur de la dépénalisation de *l’herbe qui fait rigoler* peut sembler un combat complètement fou, voire perdu d’avance. Pourtant, Jean-Pierre Galland, l’homme qui a ressuscité l’Appel du 18 Joint, fondateur du CIRC (Collectif d’Information et de Recherche Cannabique), belle plume auteur de gros volumes aux titres peu ambigus (“Fumée Clandestine”, “J’Attends Une Récolte”, etc) ne baisse pas les bras, malgré les allers et retours devant les tribunaux. Et si “Cannabis 40 Ans De Malentendus, Vol 2”, son nouveau bouquin très documenté, incite à quelque chose, c’est à se poser des questions sur la politique de la prohibition, à l’heure où l’Institut des Statistiques Européens évalue à 4,7 milliards le chiffre de vente de la drogue en France en 2014.

Le bon shit

ROCK&FOLK : Jean-Pierre Galland, bonjour. Quel fut votre premier disque acheté ?

Jean-Pierre Galland : Si mes souvenirs sont exacts, Deep Purple “In Rock”. C’étaient mes premiers émois dans le rock, mais après, il y a eu “Woodstock”, le film qui est passé dans le cinéma de mon coin reculé six mois après sa sortie. Et quand je l’ai vu, ça m’a fasciné, ça m’a ouvert l’esprit et j’ai eu envie de vivre cette aventure. Et le rock y était très présent.

Photo William Beaucardet

R&F : Vos artistes préférés à Woodstock ?

Jean-Pierre Galland : Hendrix en premier et je garde pour lui une fascination, un amour extrême... Je l’écoute très souvent et à chaque fois, je retrouve la même émotion. C’est difficile de choisir un album, ce serait sans doute “Electric Ladyland”, mais j’ai tout aimé chez Hendrix. Malheureusement, il a sorti peu de choses de son vivant, il y a eu plein de récupération après... J’avais aussi été frappé par Santana et son côté pêchu.

R&F : La découverte de l’herbe vient longtemps après ?

Jean-Pierre Galland : J’ai commencé à fumer assez tard. Je devais avoir 17 ans... J’habitais en province, dans la région lyonnaise, et quand j’ai fumé mon premier joint, contrairement à beaucoup de gens, j’en ai gardé un souvenir inoubliable. En fermant les yeux, je voyais se dérouler des paysages, comme si j’étais sous acide, alors que mon voisin était en train de vomir... Ce n’est pas à ce moment-là que je me suis dit que l’herbe, c’était pour moi. A l’époque, je buvais comme pas mal de jeunes en province. J’ai vraiment découvert l’herbe vers 21 ou 22 ans. J’étais dans un bistrot à Lyon, à 19 heures, en train de boire je ne sais plus quoi, entouré d’alcooliques qui regardaient la télé en faisant des commentaires particulièrement débiles et je me suis dit : *il faut que j’arrête, sinon je vais devenir con comme eux*. Je me suis mis à fumer et je n’ai plus touché à l’alcool. J’ai vu que le cannabis me correspondait. C’était aussi lié à la musique à l’époque...

R&F : Quelle musique, justement ?

Jean-Pierre Galland : Gong et “Camembert Electrique” ou “Flying Teapot”, Soft Machine bien entendu, Santana, Frank Zappa, j’adorais son “Joe’s Garage”. J’ai l’impression d’être resté coincé sur le rock’n’roll, quand j’y pense. J’adorais le Velvet Underground et King Crimson, aussi. Quand on prenait des drogues psychédéliques, c’était indispensable, King Crimson. Un peu plus tard, il y a eu tous ces groupes planants, comme Tangerine Dream, Amon Düül, Popol Vuh, c’était une spécialité allemande, apparemment... Mais en France n’oublions pas qu’on avait Dashiell Hedayat et sa fameuse “Chrysler Rose”. J’aimais bien aussi Jefferson Airplane, Grateful Dead, j’écoutais Quicksilver Messenger Service en buvant du thé et en fumant.

R&F : L’herbe était-elle plus forte à l’époque ou aujourd’hui ? Ça fait l’objet d’ interminables débats sur les forums...

Jean-Pierre Galland : L’un des premiers arguments des prohibitionnistes est de dire que dans les années 70, l’herbe avait 4 % de THC, alors que maintenant, elle en a 45 %. C’est un peu idiot, il y a toujours eu des herbes plus ou moins fortes. A une époque, on fumait beaucoup d’herbes africaines ou colombiennes qui étaient très fortes, limites trip. Beaucoup de gens allaient en Inde et rapportaient du charas, du kashmir, etc. J’ai découvert le bon shit à l’époque et c’est difficile à retrouver aujourd’hui, à part chez les autoproducteurs bien sûr.

R&F : Comment devenez-vous chantre de l'herbe en France ?
Jean-Pierre Galland : J'avais publié quelques polars et, en 1988, j'allais avoir un fils, j'écrivais et, en même temps, je peux le dire il y a prescription, je vendais un peu de shit aux amis. Mais je me suis dit que j'allais un jour me retrouver en prison et qu'il fallait que je me calme. Comme j'aimais écrire et que je venais de publier un roman chez Ramsay, je suis allé leur proposer de sortir un livre sur le cannabis. L'Appel du 18 Joint remontait déjà à 1976... A l'époque, il avait été lancé par des journalistes de Libération, dont Jean-Pierre Géné, et par Bizot (Actuel). A l'époque ils en avaient marre qu'on criminalise le cannabis, qu'on le présente encore et toujours comme la voie royale pour passer ensuite à l'héroïne. Bernard Kouchner, maître Henri Leclerc, Isabelle Huppert et beaucoup d'autres personnalités avaient signé l'appel. Il y a eu une petite manifestation aux Buttes Chaumont où je suis allé, tout le monde fumait dans le parc, c'était sympa.

Action de solidarité

R&F : Revenons à votre premier livre...
Jean-Pierre Galland : Je propose à Ramsay cette idée de bouquin et ils acceptent, sans m'en donner vraiment les moyens. Je n'avais pas d'ordinateur, je squattais des bureaux de copains le soir pour écrire "Fumée Clandestine". Je me suis déplacé dans toute la France, à mes frais, parce que Ramsay n'a jamais rien couvert et a décidé de diviser mes droits d'auteur par deux au bout de quelques mois... Mais je me suis acharné, j'ai vécu ça comme la réalisation d'un film ou l'ascension de l'Annapurna. J'en rêvais toutes les nuits, je travaillais comme un fou, c'était une vraie aventure qui m'a passionné. Le bouquin est sorti et je ne l'ai envoyé qu'à une seule personne, à Nulle Part Ailleurs, et deux jours après on m'y a invité, ce qui a fait un sacré lancement. Dans la suite de tout ça, on a décidé de créer avec quelques amis une association qui collecterait et diffuserait la connaissance du cannabis, au niveau médicinal, culturel, etc. C'est la naissance du CIRC.
R&F : Vous écoutiez quoi à cette période ?
Jean-Pierre Galland : Honnêtement, j'ai totalement loupé le punk *(rires)*. Quand j'écris, je ne peux pas écouter de musique. J'ai essayé tous les styles, mais

j'ai besoin de silence. Du coup, j'ai échappé à beaucoup de musiques. Je n'ai jamais été touché par Bruce Springsteen. Les Stones m'ont affecté plus que les Beatles, mais je n'ai jamais été un fan total. Vers 1980-90, j'écoutais quoi ? The Police, quand "Roxanne" est sorti, j'ai trouvé ça super bien. Nina Hagen aussi, "African Reggae", c'était fou, j'adorais. Je suis totalement passé à côté de Prince, Michael Jackson et Culture Club... Un peu plus tard, je me suis retrouvé sensible au message politique des Bérus ou de la Mano Negra, mais je n'avais pas un groupe fétiche que j'écoutais tout le temps. J'avais plus ou moins abandonné la musique pour me concentrer sur la littérature...
R&F : Certains sont troublé par le manque de sérieux du CIRC...
Jean-Pierre Galland : Oui, si on s'appelle le CIRC, et que notre logo est un clown avec des feuilles de cannabis en guise de cheveux, c'est qu'on voulait garder ce côté frondeur... Ce que j'apprécie avec le cannabis, c'est que ça permet de mettre une distance. On fume en regardant une soirée électorale à la télé, on voit tous les politiciens mentir et on prend cette distance qui permet de ne pas y croire. J'aime aussi le côté créatif, j'écris depuis longtemps en fumant. Ça m'ouvre bien des portes...
R&F : Revenons en 1997, lorsque votre association décide d'envoyer un pétard à chaque député...
Jean-Pierre Galland : Oui, dans un premier temps on monte le CIRC, mais personne n'y croit. Les journalistes ne parlent jamais de nous. Donc on décide de monter une grande action en 1997 et, contrairement à ce qu'on a dit, c'était très concerté. On a sorti en même temps un petit livre qui était envoyé avec le pétard, mais que personne n'a lu... On devait avoir 400-500 grammes de manucure, de la Black Domina. Comme il nous en restait à la fin, on a fait un joint très chargé pour Christine Boutin. On a accompagné ça d'un courrier expliquant nos motivations, le tout très bien écrit... J'insiste, on a une image de rigolos, mais on sait manier les lettres... Beaucoup de députés se sont plaints, d'autres l'ont pris avec humour, surtout à gauche. Certains nous ont retourné les pétards, avec du vin, de l'Armagnac, Santini nous a envoyé un cigare. On reproduit les lettres dans le bouquin, avec nos réponses. Mais onze députés, emmenés par Christine Boutin si mes souvenirs sont exacts, ont porté plainte et j'ai été convoqué à la brigade des stups d'où je suis ressorti avec une inculpation pour *transport, détention, usage et présentation de la drogue sous un jour favorable*. Je risquais la prison. Pour une fois, la justice avait été rapide. Le pétard a été envoyé en novembre et en mars, j'étais jugé. J'ai été condamné, alors qu'il y avait deux associations qui demandaient des sommes colossales, à 250 jours-amendes à 200 francs. Le principe, c'est de mettre chaque jour 200 francs dans une tirelire et à la fin, on les verse à l'Etat, sinon on va en prison pour la moitié des jours-amendes. Me pendait donc au nez une peine de 125 jours d'emprisonnement. On a fait une action de solidarité en demandant aux militants de nous aider et on a pu couvrir l'amende. Un peu plus tard, en 2000, je suis passé devant le tribunal de Lyon à cause de notre logo et de la compilation "Petite Musique De Chanvre" et j'ai été condamné à 900 jours-amendes à 900 francs. En première instance, ils avaient demandé de la prison ferme...
R&F : Quels artistes figuraient sur cette compilation ?
Jean-Pierre Galland : Ludwig Von 88, FFF, Saï Saï, Babylon Fighters,

Pierre Vassiliu, une dizaine d'autres en plus. Quand j'ai créé le CIRC, c'est la musique qui est venue à nous. Nous avons été soutenus par des groupes comme Billy Ze Kick et Les Gamins en Folie, ils nous ont dédié un concert à l'Olympia, ils se sont investis, Tryo nous a publiquement soutenus, FFF aussi, Raymonde et les Blancs-Becs, tous les groupes un peu alternatifs étaient présents. En 2001 avec les Productions Spéciales, on a sorti deux compilations avec 75 artistes *(dont Sergent Garcia, Sinsemilia, Marcel Et Son Orchestre, Beautés Vulgaires, Zenzile, Le Peuple De L'Herbe, Hubert-Félix Thiéfaine, Mickey 3D, etc — NDA)* pour le CIRC, "Tolérance Double Zéro".

Le goût de l'interdit

R&F : Quand la loi s'acharne, il n'y a pas un moment où on a envie de jeter l'éponge ?
Jean-Pierre Galland : On se dit qu'on peut se battre jusqu'au bout, parce qu'on a l'impression qu'il va se passer quelque chose. En 2002, par exemple, on croyait que la gauche allait revenir et qu'il y avait des chances que ça change, qu'au moins l'usage soit dépénalisé. Lors de la campagne, tous les journalistes posaient cette question aux présidentiables, même au candidat de Chasse, Pêche, Nature. Libé et le Monde en ont fait des pages à l'époque...
R&F : Le débat a été remis sur le tapis par Vincent Peillon et Jean-Marc Ayrault a mis son veto, récemment...
Jean-Pierre Galland : A cause de l'extrême droite, on a dû ressortir les panneaux *"Enfermez Jean-Marie, libérez Marie-Jeanne"*. Les gens nous demandaient qui étaient Marie-Jeanne ! En 2003, ça a été le tunnel, la tolérance zéro, avec un discours auquel peu de gens croient mais, à force, ils finissent par retourner l'opinion publique. Les gens les plus réacs du Sénat se sont autosaisis et ont sorti un rapport intitulé "Drogues : L'Autre Cancer". Ils disaient pis que pendre sur le cannabis, qui n'est pas une drogue innocente, je le reconnais bien, mais qui n'est pas ce que veulent en dire certains scientifiques pas toujours reconnus par leurs pairs. Pourquoi font-ils cela ? Faire flipper les parents, ça ne sert strictement à rien. Prenons l'exemple de Cécile Duflot, lorsqu'elle a dit être pour la dépénalisation. Les Verts le sont depuis 1997, on les a bien aidés, on a travaillé avec eux, je me suis présenté aux élections européennes avec eux... Quand elle l'a dit, ça a été un tollé. Villiers ou Boutin réclamaient sa démission, Copé s'en est pris aux socialistes qui voulaient vendre de la drogue à la sortie du lycée... C'est un

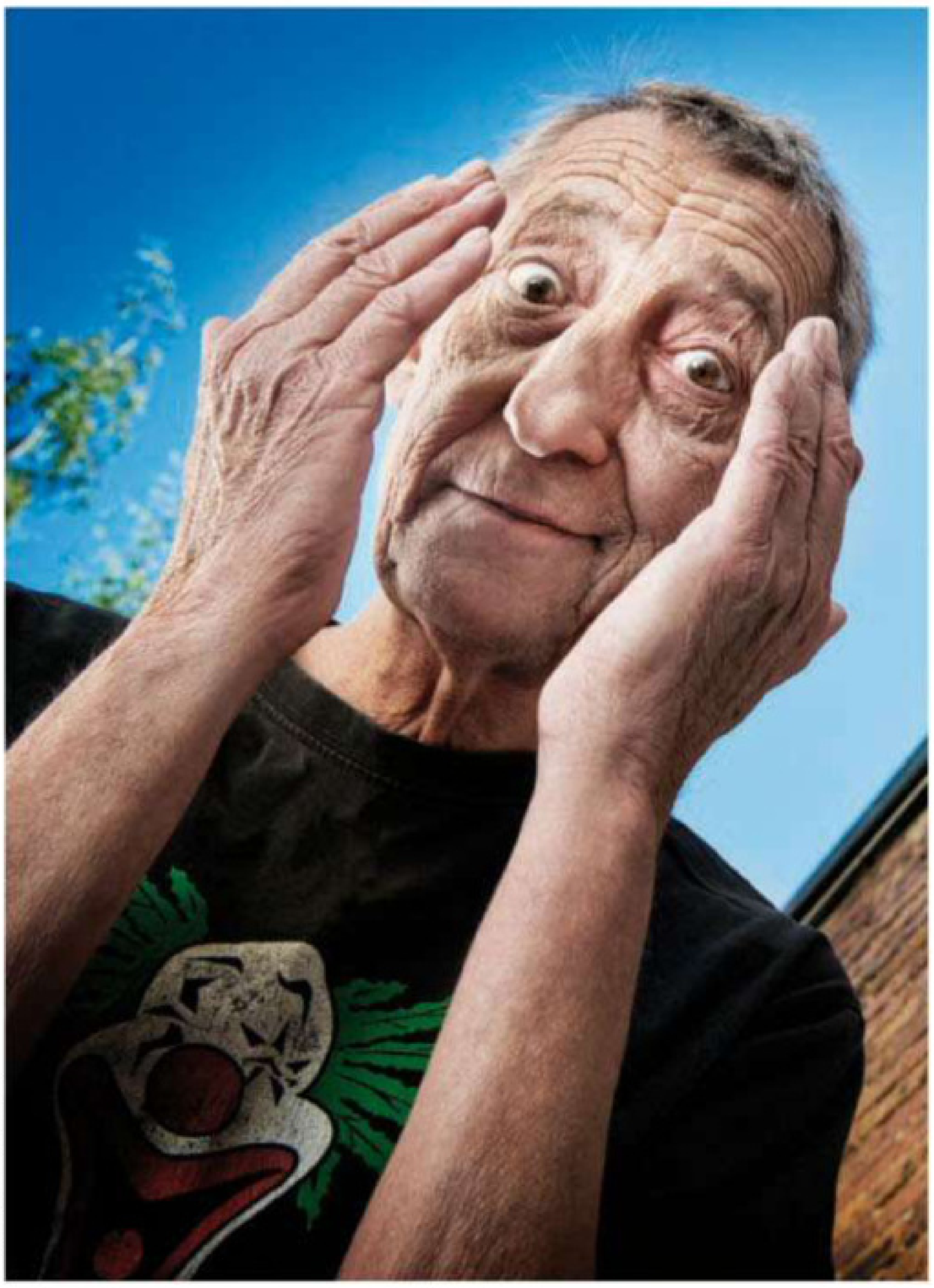


Photo William Beaucardet

"Les gens ont déjà légalisé dans leur tête"

discours complètement bloqué et caricatural, à un point tel qu'on se demande comment faire. Depuis 20 ans qu'on milite, le débat a eu lieu. Le débat, c'est la guerre à la drogue est perdue, alors acceptez-le, soyons pragmatique, ça vous rapportera de l'argent...

R&F : La cour des comptes européenne évalue à plus de 5 milliards l'argent de la drogue en France et voudrait l'intégrer dans le PIB. Que représente le cannabis ? Et l'héroïne a-t-elle toujours la cote aujourd'hui ?

Jean-Pierre Galland : L'héroïne est revenue en force dans les années 2000. A cause des free-parties, pour redescendre après avoir pris d'autres trucs. Les mecs ne se l'injectent plus, ils la fument, mais ce n'est pas meilleur pour la santé. Aujourd'hui, dans les cités, on trouve tout, du cannabis comme de la cocaïne, les cartels veulent que les gens consomment, c'est pour ça que le prix de la coke a tant baissé en vingt ans... Le phénomène m'inquiète beaucoup. Il y a une dizaine d'années, lorsqu'il y avait des enquêtes demandant quelles autres drogues on prenait à part le cannabis, les champignons arrivaient en tête. Dernièrement, j'ai lu une enquête et la cocaïne a remplacé les champignons. La coke est une drogue perverse dont il faut se méfier.

R&F : Aujourd'hui, il y a de plus en plus de très jeunes qui fument du cannabis... Quelle est votre position là-dessus ?

Jean-Pierre Galland : Je trouve ça regrettable. Je pense que s'il y avait une vraie politique de prévention, qui n'existe pas pour l'instant, si on légalisait le cannabis demain, les gens ne fumeraient plus dès l'âge de 14 ans. Le goût de l'interdit joue beaucoup dans tout ça, ils veulent faire des expériences... Ils se bourrent également beaucoup la gueule, faut pas croire. Je ferai d'ailleurs remarquer que le mélange cannabis-alcool est très mauvais. Avant, le cannabis représentait un art de vivre qui était partagé par les amateurs, mais ça n'existe plus. Aujourd'hui, chacun tire sur son spliff, on ne le passe même plus, on ne fait même plus tourner... Je trouve que ça raconte bien l'époque.

R&F : Vous écoutez quoi en ce moment ?

Jean-Pierre Galland : Je viens d'écouter le concert de Lavilliers sur France Inter. Il a bien vieilli. Sinon, j'ai été très sensible au dub électrique, j'aime toujours High Tone, Zenzile, Le Peuple De L'Herbe. Le dernier album de Zenzile, je trouve que c'est un petit bijou. Et je suis fan de Hilight Tribe, qui fait de l'electro avec des didgeridoo. Mais au final je suis toujours resté à écouter les Doors, les Stones, Hendrix, "Kashmir" de Led Zeppelin. Encore un vieux groupe... Parfois, j'ai des émois, je ne sais pas pourquoi. Par exemple, "La Ballade De Jim" d'Alain Souchon, ça me touche. Bashung aussi. Jusqu'à me donner envie de pleurer. Je ne me suis pas passionné par la musique, elle est venue à moi par hasard. J'ai un frère qui vit à la campagne, est fan de musique et collectionne tout sur Jimi Hendrix. Ça m'a aussi influencé, parce qu'il m'a gravé des CD avec certains morceaux que j'écoute encore beaucoup. Zenzile ou Fela me donnent la pêche, le reggae aussi. Je ne suis pas un grand fan de reggae, mais un petit coup de Bob Marley, le matin pour se lever, ça ne fait pas de mal. J'aime ce qui a la pêche et ce qui donne envie de se révolter. Je suis sensible à la rébellion qu'il y a dans le rock'n'roll.

R&F : Des artistes ou des groupes à écouter en fumant ?

Jean-Pierre Galland : Un petit Jefferson Airplane, pourquoi pas ? Ou bien Soft Machine. Manfred Mann aussi. J'écoute aussi du blues... Melvin Taylor, c'est pas mal.

R&F : Pensez-vous voir la légalisation de votre vivant ?

Jean-Pierre Galland : Si j'étais pessimiste, j'aurais abandonné l'idée, mais tout pousse à l'optimisme. L'Uruguay, qui l'eut cru, est le premier pays du monde à légaliser la production et l'usage... La Tchéquie a dépénalisé l'usage, on a le droit de se balader avec 15 grammes de beuh, le Portugal aussi, depuis 2000 et ça se passe très bien. En France, j'ai lu un truc qui m'a fait peur : 25 % des moins de 15 ans ont fumé un pétard dans le mois précédent. Ça ne se passe pas comme ça au Portugal. Ils considèrent la personne qui prend des produits psychotropes comme un citoyen normal. En France, ce n'est pas le cas. Au final, ce sera peut-être quelqu'un de droite qui va légaliser chez nous... Je rappelle souvent que toutes les petites avancées au niveau des drogues sont venues de la droite. Et de femmes. Il y a eu Michèle Barzach avec la vente de seringues dans les pharmacies, Simone Veil et l'échange libres des seringues, et Monique Pelletier avec le premier rapport sur la drogue en 1977. En France, on sait très bien qu'il faudrait légaliser, mais c'est un manque de courage politique. Il y a des chances qu'un jour, quelqu'un se rende compte que la prohibition a fait son temps. Ils l'ont fait au Colorado, aux USA, le pays de la guerre à la drogue. Et quand on voit les bénéfices que ça a rapportés au Colorado, les autres Etats se disent que c'est intéressant. Ils n'ont pas le même rapport que nous au fric (...). Un jour ou l'autre, la France, même si elle le fait après les autres, sera obligée de se rendre compte que le monde a évolué. La loi, qui date de 1970 et punit encore l'usage en privé d'un an de prison et de 1750 euros d'amende, n'est jamais appliquée, bien sûr. C'est pareil pour celui qui fait pousser chez lui. Cour d'assises spéciale, réclusion à perpétuité et 7,5 millions d'euros d'amende sont prévus par la loi. Dans la réalité, ils détruisent les plans, ils jugent le mec comme dealer, mais ils n'appliquent pas la loi. Tout le monde la trouve inapplicable. La droite voudrait qu'on l'applique, qu'on montre ses muscles et la gauche fait tête basse et comme ça, ça ne peut pas avancer. Mais des gens de tous âges et de toutes classes ont déjà légalisé le cannabis dans leurs têtes. ★

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY & PHILIPPE MANŒUVRE

Livre *"Cannabis 40 Ans De Malentendus, Volume 2 : 1997-2002" (Trouble Fête)*

“Foutraque”

SWANS

ROCK Apôtre d'un rock que les plus experts qualifient de *tellurique*, le révéré Michael Gira était récemment à Paris pour commenter sa considérable carrière.

Nous avons profité de la venue du New-Yorkais Michael Gira pour un concert exceptionnel et acoustique à l'église Saint-Merri à Paris pour rencontrer le leader d'un des groupes américains les plus novateurs né du post-punk. Fort d'une carrière commencée avec les groupes enragés Little Cripples à Los Angeles puis Circus Mort dans le New York de la fin des seventies, Gira est passé depuis par diverses incarnations : Swans, (World Of) Skin, Angels Of Light ou encore The Body Lovers. Plus serein qu'à une certaine époque, mais pas vraiment assagi malgré toutes ces années de musiques brutales et torturées, le cow-boy a aujourd'hui la stature et le charisme d'un héros de “La Horde Sauvage” de Peckinpah. Aussi intense et impressionnant dans la vie que sur scène, le géant fondateur des Swans a eu la bonne idée de réactiver ce groupe, il y a quatre ans. Subjugué par leurs récentes performances, Daniel Miller, boss du légendaire Mute Records, a donc décidé de distribuer aujourd'hui, hors des frontières américaines, le massif et foisonnant “To Be Kind” (paru le 13 mai, notamment en double CD + DVD, mais aussi en triple vinyle). Initiateur d'un rock dit industriel et nihiliste au début des eighties qui inspirera aussi bien Neurosis que Godflesh ou les Young Gods, Michael Gira donne ici les clés de son nouveau chef-d'œuvre tellurique, hypnotique et céleste tout en évoquant également son enfance perturbée et ses premiers émois musicaux, le tout avec la violence contenue, mais aussi l'humour qui le caractérisent.

ROCK&FOLK : Une des chansons de “To Be Kind” s'intitule “Just A Little Boy”. Qu'écoutiez-vous quand vous étiez petit ?

Michael Gira : Les premiers trucs que j'ai écoutés devaient être Chubby Checker *(rires)*. Sinon, il y a eu Mothers Of Invention. Et je ne pouvais pas passer à côté de Dylan que j'adore, des Beatles, ou des Doors puisque j'avais 13 ans à l'époque du premier album. J'ai donc grandi avec leurs disques que je connais par cœur, tout en prenant des acides.

R&F : Vous avez commencé jeune...

Michael Gira : En Californie, c'était normal *(rires)*. Puis j'ai vu Pink Floyd à un festival en Belgique en 1969 et cela a été une révélation. J'ai découvert que la pop pouvait être expérimentale, c'était une expérience formatrice. C'était juste avant la sortie d' “Ummagumma”. Il y avait également Ten Years After, Pretty Things, Frank Zappa, Soft Machine ou Yes qui était alors très bon. Le son était très fort et j'étais défoncé *(rires)*...

R&F : Quand on voit les Swans sur scène, il paraît évident que vous voyez vos performances comme de véritables expériences constituées de longues improvisations, même s'il est clair que vous savez exactement où doit aller une chanson, car vous dirigez vos musiciens en ce sens *(M Gira est un véritable dictateur et chef d'orchestre sur scène, n'hésitant pas à engueuler certains musiciens en plein morceau)***...**

Michael Gira : Bien sûr que j'ai une vision, mais elle change, parfois. J'essaie de saisir le meilleur dans l'instant présent et de ne pas refaire quelque chose qu'on a déjà fait. Je pense effectivement nos concerts comme une véritable expérience, oui. Notre temps est compté sur cette Terre... Je cherche donc la joie en concert. Faire en sorte que ce soit une expérience positive afin d'atteindre une sorte de nirvana.

Lire des livres

R&F : Votre chanson “Bring The Sun” est sous-titrée *“Toussaint L'Ouverture”*. Qu'est-ce qui vous a amené à vous intéresser à ce personnage historique ?

Michael Gira : C'est quelque chose que les gens avaient l'habitude de faire, il y a très longtemps... Lire des livres.

R&F : OK, mais sérieusement, qu'est-ce qui vous a particulièrement intéressé dans ce personnage à qui Haïti doit son indépendance *(s'ensuit une longue conversation sur cet ancien esclave révolté)* **? Vos chansons et leur architecture semblent représenter le déchaînement des éléments, alternant calme et tempête...**

Michael Gira : Absolument pas. Mes chansons personnifient une délicieuse glace à la vanille *(rires)*. ★

RECUEILLI PAR YANNICK BLAY

Album *“To Be Kind” (Young God/ Mute/ Differ-Ant)*

Photo Matias Cor-DR

woodbrass.com
music instruments

Rock On
le jeu

DU 15 MAI AU 31 JUILLET 2014

A gagner :

1er Prix

STRATOCASTER
60' ANNIVERSARY
2 TONS SUNBURST

Valeur
1798 €

Fender

2ème Prix

KIT SUPERSTAR CUSTOM
HYPER-DRIVE 6 FÛTS FLAT BLACK
+ PACK CYMBALES UFIP & ACCESSOIRES

Valeur
1688 €

TAMA

3ème Prix

K5-BKF - 5 CORDES
SIGNATURE FIELDY - KORN

Valeur
1319 €

Ibanez

ET + ENCORE ! INSCRIS-TOI VITE SUR : WOODBRASS.COM/ROCKON

Jeu sans obligation d'achat. Réglement disponible sur Woodbrass.com pendant la durée du jeu.

Plus de 9000€ d'instruments de musique à gagner !

Eagletone Fender Ibanez ROCK FOLK Roland SAMSON
SENNHEISER TAMA TANNOY TC HELICON UFIP ZOOM

Idée originale en son optimal

OLYMPIA ECRAN LIVE

En guise d'alternative aux festivals d'été, la salle du boulevard des Capucines diffuse quelques films de concerts en qualité optimale. Explications avec **Arnaud Delbarre**, le taulier.

Dans son bureau truffé de memorabilia et d'affiches vintage, Arnaud Delbarre allume une autre cigarette. Il a le droit, il est chez lui : boss de l'Olympia depuis 2001, quelques années après sa réouverture à la fin du 20e siècle, Arnaud s'identifie à *sa* salle, comme jadis Jean-Michel Boris et Bruno Coquatrix. Ce temple de la musique vivante qui a accueilli le premier concert parisien des Beatles et de Jimi Hendrix a une histoire folle : salle préférée de Piaf, l'Olympia a été jadis la scène de Michel Sardou pour une résidence de cinq mois. Les lettres rouges de sa façade sont mythiques dans le monde entier. Ce soir, c'est Jack White qui joue, et une centaine de fans est déjà devant la fameuse façade à 17 heures, quand on va retrouver le boss pour parler de son pari de l'été : un festival de films, *Ecran Live*, onze concerts filmés diffusés sur écran géant du 16 au 29 juillet. Les Doors, les Stones, Metallica, Muse, Led Zeppelin mais aussi "The Wall", Johnny au Stade de France et Brassens plus Brel. Une idée originale en son optimal et image numérique. Rock&Folk a voulu en savoir plus sur cette collection rock dans une salle de légende.

Proposer autre chose

ROCK&FOLK : D'où vient cette idée de programmer des films rock dans une salle dédiée au spectacle vivant ?

Arnaud Delbarre : C'est un test, une envie. On en parlait depuis un moment. Il fallait déjà trouver la technologie HD sans écran led, une bonne projection numérique, la qualité en termes de son et d'image. C'est nouveau, alors on n'a pas pu avoir certains films, il a fallu expliquer aux managements. On a monté ça très vite et on a dû communiquer la programmation très tôt. Je voulais un bon gros AC/DC. C'est là où se situe le pari : ces films, on peut les trouver sur internet mais on les regarde sur un petit écran, avec un petit son compressé. Là on sera devant un écran gigantesque avec un son live, à l'Olympia, avec des amis. La notion de partage est vachement importante, c'est capital pour le spectacle vivant. "The Wall", je me rappelle la claque que j'ai prise en 1992, je n'ose imaginer ce que ça peut être là. On a choisi des gros shows, qui ont marqué.

R&F : Prix cinéma ou prix concert ?

Arnaud Delbarre : C'est entre les deux. 14 euros en prévente et 16 le jour même. C'est un modèle économique nouveau, on a envie de le faire. Pour Metallica, Muse et Mylène Farmer, on a fait des places debout pour retrouver l'ambiance. En même temps il y a le festival Fnac à l'Hôtel de Ville, gratuit. Nous, on propose autre chose. Si les gens en ont envie, ils viennent le dimanche matin à 9 heures. On peut trouver toutes les excuses quand ça ne marche pas mais quand ça rigole, ça rigole.

R&F : Ce ne sont pas des films musicaux comme "Quadrophenia", mais des films de concert...

Arnaud Delbarre : Des live. Celui qui est un peu à part c'est le McCartney, il y a un peu de route, un peu d'histoire autour. On teste. Dans l'avenir, ça pourra être des films musicaux. Dans un temple de la musique vivante comme l'Olympia, tenter de faire quelque chose autour de l'image et du son, c'est un peu ambitieux. Faire des spectacles l'été, c'est très compliqué. Maintenant les festivals sont de plus en plus tôt, et ils paient les artistes de plus en plus cher. Il n'est pas question de lutter contre eux, mais de proposer autre chose. Il faut s'adapter en permanence. Je suis confiant. Je pense que les gens vont avoir envie de venir entre amis en sortant du bureau, les parents vont demander à leurs enfants de venir avec eux. C'est comme les tribute bands. J'en ai fait quelques-uns à l'Olympia : les Rabeats, Led Zept avec le show de 1973 refait à l'identique, Musical Box, qui fait Genesis, une énorme machine qui tourne dans le monde entier. En octobre, ils vont faire "Nursery Cryme" et "The Lamb Lies Down On Broadway". Nous, on a eu la chance de voir ces shows, mais quand tu veux connaître et que tu t'intéresses... Ce partage, on l'a vécu avec Jimmy Page qui est venu fin mai devant une salle sold-out pour une écoute d'album et la projection d'images sublimes qu'il avait choisies, un gigantesque clip. Après il a fait une petite interview et je regardais les gens dans la salle, il y avait une vraie communion. Alors qu'il n'a pas joué une note. D'ailleurs il n'y avait pas de guitare, nulle part *(rires)* ! C'était génial. ★

RECUEILLI PAR OLIVIER CACHIN

L'Olympia fait son cinéma

11 films du 16 au 29 juillet, deux séances par jour (18 heures et 21 h 30).
Metallica Français Pour Une Nuit 2009 (16/7, places d'orchestre debout), **Muse** à Rome 2013 (17/7, places d'orchestre debout), **Mylène Farmer** Stade De France 2009 (18/7, places d'orchestre debout), **Paul McCartney/ Wings** Rockshow 1976 (21/7), **Roger Waters** The Wall Berlin 1990 (22/7), **Queen** Budapest 1986 (23/7), **Johnny Hallyday** Stade De France 1998 (24/7), **Led Zep** Celebration Day Ahmet Ertegun 2007 (25/7), **Georges Brassens** Adieux A L'Olympia 1966/ **Jacques Brel** Bobino 1969 (26/7), **The Doors** Live At The Hollywood Ball 1968 (27/7), **Rolling Stones** Live In Texas 1978 (29/7).

Photo DR

"Les stades, seule option"

CROSBY, STILLS, NASH & YOUNG

Le jovial Graham Nash évoque ici ses souvenirs de la tournée des stades 1974 de son autre groupe, alors à l'apex de sa décadente gloire.

classic rock

"*La tournée lugubre*", pour David Crosby. "*Une immense déception*" dans l'autobiographie de Neil Young. "*Une tournée pour le fric*" selon les mots d'époque de Stephen Stills. 31 concerts, la plupart dans des stades contenant jusqu'à 82 000 personnes (Cleveland, le 31 août), des excès en tout genre. La tournée d'été 1974 de Crosby, Stills, Nash & Young entérina le basculement dans le stadium rock de la génération Woodstock, dont les causes et les ennemis disparaissaient : la guerre du Vietnam s'était achevée l'année précédente, Nixon démissionna le 8 août, pendant le concert du Roosevelt Stadium, à Jersey City. Le seul à garder un bon souvenir de toute cette aventure s'est longtemps appelé Graham Nash. Et les faits (ce coffret 3 CD/ 1 DVD) semblent lui donner raison. Une profusion de nouvelles chansons, certaines écrites l'après-midi et ajoutées le soir au set acoustique, avec un Neil Young en plein nirvana créatif, dont on découvrira ici cinq morceaux jamais parus officiellement. Surtout, les quatre enfants terribles du rock californien, soutenus par Tim Drummond (basse), Russell Kunkel (batterie) et Joe Lala (percussions), jouent et chantent remarquablement, et alignent l'une des plus belles collections de mélodies à la droite des Beatles.

Tous en vie

ROCK&FOLK : Pourquoi sortir un album de cette tournée controversée ?

Graham Nash : Je suis tombé sur un bootleg d'un concert qui n'était pas très bon. Je ne voulais pas que nos fans le jugent représentatif. J'ai donc décidé de réaliser un album de cette tournée et voilà quatre ans, je me suis rendu chez Neil, qui s'est montré dubitatif. Je lui avais sélectionné quelques extraits et il en a convenu : "*C'est bien meilleur que ce que je pensais*." J'ai écouté chacune des bandes et choisi la meilleure performance de chaque chanson (*neuf des concerts furent enregistrés sur 16 pistes — NdA*).

R&F : Quels étaient vos souvenirs de la tournée ?

Graham Nash : Personnellement, j'avais passé un super moment. La raison pour laquelle David Crosby l'avait surnommée *The Doom Tour*, c'est qu'il était excédé de jouer "Guinevere" avec une guitare acoustique devant 80 000 personnes : on ne peut pas voir si on établit une connexion. Mais jouer dans les stades était notre seule option. Nous étions tellement populaires qu'il nous aurait fallu passer dix soirées dans chaque ville et la tournée aurait duré un an. Sur le plan musical, j'ai toujours pensé que c'était une expérience incroyable. Egalement, il faut l'admettre, sur le plan des excès. Hélicoptères, limousines, nourriture... Les drogues ? Absolument.

R&F : Etait-ce difficile de rester concentré sur la musique dans un tel contexte ?

Graham Nash : Pas du tout. Nous étions très courageux. Sur le coffret, j'ai mis une chanson de Neil sur la démission de Nixon ("Goodbye Dick"). Nous ne l'avons jouée qu'une fois et personne parmi les 80 000 spectateurs ne l'avait entendue, y compris David, Stephen et moi-même !

Au stade supérieur

Depuis Woodstock en 1969 (près de 500 000 spectateurs), le rock aime flirter avec les gros chiffres. Le nouveau Wembley Stadium à Londres s'est ouvert à la musique en 2007 avec George Michael. En 2008, Madonna y rassemblait 74 000 fans, en 2010 Green Day montait le record à 90 000. En 2011, Take That y a réuni 623 737 spectateurs en huit soirs. Mais le *plus grand groupe rock du monde* a joué à Lorient le 14 juin dernier : 1215 musiciens de 4 à 77 ans rassemblés au Stade du Moustoir pour interpréter gratuitement des chansons des Rolling Stones, AC/DC et Michael Jackson devant 14 000 spectateurs.

R&F : D'une manière générale, quel était l'état de vos relations ?

Graham Nash : Quels qu'aient été nos sentiments les uns envers les autres, nous comprenions que la musique était plus importante que tout. Les coups de poignard dans le dos ou les désaccords sont insignifiants à cette aune. La musique survivra à nos corps et je rêve d'ailleurs que CSN&Y tourne en 2015. Nous sommes encore un super groupe de rock, avec de nouveaux morceaux, et l'un des derniers dont tous les membres originaux soient en vie. Nous sommes aussi le seul dont chaque membre ait été intronisé deux fois au Rock'n'Roll Hall Of Fame.

Je suis anglais

R&F : Quel est votre souvenir du concert de Wembley ?

Graham Nash : Nous avons joué un peu trop vite, trop nerveusement, pas tant à cause de la cocaïne que de l'excitation. David, Stephen et Neil tenaient à jouer à Londres car je suis anglais. Le concert n'était pas terrible, à part quelques passages, qui sont sur le coffret. Mais je garde un souvenir ému de la réaction du public, qui est devenu dingue, quand j'ai chanté "Our House".

R&F : Et quid de la jam post-concert avec les musiciens de The Band et John Bonham ?

Graham Nash : Je me souviens aussi de Paul (*McCartney — NdA*) et de Hendrix.

R&F : Hendrix ? Il était mort...

Graham Nash : Pardon, je voulais dire Clapton ! Ça s'est passé dans un club à Londres, mais je me suis contenté de regarder. Je ne suis pas un super musicien. Je sais suffisamment jouer de la guitare ou du piano pour composer mais je n'ai jamais été l'un de ces musiciens qui jamment. Je ne me sens pas à l'aise. ★

RECUEILLI PAR BERTRAND BOUARD

Coffret "CSNY 1974" *(Rhino/ Warner)*

Photo Joel Bernstein-DR

B

"Un truc épique"

RIVAL SONS

rock Elégant quoique tout en puissance, le quartette californien semble avoir les armes pour dominer la concurrence en matière de rock lourd.

Qui aurait pu croire qu'en 2014, le heavy rock doré de ces chères seventies opérerait un fracassant retour ? Car enfin, entre Kadavar, Ghost, Uncle Acid And The Deadbeats, Blues Pills, Naam ou Orchid, on ne sait plus où donner de la tête... Dans cette catégorie bien encombrée, donc, Rival Sons vient de livrer un disque post-zeppelinien ultime, le joliment intitulé "Great Western Valkyrie". Et déjà, quelque chose semble changer pour le quatuor de Long Beach : le voilà invité à clôturer le Grand Journal avec, en prime, une présentation pour le moins laudatrice de la part d'Antoine de Caunes...

Le flingue dans le cul

Lorsque l'on débarque sur le plateau du fameux talk-show, ce n'est pas la voix flûtée de Doria Tillier qui nous reçoit, mais bien un son lourd, d'une puissance extraordinaire. Logique : Rival Sons est en train de répéter les trois morceaux prévus pour le soir même ("Electric", "Good Things", "Open My Eyes"), scruté par de multiples caméras qui virevoltent mécaniquement. Le groupe californien apparaît sous un jour plutôt chic, la palme revenant au musculeux batteur Mike Miley, qui déploie une frappe *bonhamienne* terrifiante, vêtu d'un complet-veston. Le sujet du jour est donc "Great Western Valkyrie", offrande compacte et sans faiblesse qui a été couchée loin des bases du groupe, à Nashville : *"En fait, notre producteur fétiche Dave Cobb a déménagé là-bas*, narre Mike. *En arrivant on s'est dit :* 'Mmh, la Californie, c'est cool en fait.' *Mais ça nous a fait du bien de changer d'air. Comme à chaque fois, nous nous sommes mis une contrainte de temps. Cette fois, c'était six semaines pour tout faire, jusqu'au mixage. Je pense que s'imposer une telle limite nous met le flingue dans le cul, avec le chargeur plein* (rires). *On est dans l'obligation de sortir quelque chose."* Lorsqu'on lui fait remarquer que l'ombre du Dirigeable plane sur l'affaire, le polyglotte marteleur ne se dérobe pas : *"Sur 'Open My Eyes', c'est vrai que la partie de batterie est un peu plus qu'un hommage à 'Kashmir'. Mais en l'occurrence, celui qui est vraiment obsédé par Led Zeppelin, c'est notre producteur Dave Cobb. Il admire énormément ce groupe, parce qu'il a vraiment fait évoluer les choses en matière de son. C'était un peu comme Godzilla qui arrive sur la scène rock de l'époque et qui détruit tout. Un truc épique, gigantesque."* Cela dit, nos madrés Californiens s'affranchissent à plusieurs reprises de cette encombrante référence. Ceux qui se décrivent *"comme quatre forces opposées qui s'agrégeraient ensemble"* peuvent même parfois faire penser aux Animals ("Good Luck") ou aux Zombies ("Good Things"), influences qu'ils revendiquent avec un large acquiescement. La ballade écorchée "Where I've Been" appartient elle aussi à ces exceptions. Cette fois, c'est Jay, qui a troqué ses cheveux raides façon Ozzy pour une mèche accompagnée de favoris, qui nous éclaire : *"Pour 'Where I've Been', je voulais écrire une sorte de valse country. C'est l'histoire de deux personnes différentes qui ont toutes les deux un passé douloureux. Dans le premier couplet, il y a cette femme qui est une ex-junkie et qui a dû se prostituer pour avoir de quoi se payer sa came. Et dans le deuxième couplet, c'est la même chose pour un soldat qui revient de la guerre et qui parle de tout ce qu'il été forcé d'y faire. Et les deux tentent de se mettre ensemble… Il faut parfois faire fi de son passé pour aller de l'avant."* Un récit plutôt inhabituel pour une formation de ce type, et qui illustre bien la personnalité introvertie de Jay, à l'opposé de celle de son partenaire Scott Holiday, l'exubérant guitariste aux moustaches recourbées : *"On est comme une famille*, explique Jay d'une voix douce. *Ça peut être difficile de se supporter tous les jours, parce qu'on est très différents, mais on s'arrange, on donne à chacun un espace pour s'épanouir de la façon dont il le souhaite. C'est un gros travail de patience."*

El Camino

Sur scène, en tout cas, l'alchimie est explosive et, pour Mike, l'avenir semble radieux : *"On trace notre chemin en essayant d'innover à chaque fois… As-tu déjà labouré ? Quand on laboure dans la boue, c'est difficile de garder le cap. Si tu tournes la tête et que tu regardes derrière toi, tu peux être sûr que ça va merder. Donc il faut aller de l'avant. Je suis très fier de 'Great Western Valkyrie' et je pense que c'est notre meilleure collection de chansons. Il y a une unité, un cheminement. D'ailleurs on pensait l'appeler 'El Camino'* (rires)… *Mais c'était déjà pris."* ★

JONATHAN WITT

Album *"Great Western Valkyrie" (Earache)*

Kashmir

Joyau du sixième album de Led Zep "Physical Graffiti", "Kashmir" est un monstre de 8'28, et monte même à 12'27 dans sa version *Unledded* de 1994. Schoolly D l'a samplé pour "Signifying Rapper", inclus dans la BO du film d'Abel Ferrara "Bad Lieutenant". Jimmy Page et Robert Plant ont attaqué en justice et réussi à faire supprimer la chanson de la bande-son lors de la diffusion du film à la télévision. Puff Daddy l'a samplée pour la BO de "Godzilla" avec l'autorisation du groupe, Jimmy Page apparaissant même dans le clip et jouant le titre avec Puffy à Saturday Night Live.

Photo DR

"Bizarre ce truc !"

MAC DeMARCO

Attendu dans le rôle du branleur/ sauveur, le jeune bricoleur canadien expose ici sa vision des choses, en toute décontraction.

pop

Ce Canadien de 23 ans remplit les salles plus vite que l'éclair, la jeunesse que l'époque a baptisé *hipster* lui voue un culte suspect, des journalistes s'émeuvent à l'écoute de ses albums... Gentillet, le *soft rock* de Mac DeMarco ne résonne que trop avec l'époque pour être ignoré. Alors, ce Mac-là fait-il la pute ou est-il en passe de devenir la voix de sa génération ? Ecoutons le prophète.

Sans prétention

ROCK&FOLK : Pour commencer, pouvez-vous vous expliquer sur votre son de guitare dont vous avez dit qu'*"aucun musicien sérieux ne l'aurait utilisé"* ?

Mac DeMarco : Oh... Ce ne sont qu'un Flanger, un Chorus, quelques merdes bizarres mélangées ensemble. J'enregistrais chez moi sur une machine à bande, sans avoir aucun effet. Alors j'ai essayé ça sur la batterie, puis ma voix, puis la guitare. Là, je me suis dit : *Merde ! C'est bizarre ce truc !* J'adore.

R&F : Ce qui est bizarre, c'est que pendant vingt ans, des gens ont souffert en entendant ces productions dans les disques de soft rock. On pensait en être débarrassé et voilà que vous les remettez à la mode...

Mac DeMarco : Yeah... Je ne sais pas. J'adore le soft rock, je trouve ça à mourir de rire. Ce n'est pas le genre de musique que je peux vraiment apprécier, mais j'adore en écouter. Ces hommes adultes qui font la musique la plus ringuarde du monde... C'est ridicule, non ? Moi, j'avais l'impression de faire du dead rock ou un truc du genre. Alors que mes anciens groupes, c'était du genre *"Yeahhh !"* On essayait d'être cool. Puis j'ai fait "Rock & Roll Nightclub" *(son premier album solo — NdA)*. Je n'avais jamais fait de solo de guitare avant, trouvant ça complètement ridicule. Puis, j'ai trouvé ça marrant et maintenant, je suis dans cette esthétique à fond.

R&F : Comment vivez-vous tout ce fanatisme autour de vous ?

Mac DeMarco : C'est assez sauvage. Je ne m'y suis pas encore habitué. J'espère que ce phénomène est dû à la musique. Mais Internet y est pour beaucoup. Il y a des tas de conneries dingues sur moi en ligne : des vidéos bizarres, des choses débiles. Si les gosses ont été attrapés par la musique, ils passent des heures à regarder ces trucs. Je comprends, je fais la même chose pour les groupes que j'aime. Puis, la manière dont je me mets en scène rend les gens très à l'aise avec moi. Du coup, ils viennent me voir : *"Hey Mac, quoi de neuf ?"* Et je suis là : *Mais t'es qui ?! "Oh oh, tu ne me connais pas, mais je sais tout sur toi."* OK !

R&F : Voir quelqu'un écouter votre album, c'est un peu comme le voir sucer son pouce. Votre musique est très enfantine...

Mac DeMarco : Ouais, je dois dégager ça... Mais je fais ce que je peux. Quand j'écris une chanson, je suis dans l'idée des Beatles : pas besoin d'être pointue, de dire quelque chose de profond. On peut faire du charabia, tant que la chanson chope l'oreille. *It's pop music, baby*.

R&F : Maintenant que vous avez l'attention des gens, où voulez-vous les emmener ?

Mac DeMarco : Je crois que je veux simplement les rendre heureux. Surtout pendant les concerts. Une fois que j'ai sorti une chanson, ils peuvent en faire ce qu'ils veulent. Mais en concert, j'essaye vraiment de donner une bonne vibration, de faire apprécier le moment à tout le monde. Puis l'ambiance, c'est 50 % le groupe, 50 % le public. C'est ça, la leçon que j'ai tirée des concerts de Jonathan Richman.

R&F : Sauf que lui a beaucoup plus de mal à remplir une salle que vous...

Mac DeMarco : C'est parce qu'il est exigeant : il ne faut pas qu'il y ait l'air conditionné, il ne prend pas l'avion, refuse d'entrer dans un van, il veut pouvoir aller à pied d'un endroit à l'autre dans la ville... et puis, il aime peut-être les plus petites salles.

Amour du public

Au moment de montrer sur scène, devant une salle bondée et fanatique, l'on comprend mieux ce qui se trame avec Mac DeMarco. Comme dans cette interview, Mac et son groupe font les crétins. Le public, lui, fait le guignol. A la manière des Talking Heads en leur temps, ce groupe tombe à pic : il apporte à un public pensant *"Crise"* tout le fun, la fraîcheur et les rythmes pour s'amuser. Les chansons sont là, indéniablement. L'amour du public à son égard en est presque effrayant. Que Mac DeMarco devienne aussi populaire que MGMT, on en doute un peu. La question serait plutôt : dans dix ans, deviendra-t-il U2 ou Richman ? Les paris sont ouverts. ★

RECUEILLI PAR THOMAS E. FLORIN

Album *"Salad Days" (Captured Tracks)*

Jonathan Richman tailleur de pop punk

Fan éperdu du Velvet Underground, Jonathan Richman est le fondateur des Modern Lovers, dont la première mouture comptait dans ses rangs le futur Talking Heads Jerry Harrison et le futur Cars David Robinson. En 1972, Jonathan enregistre des démos avec John Cale (du Velvet) et le gourou génial Kim Fowley. Un de ses surnoms est *le parrain du punk* et sa plus fameuse chanson, "Roadrunner", a été reprise par les Sex Pistols et Joan Jett. Un de ses couplets a même été utilisé par Stephen King pour ouvrir un chapitre de son roman "Christine".

Photo Danny Cohen-DR

"Wah-wah"

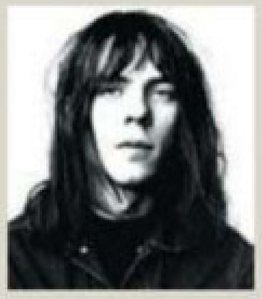
LITTLE BARRIE

rock Habitué des tournées aux conditions rudes, le trio britannique n'a néanmoins rien perdu de son élégance. Barrie Cadogan, son démiurge à six-cordes, raconte.

L'interview est terminée, le dictaphone éteint, lorsque Barrie Cadogan écarte à notre demande les pans de son blouson en cuir. "*Sur mon T-shirt ? C'est Fred* Sonic *Smith. Mon héros.*" Dans le patio de l'hôtel parisien, à deux pas de la place Saint-Georges, le leader de Little Barrie embraie sur les mérites respectifs de Smith et de son acolyte Wayne Kramer au sein de MC5 et relate, émoustillé, le concert qu'il partagea avec les survivants du groupe, voici quelques années. Cadogan possède une foi intacte dans les vertus de la guitare — pas n'importe laquelle : celle des gangs de Detroit, des Stone Roses ou de Chuck Berry. Voilà quinze ans qu'il entretient la flamme, dans une époque qui n'a rien de clémente pour un pur et honnête power trio de rock'n'roll.

Fred is dead

Guitariste de MC5, Fred Dewey *Sonic* Smith rencontre en 1978 Patti, future madame Smith, après avoir fait sa première partie. Patti a écrit pour lui la chanson "Frederick" en 1979 et lui donnera deux enfants, Jesse et Jackson (qui se mariera à Meg White des White Stripes). Fred meurt d'un infarctus à l'âge de 45 ans. Parfois confondu avec le bassiste homonyme du groupe new-yorkais Television Fred Smith, Sonic est à l'origine du nom de groupe Sonic Youth et a fondé le Sonic's Rendezvous Band, dont l'unique single "City Slang" est un classique du rock made in Detroit.



Riff précieux

En cette après-midi de la fin mai, Barrie Cadogan rentre d'une tournée de la côte Est des Etats-Unis, où Little Barrie commence à prendre pied. Sa terre de prédilection s'appelle le Japon, que le trio visite quasiment chaque année depuis 2004. *"Je n'aurais jamais imaginé une chose pareille. Je n'étais jamais sorti d'Angleterre avant de tourner avec le groupe"*, savoure-t-il avec la modestie propre à certains rockers britanniques. A ses débuts, Little Barrie pouvait être appréhendé comme une excroissance rock du revival soul alors en plein essor, des guitares en lieu et place des cuivres. *"Entre les Meters et Chuck Berry, c'était l'idée"*, pose-t-il. Les débuts ("We Are Little Barrie", 2005) sont prometteurs et Cadogan ne tarde pas à se tailler une petite réputation. Edwyn Collins le désigne meilleur guitariste anglais de sa génération et ses aînés, plutôt illustres, font appel à ses services, tels Morrissey, Primal Scream, Paul Weller ou Spiritualized.

Le deuxième album ("Stand Your Ground", 2006) intègre des éléments rockabilly, le troisième ("King Of The Waves", 2010) une influence surf-rock. "Shadow", aujourd'hui, est l'œuvre la plus consistante du trio, qui arpente d'autres terres, plus sombres, psychédéliques et garage. *"J'étais intéressé depuis un moment par l'idée de créer une bande originale de film et j'avais des scènes en tête au moment de composer ces différentes atmosphères. J'étais inspiré par des groupes comme Can, 13th Floor Elevators. Et j'ai changé ma façon de jouer…"* Toiles de guitare sans fioritures et sens du riff précieux. Celui de "Fuzzbomb", par exemple, saute au visage tel un crotale tapi dans la nuit. *"Un ami m'a fabriqué une pédale qui combine fuzz et wah-wah pour l'occasion. Je voulais mélanger un beat hip-hop avec un son de guitare agressif à la Ron Asheton. Plus grand monde n'utilise de wah-wah de nos jours, mais j'avais aussi 'Fools Gold' des Stone Roses dans un coin de la tête."*

Comme tout bon guitar hero, Barrie n'est pas un chanteur né : *"J'aime chanter, sans vraiment aimer ma voix. J'aimerais chanter comme Marvin Gaye ou Howlin' Wolf mais ça me semble improbable. J'ai commencé parce que je ne trouvais pas de chanteur et je ne voulais pas rester bloqué…"* Et que pense donc notre homme de la phrase prononcée en début d'année par Jonny Greenwood, selon laquelle les groupes de rock actuels utiliseraient l'instrument — à savoir la guitare — de leurs grands-parents ? *"Il n'a pas tort en un sens. J'ai été inspiré par Chuck Berry trente ans après qu'il en a inspiré d'autres. Mais pour moi, à l'époque, c'était nouveau. Et c'est ce que j'aime faire. La musique représentait énormément pour les générations précédentes, c'était la forme la plus populaire d'art. C'est peut-être moins le cas aujourd'hui."*

Diversité nécessaire

Ces dernières années, Little Barrie a décroché quelques premières parties prestigieuses — The Stone Roses, Charles Bradley, The Jon Spencer Blues Explosion... Cadogan pige aussi régulièrement pour Primal Scream et prête sa six-cordes à droite et à gauche, comme, cette année, pour des concerts, au mythique chanteur japonais de Can, Damo Suzuki. Le bassiste Lewis Wharton est également illustrateur freelance, tandis que le batteur Virgil Howe fait des séances et officie comme DJ. Une diversité nécessaire, explique Cadogan. *"Je ne pourrais pas m'en sortir uniquement avec Little Barrie. A moins d'avoir beaucoup de succès, les musiciens à Londres ont souvent deux, voire trois boulots. C'est encore plus dur pour les jeunes groupes : il y a vingt ans, les musiciens pouvaient se contenter d'avoir un boulot à mi-temps à côté, maintenant c'est à plein temps. Les loyers ont explosé. On jouera encore à la retraite, aucun doute là-dessus. On devrait être pas mauvais à ce moment-là…"* ★

BERTRAND BOUARD

Album "Shadow" (Tummy Touch/ Modulor)

Photo DR

"Mon choix"

WHITE LUNG

Ce mois-ci, l'insurrection et l'énergie grondent dans la lointaine Vancouver, chez ce quartette recommandable et féminin à 66,6 %.

rock

"J'ai l'impression que la musique n'est plus que composée d'une géante classe moyenne, avec des groupes qui ont bonne presse mais qui ne feront jamais d'argent. Ce ne sont plus les quinze minutes de gloire, mais la gloire devant 15 personnes." **Mish Way et son groupe, White Lung, nous parlent pour leur troisième album, "Deep Fantasy", qui rue dans les brancards. Reste à savoir s'il y est alité autre chose des cadavres.**

Sale ado

Nous sommes entrés dans l'air du *moyennisme*. Bien. Et face à autant de petitesses, un pan de cette société, dans un sursaut de survie, se radicalise. Ainsi, le punk hardcore de la facture du groupe en présence n'est plus cantonné aux fanzines et aux squats. Dans ce contexte, qu'est-ce que White Lung ? Un espoir ? A la vue de sa nomination pour la catégorie Artiste punk hardcore de l'année 2011 aux Canadian Music Week Indie Award, l'on parle même d'un espoir officiel. Il n'existe que peu de solutions pour un groupe de ce type : inspirer la terreur ou être ennuyeux à mourir. Seule une authentique agression pleine d'imbécillité peut rendre cette musique digne d'intérêt. Devant répondre à la même loi, ce que le groupe plaide ne se découvre qu'une fois sur scène. Sous les lumières, qu'observe-t-on ? Une batteuse légèrement taiseuse qui se rapproche en plusieurs points du personnage Daria ; un guitariste, unique garçon de la formation, plus timide que ces dames, lançant des lignes mélancoliques empreintes d'un gothisme sans maquillage ; puis une leadeuse, élève de Courtney Love, structurée intellectuellement aux Gender Studies — comme ses diplômes en attestent — partageant le devant de la scène avec une bassiste réellement sauvage. Vu du fond de la salle et à force d'y penser, ne sommes-nous pas devant une catégorie de *misfits*, comme nous l'a raconté quotidiennement le continent américain ? De l'esthétique aux discours, on ne peut s'empêcher de penser à ce qui s'est façonné durant des décennies dans les universités anglo-saxonnes, ce bizarre mélange de fascination pour la *marge* et cette manière de la normaliser à grands coups de théories. Mish Way, d'ailleurs, le concède à sa manière : *"Jeune, je faisais du patinage artistique, un sport où il faut être sérieux. En même temps, je voulais être une sale ado qui prenait de la drogue, s'amusait. Comme je n'allais jamais être championne olympique, j'ai fait mon choix."* Quel est ce monde où l'on peut choisir de revêtir la peau d'une *"sale ado"* ? Un monde où tout n'est plus que panoplie. Où, comme l'a théorisé Jean Mustang, il y aura des costumes de *rebel rockers* comme nous en avons aujourd'hui de cow-boy. D'ailleurs, cela existe déjà et c'est disponible dans les rues commerçantes de nos villes de provinces.

Killer Johnny (Marr m'a tuer)

De 1982 à 1987, Johnny *Guitar* Marr fut l'âme damnée de Morrissey au sein des Smiths de Manchester, considéré comme le groupe rock à guitare le plus influent des eighties, plus important que les Beatles selon certains magazines musicaux anglais un peu excessifs. On a retrouvé la six-cordes de Marr au sein du supergroupe Electronic (avec Bernard Sumner de New Order), chez The The ou en guest avec Talking Heads, Pet Shop Boys, Oasis, The Cribs et beaucoup d'autres. Johnny a sorti son premier solo en 2013, "The Messenger", où il invite ses deux enfants Nile et Sonny.

En interview, Mish Way s'accroche aux anecdotes. C'est ainsi : elle écrit, ce qui, dans la tradition des auteurs américains, fait que la petite histoire prime. Ses chansons sont des réactions à ses anecdotes qu'elle compile, observe et déniche. Le processus musical, lui, doit beaucoup à Anne-Marie Vassiliou, leur batteuse. Quand on joue comme cela, dans le style de batterie typique d'un punk ayant engendré le hardcore, difficile d'en sortir une autre musique. Kenneth William, le guitariste, greffe à cette base la touche White Lung. Se disant influencé par Johnny Marr, il lui emprunte ce mélange de technique qui, accéléré et joué à plein volume, fait dans l'inédit. Voici pour la formule d'un groupe ayant grandi à Vancouver. De leur ville, ils déplorent le sort qu'elle ne fait que partager avec ses consœurs occidentales : les traces du passé sont effacées au bénéfice d'édifice de verre et de béton. Certains irréductibles résistent, déplacent inlassablement les lieux, les tenant légèrement secrets pour leur laisser une chance. Grâce à eux, Vancouver n'a pas encore subi le sort de New York : un Disneyland de forme vide, la ville du bonheur mondiale où tout est possible — donc rien — tant qu'on crache au bassinet.

Ironie résignée

Discuter avec White Lung revient donc à faire face à son époque. Ce qui, sincèrement, n'est pas désagréable. Cette jeunesse est vive d'esprit et tellement désabusée que son humour ne passe que dans l'ironie résignée. Pourtant, à regret, elle se montre avare en réflexion. Surtout, elle ne semble pas particulièrement en colère, fait incompréhensible au regard de leur musique et de l'époque. *"On ne trouve plus personne pour casser les fenêtres"*, aurait dit un jour Bernanos. A croire que son appel reste, encore trop souvent, sans réponse. ★

THOMAS E. FLORIN

Album ***"Deep Fantasy" (Domino)***

Photo Piper Ferguson-DR

ER SHOP
USINES
HOURS
SATURDAY

Photo DR

“Tel un moine”

RORY GALLAGHER

Pour évoquer le glorieux souvenir de l’homme à la vétuste Stratocaster disparu il y a 19 ans exactement, qui de plus qualifié qu’un autre frère Gallagher ? En l’occurrence Dónal, cadet et manager du guitariste.

Nous sommes en 2014 et le souvenir du guitariste gaélique est encore bien présent. Un homme, dans l’ombre, veille sur la flamme avec un soin tout particulier : Dónal Gallagher, frère du défunt et son manager de toujours. Avec une rare amabilité et une précision stupéfiante, il est revenu sur les grandes étapes de la carrière de Rory Gallagher. La mémoire vivante, au sens propre, du héros Irlandais des seventies.

PAR JONATHAN WITT

ROCK&FOLK : Quand avez-vous décidé de devenir le manager de Rory ?
Dónal Gallagher : Ce n'était pas vraiment ma décision, et c'est un long processus. Rory et moi étions les deux seuls enfants de la famille. Nos parents étaient musiciens. Il y avait donc toujours de la musique à la maison. Puis les choses ont commencé à devenir compliquées en Irlande du Nord et, comme ma mère était originaire de Cork, elle nous a emmenés là-bas. On ne voulait pas trop y aller, alors pour compenser, elle a promis à Rory de lui acheter une guitare. Ensuite il a découvert Lonnie Donegan vers huit ou neuf ans. Nous vivions à Derry et il y avait une base de la Navy de l'autre côté du fleuve, qui possédait ses propres ondes radio et diffusait donc du jazz et du blues. En grandissant, il ne pouvait pas trop jouer du rock and roll, parce que c'était mal vu par le clergé, mais les Everly Brothers, ça passait. Il me faisait monter sur scène pour chanter les harmonies, du coup je le suivais à tous ses concerts. Au bout d'un moment, quand il s'est mis à jouer sa propre musique, j'ai commencé à porter les amplis, les guitares, alors que j'aurais dû être à l'école. Ensuite il a été dans des showbands, et j'ai décroché une place comme DJ dans les clubs de Cork. Quand il a formé Taste, je l'ai aidé à se faire programmer dans les salles de la ville. Je suis devenu par la force des choses une sorte de road manager pour le groupe. Taste est parti pour Belfast, puis Londres. Quand Rory a démarré une carrière solo, il ne voulait pas que l'on s'occupe de lui. Mais il fallait bien que quelqu'un parle aux maisons de disques lorsqu'elles se pointaient à l'hôtel. Je suis donc devenu leur contact privilégié. Ça n'a jamais été vraiment officialisé, mais c'était ainsi.

R&F : Donnez-nous plus de détails sur votre enfance avec Rory...
Dónal Gallagher : On a passé notre enfance à Derry, qui n'était pas exactement l'endroit le plus à la mode. L'Irlande était divisée, mais on avait les derniers films, et la radio était plus libérale que dans le Sud. Rory était littéralement obsédé par la musique. Je ne me rappelle pas qu'on jouait avec les autres enfants dans la rue. A Cork, on est devenus encore plus proches parce qu'on ne connaissait personne. Il y avait de grandes différences entre le Nord et le Sud et on a dû s'adapter. Rory était tout le temps en train de s'exercer sur sa guitare. Pendant des heures, après l'école. Ma mère et ma grand-mère se demandaient ce qu'il fabriquait tout ce temps.

R&F : Comment est-il devenu amateur de blues ?
Dónal Gallagher : Grâce aux stations de radio américaines. Rory adorait le jazz, contrairement à moi. Il y avait cette émission à la BBC de Chris Barber qui durait une heure : on y a entendu Lonnie Donegan, Woody Guthrie, Sonny Terry & Brownie McGhee... On a tout découvert grâce à la radio, vu que les groupes ne venaient jamais en Irlande. On doit beaucoup à Chris Barber, qui a également fondé le Marquee et le 100 Club. Quand Rory est parti à Londres, il y a vu Muddy Waters, Albert King, Jimmy Rogers et Long John Baldry. Il était également fan de Buddy Holly, d'où sa fameuse Stratocaster d'ailleurs.

Réaction du public

R&F : Parlez-nous des années Taste...
Dónal Gallagher : Il y a eu plusieurs formations de Taste. Les premiers gars, Rory les a rencontrés à Hambourg, où il y avait une très bonne scène, sauf qu'ils n'étaient pas spécialement passionnés par la musique. En revenant à Cork, il s'est associé avec Eric Kittringham et Norman Damery, et ensemble ils jouaient dans les clubs où je travaillais. Ils sont devenus le plus gros groupe de Cork. Rory a décidé de s'implanter à Belfast où il y avait plus de salles de concert, comme le Maritime où Van Morrison avait débuté. Taste s'y produisait régulièrement en première partie des groupes qui venaient d'Angleterre : John Mayall, Cream, Fleetwood Mac, Jethro Tull... Ces derniers n'étaient pas si connus en Irlande, d'où le fait que les organisateurs les associaient avec un groupe local — Taste en l'occurrence — pour attirer davantage de monde. Ils ont sympathisé et, quand ces groupes revenaient à Londres, ils parlaient de Taste positivement. C'est ainsi que Rory s'est retrouvé à jouer au Marquee. Puis le bouche à oreille a fonctionné. On avait notre nom dans le Melody Maker, dans la case du Marquee et lorsque les autres patrons de salles voyaient ça, ils se disaient que les Taste valaient sûrement la peine. Chris Barber leur a également permis de jouer dans des festivals de jazz, à Reading et en Ecosse. Ils sont revenus en héros à Belfast, parce qu'ils avaient signé avec Polydor. A ce moment, les tensions ont commencé : les deux autres gars étaient du Sud et unionistes, alors que Rory était républicain.

R&F : Taste a aussi joué avec Blind Faith ?
Dónal Gallagher : Oui, tout a commencé au moment de Cream, qui avait joué trois ou quatre fois à Belfast. Rory et Eric sont devenus potes et il connaissait déjà Jack Bruce du temps de Hambourg où il jouait avec la Graham Bond Organisation. Lorsqu'ils ont donné leur dernier concert au Royal Albert Hall en 1968, les Cream ont invité Taste pour assurer leur première partie. Ensuite, Robert Stigwood, qui était leur manager, voulait que Rory forme un trio avec Jack et Ginger. Rory trouvait l'offre très alléchante mais n'a pas donné suite, car il ne voulait pas devenir un *second Clapton* pour le reste

"Rory n'a jamais eu de petite amie. Toutes les filles espéraient le séduire, mais pour lui la musique était une vocation"

de sa carrière. Eric a de son côté formé Blind Faith dont le management était partagé entre Robert Stigwood et celui qui s'occupait de Steve Winwood. Du coup, Taste a été invité à ne faire que la moitié des dates, six semaines. C'était une tournée curieuse parce que Blind Faith semblait déjà condamné. La première nuit où nous sommes arrivés à New York, Taste n'a pas joué mais nous sommes allés voir Blind Faith au Madison Square Garden. On a entendu que le public réclamait des morceaux de Cream ou de Traffic puisqu'ils ne connaissaient pas l'album dont la sortie avait été retardée. Au Madison Square Garden, la scène était au centre de la foule et tournait sur elle-même, le son était affreux. Quand il est retourné en coulisses, Ginger Baker était furieux. De toute façon, Eric avait plus ou moins déjà décidé que c'était fini. Sur la tournée, il y avait Delaney And Bonnie, avec qui Clapton allait lancer le projet Derek And The Dominoes. Mais pour Rory, c'était une éducation fantastique, parce qu'il a croisé JJ Cale, Dave Mason et qu'il parlait avec eux de musique country. On a donné aussi quelques concerts en notre propre nom, à Los Angeles, je me souviens que les Led Zeppelin s'étaient pointés dans la salle et que toutes les groupies les poursuivaient *(rires)*.

R&F : Le dernier concert de Taste a eu lieu à l'île de Wight...
Dónal Gallagher : Rory avait des soucis avec le manager, sans compter que la situation financière du groupe n'était pas florissante. Ce dernier a commencé à instaurer un climat délétère, disant aux deux autres que Rory les spoliait financièrement, ce qui était évidemment faux. Ils sont donc partis pour former Stud. Concernant le concert en lui-même, je me souviens que le temps était magnifique. Les Taste avaient cet avantage qu'ils avaient déjà joué en France, en Allemagne, un peu partout en Europe, et avaient donc un certain following. Et puis, de nombreux combos jouaient de la musique de hippie : les gens en avaient marre et voulaient du rock and roll. C'était le vendredi, la foule était en forme. Rory a eu du temps, et a même pu honorer un second rappel. Ce qui était formidable, c'était la réaction du public, je n'avais jamais vu ça. Après le concert, Rory a insisté pour rester afin de voir Tony Joe White... On travaille toujours pour sortir la prestation complète en film. Les droits appartiennent à Polydor.

Photos DR

R&F : Parlons de l'album "Tattoo", l'un des meilleurs disques studio de Rory. Vous souvenez-vous de l'enregistrement ?
Dónal Gallagher : Rory tournait en permanence à ce moment-là. Il a décidé, pour une fois, de prendre un peu de temps pour répéter les nouveaux morceaux. J'ai loué une baraque à Cork, près d'une rivière. Ensuite, on est allés à Londres pour enregistrer. "Tattoo'd Lady" par exemple, puise son inspiration dans notre enfance. Rory adorait les fêtes foraines et nous habitions pas très loin d'un endroit où les cirques s'installaient. Il aimait bien la façon dont les troupes arrivaient, puis disparaissaient. Il y a un parallèle avec sa propre vie.

R&F : Après "Tattoo", il y a eu le fameux live "Irish Tour". Comment ça s'est passé ?
Dónal Gallagher : La tournée s'est déroulée de 1973 à 1974. C'étaient les pires années à Belfast. Rory n'avait jamais dit vouloir faire un album live. On a tourné des bouts de films pour le documentaire de Tony Palmer. Il était prévu qu'on utilise le studio mobile de Ronnie Lane à Belfast mais on nous a dit qu'il risquait de subir une attaque à l'explosif. J'ai donc dû improviser une console de mixage. C'était assez primitif, mais ça a bien fonctionné. Ensuite on a pu utiliser ce studio mobile, d'où le fait que certains titres soient proprement captés et d'autres non.

R&F : En 1976, Rory a enregistré "Calling Card" avec Roger Glover...
Dónal Gallagher : En effet, ça s'est passé à Munich. Je ne suis pas resté très longtemps parce que Rory souhaitait travailler avec Roger sans interférence. Celui-ci venait d'avoir un enfant et le studio n'était disponible que dix jours, donc tout devait se faire rapidement. Rory était très énervé de ce manque de temps, parce qu'il voulait aussi peaufiner le mixage. La personnalité de Rory était également en train de changer, il devenait de plus en plus mélancolique. Il n'y a qu'à écouter la chanson "Edged In Blue"...

R&F : On sait que Rory a failli rejoindre les Rolling Stones. Que s'est-il passé ?
Dónal Gallagher : C'était en janvier 1975. On était à Cork et j'ai reçu un coup de fil à minuit et demi. Un type demandait comment il pouvait trouver Rory Gallagher. On était un peu suspicieux, parce qu'il y avait pas mal d'enlèvements à cette époque. En fait, c'était un gars du staff des Rolling Stones. Rory était déjà au lit, je suis allé le réveiller mais il ne m'a pas cru et n'est pas venu. Je l'ai supplié et il a enfin daigné se déplacer. Le gars voulait que Rory vienne jammer. On savait que Keith Richards l'adorait, car ils étaient tous deux fans de country, de Hank Snow, des gens comme ça. Mick Jagger avait aussi dit dans un magazine que Rory méritait plus de reconnaissance. Rory a donc accepté d'aller à Rotterdam et devait partir pour une tournée au Japon au bout de quelques jours. Il n'a jamais voulu que je l'accompagne, il pensait seulement jouer un peu avec les Stones pour le plaisir, et certainement pas remplacer Mick Taylor. Il n'avait pas cette ambition. Quand il est arrivé à Rotterdam, il neigeait et Marshall Chess Jr, le manager des Stones, l'a accueilli en lui disant : *"Bienvenue chez les Rolling Stones. Tu es leur nouveau guitariste. On est ravis que tu aies accepté de rejoindre le groupe… Mais où est ton manager ?"* Rory lui a répondu : *"Je ne viens que pour une jam session, je dois partir en tournée au Japon dans quelques jours."* Après, c'était assez bizarre. La première nuit, Keith a mis du temps à venir et ne s'est pointé que lorsque Rory a improvisé sur "Hot Stuff", "Miss You" et "Start Me Up" — j'espère qu'un jour on retrouvera les bandes — en clamant que c'étaient *"ses riffs"*. La dernière nuit, Mick a dit à Rory : *"J'aimerais beaucoup que tu sois dans le groupe. Keith voudrait te parler. Il est dans sa chambre."* Rory y est allé, la porte était grande ouverte, et Keith comatait, complètement défoncé, sur son lit. Il a essayé de le réveiller, en vain. Il est resté toute la nuit comme ça, puis il est allé prendre son avion pour Tokyo à dix heures du matin.

Les guitares de Rory

R&F : Dans ses chansons, Rory parle souvent de solitude, d'amours perdues. N'est-ce pas paradoxal avec son statut de star ?
Dónal Gallagher : Oui, c'était étrange. Je pense qu'il faut revenir à son adolescence, qu'il a passée avec des groupes professionnels. De ce fait, il n'a jamais eu de petite amie. Toutes les filles espéraient le séduire, mais pour lui la musique était une vocation. Tel un moine. Il ne développait pas d'amitiés en dehors du groupe, n'allait jamais au cinéma, ne faisait pas la fête. Il était très solitaire. Quand il est arrivé à la trentaine, il avait presque perdu toute faculté de nouer une relation. J'étais marié, j'avais des enfants qu'il considérait d'ailleurs comme les siens. Mais sa vie était sens dessus dessous, et j'essayais de concilier les deux. Ce n'était pas facile parce qu'il ne prenait jamais de vacances, il vivait à l'hôtel, il déprimait... Il ne laissait même plus entrer les femmes de ménage.

R&F : Qu'est-il advenu de sa fameuse Stratocaster ?
Dónal Gallagher : Elle est toujours en ma possession, à Londres, comme orpheline. Mes garçons jouent avec, en particulier le petit dernier qui est très doué. Johnny Marr et Joe Bonamassa font partie des derniers à l'avoir utilisée. Ils étaient comme des gamins avec. ★

Album "Kickback City" (Sony Music)
Discographie complète disponible chez Sony Music

“Il y a un copyright sur ce look”

THE RESIDENTS

Voilà 40 ans sortait “Meet The Residents”, premier album officiel d’un groupe de San Francisco parodiant la pochette du fameux “Meet The Beatles”. Des sons de cauchemar venus d’une autre planète, des voix distordues, une rythmique irréelle. Puis il y eut “Third Reich & Roll”, manifeste provocateur truffé de swastikas, critique surréaliste de la dictature pop.
On a vu les Residents sur scène à Paris pour la première fois en 1983 avec leur *Mole Show*, spectacle torturé et barbare, avant-gardiste et mortifère. Mais jamais depuis les seventies n’a-t-on vu le visage de ces trublions du rock qui ont passé quatre décennies sous divers masques (globes oculaires, swastikas géants, têtes de mort, prothèses latex). Jusqu’à ce qu’on nous propose une interview avec Homer Flynn, présenté comme *“un des directeurs de la Cryptic Corporation, en charge des relations publiques du groupe”*. Les Residents étaient de passage à Nantes pour leur seul concert français en 2014. Le show est programmé au Lieu Unique, ancienne biscuiterie Lu réaménagée en espace multiculturel. Et quand le chanteur débarque sur scène vêtu d’un ensemble moulant au visuel d’écorché vif avec le masque du prof dingo de “Retour Vers Le Futur”, on se regarde avec le reporter du Monde : mais... C’est Homer ! J’ai donc interviewé un Residents démasqué, ma vie a changé. Agé d’une bonne soixantaine d’années, Homer est bavard, il raconte avec passion (et plein d’anecdotes) l’histoire de ce groupe hors normes influencé par Captain Beefheart, Frank Zappa, Hank Williams, James Brown et... Elvis ?

La question agite les amateurs de musique étrange depuis quarante ans : quel est le projet du groupes aux hauts-de-forme et globes oculaires ? Réponse en compagnie de Homer Flynn, membre émérite de la *corporation cryptique*.

PAR OLIVIER CACHIN

ROCK&FOLK : Bonjour Homer. Etes-vous un Residents depuis le début ?
Homer Flynn : Non, je suis là depuis 1976, pas longtemps après le commencement.

R&F : Les Residents sont-ils quatre, comme les pochettes le laissent supposer ?
Homer Flynn : On a toujours le même noyau créatif mais on utilise beaucoup de collaborateurs et, quand c’est le cas, nous sommes tous des Residents. Notre image montre quatre entités mais on peut être trois, six ou huit. L’image du quatuor est en référence aux Beatles.

R&F : D’ailleurs, cette pochette pastiche des Fab Four a dû vous poser quelques problèmes, non ?
Homer Flynn : Les avocats des Beatles et de Capitol nous avaient fortement déconseillé de l’utiliser *(il existe une pochette alternative — NdA)*. Mais au bout d’un moment, elle est ressortie et personne n’a trouvé à redire.

R&F : Quel est l’impact commercial d’un groupe aussi avant-gardiste et difficile d’accès ?
Homer Flynn : On a eu quelques petits succès à l’époque de la new wave. Le 45 tours en vinyle jaune de “(I Can’t Get No) Satisfaction” a dû se vendre à 20 ou 30 000 exemplaires, ce qui est beaucoup pour un groupe indé. Le EP “Duck Stab” s’est écoulé à 40 000 exemplaires. Et puis Ralph Records a cédé une licence pour l’Europe à Boudisque, qui faisait pas mal de dance music en Hollande. Le remix d’une chanson de l’album “Stars & Hank Forever”, sur lequel on reprenait Hank Williams et John Philip Souza, a fait 100 000 ventes. Mais on n’a jamais eu l’intention de *faire des hits*.

Photo Ebet Roberts/ Redferns/ Getty Images

R&F : Pourquoi avoir toujours choisi l'anonymat, aussi bien pour vos noms que pour vos visages ?
Homer Flynn : À l'origine, les Residents sont arrivés à San Francisco pour devenir des hippies. On prenait plein de drogues, on avait des idées folles. L'idée de l'anonymat est née dans cette période de libre pensée. On ne songeait pas au marketing et on aimait des artistes comme Sun Ra, qui créaient leur propre mythologie. En ne mettant pas les visages en avant, ça créait une sorte de mystique.

R&F : Mais du coup, on ne pourrait pas empêcher un groupe de pirates d'imiter les Residents...
Homer Flynn : Exact. Il y a d'ailleurs au Japon un groupe appelé The XXX Residents qui donne des shows avec les masques de globes oculaires et une musique basée sur des samples des Residents. Récemment, la chanteuse Ke$ha tournait en concert avec quatre danseurs qui avaient les globes oculaires et les hauts-de-forme. On a contacté son management et il y a eu un arrangement financier. Il y a un copyright sur ce look. On peut l'utiliser, mais pas sans payer.

R&F : On doit souvent vous parler des Daft Punk qui, comme vous, évitent de montrer leurs vrais visages...
Homer Flynn : Une de mes expressions favorites est qu'il n'y a jamais de nouvelles blagues, juste un nouveau public. C'est comme ça que je vois les choses. Les Residents qui se présentent sans visages et masqués, c'est une idée hors du temps, éternelle. Et il semble que l'époque soit venue de présenter ce concept à une nouvelle génération de fans. Daft Punk, je ne connais pas vraiment leur musique, seulement leur image.

Crise cardiaque

R&F : Parlons un peu du fameux "Third Reich & Roll"...
Homer Flynn : Les Residents ont établi un parallèle entre le rock'n'roll et le fascisme. Le propos était d'expliquer que pour vendre, toute la musique mettait un beat rock. Regardez la country : au départ il n'y a ni batterie, ni basse, ce n'est pas rock, et maintenant c'est du rock avec une voix country. Donc l'album utilisait l'imagerie nazie pour parler du fascisme rock avec, en couverture, Dick Clark *(présentateur du fameux Bandstand à la télé américaine — NdA)* déguisé en Hitler.

R&F : Et bien sûr, les réactions n'ont pas tardé...
Homer Flynn : Oui, ça n'a pas traîné. Les Residents étaient naïfs, ils croyaient que les swastikas et les nazis faisaient partie du passé, ils ne se sont pas rendu compte de la puissance de ces images dans la culture populaire. Ils pensaient être dans la dérision. Rather Ripped Records, petit magasin de disques sur Euclid Street à Berkeley qui aimait bien les Residents, leur a proposé la devanture du magasin pour la promo de l'album. Ils ont fait une séance photo et sur la grande vitrine, ils ont collé un portrait de 2,50 mètres avec l'un d'eux qui avait une tête de swastika géant et l'autre un tuba. Les gens du quartier ont flippé, et le poster a été décroché au bout d'une journée. Pour vendre l'album en Allemagne, ils ont mis un *"censored"* à la place de chaque swastika sur la couv', il y en avait partout. Ils en ont vendu 5000 d'un coup.

R&F : Les voix sur les disques sont toujours bizarres, trafiquées...
Homer Flynn : Les Residents aiment créer une musique extraterrestre. Tout est altéré, modifié. Rien n'est normal, et les voix sont soumises aux mêmes traitements. Ils peuvent aussi bien prendre le carton d'un rouleau de papier toilette et chanter dedans pour avoir des voix étranges. Je crois que c'est comme ça qu'a été enregistrée la reprise de "Satisfaction".

R&F : D'où vient le nom du groupe ?
Homer Flynn : Dans les années 1970, il y avait un directeur du marketing chez Warner nommé Hal Halverstadt, qui avait travaillé avec Captain Beefheart pour l'album "Trout Mask Replica". Les gens du groupe se sont dit que si Beefheart aimait ce mec, il devait être cool. Ils ont créé une fausse page de pub qu'ils ont envoyée à Hal. C'était un truc écrit à la main avec plusieurs cases à cocher, genre *"Fantastique, on vous signe, voilà un chèque de 50 000 dollars"*, *"Vous avez l'air intéressant mais on a ce qu'il nous faut en ce moment"* et une qui disait : *"Envoyez-nous votre bande démo"*. C'est cette case que Hal a cochée. Ils ont trippé : quelqu'un voulait entendre leur musique ! Ils n'avaient pas encore de nom, ils avaient enregistré de la musique expérimentale et avaient intitulé le disque "The Warner Brothers Album". Ils l'ont envoyé à Hal qui leur a renvoyé à leur adresse en marquant sur le pli *"aux résidents"*. De leur point de vue, c'était bon, Halverstadt les avait baptisés.

R&F : Et ce sont les mêmes personnes cachées sous les masques depuis 40 ans ?
Homer Flynn : Pas exclusivement, mais les gars du début sont toujours là.

R&F : Parmi les collaborateurs réguliers du groupe, il y avait le regretté Phillip Charles Lithman *alias* Snakefinger...
Homer Flynn : C'était un type formidable, et sa mort en 1988 a été une grande perte pour nous. Il tournait en Autriche avec son propre groupe et juste après le concert, il a eu une crise cardiaque dans les loges du club. Il en avait déjà subi une six ans auparavant et son père avait des problèmes de cœur, mais on ne se doutait pas qu'il partirait à 38 ans. Son album, "Greener Postures", était fabuleux. Il était très branché Frank Zappa et il avait travaillé avec les Residents au tout début. Leur première collaboration date de 1970, c'était "Rusty Coathangers For The Doctor", avant qu'ils n'aient leur nom. Il est aussi sur "The Warner Brothers Album". Il était reparti quelques années en Angleterre et il n'est pas sur les premiers albums. Il a recommencé à collaborer avec les Residents sur "Fingerprince" en 1976.

Photo DR

The Residents 2014

“Jamais eu l’intention de faire des tubes”

R&F : Vous aviez des liens avec des groupes comme Throbbing Gristle et Psychic TV ?
Artiste : Pas vraiment, non. C’est vrai qu’un disque comme “Mark Of The Mole” sonne plutôt industriel mais, même si les Residents avaient des idées ou des sons parallèles à ce genre de groupes, ils n’ont jamais eu de contacts avec eux.

R&F : “Commercial Album” est un disque de 40 chansons d’une minute...
Homer Flynn : C’était une réaction directe à leur précédent album, “Eskimo”, sur lequel ils avaient planché quatre ans. Ils voulaient faire un disque plus simple, plus commercial, même si le terme n’est pas vraiment approprié. Une minute, c’est la durée d’une publicité *(“a commercial” en anglais — NdA)* et 40 chansons, c’était en référence au Top 40 américain.

Rencontrer James Brown

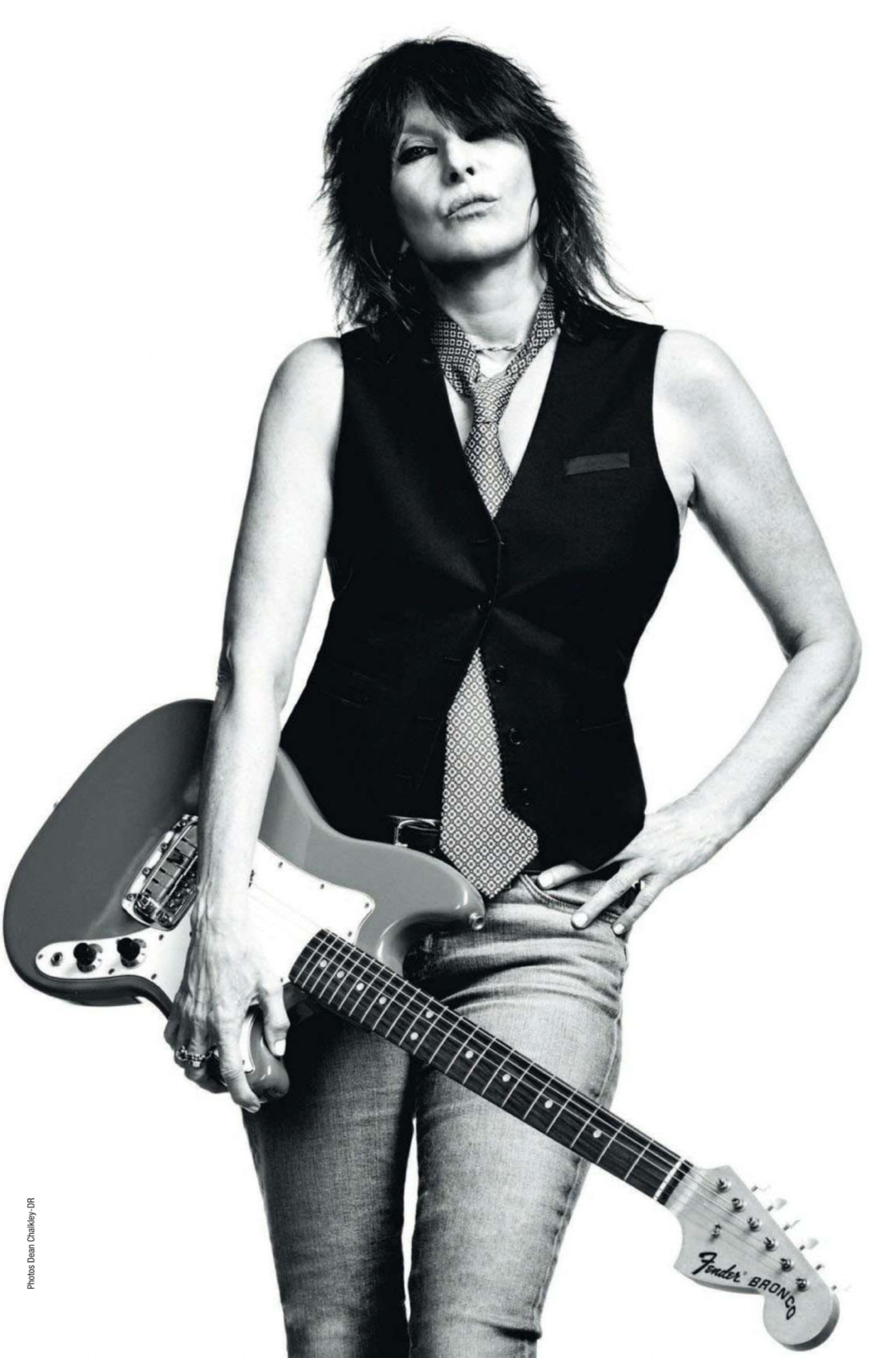
R&F : C’est drôle : vous vous appelez Homer et le créateur des Simpsons, Matt Groening, est un fan des Residents...
Homer Flynn : On a quelques fans fameux. En 1985, la première fois qu’on a joué à New York, Andy Warhol était là. Les Residents sont un groupe important, mais pour un tout petit nombre de gens. Grâce à l’anonymat on a généré un culte, mais notre échec c’est que les gens préfèrent malgré tout les célébrités. C’est difficile de refuser la célébrité et d’avoir du succès, surtout dans la culture américaine.

R&F : Vous avez sorti un album hommage à Elvis Presley, “The King And Eye”...
Homer Flynn : Oui, pourtant les Residents n’ont jamais été fans d’Elvis, mais ils le voient comme un symbole intéressant. En combinant la musique de cow-boy et la musique noire, on obtient Elvis. Dans cet album, son histoire est racontée par un imitateur âgé. Les Residents étaient plus intéressés par les imitateurs d’Elvis que par Elvis lui-même. Alors ils ont imaginé ce vieux monsieur qui raconte à ses petits-enfants des histoires d’Elvis avec des marionnettes.

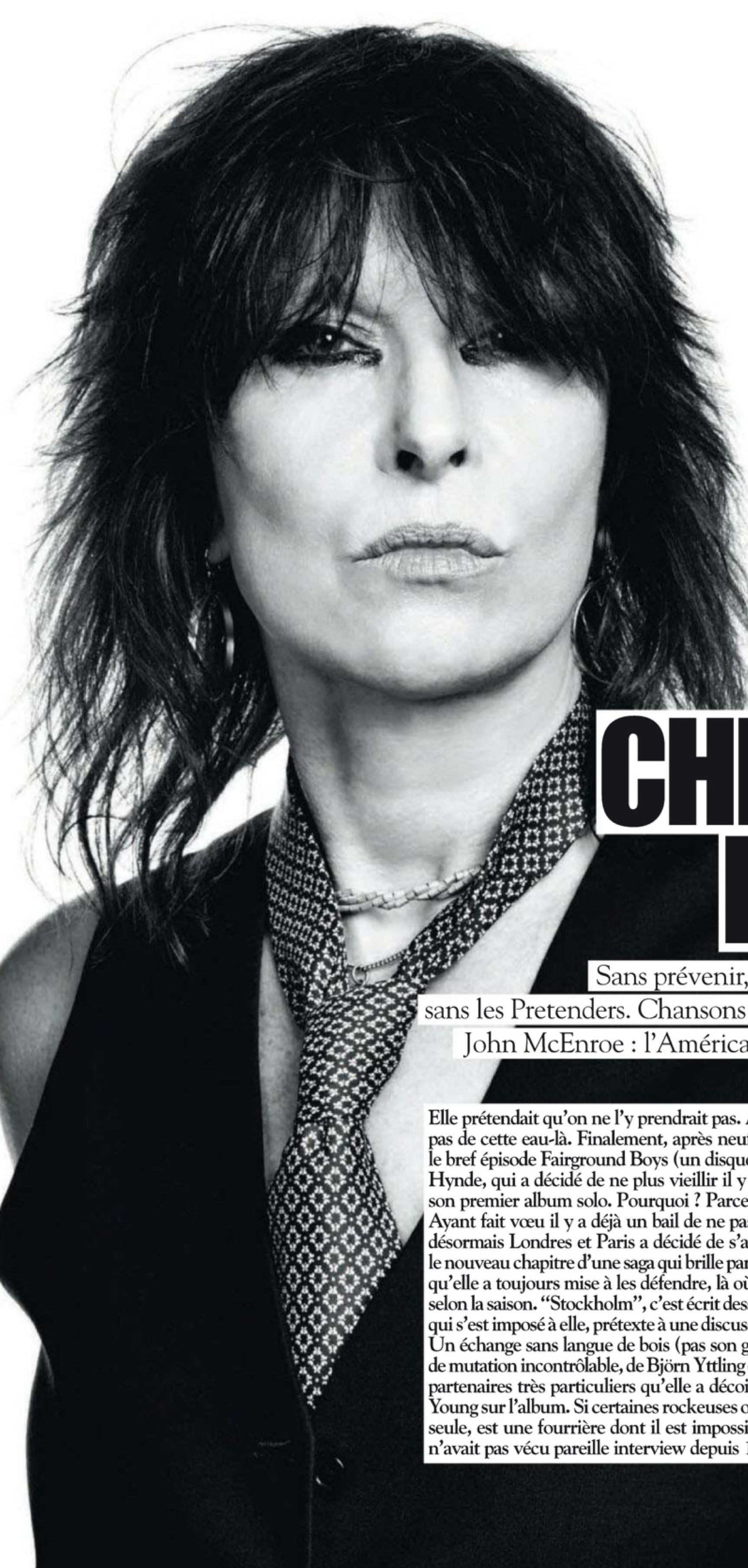
R&F : Il y a également cet album qui reprend du James Brown, “George & James”, en 1984...
Homer Flynn : James Brown est une des influences des Residents. Je ne suis pas sûr que James ait entendu cet album, mais savez-vous que les Residents ont rencontré James Brown ? Ils jouaient à la House Of Blues de Las Vegas, ils étaient en train de faire la balance dans l’après-midi et James Brown est arrivé car il envisageait de donner un concert dans cette salle. Il est monté sur scène saluer les Residents, c’était un beau moment. Bien sûr, il n’avait aucune idée de qui pouvaient bien être les Residents.

R&F : Les débuts du groupe remontent à 45 ans, en 1969. Y a-t-il une date limite pour les Residents ?
Homer Flynn : Il y a la potentialité d’une existence perpétuelle des Residents. Vu que personne ne sait qui ils sont vraiment et qu’ils portent des masques, ce serait facile de les remplacer au fil des années. Il n’y a pas de plan pour faire ça à ce stade de leur histoire, mais cela pourrait arriver. ★

Album *“Our Tired, Our Poor, Our Huddled Masses” (Euro Ralph)*



Photos Dean Chalkley-DR



En vedette

“Je m’en fous”

CHRISSIE HYNDE

Sans prévenir, la chanteuse sort un disque sans les Pretenders. Chansons racées, cuites, Scandinavie, John McEnroe : l’Américaine raconte sa nouvelle vie.

PAR JEROME SOLIGNY

Elle prétendait qu’on ne l’y prendrait pas. Avait juré à la fontaine qu’elle ne boirait pas de cette eau-là. Finalement, après neuf albums (studio) avec les Pretenders et le bref épisode Fairground Boys (un disque avec JP Jones paru en 2010), Chrissie Hynde, qui a décidé de ne plus vieillir il y a une bonne vingtaine d’années, publie son premier album solo. Pourquoi ? Parce que le monde change bien plus qu’elle. Ayant fait vœu il y a déjà un bail de ne pas mourir idiote, l’Américaine qui habite désormais Londres et Paris a décidé de s’adapter. Sans baisser sa culotte. D’écrire le nouveau chapitre d’une saga qui brille par la qualité de ses chansons et la pugnacité qu’elle a toujours mise à les défendre, là où le soleil se couche trop tôt ou pas assez selon la saison. “Stockholm”, c’est écrit dessus, est son château en Suède. Un disque qui s’est imposé à elle, prétexte à une discussion à bâtons très rompus à Montmartre. Un échange sans langue de bois (pas son genre) où il est question de grosses têtes, de mutation incontrôlable, de Björn Yttling et de Joakim Ahlund, ses deux nouveaux partenaires très particuliers qu’elle a décoincés en invitant John McEnroe et Neil Young sur l’album. Si certaines rockeuses ont du chien, Chrissie Hynde, à elle toute seule, est une fourrière dont il est impossible de maintenir les grilles fermées. On n’avait pas vécu pareille interview depuis 1999. Et putain, ça nous manquait.

ROCK&FOLK : Un disque paraît sous votre nom, alors que vous sembliez attachée au concept de groupe. Avez-vous ressenti le besoin de vous mettre en danger ?
Chrissie Hynde : Pas du tout. C'est un pur truc de marketing. C'est de la pub, rien de plus. Je ne suis presque pour rien dans cette décision, c'est le monde qui l'a prise à ma place. En fait, les Pretenders sont un peu éparpillés : le guitariste joue dans un autre groupe, le bassiste est en Nouvelle-Zélande... Et paradoxalement, alors que c'est donc un album solo, toutes les chansons sont coécrites. Ça aussi, c'est une première.

R&F : Aviez-vous repéré vos nouveaux collaborateurs longtemps à l'avance ?
Chrissie Hynde : Absolument pas. Suite à un changement de mon organisation, j'ai eu un rendez-vous avec mes éditeurs et ils m'ont demandé si ça m'intéressait d'écrire avec quelqu'un.

R&F : Björn Yttling du groupe suédois Peter Bjorn And John...
Chrissie Hynde : Oui, on a pris un café, on ne s'est pas dit grand-chose et finalement, je suis allée à Stockholm quelques mois plus tard. On a fait une chanson, puis une autre et ça a marché. Il m'a présenté un ami à lui, Joakim Ahlund, le guitariste des Caesars, avec qui j'ai pris beaucoup de plaisir à travailler également.

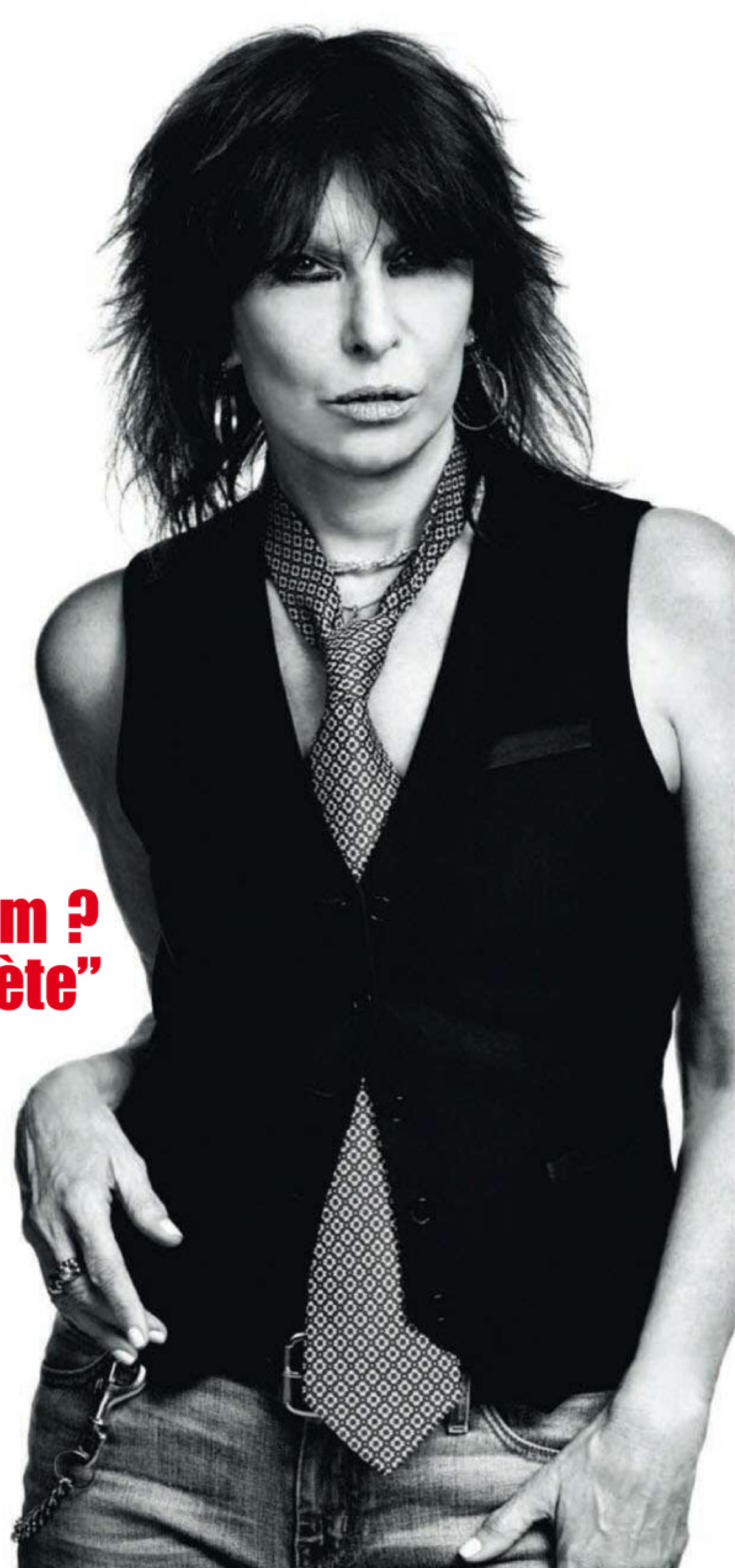
R&F : Comment s'est déroulé l'enregistrement ?
Chrissie Hynde : Eh bien je débarquais à Stockholm deux ou trois jours, j'écrivais en studio avec les garçons, j'enregistrais en fin de journée et je retournais à mon hôtel. A ce rythme-là, on a mis deux ans à finaliser le disque...

R&F : Vous n'êtes pas exactement en phase avec l'industrie musicale...
Chrissie Hynde : Non, je reste fidèle à ce que je suis. Je me moque que les gens soient environnementalistes, spirituels ou s'ils font du yoga. Tout ce que j'ai besoin de savoir sur eux, c'est s'ils mangent de la viande. J'ai appris à prendre mes distances et à me taire. Parce que plus personne n'est intéressé par de vraies opinions. Et les gens refusent de savoir ce qu'on pense d'eux, et même moi, je m'en fous.

"Stockholm ? une autre planète"

R&F : L'image est devenue plus forte que le fond : c'est Kate Moss qui est venue chercher la récompense de David Bowie aux Brit Awards...
Chrissie Hynde : Et encore, ce n'est finalement pas si choquant puisque Bowie a beaucoup joué sur son image et ses vêtements. Kate Moss est un mannequin, il en était un aussi. L'exposition, au V&A, tournait surtout autour de son apparence, donc ça ne me gêne pas plus que ça. Si quelqu'un devait aller chercher une récompense à ma place, en portant mes fringues, ça serait aussi simple de ramasser un clodo dans la rue *(rires)*. Moi, je ne fais pas attention à la plupart des choses qui se passent autour. Même si tout devient de plus en plus énorme. Et je veux parler de la grosse tête des groupes aujourd'hui...

R&F : On vous en prie...
Chrissie Hynde : On a fait deux show-cases à Londres pour annoncer la sortie de "Stockholm" et des gens m'ont dit : *"C'était super de vous voir dans un cadre aussi intime."* Mais personne n'a jamais dit qu'un concert dans un stade était formidable ! Alors, pourquoi les groupes se sont-ils laissés aller à une telle démesure ? Avec les Pretenders, on a toujours préféré les endroits de taille moyenne.



R&F : Une chose frappe à la première écoute de "Stockholm" : la qualité des chansons. C'est une constante depuis que vous enregistrez mais, là encore, c'est une exigence qui se perd...
Chrissie Hynde : De nos jours, on peut très bien faire un disque sans bonne chanson. Et le public va se jeter dessus. McDonald's vend de la merde, en quantité, uniquement parce que la plupart des gens ne sont que des suiveurs, ils naissent comme ça. A la fois, même si je ne comprends pas comment réagissent les trois quarts du public, qui veulent des trucs énormes et vivre des expériences collectives, j'ai le sentiment qu'au plus profond de lui-même, l'être humain rêve de choses plus personnelles, à sa taille.

R&F : Dans les années 60 et 70, la popularité n'était pas le but, même si elle était la bienvenue...
Chrissie Hynde : Exactement, les groupes se tiraient la bourre entre eux et voulaient, avant tout, faire de la bonne musique. C'est MTV qui a faussé le jeu. Tout est devenu trop populaire, le rock s'est transformé en sport, en combat de gladiateurs, un truc de prestige. Les gens adorent sauter dans un van avec leurs amis et se rendre aux arènes... Moi, j'ai toujours préféré l'élite. Je sais que je ne suis pas comme 97 % de la population, alors pourquoi devrais-je aimer ce qu'ils aiment ?

R&F : Avez-vous prévu de tourner pour défendre cet album ?
Chrissie Hynde : Je n'y ai pas encore songé. Il n'y a que onze chansons dessus et je ne peux pas vraiment en ajouter des Pretenders puisque ce n'est pas la même histoire.

R&F : Les rockers ont vieilli, mais pas leur musique...
Chrissie Hynde : Absolument et c'est d'ailleurs un point intéressant. L'âge n'a plus d'importance, et la plupart des gens se moquent bien que beaucoup de classic rockers aient autour de 70 ans. De même, on associe la musique classique à un public âgé, mais c'est assez étrange puisque les grands compositeurs sont tous morts avant trente-cinq ans.

R&F : De quoi parlent vos chansons en 2014 ?
Chrissie Hynde : Waow ! Eh bien, ça me paraît assez évident. Elles sont plus qu'éloquentes, je trouve, et tant mieux, car je ne suis pas du genre à expliquer mes propos. Je ne me suis jamais dit qu'il fallait que j'écrive sur tel ou tel sujet. La musique est une gâchette et le coup qui part, souvent à cause de quelques accords, est une chanson.

R&F : Le son de "Stockholm" est très différent des albums des Pretenders...
Chrissie Hynde : C'est essentiellement dû à ces Suédois que j'ai laissés m'emmener ailleurs. J'ai grandi dans l'Ohio et je me souviens que je fantasmais sur la pop anglaise et je rêvais d'être à Carnaby Street ou Liverpool. Lorsque je me suis retrouvée à Stockholm, j'avais l'impression d'être sur une autre planète. Ces studios, ces gens dedans, ça avait quelque chose de très fertile, ça m'a donné envie de neuf, de le célébrer. L'album est très pop, mais aussi très brut.

Un nounours

R&F : Neil Young est présent sur "Down The Wrong Way"...
Chrissie Hynde : Oui, et sincèrement, même si j'ai tourné avec lui et si je le considère comme un ami, je n'aurais jamais pensé l'appeler. Idem pour John McEnroe, qui joue de la guitare sur "A Plan Too Far". Je l'ai presque invité pour essayer de faire réagir ces Suédois. Björn est un type qui maîtrise très bien ses sentiments et je n'arrivais pas à le faire craquer. Comme il est fan de tennis, je lui ai dit que John pourrait venir faire un tour sur le disque et il m'a avoué qu'il serait plus impressionné par ça que si je lui disais que Keith Richards allait jouer dessus. Et donc, je me suis arrangé pour que ça se fasse, et Björn a failli ne pas s'en remettre *(rires)*. En ce qui concerne "Down The Wrong Way", nous l'appelions déjà *la chanson Neil Young* avant d'imaginer qu'il pourrait y ajouter sa guitare, à cause de sa suite d'accords. Et une fois encore, pour essayer de faire sortir Björn de ses gonds, je lui ai dit que c'était facile, pour moi, de passer un petit coup de fil à Neil. En fait, à ce moment-là, je n'en pensais pas un mot. Et ça a fini par me turlupiner, je me suis dit qu'il était Neil Young, et que, peut-être, plus personne n'osait lui demander ce genre de chose. Il est tellement cool.

R&F : Il nous a donné une interview mémorable avec David Crosby et Stephen Stills...
Chrissie Hynde : C'est un nounours, un hippie ! Qui fume de l'herbe ! Comment pourrait-il être autrement qu'adorable ? Et donc je l'appelle et il me fait : *"Surtout ne m'envoie pas de mp3, je préfère découvrir le titre en studio."* Et là, je me dis que ça tombe bien car je ne sais même pas ce qu'est un mp3 *(rires)*. Finalement, quelques jours plus tard, son manager téléphone pour me dire qu'entre deux concerts que Neil est sur le point de donner à Londres, il y aura un day-off et qu'il sera ravi de jouer sur ma chanson. La veille, j'appelle Björn et lui parle de tout et de rien avant de lui glisser, à la fin de la conversation, que Neil Young va jouer sur notre chanson. Il n'en a pas cru ses oreilles et il a sauté dans le premier avion pour Londres. J'avais gagné !

Fracassée

R&F : Au départ, Björn Yttling n'était pas très chaud pour produire le disque...
Chrissie Hynde : Exact. Après deux ou trois chansons, il m'a fait comprendre qu'il n'était pas très sûr de vouloir faire tout l'album... J'ai dû insister. Et puis, il m'a balancée entre les pattes de son pote Joakim. Lui, c'est un vrai rocker, avec des tatouages et tout le toutim. Au bout de dix minutes, on avait l'impression d'être dans le même groupe depuis vingt ans *(rires)*. Pour autant, il n'a pas été moins pénible que Björn. Parfois, j'arrivais en studio au milieu de l'après-midi et, après une heure de travail, il me disait : *"Bon, bah je vais y aller, je mixe dans un club ce soir."* Et moi de faire : *"Hein ? Mais c'est quoi ce délire, je viens à peine d'arriver !"* Ou bien, c'était : *"Bon, il faut que je m'en aille, je dois aller chercher ma fille."* Mais, c'est quoi ce bordel ? C'est quoi leur problème à ces mecs ?

R&F : On espère que votre hôtel était sympa *(rires)*...
Chrissie Hynde : Le pire c'était en hiver. Vers 11 heures du matin, on commençait à distinguer un peu de lumière dans le ciel mais, à 13 heures, *schtack !* La nuit retombait. J'avais juste envie de mourir ! En été, c'était pas mal non plus. Une fois, à 5 heures, Joakim se barre et je retourne donc à mon hôtel. Et là, à 9 heures du soir, le soleil cogne comme à midi et je me demande quand va tomber la nuit. Finalement, je décide d'aller à ce club où Joakim mixe et je me prends une cuite monstrueuse, pour tuer le temps. Le lendemain il est là, souriant en studio et me dit : *"Oh, je ne pensais pas que tu viendrais aujourd'hui."* Fracassée, je lui fais comprendre que, effectivement, je ne sais pas si ça va le faire entre nous. Et il me montre cette suite d'accords, sur laquelle j'écris une chanson en vitesse dès qu'il a le dos tourné, et c'est devenu "Adding The Blue", qui clôt l'album, certainement ma préférée. ★

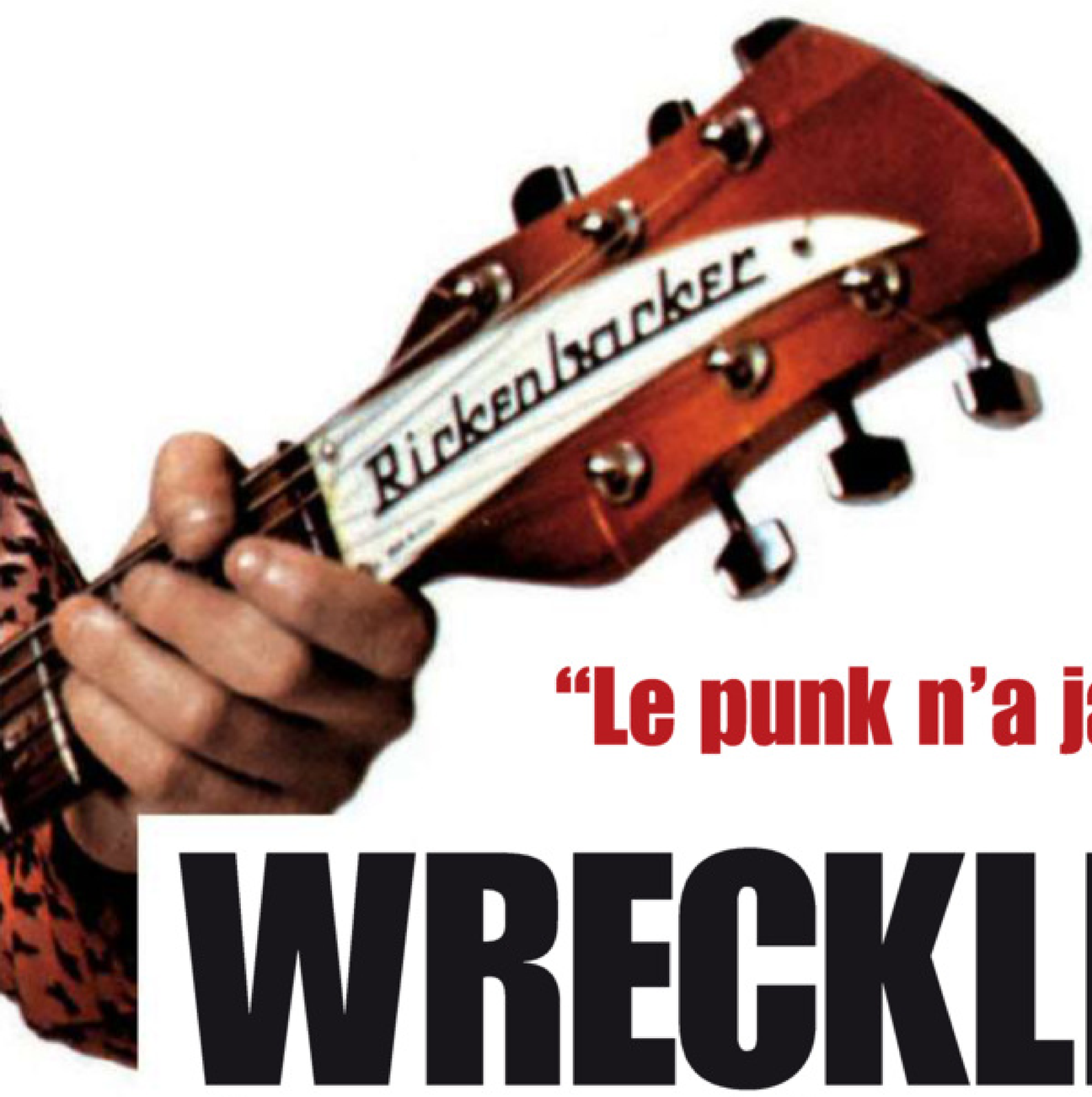
Album *"Stockholm" (Caroline/ Universal)*

Tofu rocks

Chrissie n'enregistre pas avec des carnivores, et elle n'est pas la seule rockeuse à honnir la viande. On se souvient du "Meat Is Murder" des Smiths, plaidoyer anti-viande de Morrissey, végétarien depuis l'âge de 11 ans, et de Johnny Marr. Moby, végétalien, a lui sorti l'album "Animal Rights". On citera également George Harrison (suite à son voyage en Inde), Joan Jett, Thom Yorke (suite à l'album des Smiths), Elvis Costello, Fiona Apple, Billy Idol, Annie Lennox, Robert Smith, Leonard Cohen, Chris Martin de Coldplay, sans oublier le militant Paul McCartney (illustre soutien de la PETA) ni Madonna qui, à l'inverse, autorise des parties de chasse dans sa propriété.

Photo Dean Chalkley-DR

I'M A
MESS



“Le punk n’a jamais existé”

WRECKLESS ERIC

Apparu au moment de la secousse punk sans vraiment y être rattaché, l’Anglais n’a depuis lors cessé de rester dans la marge, mais avec une certaine élégance. PAR OLIVIER CACHIN

C’est en 1977 qu’Eric *Wreckless* Goulden a fait son apparition avec son premier single, “Whole Wide World”, sur Stiff Records, aux côtés d’Elvis Costello, Ian Dury, Nick Lowe, Lene Lovich et The Damned. 37 ans plus tard, cette affiliation avec le mythique label punk fondé par Jake Riviera reste chez nous son badge d’honneur, surtout grâce à son single en *broken french*, l’amusant “Reconnez Chérie”.
Depuis ces temps reculés, Wreckless Eric n’a pas chômé. L’autoproclamé *Donovan of Trash* a vécu dans la campagne française une dizaine d’années, déménagé aux USA en 2011 — il vit actuellement à New York — et sorti une quinzaine d’albums sous divers alias (Len Bright Combo, Beat group Electrique, Captains Of Industry), développant de façon erratique son goût pour la lo-fi, avec un esprit punk rock assez marqué. Rencontré dans un café parisien, Eric débarque seul, cheveux blancs et lunettes noires, équipé d’un téléphone portable du siècle dernier. Lo-fi jusqu’au bout. Il s’installe tranquillement et se met à parler, avec cet accent traînant et cette patate chaude dans la bouche qui trahissent le British millésimé. Il remarque tout de suite mon “Stiff Box Set” et me fait remarquer que c’est le dernier disque que son label lui a envoyé en promo. C’était en 1992.

ROCK&FOLK : Comment êtes-vous entré en contact avec Jake Riviera et le label Stiff ?
Wreckless Eric : Le Melody Maker avait passé une interview de Nick Lowe quand "Heart Of The City" est sorti en single, et ça m'a bien plu. Je leur ai écrit quand j'ai su que Stiff cherchait des groupes. Je me suis dit : *Ah, on verra bien*. Ils m'ont rappelé. Pas un signe divin mais le destin, ou un truc du genre. Je venais d'enregistrer une démo sur le magnétocassette de ma copine. C'était hip les cassettes, à l'époque. J'ai donc apporté ma cassette à leurs bureaux et je l'ai laissée à un mec, j'ai appris plus tard qu'il s'agissait de Huey Lewis. Huey l'a filée à Nick Lowe qui était dans son bureau avec les Damned. Jake m'a rappelé deux jours plus tard en disant : *"C'est à propos du truc que tu nous as laissé."* J'ai commencé à m'excuser et il m'a dit : *"Non, en fait on voudrait savoir si tu étais d'accord pour enregistrer un disque."* Le rêve pour un gamin ! Bon, j'avais 22 ans mais j'en faisais 17.

R&F : Parmi vos premiers morceaux, il y avait "Reconnez Chérie" et son gimmick en français de cuisine...
Wreckless Eric : Oui, j'en ai toujours été désolé pour les Français car je sais maintenant que ça ne veut rien dire. Je m'en foutais, à l'époque. Je ne parlais pas votre langue mais j'aimais bien la musique cajun et la pop française. Personne autour de moi ne parlait français non plus, donc c'était malin. Je suis venu habiter en France en 1988, vous savez. J'ai appris la langue et je me suis rendu compte que c'était totalement pourri, ce truc *(il commence à chanter — NdA)*. Bon, Stevie Wonder et *"My Chérie Amour, lovely as a summer day"*, ça ne va pas très loin non plus mais, au moins, ça fait sens *(rires)*.

R&F : Vous vous sentiez punk, en 1977 ?
Wreckless Eric : Maintenant on voit ce que représentait le punk, mais pas à l'époque, on avait le nez dedans. On ne voit pas un immeuble quand on est à l'intérieur, on ne ressent pas la dévastation d'un ouragan quand on est dans l'œil du cyclone. Personne ne savait ce que c'était. Et la plus grosse erreur a été de croire qu'en lui donnant un nom, on allait le définir. Moi, ma théorie, c'est que le punk n'a jamais existé. C'était déjà fini quand ça a eu un nom. Je déteste ce terme, j'aime bien l'idée du *punk rock*, ce truc super simpliste fait avec une guitare, une basse, une batterie et c'est tout. A partir du moment où le Daily Mirror s'est emparé du terme, c'était mort. Il y a toujours eu de la colère et de la frustration dans la pop music, le punk n'était pas différent mais... Bref, je ne sais pas si j'ai répondu à votre question mais je n'ai jamais su définir le punk. Les gens disent que je suis resté fidèle à l'esprit punk mais, à l'époque, je voulais juste faire de la pop un peu bizarre.

R&F : Vous aimiez l'idée de cette rébellion incarnée par le "God Save The Queen" des Sex Pistols ?
Wreckless Eric : C'était enfantin, tellement juvénile. Le music business était moribond, l'Angleterre était complètement déglinguée. C'était difficile de savoir vers quoi se tourner.

R&F : Mais vous sentiez-vous en phase avec Stiff, qui développait l'image d'une grande famille d'artistes tous potes ?
Wreckless Eric : Ça c'est arrivé plus tard, quand Stiff s'est mis à rentrer dans le rang. Soudain les mecs ne pensaient plus qu'à la thune. Le pire truc qui soit arrivé, ce sont les hit singles. Ce n'était pas le but de départ, ça aurait dû rester underground. Les sourires et les tapes dans le dos, c'était naze. Moi j'appréciais Lene Lovich et Jona Lewie, surtout son "Hallelujah Europa", et j'arrive tout juste à lui pardonner son atroce chanson de Noël, "Wish I Was At Home For Christmas" !

Plus cru, plus brut

R&F : Vous avez écrit le très cynique "Take The Cash"...
Wreckless Eric : C'était ironique, en tout cas je n'ai jamais vu la couleur de ce cash. C'était une phrase d'un jeu télévisé, j'ai écrit la chanson en dix minutes dans le taxi qui m'amenait au studio. Ça devait sonner comme "I'm Waiting For The Man" du Velvet Underground mais, le temps que le producteur du disque s'en empare, on avait perdu de vue le modèle. Ce crétin ne connaissait pas le Velvet, ça n'a pas facilité les choses. Pendant sa dernière émission de radio, une semaine avant sa mort, Lou Reed a joué ce morceau et a dit qu'il le trouvait superbe.

"On avait un putain de beat, tu piges ?"

R&F : Votre premier succès a été votre premier single, "Whole Wide World" qui, depuis, s'est retrouvé sur de nombreuses BO et compilations...
Wreckless Eric : Je voulais écrire une chanson Cabernet, un grand cru. J'ai mis plus de temps à convaincre les gens de la programmer qu'à l'écrire. J'aime bien le fait qu'il n'y ait que deux accords. Au début des seventies, pour être bien considéré, il en fallait au moins cinq ou six. Dès la première fois ou j'ai joué ce morceau, j'ai vu qu'il faisait de l'effet aux gens.

R&F : Comment avez-vous quitté le label Stiff ?
Wreckless Eric : Personne là-bas ne savait plus quoi faire de moi. Je ne comprenais pas le Métier, je ne le comprends d'ailleurs toujours pas. Ce qui m'intéresse c'est la musique que je fais, je suis un artiste. J'ai été amené à faire des choses qui ne me plaisaient pas, et je n'avais pas une vision claire de ce que je voulais faire, jusqu'à mon départ de chez Stiff. Par la suite, j'ai développé un style plus cru, plus brut. J'ai commencé à faire des disques artisanaux, ce que je trouve génial.

R&F : Parce que c'était plus spontané ?
Wreckless Eric : Oui. Vous avez écouté "Le Beat Group Electrique" ? Ce disque a une magie qu'on ne trouvera jamais en studio. C'est comme un tout, c'est organique, ça n'est pas l'assemblage de plein de petits trucs collés bout à bout. On a essayé de le refaire dans un *vrai* studio, avec les mêmes musiciens, les mêmes instruments, les mêmes amplis, mais rien de bon n'en est sorti. On avait une pièce pleine de brouillard et en studio, ça devenait trop éclairé, on voyait tous les détails alors qu'on aimait bien le flou. J'ai entendu de sacrées conneries à propos de ce disque quand il est sorti en 1989. *"Le problème c'est que la guitare est trop forte et on n'entend pas la batterie."*

Stiff, raide label

Fondé à Londres en 1976 par Jake Riviera et Dave Robinson, Stiff Records devient le label majeur du punk indépendant en signant Elvis Costello et The Damned mais aussi Richard Hell, Devo, Madness, Motörhead, Plasmatics, The Adverts et The Pogues. Le premier n° 1 de Stiff date de 1978, "Hit Me With Your Rhythm Stick" de Ian Dury. Un des slogans du label : *"If it ain't Stiff, it ain't worth a fuck" (Si c'est pas Raide, c'est de la merde)*. Très branché provoc, Stiff a notamment sorti en 1980 "The Wit & Wisdom Of Ronald Reagan", deux faces de silence total (35 euros sur internet). Stiff ferme boutique en 1985 pour renaître en 2007.

Photo DR

Mais il n'y a pas de batterie sur ce disque, justement ! J'ai ce truc avec les batteries : même si on est un bon batteur, et il y en a très peu, un kit de batterie normalise tout. Alors, à moins d'avoir un Hal Blaine qui assemble le sien spécifiquement pour ta chanson, comme il le faisait avec les Beach Boys, ça ne vaut pas le coup.

R&F : Alors le Beat Group n'avait pas de beat ?
Wreckless Eric : Si, on avait un beat. On avait un putain de beat ! Pas de grosse caisse, juste une boîte en carton avec un micro à l'intérieur, comme une percussion électronique. On peut faire du 4/4 sans grosse caisse, sans faire ça *(il tape des mains sur la table de toutes ses forces, fait tomber la salière et semble possédé. Le serveur inquiet passe voir si tout va bien)*. On avait un putain de beat, tu piges ? Pas besoin d'en faire des tonnes pour les connards ! On a enregistré sur un quatre-pistes et toutes les prises ont été faites en direct, y compris les voix. La magie de la musique s'est perdue dans les années 1980.

R&F : Quelles ont été les réactions ?
Wreckless Eric : Je me souviens avoir fait écouter l'album à Dennis Cordell, qui a produit "A Whiter Shade Of Pale", Tom Petty et Joe Cocker. Il m'a dit : *"C'est quoi, ce disque ? C'est un* barbershop quartet *qui joue ?"* J'ai adoré qu'il pense ça. Patrick Mathé *(boss du label français New Rose qui a signé Eric)*, lui, m'a dit que je n'aurais jamais aucun succès. Quel con ! Il n'y connaît rien en musique. Il m'a dit que je ne serai pas heureux tant que je n'aurai pas fait un vrai disque dans un vrai studio avec un vrai producteur. Qu'il aille se faire foutre *(rires)* ! J'ai toujours été affligé de constater la petitesse d'esprit des gens du Métier.

Pas alcoolo

R&F : D'où vous vient ce surnom, *Donovan du Trash* ?
Wreckless Eric : C'est moi qui l'ai trouvé. Je me trimbalais toujours une guitare acoustique avec plein de trucs collés dessus et, vu de loin, on aurait dit que j'étais un chanteur folk, avant d'entendre ma fuzzbox et le boucan que je faisais avec. C'était un blaze marrant, et j'aime bien les Trashmen. J'ai croisé Donovan à un festival il y a des années, on regardait un concert d'Arlo Guthrie, il est venu près de moi. Je suis parti un moment et quand je suis revenu, il avait son bras autour de la taille de ma femme. Il tentait le coup, quoi. Je lui ai dit : *"Lâche ma meuf !" (rires)*. Après je suis allé sur scène et quand je suis revenu, il essayait de serrer ma belle-fille, qui avait 17 ans ! Quelqu'un lui avait dit mon surnom mais il n'a pas percuté. Pour être honnête, vu que je ne portais pas de robe, je ne l'intéressais pas vraiment. Mais bon, il est quand même sympa.

R&F : Pourquoi êtes-vous parti vivre dans la campagne française à la fin des années 1980 ?
Wreckless Eric : Simplement parce que ce n'était pas cher, et que je ne supportais plus de voir des gens. J'étais en avance sur la tendance, tous les Anglais font ça maintenant. Je ne pouvais plus vivre en Angleterre, vu que j'avais arrêté de boire.

R&F : Vous buviez beaucoup durant les années Stiff ?
Wreckless Eric : Aujourd'hui, je sais que ça n'a rien de marrant de voir un artiste bourré. Je l'ai compris à un moment mais, à mes débuts, j'étais totalement freestyle et je picolais pas mal. La majeure partie du temps, en fait. Stiff a souffert de mon alcoolisme, c'est sûr. Mais je n'ai pas bu une goutte d'alcool en 29 ans, ça fait long. Je ne veux pas que les gens se souviennent de moi comme d'un alcoolique. Un putain de taré, à la rigueur. Mais pas un alcoolo. ★

Albums *"Le Beat Group Electrique", "The Donovan Of Trash"*
et *"Len Bright Combo" (Fire Records)*

SPECIAL FESTIVALS

Faisant fi du Mondial, des grèves et de la canicule, nos envoyés spéciaux ont sillonné quelques-uns des 2500 rassemblements recensés cet été en France. Sans oublier pour autant d'aller visiter quelques contrées étrangères.

Cage The Elephant, une énergie incroyable

page 57

Photo Gaelle Beri

Garage cradingue des Black Lips

THIS IS NOT A LOVE SONG

29 AU 31 MAI, PALOMA (NIMES)

9300 SPECTATEURS

Jeune festival né avec la salle le Paloma, This Is Not A Love Song a su recréer pour sa seconde édition un équivalent du Primavera ibérique sous le soleil de Nîmes. Les têtes d'affiche — toutes des reformations — n'ont pas déçu, au contraire : **Neutral Milk Hotel** a su renouer tout en poésie folk, **Man Or Astro-Man?** n'a rien perdu de son énergie et **Slowdive** a touché au sublime.

Johnny Rotten n'étant pas disponible pour défendre le nom du festival, c'est **The Fall** qui est venu enseigner le post-punk bourré à la jeune génération tandis que **Jon Spencer** se chargeait du rock'n'roll, **The Brian Jonestown Massacre** du psyché et **Cat Power** de l'émotion. Jeune génération qui ne s'en tire pas trop mal, au vu des sets du garage cradingue des **Black Lips**, de la surf assourdissante des **Vundabar** ou du dance-rock des **Mofo Party Plan**.

Après deux jours de qualité, le samedi, réservé aux musiques plus électroniques, n'a pas été très populaire. De fait, la performance de l'insipide **Sky Ferreira** donnera raison aux absents. Cette soirée sera heureusement sauvée par le disco-punk de **WhoMadeWho**.

Parmi les performances attendues, le célèbre guitariste **Lee Ranaldo**, cofondateur de Sonic Youth, n'a pas réussi à convaincre, contrairement au set de **Midlake** qui a prouvé que les Texans n'avaient toujours pas besoin de leur leader Tim Smith. Dans un registre plus intime, la délicatesse polyglotte de **Rodrigo Amarante** a bouleversé le Club. Mais la claque de ce festival reste indubitablement **Ty Segall**, ses nouvelles chansons glam et sa coupe de douilles millésimée *Kurt Cobain 1992*.

AGNES BAYOU

Photo Boris Allin/ Dalle

M, tête de série XXL

EUROPAVOX
5 AU 7 JUIN, COOPERATIVE DE MAI (CLERMONT-FERRAND)
25 000 SPECTATEURS

"*Formidable !*" s'exclame à l'unisson, dans la chaleur de la nuit de samedi, la foule radieuse à la sortie du concert de **Stromae**, point d'orgue mais pas final d'un festival à la mine déjà triomphale. Formidable, justement. S'il y a un mot pour résumer Europavox 2014, c'est bien celui-ci. Pourtant, cette année, d'aucuns pensaient que les *patrons* François Missonnier et Didier Veillault "*étaient devenus fous*", privilégiant deux têtes de série XXL (Stromae, donc, et **M**) tout en resserrant la garde — suppression d'un chapiteau pour donner à la scène Fac'Tory une nouvelle dimension. C'est d'ailleurs là, abrité par les arbres, qu'on a découvert dès le jeudi le Portugais David Santos, alias **Noiserv**, auteur de symphonies miniatures aux arrangements tourneboulant. Le lendemain, dans la moiteur de La Coopé et une soirée placée sous le sceau belge, la douce **Melanie de Biasio** livrait dans l'ombre un set envoûtant, entre volutes jazz et accents pop. Deux coups de cœur dévastateurs qui ne sauraient effacer d'autres beaux moments, comme, dans le désordre, la new-wave en clair-obscur d'**Amatorski**, le post-punk minimaliste des Turcs **Kim Ki O,** la pop élégante des Estoniens **Odd Hugo** ou l'électronique dévergondée du Superdiscount 3 d'**Etienne de Crécy**. En trois jours, une trentaine d'artistes et une vingtaine de nationalités, de vrais paris artistiques en bouffées d'espoir — l'Europe, c'est possible — l'évènement arverne s'est peut-être offert un avenir aussi radieux que le soleil ayant inondé la place du 1er Mai.
Ça tombe bien : il fête ses dix ans l'an prochain.

CHRISTOPHE BASTERRA

Photo Tiger

CONFLUENCES
6 ET 7 JUIN 2014, MONTEREAU
50 000 SPECTATEURS

Enfin ! Après des années de crise et d'augmentation du coût de la vie, le monde des festivaliers a enfin un endroit où s'éclater sans y laisser la peau de ses noix. Le lieu s'appelle Montereau et il suffit d'une heure de transport parisien pour s'y rendre muni d'un pass d'une valeur de treize euros pour les deux jours. A ce prix-là, il fallait vraiment s'être assis par erreur sur un pot de super-glue pour rater l'occasion.

Si, à l'origine, ce festival local n'était destiné qu'à ouvrir les habitants de la ville à la musique, la mairie a cette année décidé de voir plus haut et délier franchement les cordons de la bourse pour faire connaître les lieux à davantage de personnes. Pari osé mais axé sur le temps, Confluences risque bien d'être le gros festival en devenir de ces prochaines années. Pour le premier jour, le public aura eu un choix plutôt étendu, allant du metal français de **Incry** à **Vigon**, en passant par un set plutôt furieux des Suédoises **Crucified Barbara** (de mieux en mieux au fil des années), suivi de près par **Simple Minds** tandis que la journée du samedi réservait des surprises assez inattendues comme le concert country Nashville de **Sylvie Vartan** avec Claude Engel (guitariste de Sid Vicious) à ses côtés, un set monstrueux de funk attitude de **Chic** propulsé au sommet par l'increvable Nile Rodgers, un retour reggae et réussi de **Boy George** (si, si) et une incroyable explosion finale avec la symphonie techno **Woodkid**. Bref, si la prochaine édition peut comporter un groupe comme Motörhead, le petit peuple risque d'adopter Confluences dès sa prochaine édition. Qui plus est, l'endroit est sympa.

GEANT VERT

Chic, propulsé par l'increvable Nile Rodgers

Photo DR

THE GOVERNORS BALL

6 AU 8 JUIN, RANDALL'S ISLAND (NEW YORK, USA)

135 000 SPECTATEURS

Pour sa 4e édition, le festival new-yorkais affiche complet avec 68 groupes et 135 000 fans venus passer le week-end sur cette île sise entre Queens et Manhattan. Le pass week-end est à 230 $ et, bien qu'on soit loin d'un festival people, on trouve quand même des pass VIP à partir de 500 $... La journée de vendredi débute avec **Drowners** qui fait danser les lève-tôt sous un soleil de plomb avec "Luv, Hold Me Down". Sur la scène principale, **Julian Casablancas** présente son groupe **The Voidz**. Dès les premières notes de "2 Chords", le public devient complètement fou. Le groupe le plus attendu aujourd'hui est sans aucun doute **Outkast**. Après un retour sur scène hasardeux à Coachella, Big Boi et Andre 3000 semblent être plus à l'aise ce soir. Le public adhère totalement. Pour le samedi, affiche la plus rock'n'roll des trois jours, les Anglais **Catfish And Bottlemen** et le groupe **PAPA** venu de la côte Ouest ouvrent les festivités. C'est aussi ce jour-là que **The Strokes** jouent sur la scène principale. Le public, pancartes et bannières en mains, collier *YOLO* autour du cou (*You Only Live Once*) ou T-shirt du groupe, se délecte de "Barely Legal" et "Last Nite". 1 h 30 de set rétrospectif qui se termine par "New York City Cops". On retrouve un groupe complice, impressionné par l'accueil de malade que lui a réservé la foule. Un groupe qui remercie sa ville natale avec émotion. **Jack White** et ses musiciens de Nashville montent sur scène juste après. Ces virtuoses déballent l'étendu du répertoire de Jack White (Raconteurs, White Stripes...). La foule est hypnotisée, le light-show (bleu et blanc) psychédélique, on en ressort complètement assommé. **Interpol**, **TV On The Radio**, **Grimes**, The Kills et Spoon font également partie du menu. Après une absence live de deux ans, les Texans **Spoon** révélent un nouveau titre, "Knock Knock Knock". **The Kills**, le lendemain, destructeurs et super sexy, mettent une grosse claque avec un set garage rock des plus intense.

GAËLLE BERI

Photo Gaëlle Beri

The Kills, destructeurs et super sexy

Jack White, 2 h 30 pour son Etat d'adoption

Photo Gaelle Beri

BONNAROO

12 AU 15 JUIN, MANCHESTER (TENNESSEE, USA)

90 000 SPECTATEURS

Bonnaroo c'est 90 000 visiteurs, 10 scènes, stands de fringues, cinéma et grande roue. C'est la treizième année que Manchester (Tennessee) célèbre le *meilleur de la rue*.

Pas de gros noms pour ce premier jour mais tout de même de bons groupes comme **Allah-Las** et **Preatures**. **Ty Segall** remporte le slot de tête d'affiche. "Imaginary Person" est totalement assourdissante. On adore !

Le lendemain, **Phoenix** rallie les festivaliers avec son set de hits. Plus tard, **Kanye West** s'autoproclame *meilleure star du rock*. On se lasse, avant de rejoindre *This Tent* pour **Deafheaven**. Un chanteur possédé et un public qui, malgré les différents styles de musique, est toujours aussi enthousiaste !

Coup de cœur du samedi : **Cage The Elephant**. Un set d'une énergie incroyable. Le groupe captive la foule avec sa présence scénique et ses titres "Ain't No Rest For The Wicked" et "Come A Little Closer". Sur la scène voisine, **Damon Albarn** est rejoint par **De La Soul** pour "Feel Good Inc". Samedi, c'est également la journée du Super Jam de **Skrillex**. 2 heures de jam où il invite entre autres Matt Shultz de Cage The Elephant pour une version de "Break On Through" des Doors avec Robbie Krieger à la guitare... **Jack White** est la tête d'affiche de ce soir. Un super set de 2 h 30 pour son Etat d'adoption avec un mélange de titres de ses divers projets. Plus tard, **Nick Cave & The Bad Seeds** et les **Flaming Lips** jouent en même temps. On choisit Nick Cave. Les fans des premiers rangs ont droit à une performance intense les yeux dans les yeux. Dommage quand même, d'avoir programmé ces deux groupes au même moment.

Trop dur encore de tout voir le dernier jour mais **GOAT**, **Washed Out** et **Arctic Monkeys** font parties de ceux à ne pas manquer. **Elton John** clôture le festival. Impossible d'approcher la scène tant la foule est dense.

GAËLLE BERI

THE ROLLING STONES

13 JUIN, STADE DE FRANCE (SAINT-DENIS)

75 000 SPECTATEURS

Depuis leur come-back au Trabendo, les Rolling Stones ont fait le tour du monde jouant dans des lieux aussi improbables que Macao. C'est tout naturellement qu'une tournée européenne de quatorze dates incluant Tel-Aviv et sobrement intitulé "14 On Fire" les amène pour la cinquième fois au Stade de France. Dès le premier titre, "Jumpin' Jack Flash", on sent le groupe en grande forme, alternant les grands tubes — il ne manquera que "Paint It Black" — et des chansons moins connues comme "You Got Me Rocking" (excellente en stade) ou une ballade triste, "Wild Horses", et même de plus récentes comme "Out Of Control" durant laquelle Mick gratifie d'un bon solo d'harmonica, et bien sûr "Doom & Gloom", nouveauté de la dernière compilation. Le Jag promet de nous "*zlataner*" ce soir, "Bitch" est le choix internet mais il propose d'interpréter "Allumer Le Feu" de Johnny, ce qui déclenche immédiatement la désapprobation du public ! Lors de la présentation des musiciens, un Mick toujours blagueur nous apprend que Ronnie a fait des achats de nouveaux vêtements chez Tati. Comme d'habitude, Keith chante deux titres : "You Got The Silver" où Ron s'applique à la slide, et "Can't Be Seen" mais l'harmonie du groupe se perd à la fin du morceau. L'arrivée d'un Mick Taylor aminci relève encore le niveau. La tombée de la nuit et la pleine lune sont propices à une version torride de "Midnight Rambler". Le guitariste transcende ce morceau de bravoure par sa virtuosité. Sur "Sympathy For The Devil", Jagger porte un affreux manteau à poils longs. Le public chante sur "Miss You" mais ce titre a depuis longtemps perdu sa substance originale : Ron et Keith arrêtent de jouer. La fin du concert est assez classique : "Gimmie Shelter" avec la choriste Lisa Fisher qui n'a pas minci mais dont la voix reste exceptionnelle, puis "Start Me Up" et "Brown Sugar". Keith est imparable sur toutes ses intros de guitare, Charlie Watts parfait. Le groupe quitte la scène laissant s'installer de nombreux choristes pour "You Can't Always Get What You Want". On note le retour de Matt Clifford au cor et l'intro acoustique de Keith Richards restitue au mieux la version du disque de 1969. "(I Can't Get No) Satisfaction", avec Taylor de retour à la gratte sèche, achève un spectacle de deux heures et d'une vingtaine de titres assouvissant 75 000 fans qui, une fois de plus, depuis 1976, se demandent s'ils ont vu les Stones pour la dernière fois à Paris.

DENIS DOREL

Photo Patrice Guino

"On va vous zlataner ce soir !"

Aerosmith a fait le plein

HELLFEST
20 AU 22 JUIN, CLISSON
150 000 SPECTATEURS

Festival de l'extrême et de la démesure, cette édition 2014 aura été marqué par un taux de fréquentation record et une programmation étudiée difficilement critiquable tant le choix proposé fut pléthorique. Malgré une chaleur écrasante sur les différentes scènes (et surtout sous les tentes), les groupes ont plutôt fait bonne figure tandis que le public avait sorti le look dans un environnement qui aurait pu aisément servir de décor à un film de Robert Rodriguez... Ce qui rend le Hellfest différent de tous les autres festivals est le soin apporté par l'organisation à la mise en scène du lieu. Tout est personnalisé pour donner l'impression aux spectateurs qu'ils sont davantage dans la Zone 51 qu'en Bretagne. Partout, d'étranges sculptures surdimensionnées et des carcasses de voitures rouillées contribuent à donner l'impression que la troisième guerre mondiale vient de s'achever. Pour ce qui est du public, véritable star à lui seul, c'est une profusion de dégaines aussi incroyables les unes que les autres qui vont du style hard rock le plus basique à des délires cosplay comme on en rencontre plus habituellement à la Japan Expo. Comme prévu, les grands blockbusters du passé, **Iron Maiden**, **Aerosmith** et **Black Sabbath**, ont fait le plein tandis que les quatre scènes de l'apocalypse ont vu défiler la crème du metal international avec une mention spéciale pour la Warzone du dimanche qui a présenté un plateau punk, psycho, **Tagada Jones** qui a vraiment botté le public. Pour le reste, il y a fort à parier que l'organisation installera des piscines l'an prochain en réponse aux conditions climatiques de cette édition.

GEANT VERT

Photo Alex Mitram/ Dalle

SOLIDAYS
27 AU 29 JUIN, HIPPODROME DE LONGCHAMP (PARIS)
175 000 SPECTATEURS

Record de fréquentation et de pluviométrie pour l'édition 2014 du festival anti-sida, le dernier sur la pelouse de Longchamp avant le grand chantier de rénovation de la pelouse hippique. Placés sous le patronage posthume de Nelson Mandela, ces trois jours ont vu défiler le mix habituel de grosses pointures et de groupes en développement. Ainsi pouvait-on voir vendredi la machine **Shaka Ponk** en parallèle avec le collectif de DJ **Pulpalicious** et les jeunes prodiges de **Carbon Airways**. Invités de marque : le boss de Microsoft, Bill Gates, vendredi et le président Hollande en visite éclair dimanche, une première pour le festival. Samedi, **Gesaffelstein** convainc la foule avec un set électronique surpuissant, tandis que **S-Crew**, le quatuor de Nekfeu, représente le rap parisien. Entre trombes d'eau à la Woodstock et rares éclaircies, le public fait son marché, rock et rap, merguez et burritos, chanson et electro, Heineken et sodas. Big boots de rigueur pour le dimanche de clôture, le sol ayant été malaxé par les 350 000 pieds des festivaliers, qui tombent sous le charme de **Christine & The Queens** après avoir vibré au son des guitares hurlantes de Yarol pour le set de **FFF**. On croise Marco Prince juste après, backstage, avec des bottes rose fluo et de splendides lunettes P-funk. **Vanessa Paradis** anime la fin d'après-midi et l'ultime nuit est à **De La Soul** (en band et pas sur bandes) et **Skip The Use** déchaîné, avec Mat Bastard qui joue Attila à 23 heures et fauche les derniers brins d'herbe à coups de décibels. Il y avait du monde sur la corde à linge, et de la boue sur les bottes. Vivement 2015.

OLIVIER CACHIN

Photo Tiger

Guitares hurlantes pour le set de FFF

Franz Ferdinand, plus dansant que jamais

26es EUROCKEENNES

4 AU 6 JUILLET, PRESQU'ILE DU MALSAUCY (TERRITOIRE DE BELFORT)

102 000 SPECTATEURS

Les Eurocks démarrent sur des chapeaux de roue avec le stoner blues de **Reignwolf** et le rock psyché des **Temples**. On est trop vieux pour apprécier l'electro-mongolo de **Salut C'Est Cool**, mais les festivaliers adhèrent sans réserve. Suivent les **Pixies** avec un show surprenant de puissance et quasi-anthologique. Le fait que la météo tourne au déluge n'empêche pas le public de faire un triomphe à **Metronomy**, alors que la **Daptone Super Soul Revue** réussit l'exploit de transposer l'Apollo Theater dans le champ de boue du Malsaucy. C'est un fait : qu'on n'aime ou pas sa musique, force est de constater que **Stromae** assure comme une bête sur scène. Changement d'ambiance avec **Détroit** dont les compos prennent une dimension sépulcrale dans la nuit inondée, alors que les reprises du répertoire Noir Désir déçoivent. Le lendemain, bonne entrée en matière avec la pop de **Pégase** et, surtout, le psyché-Electro de **Jagwar Ma**, mais rien n'y fait : on reste allergique à la muzak de **Gaëtan Roussel** alors que **Franz Ferdinand** livre un show inégal quoique plus dansant que jamais. Toutes guitares dehors, les **Circa Waves** se montrent ensuite à la hauteur de leur statut de *sensation british de la saison*. Puis, la soirée bascule en mode kids avec les rouleaux compresseurs **Shaka Ponk** (en terrain conquis), **MIA** (*hot*) et le cirque **3D Skrillex** (spectaculaire mais creux). Le dernier jour se déroule sous un soleil de plomb avec les splendides complaintes des Ukrainiennes de **Dakhabrakha**. Ensuite, **Billy Clyro** chauffe à blanc la foule avec son highlander rock, puis passe le relais à **Foster The People** et son rock FM *fédérateur*. Quelques instants plus tard, on bascule dans la légende avec un **Robert Plant** grandiose. Le vieux lion invoque le juju du Congo, le Delta blues et le Zep avec une fantastique version de "Whole Lotta Love" en homélie metal apothéose.

OLIVIER RICHARD

Photo Robert Gil

Iron Maiden une nouvelle fois impérial

MAIN SQUARE FESTIVAL
3 AU 6 JUILLET, CITADELLE (ARRAS)
135 000 SPECTATEURS

C'est la dixième édition du Main Square. Massif festival qui, faute d'espace, ne se déroule plus sur la magnifique Grand'Place qui lui donne son nom, mais dans la vaste Citadelle de briques, à la périphérie d'Arras.

Première journée metal. **Ghost** complètement démystifié : le pape des messes noires et ses goules masquées jouent leur hard satanico-pop sous un soleil radieux. Derrière, **Mastodon** atomise cette fois le public avec son thrash/ prog/ stoner metal intense, complexe mais néanmoins fédérateur. Si **Alice In Chains**, classe et terrassant, rehausse encore la température avec un "The Rooster" aussi puissant que remuant, c'est bien **Iron Maiden** qui se montre une nouvelle fois impérial : scénographie de 1988, fougue et vitalité intouchées, hymnes Champagne ("Fear Of The Dark", "Phantom Of The Opera", "Run To The Hills"...), set prévisible mais imparable qui dépasse même d'un cran celui du Hellfest...

Le reste du festival, bien plus classique, réunissait une affiche fédératrice, où **M**, **Détroit** et le frontalier **Stromae** se tiraient la bourre. Ce dernier ayant la lourde tâche de passer juste après l'élimination des Diables rouges en Coupe du Monde. Mais ce genre d'aléas n'effrayait pas grand monde, pas plus que la pluie, quasi constante, ou que la défaite des Bleus. Le Main Square a explosé ses records d'audience et le public belge et français a bravé les précipitations en tenue estivale. A retenir le set flamboyant de **Franz Ferdinand**, ses tubes et ses tenues noir et blanc contestables. Le retour d'**Anna Calvi**, durant lequel personne n'a moufté. La fille spirituelle de Roy Orbison joue ses chansons pour cœurs brisés, alternant accalmies et fureur avec une subtilité démentielle pour ce genre de lieu. La grosse machine **Black Keys** fonctionne à plein. Auerbach et Patrick Carney sur le devant, les autres derrière, donnent un set seventies turbocompressé plaisant. Enfin, **MGMT**, qu'on pensait un peu à la dérive, a illuminé le samedi avec ses tubes lysergiques. A retenir cette forte déclaration du chanteur Andrew VanWyngarden à la radio : *"J'ai regardé le début du set de Skrillex mais ses basses et les moules frites ne font pas bon ménage."*

JEAN CHARLES DESGROUX & BASILE FARKAS

Photo Carole Epinette

Photo William Beaucardet

“J’emporte quelques 45 tours et une platine portable”

THE BLACK KEYS

Fort du succès de leur récent “Turn Blue” des deux côtés de l’Atlantique, les Black Keys arrivent en Europe pour une tournée des festivals qui s’annonce triomphale.

PAR ERIC DELSART

On a attrapé la caravane des Black Keys quand elle est passée à Paris au tout début de l’été et questionné, lors d’un entretien croisé, Dan Auerbach et Patrick Carney sur leur approche de cette vie nomade et singulière. L’occasion pour nous de mesurer avec eux le chemin parcouru depuis leurs modestes débuts et de découvrir de l’intérieur le fonctionnement d’un des plus grands groupes du moment. Routine, adresses préférées, discipline de vie : plus que leur musique, une visite dans l’envers du décor des Black Keys révèle des traits inattendus de leurs personnalités. Où l’on découvre Dan Auerbach le *boxeur bohème* et Patrick Carney, le *gastronome taciturne*.

ROCK&FOLK : Vous êtes actuellement en tournée pour promouvoir la sortie de "Turn Blue". Quelle est votre feuille de route ?
Dan Auerbach : Je n'en ai aucune idée. Il faut demander à Pat, il est doué pour les chiffres et les dates.
Patrick Carney : On est là pour 37 jours. Comme c'est une tournée des festivals, on joue essentiellement des vendredis, samedis et dimanches. On donne 23 shows. On va en Allemagne, puis aux Pays-Bas, en Angleterre, France, Belgique, Allemagne de nouveau, Croatie, Pologne, Portugal... Un peu partout en Europe jusqu'au 23 juillet. Ensuite on reste cinq semaines à la maison, puis on part en tournée américaine. Ce qu'on essaie de faire en général, c'est trois semaines de concerts et deux semaines de repos. Là c'est compliqué parce qu'on fait une tournée des festivals européens.

R&F : Comment voyagez-vous ?
Patrick Carney : En bus. Nous avons quatre bus pour cette tournée. Il y en a deux pour l'équipe technique, parfois trois. On peut mettre entre 8 et 12 personnes dans un bus, ça dépend. Il y a deux bus avec des chambres à coucher à l'arrière. C'est là qu'on dort, avec notre manager Jim Runge, nos musiciens et les agents de sécurité.

R&F : Combien de personnes voyagent avec vous ?
Patrick Carney : On est toujours de plus en plus nombreux, mais on aimerait que ça reste stable. Si on compte jusqu'aux chauffeurs de bus, on arrive à une cinquantaine de personnes...

R&F : Pour une si longue tournée, qu'emportez-vous avec vous ?
Patrick Carney : Je fais tout à la dernière minute. A vrai dire, c'est ma femme qui me prépare mon sac. J'ai emporté deux livres avec moi : un de Raymond Chandler, et un livre d'histoire des Amériques. Surtout, j'ai mon iPad, empli de dizaines de séries et documentaires. J'ai du Xanax, mon téléphone, un appareil photo... C'est le strict nécessaire de ce qu'il faut emporter en tournée, même si d'habitude je ne prends pas d'appareil photo. Avant d'être dans le groupe, j'étudiais la photographie, j'aimerais m'y remettre.
Dan Auerbach : J'emporte mon ordinateur, quelques 45 tours et une platine portable. J'essaie de voyager léger. J'ai pris plein de séries, je me refais tous les Sopranos, The Wire, des trucs comme ça. J'ai une caisse qui contient environ 120 disques, j'ai laissé un peu de place dans la boîte au cas où, mais comme nous faisons des festivals, nous allons être peu en ville. Quand on fait des villes, j'emporte une corde à sauter et des gants de boxe. Je vais dans des clubs de boxe, il y en a dans chaque grande ville. Du moment que ça ne ressemble pas à un de ces trucs de MMA (*combat libre assez violent – NdA*), ça va. S'il y a de la peinture de camouflage sur les murs, j'évite aussi (*rires*).

R&F : Avez-vous le temps de faire du shopping en tournée ?
Patrick Carney : Je n'achète jamais rien en tournée. Ça ne m'intéresse pas. Ma veste en cuir, je la porte quasiment tous les jours depuis quatre ans. La seule chose que je pourrais éventuellement acheter, ce serait un magnétophone à bande, parce que j'en ai besoin d'un. Dan, par contre, fait beaucoup d'achats.

Dan Auerbach : Mon road guitare travaille avec moi depuis 8 ou 9 ans. On n'a plus vraiment besoin de faire de balance, donc quand on se lève, je n'ai pas besoin d'être à la salle de concert avant la fin d'après-midi. Souvent je vais voir les disquaires, je bois un café, je vais à la salle de boxe. Il y a des disquaires chez qui je vais depuis une décennie. J'y passe chaque fois que je suis en ville, je connais les patrons et ils ont toujours des trucs de côté pour moi, ils savent ce que j'aime. C'est comme ça que j'achète la plupart de mes disques. Je viens de passer à Deadly Dragon Sound, à Chinatown à New York, il m'avait mis une pile de 45 tours de dub et rub-a-dub de côté, des trucs géniaux.

R&F : Combien de guitares emportez-vous ?
Dan Auerbach : Quatre ou cinq, avec des accordages différents. Avant j'achetais du matériel en tournée, j'allais dans les magasins de musique, mais aujourd'hui j'ai assez de guitares pour une seule vie.

Photo William Beaucardet

"Si quelqu'un déconne dans le bus, ça me rend dingue"

Comme dans un cocon

R&F : Quelle musique emportez-vous dans le bus ?
Dan Auerbach : Je les trie par genre : garage, soul et vieux disques jamaïcains. Quand je m'ennuie, je les classe par bpm, je fais le nerd. J'emporte des disques importants pour moi. Ils m'inspirent. Ils me rappellent pourquoi j'aime la musique, ce qui n'est pas toujours évident quand je suis à un festival...
Patrick Carney : La règle dans le bus, pour moi, c'est : occasionnellement il y a de la musique, la plupart du temps on passe des films, mais surtout on n'emmerde pas les autres. C'est quelque chose auquel je fais très attention, que chacun ait son propre espace. J'ai grandi avec trois frères, donc j'ai l'habitude de ces situations. Si quelqu'un déconne dans le bus, ça me rend dingue. C'est la seule raison pour laquelle je pourrais me battre. Si quelqu'un parle au téléphone dans les couchettes, je peux lui casser la gueule. C'est important de pouvoir trouver le sommeil en tournée. Les couchettes, c'est sacré.

R&F : Quel serait votre moyen de transport idéal pour tourner ?
Patrick Carney : Si je pouvais, je ferais tout en voiture. Le van me manque. Bon, ça ne me manque pas de me lever tôt et de ne pas dormir assez. La chaleur et le bruit non plus. Mais j'adore le fait de pouvoir tout voir, de vraiment observer ce qui se passe.
Dan Auerbach : Si j'avais à choisir le mode de transport idéal, je choisirais l'avion privé. Pas l'avion à hélice, le jet. On l'a fait une fois, c'est incroyable, tu arrives en voiture, tu te gares à côté de l'avion et tu décolles. Pas besoin de faire la queue à l'aéroport. Par contre, ça coûte très cher...

R&F : Vous dormez dans le bus ?
Patrick Carney : Quand on a un jour libre, on se prend une chambre d'hôtel. Sur 37 jours, on passe sept nuits à l'hôtel. Mais ça ne me dérange pas de dormir dans le bus. Avant c'était hôtel tous les jours. Il n'y avait que Dan, notre manager et moi. Tous les trois entassés dans la même chambre. Lever à 8 heures le matin parce qu'on avait huit heures de route en van avant le prochain concert. On a fait ça les six premières années de notre carrière, mais quand on a eu un bus en 2008, ça a été génial.
Dan Auerbach : Ce que j'aime avec le bus, c'est qu'ils conduisent pendant qu'on dort. En général,

Photo Gaëlle Beri

Super tour bus

Duff McKagan, ex-Guns N'Roses, a rédigé pour le Seattle Weekly une chronique hilarante titrée "Top 12 Tour Bus Rules And No-Nos". Extraits : ***"Dans le couloir étroit du bus, croisez-vous cul contre cul. Ça peut devenir chaud si un gars vous croise de face. L'hygiène est la clé : une haleine de chacal ou un cul qui pue ruinent l'appétit, et un groupe doit bouffer, donc autant éviter les odeurs corporelles d'un ou deux orifices. Ne ratez jamais une occasion de fermer votre gueule, ça emmerde les gens si vous les gavez avec vos histoires, que ce soit sur scène ou dans le tour bus."*** **La sagesse d'un rocker qui connaît la musique. Et la route.**

THE BLACK KEYS DISCOGRAPHIE

PAR ERIC DELSART

THE BLACK KEYS
"THE BIG COME UP"
2002

Jack White le répète à qui veut bien l'entendre : les Black Keys lui doivent tout. Si cette assertion est discutable, il ne fait aucun doute que Dan Auerbach

et Pat Carney ont bénéficié de l'intérêt créé par The White Stripes pour les duos guitare/ batterie. "The Big Come Up" révèle pourtant un groupe fait d'un autre bois que le couple de Detroit. Son blues est rêche mais s'avère funky par moments ("Countdown", "The Breaks") et moins enclin à s'aventurer sur des territoires garage. Guitariste économe, Auerbach s'y révèle surtout un chanteur à la voix soul chaleureuse.

THE BLACK KEYS
"THICKFREAKNESS"
2003

Enregistré en une journée dans le sous-sol de Pat Carney, le deuxième album des Black Keys reprend la même formule sombre et pouilleuse que le précédent tout

en ajoutant un peu plus de textures. Les guitares sont plus lourdes, les riffs plus puissants ("Thickfreakness", "Set You Free") et le groupe s'ouvre à des mélodies blues-rock accessibles ("Hard Row", "Midnight In Her Eyes").

THE BLACK KEYS
"RUBBER FACTORY"
2004

"Rubber Factory" marque l'apogée de la première période des Black Keys. Le groupe est plus taciturne que jamais,

toujours plus puriste dans son approche du blues industriel. Les guitares sont grinçantes, Auerbach ne desserre jamais les dents. "Rubber Factory" est un album austère, menaçant, brutal parfois, où la lumière ne perce que l'instant d'une reprise country d' "Act Nice And Gently" des Kinks. L'aboutissement d'une vision radicale du blues.

THE BLACK KEYS
"CHULAHOMA"
2006

Les Black Keys avaient déjà repris "Do The Rump" de Junior Kimbrough sur leur premier album, puis "Everywhere I Go" sur leur deuxième. "Chulahoma"

— du nom de la ville d'origine de Kimbrough, dans le Mississippi — est un EP de six morceaux entièrement dédié au maître et qui sonne comme une transition entre deux époques, comme si le duo cherchait à solder son héritage blues.

THE BLACK KEYS
"MAGIC POTION"
2006

Publié quatre mois à peine après "Chulahoma", "Magic Potion" marque l'arrivée des Black Keys dans le giron d'une major. Le son reste toujours aussi

âpre mais le groupe semble en revanche à cours d'inspiration. Album compétent quoique mineur dans le canon du duo, "Magic Potion" témoigne d'un groupe arrivé au bout de sa formule blues-rock puriste. Quelques riffs zeppeliniens font toutefois mouche ("Just A Little Heat", "Your Touch").

THE BLACK KEYS
"ATTACK & RELEASE"
2008

L'album de la rupture. Désireux de changer son approche, le groupe entre pour la première fois dans un véritable studio en compagnie de Danger Mouse.

Basse, guitare acoustique, orgue : dès le premier morceau, "All You Ever Wanted", le ton du changement est donné. Les Black Keys jouent désormais la carte du classic rock, au risque de s'aliéner leur public. Du riff tellurique d' "I Got Mine" aux accents stoner de "Strange Times", le groupe se réinvente et ose tout ce qu'il s'était jadis interdit (boîtes à rythmes, synthés bizarres, ballades éthérées...). La boîte de Pandore est ouverte.

DAN AUERBACH
"KEEP IT HID"
2009

Fin 2008, les Black Keys s'octroient une pause et Auerbach en profite pour construire un studio dans sa maison à Akron. Il y enregistre "Keep It Hid",

album folk-rock au son chaleureux qui révèle la face plus délicate du guitariste ("Whispered Words"). L'album étant bien accueilli, Auerbach part en tournée avec les Texans de Hacienda sous le nom de The Fast Five et oublie un temps les Black Keys. Se sentant trahi, Carney répliquera en montant le groupe Drummer la même année.

BLAKROC
"BLAKROC"
2009

Par l'entremise de Danger Mouse, les Black Keys rencontrent Damon Dash qui leur propose un projet hip-hop avec quelques-uns des rappeurs les plus en

vue de la côte Est des Etats-Unis (Raekwon et RZA du Wu-Tang Clan, Mos Def, Ludacris...). Sur "Blakroc", les Black Keys servent de base instrumentale au flow des vocalistes qui se succèdent au micro. Avant tout destiné au public rap, ce projet hybride est une belle réussite, qui démontre l'étonnante versatilité du groupe.

THE BLACK KEYS
"BROTHERS"
2010

Réconciliés de leur brouille (liée au divorce de Carney), les frères de sang Pat Carney et Dan Auerbach s'enferment aux

légendaires studios de Muscle Shoals pour y concocter un album qui mêle blues et funk suave ("Ten Cent Pistol", "She's Long Gone"). Auerbach développe une voix de fausset sur des morceaux soul au groove irrésistible ("Everlasting Love"), le succès est au rendez-vous. Avec "Tighten Up" et son refrain sifflé, le duo tient son premier tube.

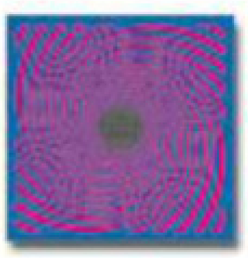
THE BLACK KEYS
"EL CAMINO"
2011

Désormais installé à Nashville, le duo s'enferme avec Danger Mouse dans le nouveau studio de Dan Auerbach.

Recruté pour produire l'album, le troisième homme devient ici membre du groupe à part entière et collabore aussi bien au niveau de l'écriture — il cosigne tous les morceaux — que des arrangements. L'album, qui confirme un tournant *classic rock* (à l'image de "Little Black Submarine") est une réussite. Propulsé par le boogie de "Lonely Boy" et le glam lourd de "Gold On The Ceiling", "El Camino" place les Black Keys au sommet.

THE BLACK KEYS
"TURN BLUE"
2014

Attendus au tournant, The Black Keys proposent avec "Turn Blue" l'antithèse d' "El Camino". L'énergie conquérante a laissé place à une certaine mélancolie. Hormis "Fever", seul titre court et



immédiat, l'album s'appuie sur des titres à la construction lente qui permettent à Auerbach de se lancer dans des solos de guitare spectaculaires ("Weight Of Love", "Bullet In The Brain"). Malgré son doux enrobage psychédélique, l'album reste solidement ancré dans le registre soul ("10 Lovers", "Year In Review").

Photo William Beaucardet

“Je suis devenu une sorte d’expert du cheeseburger”

quand on se réveille, on est déjà dans la ville. Je ne dors nulle part aussi bien que dans le bus. On est dans cette couchette, on tire les rideaux, il fait complètement noir, comme si on était dans un cocon. C’est génial, c’est comme être de retour dans le ventre maternel.

R&F : Arrivez-vous à écrire en tournée ?
Dan Auerbach : J’ai une guitare dans le bus mais je n’arrive pas à écrire sur la route, il se passe trop de choses, il y a trop d’interruptions, et c’est impossible d’écrire sur scène pendant les balances. J’ai besoin de solitude. Créer est quelque chose d’intime, et quand on est entouré par cinquante personnes, ce n’est pas possible.

Une année de folie

R&F : Que pensez-vous des festivals ?
Patrick Carney : Ça peut être cool. J’aimais l’époque où on jouait plus tôt, les festivals étaient bien plus amusants. On retrouvait les autres groupes, on traînait avec eux. Maintenant on doit attendre jusque très tard pour jouer. Je préfèrerai toujours nos propres concerts.
Dan Auerbach : Les festivals, ça paie très bien. A côté de ça, le public n’est jamais aussi bon qu’à un de nos propres spectacles. Pour la première fois, nous sommes des têtes d’affiche, alors ce sera différent, peut-être que les gens seront excités de nous voir. On joue dans des festivals depuis tellement longtemps qu’on en a une vision particulière. On a commencé tout en bas de l’affiche, on était ce groupe qui jouait à midi devant personne. Une tournée des festivals, c’est drastiquement différent des autres tournées. On ne quitte jamais le bus. On se réveille, on est dans un champ au milieu de nulle part. Souvent la première chose que je demande le matin quand je me lève c’est : *“Où sommes-nous ?”* Tous les festivals se ressemblent, ils sont soit boueux, soit poussiéreux. Du coup ça m’arrive parfois sur scène de ne pas être sûr d’où je suis, donc je ne dis aucun nom de ville, je n’ai pas envie d’être ce mec qui se trompe. Quand on donne 130 concerts dans l’année, ça peut arriver. Surtout quand on fait des festivals et qu’on ne voit pas la ville.

R&F : Gardez-vous une trace de vos tournées passées ?
Dan Auerbach : Oui, nous avons une liste de tous les concerts que nous avons donnés. Pat peut d’ailleurs tout lister de mémoire, il est comme Rain Man. Il se souvient des dates.
Patrick Carney : Je n’ai pas vraiment besoin d’archives, je me souviens probablement de chaque concert qu’on a donné. Ça peut prendre une minute, le temps que je retrouve la chronologie…

R&F : Alors on vous soumet au test : quelle année a été la plus active pour les Black Keys ?
Patrick Carney : 2003. On a commencé en ouverture de Sleater-Kinney trois semaines, puis on a fait notre propre tournée de deux semaines. Ensuite "Thickfreakness" est sorti et on est partis pour cinq semaines. Nous sommes repartis deux semaines en Angleterre, puis deux autres sur la côte Ouest américaine. Nous sommes revenus en Angleterre pour une séance avec John Peel, avant d'aller en Norvège. On est rentrés chez nous quelque temps avant de reprendre l'avion pour l'Europe. On y est restés quelques semaines avant de tourner aux USA en première partie de Beck, puis on est retournés faire une Peel Session en Angleterre... Bref, ça a été une année de folie, et tout ça on l'a fait en van. C'était brutal. On ne pouvait plus se supporter. Dan écoutait la radio trop fort, ça me faisait péter les plombs. Après ça, on a tellement été traumatisés qu'en 2004 on n'a très peu joué, on a levé le pied.

R&F : Vous avez fait un dernier clin d'œil à cette période avec la pochette d' "El Camino". Un brin de nostalgie ?
Dan Auerbach : Les déplacements en van, ça pouvait aller. On se relayait au volant. On avait installé une banquette à l'arrière avec un oreiller et un sac de couchage. Pat conduisait de nuit, moi de jour, mais c'était la ruine. Personne ne gagnait d'argent, c'était insensé. On terminait les tournées plus pauvres qu'au départ. Je ne comprends pas comment on faisait parce qu'il n'y avait aucun autre bénéfice que le fait de jouer. On dormait dans des chambres d'hôtel miteuses à l'extérieur de la ville, du coup on partait vite après les concerts et on ne profitait pas forcément du style de vie du musicien. On ne faisait partie d'aucune scène.

R&F : Avez-vous vos habitudes en tournée, des rituels ?
Patrick Carney : Ma journée est bien balisée, le premier truc qu'on fait c'est la balance, vers 15 h 30 en général. On mange vers 17 h – 17 h 30, puis je fais une sieste ou je regarde un film. Puis vers 19 h 30, je me lève, je signe des papiers. Puis on va sur scène vers 21 h 30. Une fois le show terminé, je prends une douche et je vais boire quelques coups. On n'est plus aussi fous que quand on avait 23 ou 24 ans mais, quand on est à New York, Londres ou Paris, il est probable qu'on sorte après le concert. Parfois on traîne avec l'équipe, certains retournent au bus voir des films, mais quoi qu'il en soit je me couche vers 3 h 30. Le lendemain je me réveille entre 13 h 30 et 15 heures.
Dan Auerbach : Je fais quelques vocalises avant de monter sur scène, c'est tout. Je ne suis pas superstitieux, je n'ai pas de rituel. En revanche, j'ai mes repères, je vais manger aux mêmes endroits, je visite toujours les mêmes amis. Et quand on tourne aux Etats-Unis, j'emporte ma moto dans une remorque. Je ne l'ai pas fait en Europe. La conduite ici est folle, certaines rues sont incompréhensibles, c'est trop confus. Regardez la Concorde ! C'est de la folie furieuse.

R&F : Quelles sont vos adresses fétiches ?
Dan Auerbach : Quand on vient à Paris, on mange toujours au même restaurant. Ça doit faire six ans qu'on y va à chaque fois. C'est très français, le patron est fou, très bavard. C'est de la cuisine familiale.
Patrick Carney : Dans chaque grande ville où on joue, on a une cantine où manger. Dis-moi une ville, et je te donnerai une adresse. Je suis devenu une sorte d'expert du cheeseburger désormais. A New York il y a le restaurant japonais Ippudo que j'adore. A Los Angeles, on trouve des tacos dingues et le meilleur sushi du monde (en dehors du Japon) s'y trouve certainement. Paris est ma ville préférée pour manger. Il y a un endroit où nous allons à chaque fois pour le repas d'après-concert : Les Gourmets des Ternes !

R&F : Comment gardez-vous contact avec votre famille ?
Dan Auerbach : Grâce à mon téléphone. J'utilise Facetime quand le signal wi-fi le permet. C'est rarement le cas en festival...
Patrick Carney : J'envoie des SMS, en général. J'envoie des mails à ma femme et mon frère, c'est à peu près tout. Je communique peu.

Photo William Beaucardet

"Je ne dis aucun nom de ville, je n'ai pas envie d'être ce mec qui se trompe"

Galérer comme un idiot

R&F : Quel est votre meilleur souvenir de concert ?
Patrick Carney : On a toujours des meilleures réactions en Europe. Par contre, en Belgique et aux Pays-Bas, le public est bien trop sage, il ne réagit qu'à la fin des morceaux. On a arrêté de jouer au Japon, les foules étaient vraiment trop bizarres. On n'y est pas retournés depuis dix ans. Le meilleur public qu'on ait eu ces dernières années était à Portland, dans le Maine. Ne me demandez pas pourquoi mais le public ce soir-là était dingue.
Dan Auerbach : Depuis quelques années, on joue dans des salles de plus en plus grandes. C'est dommage parce qu'on ne joue plus dans ces salles moyennes qui sont très cool. En général la meilleure expérience ne vient pas de l'endroit mais du public. A Portland, le public était fou. C'était dans un gymnase et il n'y avait que des jeunes gens furieux qui passaient par vagues au-dessus des barrières de sécurité. Des vagues et des vagues de crowdsurfers. C'était épique, il y avait une telle énergie. Et puis il y a le Madison Square Garden à New York. C'était un rêve. Mon père allait voir des concerts là-bas quand il était adolescent. Il y a vu tout le monde : Jefferson Airplane, Captain Beefheart... Je l'ai fait venir par avion quand on y a joué. On peut jouer dans de plus grandes salles de concert, mais le Madison Square Garden c'est spécial.

R&F : Et votre pire souvenir ?
Patrick Carney : En 2002, on était allés faire un concert à Champaign dans l'Illinois. On était en première partie du Reverend Horton Heat. Venant de l'Ohio, ça signifiait qu'on mettait 8 heures pour venir gagner 50 dollars. Après le premier morceau, ma pédale de grosse caisse s'est cassée. Je n'en avais pas d'autre, à l'époque je n'avais même pas les moyens de m'en offrir une qui ne soit pas pourrie. J'ai récupéré celle du Reverend Horton Heat, son batteur utilisait une pédale double, je n'ai pas réussi à la démonter de sa batterie et ils ne m'ont pas aidé, ils m'ont regardé galérer comme un idiot. J'ai joué tout le concert sans grosse caisse, uniquement avec les toms. Huit heures de route pour ça...

R&F : Avez-vous déjà connu des moments à la Spinal Tap ?
Dan Auerbach : Tous les jours il se passe un truc embarrassant. Je dois me surveiller en permanence. Je me sens stupide quand j'appelle le room service ou quand quelqu'un veut porter mes bagages. Cette vie est tellement ridicule, il n'y a aucun moyen de la rendre normale. Si on commence à gagner sa vie en faisant de l'art — peu importe lequel — on s'approche dangereusement de certains clichés Spinal Tap. Quand on commence à se plaindre de la nourriture dans les loges, on se dit : *Zut, j'y suis…* ★

Album *"Turn Blue" (Nonesuch/ Warner)*

Photo Gaëlle Beri

Ludwig
THE
BLACK
KEYS

Au Golf Drouot passaient des groupes live

HENRI LEPROUX

Historique club parisien, le Golf Drouot a fermé ses portes au début de la décennie 80. Son vénérable patron vient lui de s'éteindre.

PAR PATRICK EUDELINE

Je devais avoir treize ans. Treize ans et demi ? En moins de six mois, j'avais perdu dix kilos, grandi de dix centimètres, forcé mon père (quelle lutte !) à m'acheter un Levi's milleraies noir et une veste trois boutons verte (avec la poche ticket et la grande fente, ces détails me fascinaient) et j'avais une chemise Arrow (aujourd'hui, on dit Ben Sherman) pain brûlé, arrachée de haute lutte aux Magasins Réunis de la rue de Rennes. Et j'avais bien une dizaine de quarante-cinq tours. Achetés, d'occasion souvent, chez Disques et Musique rue de Rennes, pour la plupart. Des EP. Stones, Antoine, Dutronc. A la fin de l'année, ce serait Jefferson Airplane, Move et Spencer Davis Group. Et je lisais Rock&Folk. J'apprenais vite.

Je faisais bien plus que mon âge. La photo de classe en attestait. J'étais mûr pour aller à la rencontre de mes semblables. Au collège Stanislas, nous étions deux... à disserter sur les mérites respectifs de Mike Bloomfield et des Ten Years After. Cela fait peu.

Et je ne parle pas des filles. Dans mon collège de curés, c'était une abstraction. Un fantasme.

C'est ainsi que je me suis retrouvé tous les dimanches au Golf Drouot. Parce que les boîtes ouvraient l'après-midi en ces années-là. Parce que j'étais bien trop jeune pour sortir le soir, parce que...

Rock&Folk, comme Best, avait une rubrique Golf Drouot où l'on racontait l'actualité du lieu, les groupes programmés, le fameux Tremplin. Comme le reste du journal, cette rubrique, je l'apprenais quasi par cœur. Et au Golf Drouot... passaient des groupes live.

Même le dimanche après-midi.

J'avais bien tenté le dimanche au Rock'n'Roll Circus. Mais avec mon ami Tristan, nous tombâmes sur une surboum de minets (au sens qu'avait le mot à la fin de la décennie, évidemment. Costards Jean Raymond, banlieue et Weston. Ces minets-là étaient aux *drugstoriens* ce que les skinheads étaient aux mods. Une tendance dure, figée, bornée dans le déjà passé...).

Ce fut donc le Golf Drouot. Qui allait être témoin de toutes mes premières fois.

Une Odile embrassée dans l'arrière-salle, un premier chillum tiré, comme le son d'un ampli aux lampes chauffées à blanc. Odile allait me quitter pour le batteur de Tac Poum Système. Elle avait raison. Je n'étais rien. Un gamin aux cheveux trop courts encore, qui ne pouvait lutter.

Tac Poum Système ? Parlons-en. Malgré ce nom bien contestable, ils déchiraient. Entre le Floyd de "Point Me At The Sky" (qu'ils reprenaient) et les Stones. Amplis MI blancs, combinaison blanche à patte d'éph comme Elvis et Polnareff, guitares Burns, chambre d'écho et reverb Fender à lampes. Stroboscopes, comme Hawkwind plus tard, et light show. Ah, le Tac Poum !

Et puis il y avait Magpye. Ce genre de groupes dont seul Vincent Palmer se souvient. Magpye était sacrément bon. Entre british blues, hard rock naissant et Soft Machine. Si. Ce son ! Un guitariste fuzzy à Strato, qui jouait les parties de Mike Ratledge et un beau gosse en costard noir (j'adorais ce costard, avec cette veste portée courte et ces pantalons serrés) qui *"jouait comme Peter Green"*. Ils reprenaient "You Don't Love Me" comme "We Did It Again" du Soft. Ils arrivaient à placer dans un même set une reprise de "Born To Be Wild" et des "Suites..." façon école de Canterbury, avec des rythmes à 11/4 et pire encore...

Ils écoutaient donc les trucs chics et le préado que j'étais leur en savait gré (déjà snob, n'est-ce pas...). McLaughlin ou Larry Coryell (nous parlons d'un temps... hein ! Rock&Folk alors était frénétique quand on évoquait le Tony Williams Lifetime. Si).

Et puis il y avait tous les autres. Storm, Pictures Of Life ou Heavy Moonshine, ces deux derniers flashaient sur Vanilla Fudge, ce qui n'était pas rien. Et puis tous les groupes français qui émergeaient. De Triangle aux Variations (les Variations, mon Dieu !) jusqu'à Pulsar (bof...), Alan Jack Civilisation (groupe culte s'il en est... avec rien moins que Claude Olmos à la guitare ! Celui des 5 Gentlemen) ou Ange (étonnamment bons à l'époque de leur premier 45 tours. On les comparait à Traffic.

Photos Dalle

GOLF DROUOT

Après, évidemment... Mais ce premier 45 tours — le second en fait, mais "Israël" n'est jamais sorti — j'adorais ses parties d'orgue Hammond et l'ai longtemps gardé. Avec cette ballade... "Tout Feu Tout Flamme"). Et puis des stars. Oui. The Aynsley Dunbar Retaliation. Qui m'ont émerveillé. La batterie de Dunbar, la voix et le jabot de Victor Brox, ce Hammond...
Ah oui !
Canned Heat. Qui m'ont déçu. Un laid Bob Hite, tout bide nu dehors, un Henri Vestine aux prunes. Wishbone Ash qui m'a toujours fait bâiller. Et... et Gene Vincent ! Le Gene. Accompagné par l'élite du rock français (les Sharks ! Rolling !). un Gene qui n'en avait plus pour longtemps. Qui s'enfermait dans les loges pendant de longues minutes alors que Bobby Clarke refaisait — bien obligé — un autre solo encore... Sur "Memphis Tennessee".
Le Golf.

Henri Leproux est mort. Voilà.

Je partais de chez mes parents le plus tôt possible. Le Golf n'ouvrait qu'à 14 heures mais sur le coup de midi et demi, j'étais dehors. Je préférais flâner, traîner devant le drugstore Saint-Germain que subir la famille. Même le métro qui m'emmenait au Golf était un bonheur. J'achetais (en cachette) un paquet de cigarettes que j'allais fumer intégralement pendant l'après-midi, vérifiais ma vêture et ma coiffure (entre Al Kooper et Syd Barrett — mes cheveux bouclaient et c'était donc là le choix le plus évident) et à deux heures, j'étais dans la queue. Dehors. Au 2 rue Drouot, métro Richelieu-Drouot. On accédait au Golf, juste à coté du Café d'Angleterre, comme on le verra, via un escalier tortueux. Un étage avant d'arriver à la caisse de Madame Colette, l'épouse d'Henri. Le Golf, unique en son genre, n'était pas une cave ! Ces escaliers, il fallait les monter (on pense à tous les organistes et possesseurs d'amplis Marshall). On donnait nos dix francs. On avait droit, pour cette modique somme (le prix d'un 45 tours) à une consommation, et au groupe, bien sûr. Le DJ, c'était Jacques Chabiron ! Qui écrivait dans Rock&Folk. Une sacrée caution donc. Il avait donc le goût fort sûr et réussissait à faire danser les foules (enfin la centaine de postulants en piste) *avec de la qualité*. Je me souviens de ses "*favorites*". C'est gravé si profond... "Bourrée" de Jethro Tull, "Carry On" de CSN&Y (celle-là me saoulait), "Cat's Squirrel" dans la version de Blodwyn Pig (et non point, donc, celle des Cream ou l'original de Dr Ross, ou encore celle de Jethro Tull, ce Jethro si à la mode depuis le Rock'n'Roll Circus des Stones), "Out Demons Out" d'Edgar Broughton, "Bad Scene" des Ten Years After... Ah ! Et puis "Oh Well", "Black Night", "Race With The Devil", "Hush", "Paranoid" à satiété, "Somebody To Love" de l'Airplane, "Foxy Lady" et "Sunshine Of Your Love", "Memphis Train" de Zoo avec Daydé, Daydé qui, accompagné de Claude Engel, allait sortir un disque à la Beck et... mais je m'égare. Ah ! Et "Better By You - Better Than Me" de nos héros Spooky Tooth. On n'y entendait ni "John Lee Hooker" de Johnny Rivers, ni John Kongos et son caverneux "He's Gonna Step On You Again", l'inévitable "In-A-Gadda-Da-Vida", "Get Ready" de Rare Earth ou encore moins "Looky Looky" par Giorgio ou "Here Comes The Judge", voire encore "Judy In Disguise" de John Fred. Tous ces morceaux certes fabuleux mais qui se vendaient dans les Monoprix, ces morceaux qui faisaient le bonheur des disc-jockeys plus mainstream, il les fuyait... Seuls certains incontournables du hit-parade comme "I'm A Man" version CTA ou le "Honky Tonk Women" des Stones passaient sa rampe. Jacques Chabiron tenait à nous faire découvrir des choses ! Alors il plaidait pour le Pacific Gas And Electric ou le J Geils Band. Ou Flock. Et on entendait alors "Tired Of Waiting", par ces derniers, trois fois dans l'après-midi.

Photo Dalle

On passait donc devant Colette et sa caisse. Juste en face, des photos accrochées. Henri Leproux avec Jagger en 1965, avec un Bowie alors auréolé de "Space Oddity" mais qui n'était encore, le jour de sa programmation au Golf, que David Jones, avec Johnny et Eddy... A gauche, la piste de danse et au fond la scène. Sur les murs, des peintures naïves représentant des rockers *en situation*. A droite, deux salles. Le bar et la *salle du fond*. Je suppose qu'aujourd'hui on dirait la salle Chill-Out.... Cela y fumait sec, via des chillums entortillés dans des foulards indiens, ce qui n'était pas une mince affaire à l'époque. Et on y draguait. Evidemment. Il semble me souvenir que les disques programmés n'étaient pas les mêmes que dans la salle principale. Ici, c'était le royaume du Floyd de "More", du "Moon In June" des Soft ou des trucs laidback de Grateful Dead.
Par un prodige acoustique, les sons ne se mélangeaient pas. Aucune *repisse* (comme on dit dans les studios) entre salle du fond et salle du Tremplin. Enfin, il me semble.
Evidemment, je me fis vite des amis. De tous milieux sociaux, puisqu'à l'époque, des cheveux longs et une veste dite *de charpentier* en moleskine noire (Western House, le bon, celui de Stella Vander... avenue de la Grande Armée — c'est là qu'il fallait s'habiller) suffisait à vous identifier.

Le Golf, unique en son genre, n'était pas une cave !

J'ai donc été parfois déçu. Oui, ce type avec sa veste à rayures et ses cheveux dans le dos était un minet déguisé qui ne savait pas qui était Jeff Lynne ou Luther Grosvenor. Il ne venait là que pour danser !
Mais les fringues, quelle affaire ! Malgré l'époque hippie et sa tendance au laisser-aller, la clientèle du Golf était sapée. Une sorte de continuation de la tradition minet/ mod adaptée à l'air du temps baba. On ne rigolait pas avec ça. Le look 1970 ? Façon pop star, évidemment. Toute une bande de petits Rolling Stones habillés par Campton, boulevard Saint-Michel et, donc, Western House. Western House ! Les meilleurs (dont Polnareff et les Variations) ne se fournissaient que là. On y trouvait ces jeans boutonnés dans le bas, ces boléros en daim, ces ceinturons *comme Jagger à Hyde Park* et ces pelisses afghanes qui nous étaient indispensables.
Et des boots à talons !
Le maître, *The Face*, c'était Ronnie. Qui allait devenir chanteur de Quo Vadis. Ronnie n'était pas très malin, avec le recul, quelque peu grêlé, mais... quelle dégaine impressionnante ! C'est sur lui que je vis mes premières boots en peau de serpent. *"Chez King's Road, mec. Granny."* M'avait-il lâché avec un naturel confondant.
Et il y avait... mais j'ai honte d'avoir oublié tant de prénoms.
Ce fan de Johnny Winter albinos, ce black sapé comme Sly, ce garçon un peu replet mais si attachant. Celui qui ne portait que des bottes de cheval (comme les VIP's !) Mais... mon meilleur ami, je m'en souviens. A tout seigneur, tout honneur, c'était Daniel.
Blond comme Alvin Lee, il était évidemment l'heureux possesseur d'une 335 rouge (copie Ibanez...) inspirée du maître. C'est avec lui que je devais monter mon premier groupe.
Manhattan Transfer.
Le bassiste s'appelait Guy. Il avait une Musicmaster Fender et un look digne de Humble Pie.
Avec eux, mon Manhattan Transfer essaya de recruter l'excellent Christian Boulé. Au bistro, lors d'une première rencontre, tout allait bien. J'évoquais Sonny Sharrock et les mesures composées, la nécessité d'inclure du free dans notre Procol Harum. Un programme bien ambitieux... qui séduisit notre Christian. Un vrai pro à Gibson SG, qui devait d'ailleurs rejoindre Gong quelque temps plus tard. Un vrai pro qui ne fut séduit qu'un temps. Dès la première répétition (rue Quincampoix, l'ancêtre de tous les studios loués), il comprit que... j'étais surtout un beau parleur. Et que à part Guy, nous jouions comme les proverbiales crêpes.
Une humiliation que je ne devais jamais oublier... Aujourd'hui encore, quand je croise le fer avec une pointure (salut amical à Philippe Almosnino), j'ai ce pressentiment d'une possible honte qui remonte et me serre.
Pleins d'amis et de filles donc. Il y eut le dimanche après-midi.
Il y eut le samedi soir — mon père commençait à renoncer à faire quelque chose de moi, et je ne lâchais pas un pouce de terrain — et puis le Graal : Le vendredi soir. Le vendredi, oui, c'était le jour du fameux Tremplin !
Quatre groupes se disputaient l'honneur de gagner le fameux *diplôme* du Golf Drouot. Et parfois, souvent, ils avaient fait des centaines de kilomètres pour cela.
Introversion, Voyage, Sade Heaven Road... les noms remontent...
Evidemment, nous y passions la nuit en attendant le premier métro.
Parfois, quand les finances nous le permettaient, avant d'entrer au Golf, nous dînions chez Chartier ou au Wimpy Jacques Borel. Juste en face.
Bientôt, je devins un professionnel (laissez-moi rire, oui) et je ne payais plus ma quote-part pour entrer au Golf. Pire encore, Henri Leproux me demanda de faire partie du jury qui décernait le fameux diplôme.
Je m'acquittais mollement de cette tâche. La plupart des groupes étaient alors devenus d'infâmes babas. Ou des jazz-rockers.
Le wagon glam et punk entrait en gare et celui-là, le Golf Drouot le rata.
Pour la première fois de son histoire, le Golf n'était plus synchrone...

Et je n'étais pas là en ce jour héroïque où les Dogs première période, avec Zox et Péchenart, envahirent le Tremplin. Ils étaient alors managés par Philippe Manœuvre... Et arrivèrent bons derniers, déchirèrent le parchemin *"a joué au Golf"* distribué à tout participant, détruisirent la loge et créèrent un scandale certain.
Je devais néanmoins nettement me rattraper quelque deux ans plus tard. Le punk rock alors avait déferlé. Enfin, façon de parler. En France, en ce doux mois de septembre 1977, il n'y avait encore que Stinky Toys, Métal Urbain et Asphalt Jungle à pouvoir prétendre au label. Asphalt et Métal étaient alors comme frères et compagnons de lutte. Ce qui ne devait, à vrai dire, guère durer. Rikky Darling jouait dans les deux groupes.

Nous y passions la nuit en attendant le premier métro

Connaissant Leproux par mes activités dans Best, je lui arrachais une programmation, pour moi comme pour Métal. On ne pouvait passer au Tremplin (puisque j'étais déjà un pro, n'est-ce pas...), nous n'étions pas encore dignes d'être programmés un week-end. Ce fut donc un set le vendredi soir. Après le Tremplin. Ou Métal, eux, étaient programmés.

Nous arrivons. Tout barda punk dehors. Cuir, chemises déchirées et tout le saint-frusquin.
Et ce fut un scandale. Un Hernani ! Une bagarre générale. Pendant mon set, comme celui de Métal, notre bassiste Mental Job (futur Louis de Prestige) dût assurer le coup de poing. Cela, il savait faire... Leproux était débordé. Les babas tardifs du lieu étaient estomaqués et furieux. Le punk, malgré quelques programmations de Bijou, il me semble, allait devoir attendre de longs mois pour réapparaître dans l'endroit. Bientôt pourtant, nous jouâmes le week-end. En bonne et due forme. Une *vraie* date ! Mais je me fâchais avec Henri. Nous avions été programmés ce soir-là à un autre endroit, plus tôt dans la soirée... Nous avions *doublé* et Monsieur Henri n'avait pas apprécié... Après tout, c'était une pratique courante pour les groupes sixties ! Murators avec Legovic/ Chamfort, Sharks ou King Set/ Jonasz. Pourquoi pas nous ?
Et puis le Golf ferma.

Monsieur Henri ?

Racontons donc l'histoire. Quelques mois après qu'une plaque a été apposée à l'endroit historique, Monsieur Leproux nous a quittés. Triste mais guère étonnant. Monsieur Leproux a toujours été plus vieux que tout le monde. Même pour Johnny et Eddy, il avait été un papa.
Né à Paris (et là, on a envie de dire Paname), en 1928, dans le 10e arrondissement, Monsieur Henri est donc un enfant de la guerre. Qui ne pouvait qu'être fasciné ado par les Américains, leur jazz, leurs chewing-gums et leurs manières de libérateurs. Presque aussi impressionnants que Maurice Chevalier, Arletty ou Mistinguett, ces monstres sacrés. Ces idoles-là, son père, taxi de nuit, lui en rebat les oreilles. Il aurait eu, n'est-ce pas, le privilège de les trimballer.
Pendant la guerre, la famille s'exile dans le Cher, revient à Paris... c'est le rationnement et la débrouille. Henri est un peu voyou. Et se fait piquer.
A quinze ans, il abandonne toute idée d'études et devient apprenti. Ou livreur chez un épicier (la bonne planque !). Selon l'humeur ou les opportunités. Les voisins de la famille, ce sont les dignes Monsieur et Madame Cahour, médecin et notables.
Bien plus tard, la fille Claude allait épouser Pompidou.
Ce qui n'a strictement aucun rapport.
Ou si.
A la Libération, Henri Leproux voit passer les Américains et De Gaulle dans sa jeep. C'est la fête. Lui ne rêve désormais plus que de boxe. Lathuile, Marcel Cerdan. C'était ça ou l'existentialisme et faire le malin avec Juliette Gréco. Comme Sartre — justement — l'explique dans "L'Enfance D'Un Chef", ces choses-là parfois ne tiennent qu'à un rien. Il y croit, s'entraîne et gagne même quelques combats. Las, l'armée l'appelle. Il se retrouve à Blois. Dans les transmissions.
Il s'y ennuie, évidemment, mais il y rencontre Doudou qui, dans le civil, est barman au Lido. Comme son père faisait avec Joséphine Baker ou Tino Rossi, Doudou lui raconte les stars et leur panache. Au Lido, n'est-ce pas... Rien que les Bluebells Girls et leurs romances (avec Marcel Amont et Elvis, bientôt. Si), ça fait rêver. Il veut entrer au Lido. Doudou essaye de le pistonner, sans succès. Démobilisé, Henri se retrouve chez Simca à travailler à la chaîne.
Et puis... destin ! Un poste au Lido se libère. Il devient barman. Spécialiste des cocktails et... fan. Il a sur lui un petit carnet avec plus de trois cents autographes.

Mais Henri Leproux va se faire virer du Lido... Hélas. Il trouve, dépité, un petit boulot dans un golf miniature (en étage !) qui périclite.
Il s'y ennuie ferme et drague la petite qui tient la caisse. C'est Colette. Elle deviendra Madame Leproux. Et cette caisse, elle ne la quittera jamais. Henri déborde d'idées pour sauver l'établissement. Idées qu'il communique à la débonnaire propriétaire, Madame Perdrix. Un temps, le Golf Drouot devient un salon de thé chic, le Cup Of Tea. Mais c'est un bide.
Pourtant il y a une attraction. Un chanteur de charme. Henri Leproux lui-même, qui s'essaye au micro.
Un temps, le lieu connaît une embellie et devient une sorte de restaurant à prétentions. Il y a même la télévision ! Ce qui n'est pas fréquent à l'époque. On y croise parfois François Perrier, Jacqueline Maillan, Michel Emer.
Mais bon... L'après-midi, l'endroit reste ouvert. Parfois quelques jeunes poseurs du quartier y passent, histoire de siroter un coca. Sur l'électrophone d'Henri, ils passent les tubes qui les fascinent et qu'ils ont réussi à se procurer via les soldats du SHAPE ou des magouilles avec l'Angleterre. Leproux laisse faire, même si les gamins le tannent quelque peu avec leur Elvis et leur Bill Haley.
"Ces types aux Etats-Unis, ils cartonnent !" C'est une révolution.
On est en 1958. tout est en place. Finalement Henri se lasse convaincre par Daniel Deshaye, par Claude Moine, par Christian Blondiau... la bande de la Trinité. Puisque ce sont eux.
Henri est convaincu. Il lâche à madame Perdrix sa nouvelle grande idée. Faire du Golf une discothèque pour jeunes. Ça n'existe pas. Tout est à faire. *Absolute beginners*. Et personne ne peut se douter alors à quel point tout cela est une friche prometteuse. Faut-il évoquer Claude Piron et ses premiers succès, Danyel Gérard, le jeune Jean-Philippe Smet qui parle peu et vient à peine de débarquer au Golf — il laisse cela à Long Chris, les grandes dissertations sur Hank Williams — mais tombe toutes les filles.
Madame Perdrix, de guerre lasse, accepte. Mais ne lâche pas un rond.
La première surboum du Golf est un triomphe. Enfin presque.
Ils ont rameuté tous les copains.
Et il faut dire que le patron des juke-boxes Seeburg a prêté à Henri un fabuleux objet... Tout le monde veut voir la bête et claquer des doigts devant.
Et puis tout explose. Les millions de disques vendus par Richard Anthony, Johnny, les Chaussettes, les groupes qui essaiment comme par magie.
Le Golf est rénové pour laisser place à une petite scène. En 1961, Albert Raisner tourne au Golf sa première télé, Age Tendre Et Tête De Bois. Le reste appartient à l'Histoire. Il y eut même un label Golf Drouot. Des disques de Moustique comme des albums live (les Murators !), des best of de Tremplin (avec Pulsar et Tac Poum Système !). Et une chanson composée par Leproux. "Cocktail Boum". Cet homme aura tout fait.

Jusqu'en 1980. Ou on s'aperçoit subitement que le Golf a une licence d'alcool, bien sûr. Comme le Café d'Angleterre... Les deux endroits se touchent. C'est en principe interdit. En un premier temps, Henri ne s'inquiète pas trop. Jean-Pierre Bloch, ancien manager de Johnny devenu homme politique d'importance, va lui arranger cela. Que nenni. Personne ne bouge. C'est la fermeture administrative.
Le Golf meurt et ne réussit pas, malgré plusieurs tentatives (au Bus, le Golf/ Kanterbräu... etc, et bref) à renaître ailleurs.
Un peu grâce à Facebook, certains se battent dès 2010 pour que justice soit rendue. Et parviennent à leurs fins. On pose une plaque en présence des anciens survivants. Déjà trop affaibli, Monsieur Henri ne peut se déplacer.
On n'a jamais su si, au fond, Monsieur Henri aimait le rock.
Mais est-ce si important ? ★

Photo Dalle

Club
Amis
de
JOHNNY HALLIDAY
LES CHAUSSETTES NOIRES
LES PIRATES
DANY LOGAN
JACKY RIDER

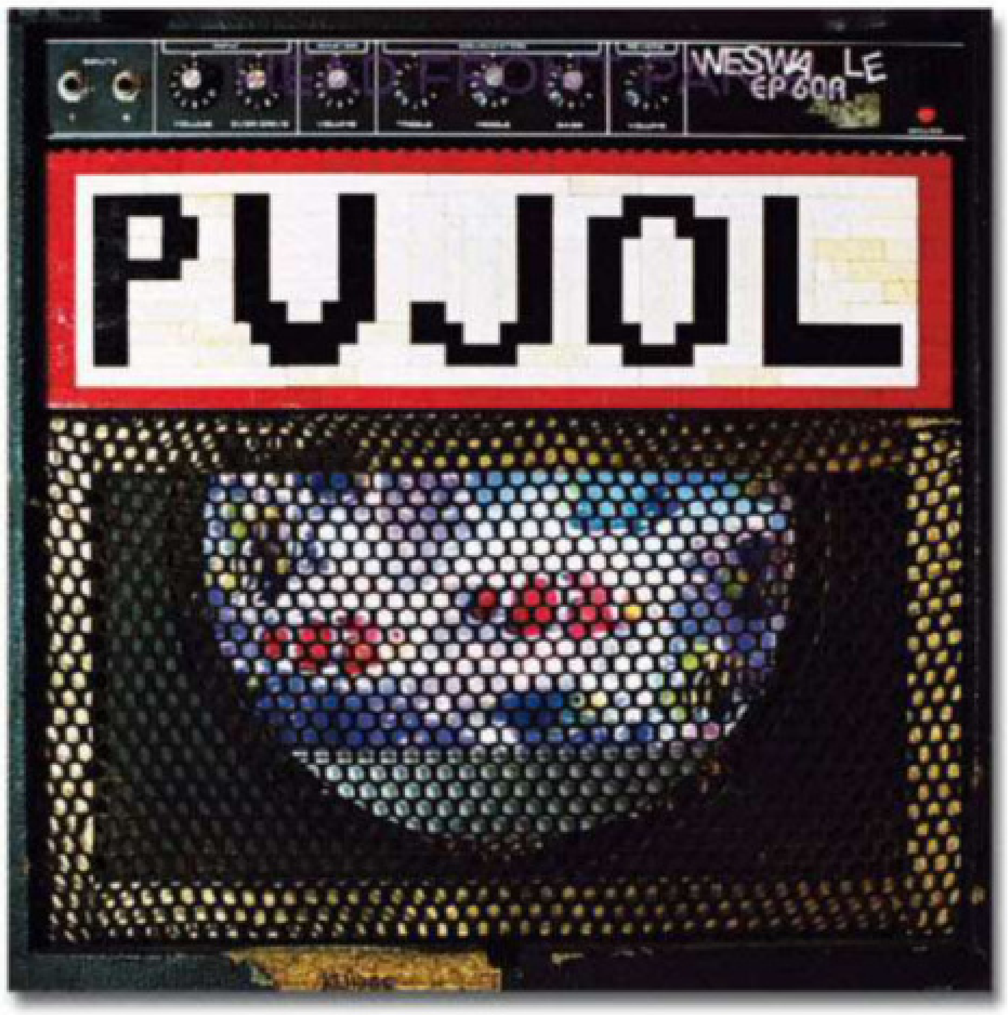
OUI FM*

*à écouter sans modération

Faites du bien à vos oreilles

Retrouvez toutes nos fréquences sur **ouifm.fr**

Tendance power pop



Pujol

"KLUDGE"

SADDLE CREEK

Quelles sont les options, concrètement, aujourd'hui, lorsqu'on veut faire du rock ? Il semblerait que par les temps qui courent, il faille choisir entre la voie mainstream gouvernée par les anciens médias (radio, télé) et la voie néo-hipster, où tout se passe sur l'internet. Il demeure néanmoins un espace à l'abri de ces deux extrêmes où nombre d'artistes s'épanouissent pleinement : l'indé. Et comme tout espace, il y règne des tendances. Celle du moment, c'est le punk rock à tendance garage et power pop. Chaque jour voit émerger de nouveaux groupes du genre et, de Ty Segall à Parquet Courts, convenons du fait que quelques révélations surnagent et retiennent notre attention. Parmi celles-ci il y a Daniel Pujol. Originaire de Nashville, Pujol est un artiste un peu dingue, un semi-clodo doublé d'un as de la démerde. N'ayant pas un radis pour se payer des séances en studio, il enregistre "Kludge", son deuxième album, dans un centre de prévention du suicide pour adolescents, la nuit, avant les heures d'ouverture, avec du matériel principalement donné ou prêté par des artistes locaux. Pour financer son projet musical, Daniel Pujol passe ses heures creuses à étiqueter et poster des colis de disques pour des labels du coin. Et pendant tout ce temps, son esprit turbine, donnant naissance à des chansons qui reflètent ce quotidien entre débrouille rigolarde et corvées abrutissantes, tout en lui appliquant un filtre déformant, surréaliste et cramé. C'est ce que Pujol proposait déjà sur son brillant premier album (ainsi que sur tout un tas de 45 tours, dont un enregistré chez Third Man Records, sous la houlette de l'omniprésent Jack White), c'est ce qu'il propose à nouveau. Sauf que la formule a été retravaillée, et pas qu'un peu. Blindé de *punk songs* bricolées, d'auto-analyses amusées, d'amplis qui grésillent et de guitares salaces, "Kludge" est un disque beaucoup plus varié que son prédécesseur. Entre pop éclatante ("Judas Booth", "No Words") et salves punk bariolées ("Manufactured Crisis Control"), on découvre également quelques tubes ("Circles", "Pitch Black", "Postgrad") et des trucs qu'on croirait venus d'une galaxie lointaine où rien n'est fait selon les règles connues. Semblant joué par un orchestre de gamins surdoués et un peu maboules, ayant fabriqués eux-mêmes leurs instruments avec des élastiques, des enjoliveurs de Pontiac et des couvercles de pots de peinture, "Kludge" réserve de nombreuses surprises et embardées inattendues. "Scared Harp BFK", au hasard, évoque une version fauchée et white trash de TV On The Radio. Il y a quelque chose d'à la fois rugueux, désespéré et éclatant, dans "Kludge". Comme un immense sourire émaillé de quelques dents cassées, surmonté de deux grands yeux remplis de larmes. Et malgré l'aspect foutraque de l'ensemble, Pujol touche parfois au sublime, comme dans "Spooky Scary", ballade dylanesque en diable et plus beau morceau de l'album. Au milieu de son disque, en intro de "Postgrad" (grand écart affolant entre Jay Reatard, Big Star, Cheap Trick et la chorale de l'école primaire de Nashville à la veille des vacances d'été), Pujol déclare à une foule qu'on devine clairsemée : *"Ce soir nous allons mettre nos pouvoirs rock'n'roll au service du bien, plutôt qu'à celui d'un mal complaisant, négligeant et auto-haineux."* Cette phrase improbable aurait pu être prononcée par un Ziggy Stardust en bout de piste et il y réside une beauté naïve qui prend tout son sens à l'écoute de l'album. Espérons que son système D permette à Daniel Pujol de continuer de concocter d'autres dingueries inspirées car on tient là un songwriter unique. ✪✪✪✪

JONATHAN HUME

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Eugene McGuinness

"Chroma"

DOMINO

Comme semble le suggérer le titre, le fougueux Britannique profite de ce quatrième album (en sept ans...) pour prouver qu'il peut diversifier sa palette artistique tout en continuant de regarder résolument dans le rétroviseur et, qui sait, prendre quelques parts de marché à son ami Miles Kane au passage. L'éblouissante boum sixties à laquelle il convie ici, non sans une bonne dose de second degré ("I Drink Your Milkshake"), témoigne d'une écoute assidue des Beatles, d'un art consommé de la mélodie ("All In All", magistrale ballade, l'enchanteur "Deception Of The Crush", le tube "Black Steng") et par ailleurs d'un souci constant du détail, de ne pas rester dans les clous, ce qui a son importance

quand on se lance dans une entreprise où le risque de tomber dans le cliché n'est pas négligeable. L'autre talent de McGuinness, c'est la distanciation, sa façon de montrer subtilement qu'il n'est pas dupe — on ne peut pas refaire ce qui a déjà été fait — tout en restant fidèle à l'esprit original. Ironie sur un cœur brisé que l'auditeur est quasi invité à piétiner, mélancolie persistante sur le vrombissant et pétaradant "Heart Of Chrome". Eh non, le bizarroïde "Fairlight", qui clôt l'album, n'a pas été écrit sous acide il y a cinquante ans, il a bel et bien été enregistré au 21e siècle, et ce disque nostalgique et très travaillé manque sans doute un peu de naïveté. Et après ? Il n'en est pas moins magnifique, et le perfectionnisme n'est pas un trop vilain défaut, si ? Notons par ailleurs que ce païen de McGuinness a le courage d'emprunter son titre au célèbre hymne chrétien "Amazing Grace" pour une chanson sur les coups d'un soir. ✪✪✪✪ 1/2

BUSTY

White Fence

"For The Recently Found Innocent"

DRAG CITY/ MODULOR

Evénement à Los Angeles : Tim Presley a enfin décidé de sortir de chez lui pour enregistrer son nouvel album. Apôtre du *do it yourself*, Presley avait bricolé ses cinq premiers albums dans sa chambre à coucher, si bien que White Fence présentait une étrange dichotomie : minimaliste et lo-fi sur disque, frondeur et flamboyant sur scène. Le "Live In San Francisco" publié l'an dernier avait été à cet égard un révélateur : les chansons de White Fence gagnent à respirer, et "Cyclops Reap", publié dans la foulée, avait divisé les critiques pour cette même raison. Un sentiment de frustration commençait à s'installer dans son public, ce que semble avoir perçu Presley. Pour sa première excursion dans un studio, le chanteur/ guitariste s'est attaché les services de Ty Segall qui a monté dans son garage une véritable salle d'enregistrement. Le changement est palpable dès les premières secondes du disque : les bidouillages lo-fi derrière lesquels Presley aimait se masquer ne sont plus, au profit d'un son plus direct, dans la lignée de celui que le duo avait proposé sur "Hair". Sur "For The Recently Found Innocent", White Fence propose un folk-rock psychédélique qui va puiser son inspiration chez les Byrds ("Words Get Red Faces") ou Skip Spence ("Fear"). Plus étonnant,

White Fence va également trouver du côté du freakbeat anglais ("Paranoid Bait", "Anger ! Who Keeps You Under ?"), même des Who période "Pictures Of Lily" ("Like That"). Libéré de son esthétique lo-fi, Presley fait des étincelles à la guitare et — hasard ou non — livre sa meilleure collection de chansons depuis son premier album. Voilà qui change la donne. ✪✪✪✪

ERIC DELSART

Clap Your Hands Say Yeah

"Only Run"

FARGO

On l'avait vu venir de New York City au début des années 2000, dans le sillage d'Arcade Fire. Pas gros comme une maison, plutôt petit comme une cabane de plage, mais l'air décidé, le regard fier. Quelque part, Clap Your Hands Say Yeah, avec ce premier album paru sur Wichita, apparaissait comme un sauveur, le garant d'un rock libertaire retrouvé. On y crut, mais on comprit très tôt que jamais Alec Ounsworth et sa clique n'iraient, comme Coldplay par exemple, menacer Kanye West et Rihanna à la cime des charts mondiaux. CYHSY, ça allait être cette chose : un groupe à journalistes. Un secret un peu trop bien gardé, un combat de tous les instants pour son leader. "Only Run", successeur de "Hysterical" de 2011,

est le quatrième album d'une formation qui plaît à une frange fidèle du jeune public rock, mais dont l'économie ne permet certainement pas d'excès. Au départ des trois cinquièmes du groupe en 2012, partis vaquer ailleurs, Ounsworth et le batteur Sean Greenhalgh ont décidé de poursuivre l'aventure à deux (en studio) et de mitonner cet "Only Run", au son chargé en claviers et machines à rythmes. Les dix titres, en clair-obscur mais pas ombrageux, cérébraux mais pas prise de chou, plantent un décor grave. L'album n'est jamais plombant pour autant. Contraints de se poser des questions, Ounsworth et Greenhalgh apportent des réponses, ouvrent quelques portes, en indiquent d'autres, mais gardent les clefs. Aucun morceau n'est évident au sens commercial du terme, mais tous s'inscrivent dans une irrésistible logique qui, c'est comme ça, n'est pas celle du monde dans lequel Clap Your Hands Say Yeah les lâche. Le sien ressemble davantage au final euphorique de la chanson-titre, de loin, la plus chimérique de l'année. ✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Haunted Hearts

"Initiation"

ZOO MUSIC/ DIFFER-ANT

L'amour peut parfois prêter à rire mais sait aussi, de temps en temps, provoquer de petits miracles à la lumière indélébile. Brandon Welchez (Crocodiles) aime Dee Dee Penny (Dum Dum Girls). Un jour, au cœur d'un hiver particulièrement intense, celui de 2012, ils s'y mettent. Main dans la main, ils composent huit chansons enfermés dans leur appartement. Le résultat, titre autant érotique qu'onirique, est une caresse électrique au cœur de la tempête. Enregistré à San Diego par Jon Greene et mixé à Brooklyn, ce premier effort en duo dévoile des mélodies entêtantes, des guitares barbelées, des refrains diamants, des rythmes voyageurs. "Initiate Me" qui ouvre, ce sont des mains qui claquent et des machines qui découvrent leur propre humanité. Introduction de choix. "Something That Feels Bad Is Something That Feels Good" tournoie avec langueur, pop saturée qui préfère regarder le ciel que ses pompes. Magnifique. Les deux voix ne s'affrontent jamais, elles s'enlacent, une guitare vient pleurer sa joie. Ici comme sur quasiment tous les titres, la batterie (électronique ou de chair et d'os — le doute est entretenu comme il faut) évoque le Bobby Gillespie de Jesus And Mary Chain, entre sauvagerie et cœur qui bat.

"House Of Lords" est un nouveau tourbillon amoureux, où deux âmes s'unissent pour le meilleur. "Love Incognito" démarre par un synthé très eighties, presque froid, pour ensuite muer en une promenade où la pluie lave les derniers outrages et où une reverb fantomatique plutôt fascinante dessine de jolis cauchemars. "Strange Intentions" est comme un inédit des Crocodiles, en plus psyché tout de même. Enfin, "Bring Me Down" est une prière pour que la flamme ne vacille pas encore. Beau. ✪✪✪

JEROME REIJASSE

Swans

"To Be Kind"

MUTE

Gentils, Swans ? Pas trop quand même. Avec ce triple vinyle, double CD, treizième album enregistré au Texas, la formation iconique de Michael Gira semble recevoir un accueil en adéquation avec la démesure pratiquée depuis 1982. Expérimental sans complexe, le groupe new-yorkais no wave acrimonieux qui a connu plusieurs bouleversements et cessé ses activités pour mieux se réinventer, pratique l'art trop rare d'arrêter le temps. Si Gira reste la force motrice et que Jarboe brille par son absence depuis la reformation de 2010, le guitariste d'origine Norman Whestberg insuffle une dynamique concentrique à un décor percussif frôlant parfois le génial. Le batteur Bill Rieflin (ex-REM et actuellement embarqué avec King

Crimson) a encore été convié, ainsi que différents chœurs féminins, dont St Vincent sur plusieurs titres, mais également Little Annie ou Al Spx de Cold Specks. Même si "A Little God In My Hands" pourra sans doute faire l'affaire dans quinze ans, Swans n'est pas devenu un groupe à single à papa pour autant, et le sommet de "To Be Kind" se trouve bien dans les 35 minutes de déflagration sonique et d'incantations de "Bring The Sun/ Toussaint Louverture". *"Liberté/ Egalité/ Frrrrrraternité"*, hurle l'artiste punk, rappelant que certains refrains restent plus difficiles que d'autres à reprendre dans les stades. Ailleurs, il faudra aussi évoquer la litanie négative de "Screen Shot", la jam blues hypnotique "Just A Little Boy" dédiée à Howlin' Wolf, et le groove heavy suintant de "She Loves Us", où Swans glisse sur la même note pendant une année. Mais l'album ne dure que deux heures et se prend comme on avale le reste, en une traite. ✪✪✪✪

VINCENT HANON

Spoon

"They Want My Soul"

LOMA VISTA/ ANTI

La France est un des derniers pays dont les référendums de fin d'année ne se mettent pas en branle-bas de combat à chaque sortie d'un nouvel album de Spoon. Le silence assourdissant qui répond chez nous à chacun de leur disque demeure un mystère, qui risque peut-être de s'épaissir encore un peu avec ce huitième album. Car là où nombre de groupes réussissent difficilement à ne pas épuiser tout leur carburant en un ou deux disques, Spoon parvient encore à mûrir, et à s'affiner davantage à chaque production, gardant toujours en tête l'adage qui dit que *less is more*. Spoon a vraiment inventé un son, basé autour de la retenue et d'une maîtrise totale de l'accident dans l'interprétation, jusque dans la voix magnifiquement rauque de Britt Daniel, qui sait exactement quand s'érailler pour flanquer des frissons à l'auditeur. La magie émerge alors de la somme de ces accidents, au point qu'il en devienne difficile d'imaginer comment le groupe pense et compose ses titres. Au milieu de "Knock Knock Knock" par exemple, quatre secondes seulement d'une guitare *ultra* saturée viennent parfaire et compléter un titre construit autour d'arpèges et de sifflements. Comment leur est venue l'idée ? En revanche, dès qu'on l'entend, on sait qu'ils ont bien fait de le faire.

En dix titres comme toujours largement plus subtils que ne le suggère la première écoute ("Outlier", l'exceptionnel "Rainy Taxi"), les Spoon (pour la première fois produits par Dave Fridmann) confirment qu'ils sont bien les parrains d'une sorte de power pop minimaliste, d'ailleurs saluée par beaucoup de leurs pairs outre-Atlantique, Arcade Fire en tête, qui vient de les (ré)inviter en première partie de dates américaines. ✪✪✪✪

THOMAS VANDENBERGHE

Naomi Shelton & The Gospel Queens

"Cold World"

DAPTONE/ DIFFER-ANT

Sanctuaire de la soul ayant toujours assumé son anachronisme, Daptone est en passe de s'inscrire comme le digne héritier de ses illustres inspirateurs. Le catalogue du label new-yorkais aligne une série d'albums de premier choix plus vue depuis l'âge d'or de Stax ou des studios Muscle Shoals, et ce "Cold World" n'y déparera en rien. Originaire de l'Alabama, Naomi Shelton chantait dans les clubs de Brooklyn depuis quelques décennies lorsqu'un premier album pour Daptone en 2009, à l'âge de 66 ans, lui procura une reconnaissance tardive et changea le cours de sa carrière. L'histoire rappelle celle des autres vedettes du label, Sharon Jones et Charles Bradley, mais Shelton opère sur un versant musical sensiblement

différent. Sa soul est toute entière charpentée sur les structures du gospel, que Ray Charles, Sam Cooke ou les Staple Singers sortirent de l'église à la fin des années 50 pour transporter ses vertus euphorisantes dans les salles de danse. Comme toujours avec Daptone, le son est millésimé, l'interprétation chirurgicale. L'album est produit par le boss Bosco Mann et compte la présence de Fred Thomas, légendaire bassiste de James Brown. Shelton elle-même possède un timbre rauque, habité, qui contraste avec les contre-chants angéliques des Gospel Queens, dans des jeux de question/ réponse imparables. L'écriture rivalise avec les standards passés et l'on s'émerveillera notamment de "Get Up, Child", sa ferveur droit sortie d'une église sudiste avec doublement de tempo terrassant à 2'20, "Heaven Is Mine", "I Earned Mine" ou "It's A Cold, Cold World", propulsé par une ligne de basse à faire se dandiner Jésus, Judas et le reste des apôtres. ✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD

The Struts

"Everybody Wants"

UNIVERSAL

Une fois de temps en temps, il en arrive un comme ça. De Mars. Enfin, d'Angleterre. Un groupe avec les yeux plus gros que le ventre, qui pose ses tripes sur la caisse claire. Chaque coup de baguette envoie valdinguer ses viscères dans les étoiles et on en prend plein les oreilles et la tronche. Dans le genre, on a eu Towers Of London en 2006 et, en début d'année, la hype a essayé de nous refourguer Temples, bon look, mais pas l'ombre d'une cantilène bandante. A tout prendre, on préfère encore les Strypes. Mais les Struts, ce n'est pas de la poudre de perlimpinpin. C'est du consistant, du concret. Des qui se torchent avec la peau de l'ours avant de l'avoir tué, qui rigolent même quand ce n'est pas drôle. Des pieds tendres, certes, mais des purs, remontés à bloc. Mike Spiller (chant), Adam Slack (guitare), Jed Elliott (basse) et Gethin Davies (batterie) possèdent un aplomb qui leur permet d'enquiller ici une dizaine de chansons aux refrains énormes pour la plupart, rodés en club mais taillés pour les stades (ils étaient en première partie des Stones à Saint-Denis en juin). "Kiss This", "Could Have Been Me", "She Makes Me Feel" ou "My Machine" ont un côté classic rock (Queen, Oasis, Supergrass, Aerosmith, Black Crowes...) revisité, mais le groupe a une putain

de pêche et, si les petits cochons ne le mangent pas, l'avenir pourrait bien lui appartenir. En plus de la voix de Spiller, à vriller les tympans, ces morveux ont un paquet d'atouts dans leur manche. Ils sont capables de mitrailler des riffs et des mélodies (ordonnancés par le producteur Ray Hedges) qui ne demandent qu'à se coller aux lèvres et dont aucun nettoyeur haute pression ne viendra à bout. ✪✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Disques pop rock

The Black Angels

"Clear Lake Forest"

BLUE HORIZON

A ceux qui n'auront pas eu le courage de faire la queue au dernier Disquaire Day, le groupe texan ressort, et pas qu'en vinyle 10 pouces, ce mini-album inédit paru voici trois mois. Une aubaine en vérité, parce que les Black Angels n'ont eu de cesse de bonifier leur ouvrage, affinant avec les années leur rock psyché élémentaire vers un ailleurs plus mélodieux — en tout cas plus mélodieux que BRMC, les autres soutiers de cette scène. Après le très bon "Indigo Valley", le quintette d'Austin en réfère à nouveau aux éléments naturels, "Clear Lake Forest" étant selon le groupe un nouveau *"périple sonique"* garni de *"7 comptes où il est question de diamants, de bourreaux et de vagues de cristal"*. Pour ceux qui n'auraient pas pris la fuite après telle description, il

s'agit de préciser qu'Alex Maas et ses amis ne sont pas pour autant dans un trip heroic fantasy progressif. Ce mini-album dont les White Stripes n'auraient pas renié la pochette ne déroge pas à la tradition de solidité des Black Angels, groupe trippant mais *no bullshit*. Depuis qu'ils possèdent leur propre studio, ces quatre barbus et leur batteuse peuvent en revanche délirer avec quantité de trouvailles au grain sixties : orgue, reverb, tambourin, fuzz. Et cela, comme toujours, sonne fort bien. Difficile de ne pas déceler ici divers hommages au Velvet Underground, via l'hypnotisant "Sunday Evening" et les parties de guitare de "Linda's Gone", "European Son" en diable. Ailleurs, sur le lancinant "Diamond Eyes", sur "The Flop" et "An Occurrence", dominés par les nappes acides de Vox Continental et le chant perçant d'Alex Maas, le groupe demeure ce paradoxe : une valeur sûre du rock psychédélique. ✪✪✪

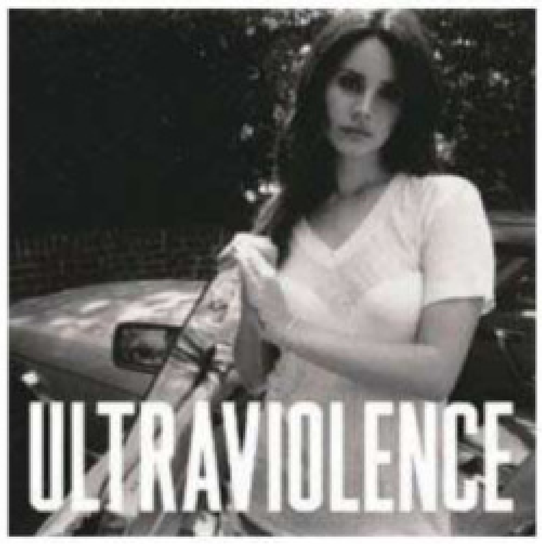
BASILE FARKAS

Lana Del Rey

"Ultraviolence"

INTERSCOPE/ POLYDOR/ UNIVERSAL

La carrière de Lana a démarré sur un malentendu classique. Une belle femme a hélas souvent besoin d'en faire plus que, disons, une Janis Joplin, pour prouver sa pertinence en tant que chanteuse. Diva hantée, égérie diaphane, Lana a marqué des points avec "Born To Die". Mais le toujours difficile second album est l'épreuve du feu, et la Reyne lynchienne la franchit avec les honneurs. Au lieu de livrer un duplicata de son premier succès, elle débauche Dan Auerbach des Black Keys pour 9 titres de ce diamant noir qu'est "Ultraviolence". Plutôt que de jouer les Pygmalion, Dan s'est accaparé l'univers de Lana et a apporté sa touche de façon subtile. Pas d'avalanches de six-cordes, car Lana ne cherche pas une grotesque *crédibilité rock*. Juste un son qui surfe entre l'éther de la mélancolie et l'énergie sourde d'un rock atmosphérique, terriblement contemporain. La ballade langoureuse "Cruel World" ouvre le bal, sublime. "Sad Girl" est la bande-son d'une rupture, "Pretty When You Cry" celle d'une dépression. "Cold Money" convoque des cordes élégantes.
Le single "West Coast" est un hymne à la Californie drivé de main de maître par Auerbach, "Fucked My Way Up To The Top" une réponse indirecte à ceux qui



voyaient en cette chanteuse qui broie du noir une *starfuckeuse*. Lana met en scène la fragilité de sa voix, sans abuser des effets de manche. Les 11 titres (14 dans l'édition deluxe) sont comme un orage qui gronde, une explosion de sensualité contenue dans un nuage de guitares pleureuses, de synthés envoûtants et de lyrics d'une nostalgie qui semble parfois irréelle. De multiples écoutes révèlent chacune une nouvelle raison d'aimer cette apôtre d'un rock'n'roll suicide futuriste et irrésistible. ✪✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Donovan Blanc

"Donovan Blanc"

CAPTURED TRACKS/ DIFFER-ANT

Sur la photo de presse — en noir et blanc, mais pouvait-il en être autrement ? — ils portent des frusques à jouer dans le Velvet Underground du premier album, mais ont des têtes à appartenir à celui du troisième LP – cette formation apaisée à la recherche de la rédemption. Des indices ? Sans doute. Le visage pâle et le regard un peu las, Joseph Black et Raymond Schwab ont sacrifié en 2013 leur groupe Honeydrum (auteur d'une pop lo-fi bricolée disséminée sur neuf singles et une compilation... cassette) pour mieux renaître sous le nom trompeur de Donovan Blanc (prononcer *Blanque*). Depuis leur New Jersey natal, ces deux Américains offrent désormais des compositions aux allures de classiques et aux effluves vintage. Dans cette

bande originale quasi fantasmée pour petits matins apaisés — ou crépuscules rougeoyants, selon l'humeur — il est souvent question de jeunes femmes au teint qu'on imagine diaphane (elles se prénomment Donna, Traci ou Veronica) et le disque s'impose avec désinvolture dans notre quotidien, laissant échapper, entre arpèges scintillants et orgue caressant, un romantisme au charme désuet. De clins d'œil à l'accent brésilien d'Os Mutantes (le titre "Minha Menina" et sa légèreté psychédélique) en accolades à la pop ligne claire britannique du début des années 80 (Felt, *bien sûr*, l'école écossaise du label Postcard) sur nombre de ritournelles immaculées, le tandem signe de ces chansons qui font accélérer les battements du cœur, à l'instar des mélodies virevoltantes de "Hungry A Long Time" ou "Without A Thing To Doubt", des courbes lascives de "Girlfriend" ou des embruns nostalgiques de "That Summer Ago". En douze titres élégants, Donovan Blanc s'amuse à suspendre le temps. Profitons-en. ✪✪✪✪

CHRISTOPHE BASTERRA

Simian Ghost

"The Veil"

DISCOGRAPH

Lorsqu'on commence un troisième album par "Float", avec ces harmonies vocales *shamallow* azuréennes, on s'expose. Non pas à la critique, mais aux louanges, ce qui peut être pernicieux. Car depuis "Infinite Traffic Everywhere", premier opus du *projet* de Sebastian Arnström, Simian Ghost, devenu un vrai groupe, est la cible de compliments en grande partie justifiés, mais dont il doit se montrer à la hauteur. En publiant "Youth" l'année suivante, Arnström et ses copains (à la scène) suédois ont enfoncé le même clou doré, et la presse internationale s'est emportée au contact de cette pop lumineuse et torsadée, légère mais jamais futile, allant jusqu'à affirmer que la succession d'Abba était assurée. "The Veil" s'inscrit dans cette délicieuse logique et, non content de continuer à y multiplier les références aux Beach Boys et autres groupes (souvent américains) de la pop des années 60 et 70 — "A Million Shining Colours" et "The Ocean Is A Whisper" sont brillantes comme du Brian W, "Cut-Off Point" et "Echoes Of A Song" font penser aux Alessi Brothers — Simian Ghost déploie également son talent au service de chansons préalablement trempées dans l'air du temps ("Never Really Knew" et "Scattered And Carless", très Phoenix des débuts), *folkisantes* et éthérées pour

mieux diffuser l'émotion ("Fight Even", "Endless Chord" la bien nommée, "August Sun"), et quelques autres, trépidantes comme si les Rubinoos les avaient produites ("I Will Speak Until I'm Done", "Summer Triptych").
Au final, "The Veil" est un album idéal pour passer l'été en rêvant les yeux ouverts, les autres sens en alerte maximum, en dansant comme des Egyptiens et en priant Râ pour que septembre tarde. ✪✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Disques metal

Mastodon

"Once More 'Round The Sun"

WARNER

Non seulement le quatuor d'Atlanta s'est-il hissé en dix ans au niveau de futur géant en signant une discographie certifiée sans faute, mais ce sixième album incarne d'ores et déjà l'un des incontournables chefs-d'œuvre, faisant suite au plus direct "The Hunter". En proposant toutes les différentes facettes d'une musique bien plus cérébrale que ne laisserait présumer leur look d'affreux bûcherons et joyeux drilles ultra tatoués du *deep South*, les Mastodon dévoilent une cartographie complète de leur univers artistique avec des titres évoquant chaque étape de leur évolution, sans pour autant jamais se répéter ni se parodier — fort complexe tout en étant raisonnablement accessible, ce son si singulier combine une certaine idée du stoner-rock heavy

et poussiéreux, la force de frappe et les riffs du thrash metal, la puissance sourde et opaque d'un post-core à la Neurosis, ainsi que l'élégance majestueuse du metal progressif, en étant évidemment bien plus proches des inclassables Tool que tous ces autres instrumentistes masturbateurs. Ainsi vacille-t-on sous les assauts telluriques de "Chimes At Midnight", entre franche lumière, rayons de guitare solaire et chocs sismiques, les nombreux déferlements rythmiques annonçant l'Apocalypse. D'autres chansons aux formats plus évidents appellent au headbanging — "Aunt Lisa" a tout du tube avec ses *"Hey ! Oh ! Let's fucking go"* ramonesiens déclamés façon *cheerleaders*, alors que l'on est transporté par la dynamique et les mélodies de "The Motherload", morceau pourtant aussi lourdement personnel qu'accrocheur et d'une rare beauté, interprété par le batteur Brann Dailor, véritable pilier de ce nouvel opus qui fera assurément date.

✪✪✪✪

JEAN-CHARLES DESGROUX

Fu Manchu

"Gigantoid"

AT THE DOJO/ DIFFER-ANT

Si sa dernière production discographique date déjà de 2009, Fu Manchu n'a pas chômé ces dernières années. Au contraire, les stoners californiens ont pris leur destinée en main en créant leur propre label (judicieusement nommé At The Dojo) avec lequel ils ont réédité en vinyle leurs meilleurs albums ("No One Rides For Free" en début d'année 2014 pour marquer ses vingt ans, et surtout les immenses "The Action Is Go" et "In Search Of..." en 2013). Pour booster ces campagnes de réédition, le groupe a fait quelques tournées où il a joué ses classiques en intégralité, ce qui a eu pour conséquence bienvenue de replonger le trio historique Brad Davis/ Scott Hill/ Bob Balch dans son passé... et de retrouver son mojo. Moins monolithique que "Signs Of Infinite Power", "Gigantoid" témoigne de la cure de jouvence opérée par le groupe pendant ces années sur la route. Comme en témoigne la pochette, Fu Manchu fricote à nouveau avec le space-rock qu'il dresse d'un lourd manteau heavy ("Invaders On My Back", "Triplanetary"). Plus agile et agressif que lors de ses albums des années 2000, Fu Manchu privilégie l'énergie à la puissance brute ("No Warning") et livre quelques moments héroïques ("Evolution Machine" et son solo de

guitare vertigineux, l'attaque de fuzz de "Radio Source Sagittarius"). En fin d'album, le groupe se permet même une méditation psychédélique de huit minutes avec "The Last Question". Le signe d'un groupe en pleine confiance, sûr de son fait, et qui vient de publier, après vingt-cinq années de carrière, un de ses tout meilleurs albums.

✪✪✪✪

ERIC DELSART

Judas Priest

"Redeemer Of Souls"

SONY MUSIC

Bien sûr les Judas Priest représentent aujourd'hui pour tous les fils du metal l'une des toutes dernières légendes du genre : depuis le retour du *Metal God* Rob Halford en 2003 et les tournées internationales capitalisant sur leur hégémonie, les deux seuls albums parus n'ont néanmoins pas franchement convaincu — pire, le dernier double concept-album d'opéra metal "Nostradamus" était tout simplement la pire injure de leur carrière, inécoutable, grotesque et indigeste. Difficile de devoir faire à nouveau ses preuves au crépuscule d'une carrière pourtant flamboyante, après le départ de KK Downing, l'un des deux duettistes à la Flying V, et la vraie fausse annonce d'une tournée d'adieux (classique). "Redeemer Of Souls" est

toutefois digne, voire un gentil succès : enfin le Priest sort un bon album, le dernier étant en effet "Painkiller", féroce manifeste datant déjà de 1990. De ce dernier, la recette d'un speed metal d'outre-Rhin est hélas bien trop systématiquement usitée, pour un remplissage jusqu'aux amygdales : on est donc fort loin du chef-d'œuvre. Dommage, car une bonne moitié des morceaux aurait bien des allures de classiques, rappelant les grandes heures d'un patrimoine brillant, notamment un "Crossfire" impérial au groove évoquant "Stained Glass" (1978 !), le classique "Hell & Back" et son mid-tempo épique, la furie de guitares du menaçant "Halls Of Valhalla", la ballade bluesy et celtique "Beginning Of The End", "March Of The Damned" répond quant à lui au "Metal Gods" des aciéries britanniques quatre décennies plus tard, tandis que "Dragonaut" et "Cold Blooded" auraient mérité leur place en 1982 sur "Screaming For Vengeance", en plein Age d'Or. ✪✪✪✪

JEAN-CHARLES DESGROUX

John Garcia

"John Garcia"

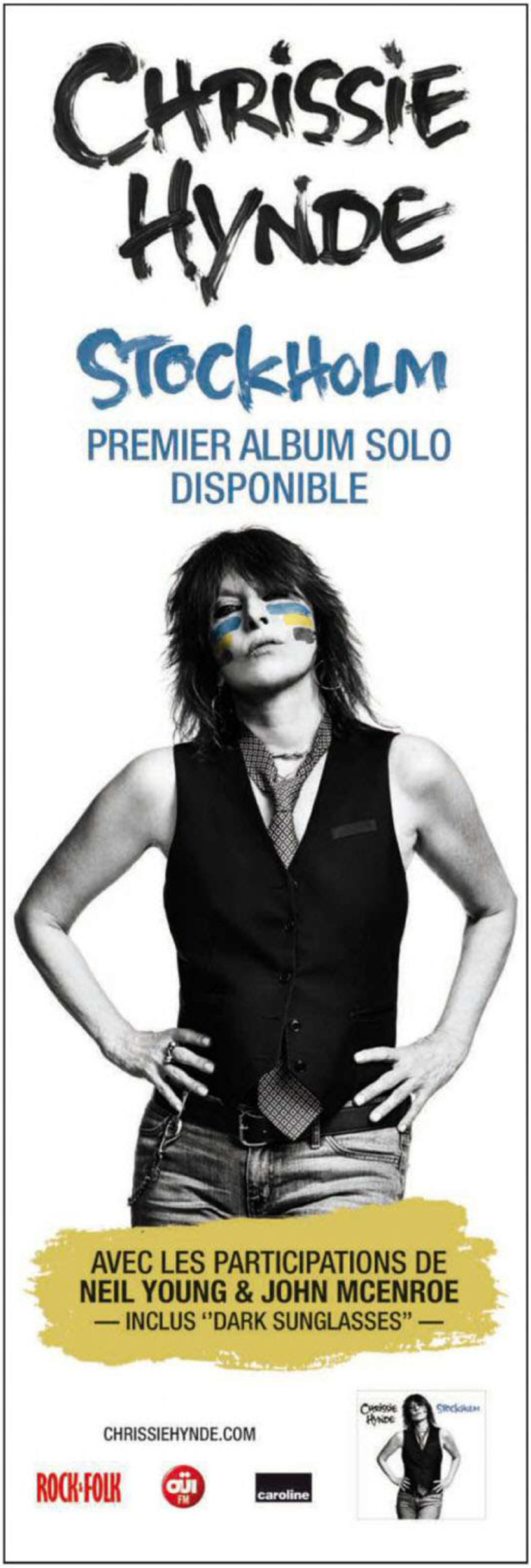
NAPALM

Le "Chinese Democracy" du stoner rock : depuis combien d'années John Garcia nous avait-il promis un premier album solo, suscitant fantasmes et passion ? Le voici. La production, certes lourde et massive mais quelque peu impersonnelle, peine parfois à honorer l'excellence et les subtilités des compositions de ce disque si riche, dynamique et varié. D'emblée, Garcia règle ses comptes et donne le ton sur le nerveux "My Mind", avant le prodigieux "Rolling Stoned" des très obscurs Black Mastiff, assurément l'un des joyaux du disque. Si Vista Chino était fortement marqué par la patte du batteur Brant Bjork, on retrouve ici une inévitable continuité — "Argleben" en prolonge ainsi les saveurs, alors que "The Blvd", typiquement kyussien, bluesy et gorgé de basse, se libère soudain de toute sa tension lors d'un refrain miraculeusement explosif. Tantôt si agressive, mystique et sauvage, emblématique d'un desert-rock ardent, la voix du coyote des canyons les plus reculés de *l'autre* vallée de Coachella affiche autant de mordant que de séduction, parfois si superbement soul, suave et intime. On retiendra toutefois une approche ouvertement virile et frondeuse ("Flower", "5000 Miles") rappelant franchement les mythiques Unida — dont ce "Saddleback",

boogie-rock survolté et sans le moindre compromis — comme est également évoquée l'empreinte des Hermano : "All These Walls" ferait écho au punk rock écorché de leur second album, mais également "His Bullets Energy" et sa suite acoustique, ultime complainte folk et chaleureuse où Garcia s'offre un invité de luxe avec la guitare hispanisante de Robbie Krieger.

✪✪✪✪

JEAN-CHARLES DESGROUX



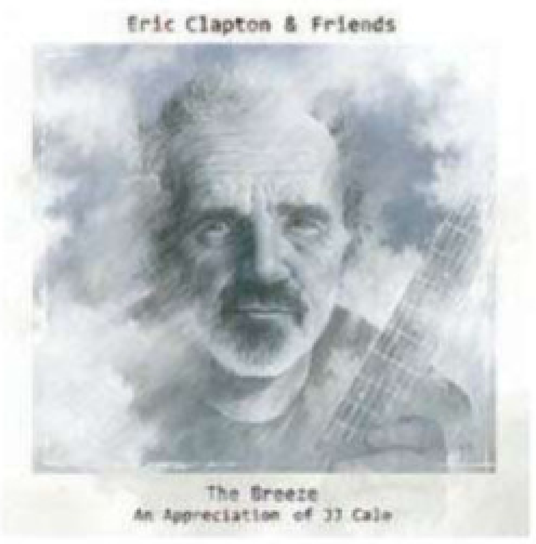
Disques classic rock

Eric Clapton & Friends

"The Breeze, An Appreciation of JJ Cale"

SURFDOG/ UNIVERSAL

A part égale avec les bluesmen qui marquèrent au fer rouge son adolescence, JJ Cale aura été l'influence majeure d'Eric Clapton. Il lui dut deux succès notoires ("After Midnight", qui lança sa carrière solo en 1970, "Cocaine" en 1977), s'inspira de son country-rock languide sur ses albums seventies jusqu'à le plagier ("Lay Down Sally") et ne cessa jamais d'enregistrer ses morceaux, y compris sur son dernier album, "Old Sock". Pas ingrat, le guitar hero britannique paya l'ardoise — et réalisa un rêve — en enregistrant au côté du rocker de Tulsa le réussi "The Road To Escondido" (2006). Il continue de le faire, un an tout juste après la mort de Cale, avec cet



album-hommage au casting bien pensé, qui associe collaborateurs *claptoniens* (Nathan East, Jim Keltner) et authentiques *okies* proches de Cale (les batteurs Jimmy Karstein et Jamie Oldaker, Christine Lakeland, compagne et compositrice, le guitariste Reggie Young). Sûr, le côté bricolé des enregistrements de Cale a laissé place à un groove plus robuste, un son plus moderne, mais Clapton s'est bien gardé de surcharger la barque. Tout cela respire et laisse en lumière ces chansons miraculeuses, tranches de boogie immensément malicieuses avec éclats blues et country, vignettes d'une Amérique assumant sa marginalité, son indolence. Clapton glisse une poignée de solos exquis ("Sensitive Kind", joyau du répertoire *calien*) mais laisse volontiers le chant ou la guitare lead à ses invités (Mark Knopfler, Tom Petty, Willie Nelson...). Jamais Slowhand n'avait ainsi poussé l'art de l'effacement, jusque sur la pochette, comme un écho à la légendaire modestie de son mentor. ✪✪✪

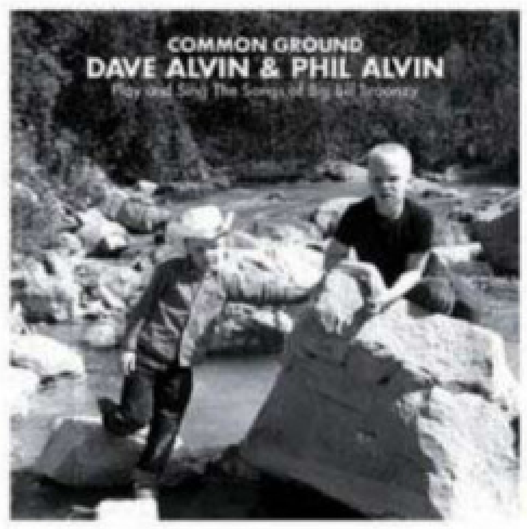
BERTRAND BOUARD

Dave Alvin & Phil Alvin

"Common Ground"

YEP ROC/ REDEYE

Le moteur à explosion des regrettés Blasters revient tout seul, sans la carrosserie. Surgissant de sous les pissenlits trente ans plus tard, Phil et Dave Alvin, la fratrie fondatrice, bronze à nouveau sous les lasers avec douze titres repris de Big Bill Broonzy. Face à cet exercice, deux attitudes : l'une puriste, l'autre laïque. La puriste : pourquoi cet hommage inoffensif à un bluesman aussi consensuel, comme font les vieilles chanteuses folk new-yorkaises tombées dans l'oubli ? En outre, les Alvin commettent l'erreur de démystifier le blues de Broonzy, ils le matérialisent en rock et en country et lui flinguent son mojo. Phil détache les syllabes comme s'il déclamait dans une langue étrangère, Dave place des contrechants de baryton qui lui mettent la bouche en cul de poule, et donnent à l'album une touche rétro-skiffle presque amusante. Leur disque ne manque pas de feeling, mais de... danger. La manière laïque, l'hédonisme débarrassé du péché ethnique : un disque de skiffle, oui, et après ? Broonzy était une référence noire du folk anglais, non ? Les deux Alvin chantent et grattent comme s'ils avaient accumulé trente ans de pression hillbilly dans le coffre et dans les doigts. Ils ont avec eux l'ancien pianiste des Blasters,



Gene Taylor, deux bassistes et deux batteurs qui se partagent les titres, notamment l'excellente Lisa Pankratz. Même pasteurisé, même taillé au carré (avec quel amour), Broonzy reste bel homme. Et puis tout n'est pas blanc-blanc dans ce *rag'n'roll* ardent, surtout quand Dave fait gicler le goudron de l'ampli et réinjecte les flottements du blues dans la quadrature du Bill. ✪✪✪

CHRISTIAN CASONI

The Deep End

"Cop This"

BAD REPUTATION

L'Australie est un pays extraordinaire dès qu'il s'agit de trouver un remplaçant aux increvables AC/DC. Ce coup-ci, alors qu'Airbourne ravage toujours la planète metal, c'est au tour d'un combo de Melbourne nommé Deep End de faire parler la poudre à travers un album qui devrait sans problème capter l'attention de tous les amateurs de Rose Tattoo, The Angels et, évidemment, la bande à Angus Young. En dix titres (sans compter les bonus), "Cop This" respecte tous les codes disponibles du genre sans faire le moindre écart aux règles du premier album couillu. Tous les titres sont d'un classicisme effroyable sans la moindre innovation et c'est ce qui rend l'affaire particulièrement intéressante : voici du rock bien gras dopé au high octane qui s'injecte particulièrement

bien dans le système sanguin tout en ayant l'avantage de bien déboucher les artères. Dès le premier titre, "Bigger, Better, Badder", le ton est donné et Deep End ne raconte pas de fadaises. C'est du metal comme tous les fans du genre aiment : des lignes d'accords mille fois entendues mais jouées avec une envie de faire sonner l'ensemble comme si c'était le dernier accord de *la* majeur avant la fin du monde. Des titres comme "No Time To Rest", "Knife Fight" et l'énorme "Shit Talker" tiennent bien l'écoute à répétition et c'est vraiment ce qu'on attend de ce genre de disque : des hits mineurs appelés à devenir les classiques de demain. Deep End n'a sans doute pas inventé le fil à couper le beurre mais, à l'instar de cet instrument indispensable pour tronçonner les mottes récalcitrantes, ce quintette australien démontre une fois de plus que la simplicité est la clé essentielle pour se faire connaître de la meilleure des façons. ✪✪✪ 1/2

GEANT VERT

"A Tribute To Johnny Cash"

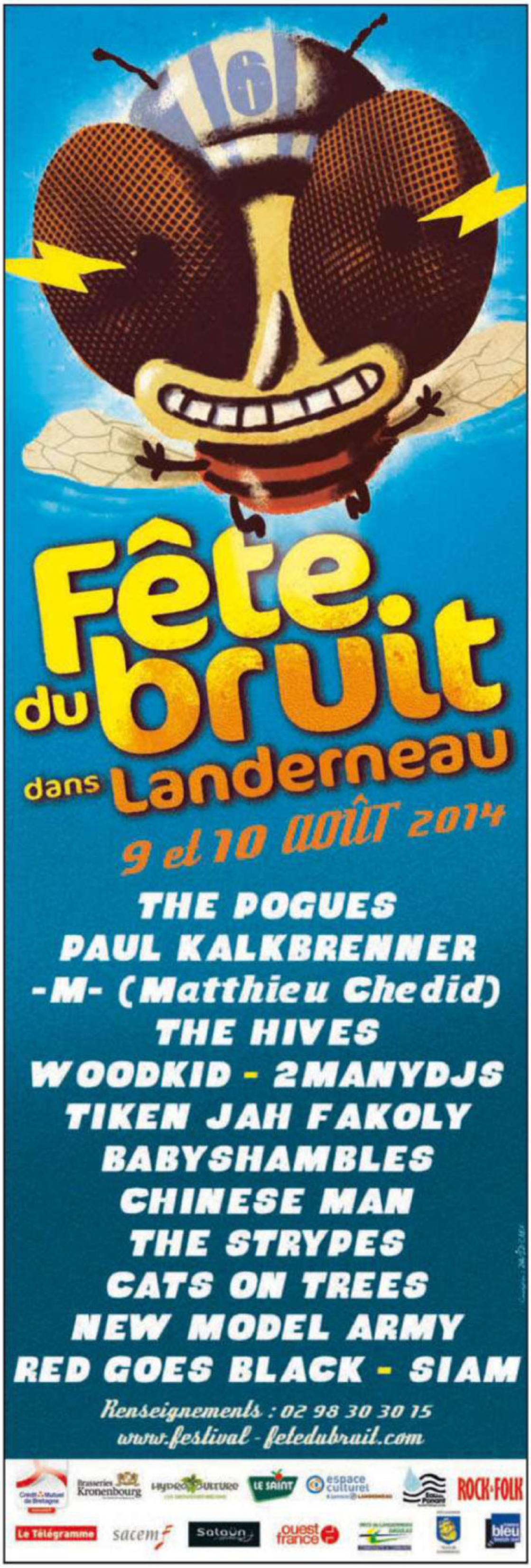
"The Man Is Back"

BEAST

Dix ans après la disparition de Johnny Cash, le label indé Beast Records a rassemblé treize groupes pour lui confectionner un hommage : s'il y a quelques décennies, peu se seraient hasardés dans cet exercice, aujourd'hui ils se bousculent pour célébrer celui qui est devenu culte, et le générique est résolument international, avec de gros bataillons français et australiens. Le résultat témoigne de la force des chansons par-delà leur traitement et illustre les deux manières de s'attaquer à un tel monument : d'un côté ceux qui le respectent pratiquement à la lettre, y compris dans son parti pris instrumental d'obédience country (John Paul Keith, The Double Agents, The Spoils ou Johanna And The Wait Jazz), de l'autre, ceux qui n'hésitent pas à bousculer le modèle pour se l'accaparer avec plus ou moins de bonheur. Certains se plantent en beauté : The Marinescus transforment "As Long As The Grass Shall Down" en une litanie désincarnée, Miss Mary Mack métamorphose "Ring Of Fire" en une obsession robotique ponctuée de grosses guitares, et Spencer P Jones inflige une version neurasthénique et caverneuse de "I Walk The Line". Mais les autres jouent le décalage inspiré et proposent des relectures pertinentes : I Am A Band (de

Limoges) ralentit le rythme de "Jackson" tout en retrouvant l'esprit original du duo entre Cash et June Carter, Hipbone Slim & The KneeTremblers jouent la carte roots avec un rockab' tonique ("Mean Eyed Cat"), Texas Pea revisite "I Got A Woman" avec un peps juvénile et dépouillé, et Philippe Pascal (le chanteur de Marquis de Sade) s'illustre avec le charme très sobre de "Don't You Know Where I'm Bound". ✪✪✪

H.M.



Disques français

Plastiscines

"Back To The Start"

BECAUSE

Déjà le troisième album pour le groupe féminin apparu en 2004 en pleine vague des bébés rockers (Naast, BB Brunes). Depuis, il a beaucoup tourné et discipliné le rock impétueux de ses débuts. Le phénomène de mode s'est forgé une crédibilité en travaillant sur la distance et ouvrant largement son champ d'influences bien au-delà de ses pulsions originelles. Reconverti en trio, la formation signe définitivement ses adieux au rock garage, privilégie les influences des années 80 en B (Blondie, Bananarama, Bangles) et vise la reconnaissance internationale en s'adjoignant les services de plusieurs producteurs à succès, tels Mirwais (Madonna) ou RAC (U2, Gossip). L'option est résolument pop avec un parti pris dansant et fun qui est

rarement pris en défaut, à l'image de l'ouverture étourdissante avec le meilleur des trois morceaux en français ("Comment Faire") dont le choix linguistique se révèle aussi probant que la veine anglophone défendue le reste du temps : la pop syncopée est portée par le charme de la voix acidulée et des chœurs pétillants. Les voix constituent d'ailleurs l'un des points forts des Plastiscines : si elles s'inscrivent dans la tradition des groupes de filles et de leurs réminiscences sixties, elles empruntent également au hip-hop, voire au disco ("Upside Down") tout en préservant une dimension rock qui pimente leur potion de giclées de guitares et d'une pointe de sauvagerie. Le mélange de ces diverses influences concourt à de réjouissantes réussites comme "Ooh La La", lascif et percutant, "Back To The Street", opération douceur (beaucoup plus convaincante que la ballade ratée "Tonight In London"), ou "Love Game", brillante variation néo-yé-yé. ✪✪✪

H.M.

Julien Gasc

"Cerf, Biche Et Faon"

BORN BAD

Il y a des disques qui changent une vie. Sans vraiment savoir pourquoi, les chansons s'immiscent, fixent la mémoire et c'est déjà trop tard. On ne les oubliera plus. L'album de Julien Gasc, au doux titre animalier et à la pochette spectrale, appartient à cette catégorie. Bien sûr, on ne parle pas ici d'une pop calibrée ni d'un rock frontal, facile, fait pour... Ici, il faut accepter d'être bousculé, provoqué, ébloui. "Nos Deux Corps Sont En Toi" impose d'entrée une voix perchée, des brumes plastiques, on pousse les portes d'une église après la chute des dieux. "La Boucle" bégaye avant de se lancer dans un drôle de refrain mantra. *"Ma bouche sans toi n'existait pas..."*, imparable avec sa petite guitare fragile et tenace, Gasc chante comme un druide noir. "La Cuarenta", c'est un piano isolé, des chœurs qui passent, un songe qui refuse de crever au matin. "Ensemble" ressemble à la pochette, sorte de chanson extraite du sable des temps, nostalgie au sépia magique. "Tu M'As Quitté" poursuit dans cette veine intime et mélancolique. Il y a cette force chez Gasc, cette capacité à mêler larmes et sourires en coin, fixation et mouvement perpétuel, douceur et violence. "Empruntant" se compose de différentes sections, de plusieurs vitesses, donnant à l'ensemble

l'apparence d'un navire parti à la conquête du dernier cœur. Sans oublier "Fuck", comme tombé d'une autre planète, titre sauvage, *noise*, presque bourrin, qui énervera les hipsters et confirmera aux autres que Gasc peut tout faire. Ses fantômes en valent beaucoup d'autres. Ce disque sur l'amour, les Hommes, le nombril cannibale, la mort et donc la vie, est une pépite avant la Ruée. Une pierre qui ne se négocie pas encore. Magnifique. ✪✪✪✪

JEROME REIJASSE

Tiken Jah Fakoly

"Dernier Appel"

BARCLAY/ UNIVERSAL

En quelques albums, le chanteur issu de Côte d'Ivoire s'est imposé comme l'un des nouveaux maîtres du reggae et son nouvel album bilingue, enregistré entre Bamako et Paris, en constitue la preuve irréfutable avec sa richesse instrumentale qui est l'œuvre d'un big band impressionnant (guitares acoustiques et électriques, cuivres, chœurs, instruments traditionnels et percussions diverses). Fela était le maître de l'afro-jazz, Tiken Jah Fakoly est celui de l'afro-reggae, et il partage avec son illustre aîné le goût des mélopées obsessionnelles et une véritable passion pour la cause africaine, comme en atteste "Le Prix Du Paradis" et son refrain envoûtant. Dès l'ouverture panafricaine, on est happé par son

aisance à conjuguer les rythmes jamaïcains sur le mode africain, en les confrontant à d'autres influences musicales de son continent, à des rythmes tribaux et à des instruments mandingues. La conjonction donne toute sa saveur à ses hymnes militants francophones, portés par une urgence moelleuse et la force de ses refrains mélodieux : "Dernier Appel", "Quand L'Afrique Va Se Réveiller". Mais le métissage revendiqué saute allègrement les frontières et affirme sa dimension universelle à l'occasion d'un medley unissant harmonieusement, avec la participation de Patrice, un classique du jamaïcain Max Romeo ("War Ina Babylon") et le manifeste pacifiste de John Lennon ("Give Peace A Chance"). Et le chanteur engagé n'hésite pas à s'offrir une parenthèse soul ("Too Much Confusion"), ou à s'aventurer du côté de la complainte amoureuse ("Tata") ou mortuaire ("Saya"), en jouant la carte de la simplicité et du dépouillement pour titiller l'émotion. ✪✪✪✪

H.M.

Aquaserge

"A L'Amitié"

CHAMBRE 404/ SONY MUSIC

Aquaserge est un cas épineux. Depuis ses débuts, le groupe n'a de cesse de séduire autant que de troubler avec ses disques aventureux parfois indigestes, à l'image de "Ce Très Cher Serge" de 2010, méli-mélo progressif traversé de quelques moments de brillance. Depuis, Aquaserge a multiplié les collaborations de prestige (avec notamment un album en duo avec April March) et ses musiciens, extrêmement demandés, ont participé à quelques projets de premier ordre (Julien Gasc avec Stereolab, Julien Barbagallo avec Tame Impala, Benjamin Glibert chez Melody's Echo Chamber). Malgré ce pedigree parfait, on attendait toujours des Aquaserge un véritable album de référence, le disque qui les placerait enfin parmi les incontournables de la scène rock française. C'est enfin chose faite avec "A L'Amitié", disque hors du temps qui évoque tantôt The Soft Machine de "Third" et Henry Cow dans ses envolées instrumentales jazzy ("Serge Singe"), le Gong hypnotique de "You" ("Sillage 1 & 2") et le Gainsbourg lubrique ("Je Viens"). Disque ambitieux, "A L'Amitié" possède quelques morceaux superbes, tel "For Bob" qui, comme son nom semble l'indiquer, est dédié à Robert Wyatt et évoque les ambiances sous-marines de "Rock Bottom". Le morceau-titre

"A L'Amitié", où Gasc choisit avec malice de chanter avec l'accent occitan, possède une mélodie à tiroirs superbement mise en valeur par les arrangements aériens (rythmique krautrock, clavier lumineux, clarinette intrigante). Album difficile d'accès, "A L'Amitié" est une belle réussite qui ravira quiconque ayant de la tendresse pour le rock avant-gardiste du tournant des années 60-70. ✪✪✪✪

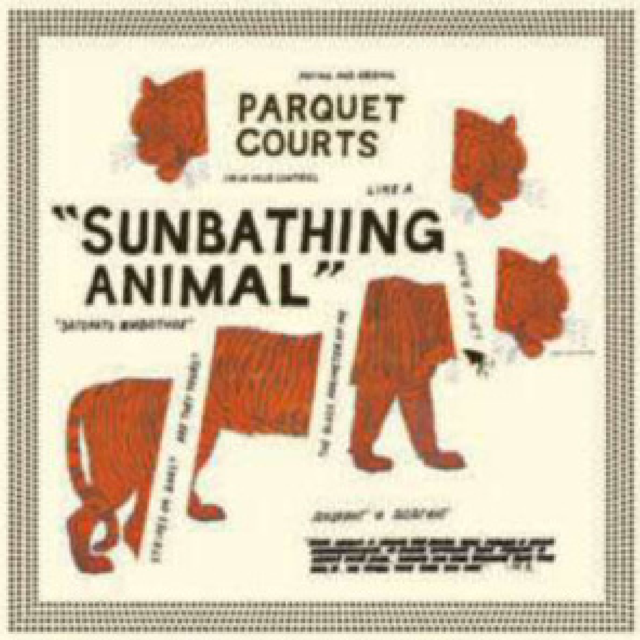
ERIC DELSART

FRYING AND ABIDING
PARQUET COURTS
I'M IN YOUR CONTROL
LIKE A
"SUNBATHING ANIMAL"

"5 étoiles, non parce que c'est le nouveau "Revolver", mais simplement car des types encore en vie, qui nous ressemblent, écrivent de bons disques" **Rock & Folk** / Album du mois

"Un album élégant et nerveux, ironique et crasseux, do-it-yourself et sophistiqué. Entre garage amphétaminé et lo-fi sarcastique, ces animaux-là nous feront bien l'été." **Libération**

"Nourri des plus grands artistes locaux, de Pavement au Velvet Underground en passant par Television, Sunbathing Animal, est un classique aussi fébrile qu'immédiat" **Rolling Stone**



NOUVEL ALBUM
DISPONIBLE EN CD, LP, LP LTD+45T, ET DL

EN TOURNÉE AVEC LE FESTIVAL LES INROCKS
13/11 : TOURCOING / LE GRAND MIX
(avec Palma Violets)
14/11 : PARIS / LA CIGALE
15/11 : NANTES / STEREOLUX
17/11 : TOULOUSE / LE BIKINI
(avec Palma Violets et Benjamin Booker)

RADICAL ROUGH TRADE

Pur produit de son temps

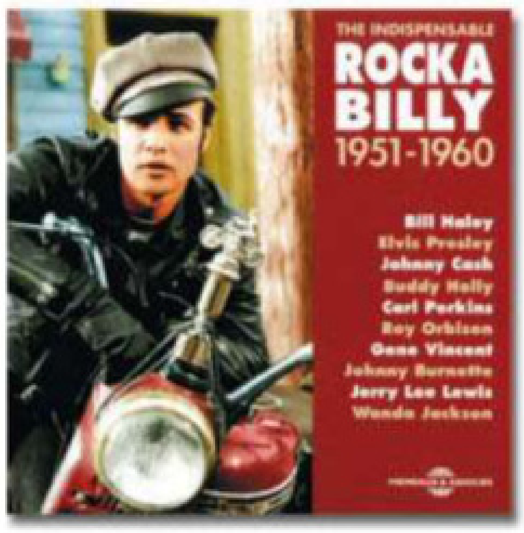
Fixed Up
"FIXED UP"
Closer

Closer, label français historique, est réactivé, et réédite aujourd'hui le premier album des Fixed Up havrais, qui en avait marqué beaucoup à sa sortie en 1984. Pochette au fish-eye, nom emprunté à un titre des Outsiders d'Adrian Borland (RIP) et album produit par Larry Wallis des Pink Fairies, d'emblée, l'affaire était chic et posait le trio comme un sérieux concurrent des Dogs. Les Fixed Up partageaient avec les Rouennais une certaine élégance néo-sixties et un amour évident de la geste high energy, influences auxquelles il faut ajouter un peu de R&B et de pub rock. L'album, qui tient bien la distance, est un pur produit de son temps : chant en anglais, guitares nerveuses, reprise du répertoire des Easybeats (le grandiose "Good Times")

et, en bonus, des Creation ("Biff Bang Pow") et de Lee Dorsey ("Ride Your Pony"). Dommage que Closer se soit contenté du strict nécessaire (aucune note de pochette, et même pas la date de parution de l'album). Par la suite, les Fixed Up ont sorti un second album produit par Rob Younger de Radio Birdman avant de se séparer en 1988. Après quoi, Hervé Lebas allait tenter l'aventure des Backsliders, managés un temps par notre Vincent Hanon *rock&folkien*.

"The Indispensable"
"ROCKABILLY 1951-1960"
Frémeaux & Associés

Trois CD consacrés au genre bénéficiant du mastering exceptionnel de Frémeaux & Associés. Il y a évidemment les grands classiques (Elvis Presley, Johnny Cash, Roy Orbison, Carl Perkins, Eddie Cochran, Gene Vincent, Charlie Feathers, Warren Smith, Billy Lee Riley, Buddy Holly, Ricky Nelson, Johnny Burnette, Wanda Jackson, Sonny Burgess, Jack Scott, Jerry Lee Lewis, Bill Haley, etc) mais également d'autres moins connus comme Sonny Fisher, Joe Clay, Buck Griffin, Roy Hargrave, Lew Williams, Marvin Rainwater, ou d'autres venus de la country qui



tentèrent sporadiquement de monter dans le train rockab (Buck Owens, Johnny Horton, George Jones, Malcolm Yelvington). Les perles de Sun, Gold Star à Houston, mais aussi du mythique studio Meteor de Memphis sont au rendez-vous. Ceux qui pensent déjà avoir tout devraient se pencher sur la qualité sonore de cette anthologie, ceux qui n'ont pas grand-chose peuvent foncer tant elle montre idéalement la diversité du genre. Et puis, il y a "Love Me", du Phantom.

"Studio One Dancehall"
Soul Jazz

Bien meilleur que le dancehall de ces vingt dernières années qui passe son temps à fustiger les gays et parler de fesses, celui enregistré chez Studio One à la fin des années 70 était une merveille pour ceux qui se sont toujours endormis en écoutant du dub ou du reggae roots. En reprenant des vieux titres du label de Clement Dodd, tout en leur ajoutant des effets électroniques et une façon inédite de chanter, élastique et rebondissante, les pionniers du dancehall ont inventé un truc remarquable qui défile brillamment

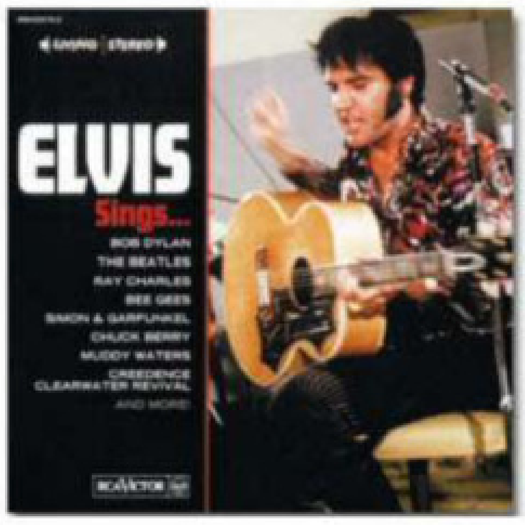
sur cette compilation hyper cool. Lloyd Robinson, Johnny Osbourne, Green Tea & Chassy, Doreen Schaffer, Jim Brown ou le légendaire Sugar Minott se surpassent les uns les autres pour signer des chansons joyeuses renouant étrangement avec l'époque du rocksteady, tout en le modernisant vigoureusement. Compilation merveilleuse.

The Doors
"WEIRD SCENES INSIDE THE GOLD MINE"
Rhino/ Elektra/ Warner

Réédition d'une compilation initialement sortie en 1972, "Weird Scenes Inside The Gold Mine" est intéressante parce qu'elle ne propose pas que des tubes. Outre les incontournables "Break On Through", "The End", "Peace Frog/ Blue Sunday", "Riders On The Storm" et "Five To One", les débutants découvriront des morceaux moins connus, souvent plus intéressants, comme "Spanish Caravan", "Love Street" ou les faces B "(You Need Meat) Don't Go Further" et "Who Scared You". Atypique, mais avec deux CD, il y a de quoi faire.

Elvis Presley
"ELVIS SINGS..."
RCA/ Sony Music

De tous les prétextes habituels pour reconditionner le fonds du catalogue du hillbilly cat, celui-ci est le plus amusant : compiler les interprétations d'Elvis des chansons de Bob Dylan, des Beatles, de Creedence Clearwater Revival, voire des Bee Gees ! Certaines sont sympathiques



("Promised Land" de Chuck Berry, "You've Lost That Lovin' Feelin' " ici supérieure aux versions live que nous connaissions, "My Babe" de Little Walter, "Don't Think Twice, It's All Right" de Dylan, "Bridge Over Troubled Water" de Simon & Garfunkel), d'autres splendides ("Early Mornin' Rain" de Gordon Lightfoot, "Gentle On My Mind" de Glen Campbell, "Help Me Make It Through The Night" de Kris Kristofferson, "Only The Strong Survive" de Jerry Butler), d'autres sans grand intérêt ("You Don't Have To Say You Love Me" de Dusty Springfield, "Proud Mary" de Creedence, "Words" des Bee Gees, "Something" des Beatles), d'autres encore sont très touchantes, révélant des choses plus secrètes ("I'm So Lonesome I Could Cry" de Hank Williams ou le traditionnel irlandais "Danny Boy", ici via une démo très nue datant de 1959). Pas mal du tout.

"I Was Young When I Left Home"
"BOB DYLAN"

"Next In Line"
"JOHNNY CASH"

"How Do You Think I Feel"
"ELVIS PRESLEY"
Discograph

Un peu dans le même esprit, le label Discograph propose des compilations de deux CD au principe instructif pour les jeunes : sur un disque, les reprises de Johnny Cash, Elvis et Bob Dylan, sur le second, les versions originales. Où l'on

découvre donc "Tomorrow Night" par Lonnie Johnson, "Good Rockin' Tonight" par Roy Brown, "I Was There When It Happened" par Jimmie Davis ou "Rock Island Line" par Leadbelly. Le plus intéressant des trois est celui consacré à Dylan, réunissant des pépites de Delta blues et de folk superbe : Bukkha White, Blind Boy Fuller, Big Joe Williams, Dave Von Ronk, Ramblin' Jack Elliott et Blind Lemon Jefferson se bousculent au portillon. On peut, en écoutant ces disques, tenter de pénétrer le cerveau des trois légendes et d'imaginer ce qu'ils ressentirent en entendant ces morceaux pour la première fois, morceaux qu'ils aimèrent tant qu'ils décidèrent de les reprendre. L'exercice est envoûtant.

"Cha Cha Guitri"

"FRENCH SYNTH WAVE ST ETIENNE - 1981"

Born Bad

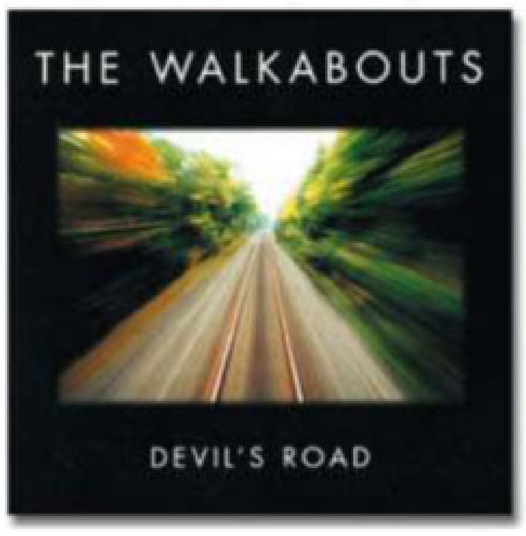
Trouvaille extraordinaire grâce aux archéologues de Born Bad : le groupe Cha Cha Guitry en provenance de la riante cité de Saint-Etienne. Nous n'en avions jamais entendu parler, il pratiquait au début des années 80 une pop synthétique franchement malade, portée par le chant pour le moins étrange d'une femme nommée Marie. C'est sans parler de paroles dérangées et d'une musique devant autant à Kraftwerk qu'à Cabaret Voltaire. Boîtes à rythmes, synthés, aucune guitare, c'est une étrange *time capsule* restée close depuis trois décennies qui libère aujourd'hui son parfum sidérant. Incroyable.

The Walkabouts

"DEVIL'S ROAD", "NIGHTTOWN"

Differ-Ant

Après leur passage chez Sub Pop, puis chez Glitterhouse où ils gravèrent le classique "Satisfied Mind" (un grand album de reprises) en 1993, les



Walkabouts de Seattle proposèrent leur americana mélancolique à Virgin où ils sortirent, en 1996 et 1997, ces deux beaux albums aujourd'hui réédités en versions considérablement augmentées. On y retrouve, comme souvent chez eux, les influences de Gene Clark, de la country, mais aussi de Leonard Cohen, Scott Walker et Townes Van Zandt, voire Nick Cave, le tout baigné dans des orchestrations luxuriantes, avec cordes généreuses et mid-tempos mélancoliques. Les voix de Chris Eckman et Carla Togerson se marient à merveille mais, malgré leur talent évident, les Walkabouts n'ont jamais réussi à s'imposer à l'époque d'Oasis et des Red Hot Chili Peppers. Dommage, ils méritaient mieux.

Kiss

"KISS 40 YEARS"

Mercury

Loin, très loin des Walkabouts, Kiss a vendu des millions de disques grâce à des maquillages idiots, une langue anormalement longue, et un rock and roll simpliste pour ne pas dire simplet. Deux CD permettent d'évaluer l'ampleur de la chose. Des débuts un peu glam, version sous-New York Dolls, jusqu'au metal bas du front en passant par la période disco

et les ballades lacrymales ("Beth"), Kiss n'a jamais rien fait d'intéressant. Mais avait un certain talent pour le refrain accrocheur et le placement du mot *rock* dans ses titres de chansons ("Let Me Go, Rock And Roll", "Rock And Roll All Nite", "God Gave Rock'n'Roll To You", "Detroit Rock City", etc). Le tout pas très bien joué, avec des paroles bien crétines, c'est une apologie du rock and roll joyeusement stupide et macho confirmant que ce qui se vend le plus n'est pas forcément ce qu'il y a de mieux. Pendant que ces gens se roulaient dans les dollars et inventaient le marketing le plus cynique, Iggy Pop et Wayne Kramer vivaient dans le caniveau.

Deep Purple

"IN CONCERT '72"

Warner

Au rayon Cro-Magnon à succès, il y a aussi les Deep Purple, dont nous avons dit tout le bien que nous pensions le mois dernier à propos de leur live au Japon. Mais enfin, combien de disques en public ces Spinal Tap ont-ils enregistré ?! Deep Purple fait passer Kiss, chez qui il y a un vague côté pop, pour les Plimsouls, voire les Shoes ! Ces gens ne cessent de se ridiculiser via des solos d'orgue terribles et des solos de guitare indigents,

LES IMPORTS du mois

GIBERT JOSEPH

The Levon Helm Band "The Midnight Ramble Sessions Volume 3" Vanguard

Que de belles sorties en ce début d'été ! Le label New West fait fort avec des nouveautés décoiffantes: l'album de Nikki Lane "All or Nothin" produit par Dan Auerbach des Black Keys, celui du Canadien Corb Lund "Counterfeit Blues" qui propose une relecture de titres de ses premiers albums introuvables en nos contrées entièrement réenregistrés en live sans overdubs - à l'ancienne - dans les mythiques Studio Sun Records. Aussi bon qu'un Jason & the Scorchers de la grande époque. Quel régal. Et puis le deuxième disque des Mastersons "Good Luck Charm", ce couple incroyable auparavant découvert via l'actuel backing band de Steve Earle qui se fend d'un nouveau classique aux harmonies plus pop, certes, mais toujours tourné vers les grands classiques de l'Americana, comme si Maria McKee de Lone Justice tapait le boeuf avec les Jayhawks. Parfait en attendant la sortie du John Hiatt "Terms of my Surrender" ces jours-ci.
Il est à parier que le label Light In The Attic dans quelques décennies incluera des titres de ces artistes et albums dans un lointain volume de sa série "Country Funk". En attendant on peut toujours se délecter de celui qui vient de sortir, "Country Funk II" et ses petits trésors que sont les titres de Bill Wilson, Thomas Jefferson Kaye, ...

Il y a tant de bons nouveaux labels et artistes que cela en est réconfortant. N'oublions pas pour autant ceux qui nous enchantent depuis des années: Vanguard Records l'a fait. Belle surprise de fait. Un nouveau The Levon Helm Band !

Proposant des enregistrements live de sessions de 2005 à 2010, "The Midnight Ramble Sessions Volume 3" démontre une fois de plus la maestria du fondateur de The Band. Multi-instrumentiste, Levon Helm officie ici en tant que batteur et chanteur, laissant pourtant la part belle à ses musiciens complices et ses invités prestigieux ou non. Car ce qui prime lors de ces soirées organisées dans le complexe de Helm, c'est le plaisir de jouer et de partager un répertoire, une envie. Willie Dixon, Sam Cooke, Bob Dylan, Carl Perkins, Al Green... les reprises s'enchainent et le concert s'achève avec un "Certain Girl" ébourifant en compagnie d'Allen Toussaint et Elvis Costello et le "Shake Your Money Maker" d'Elmore James avec Chris Robinson des Black Crowes !

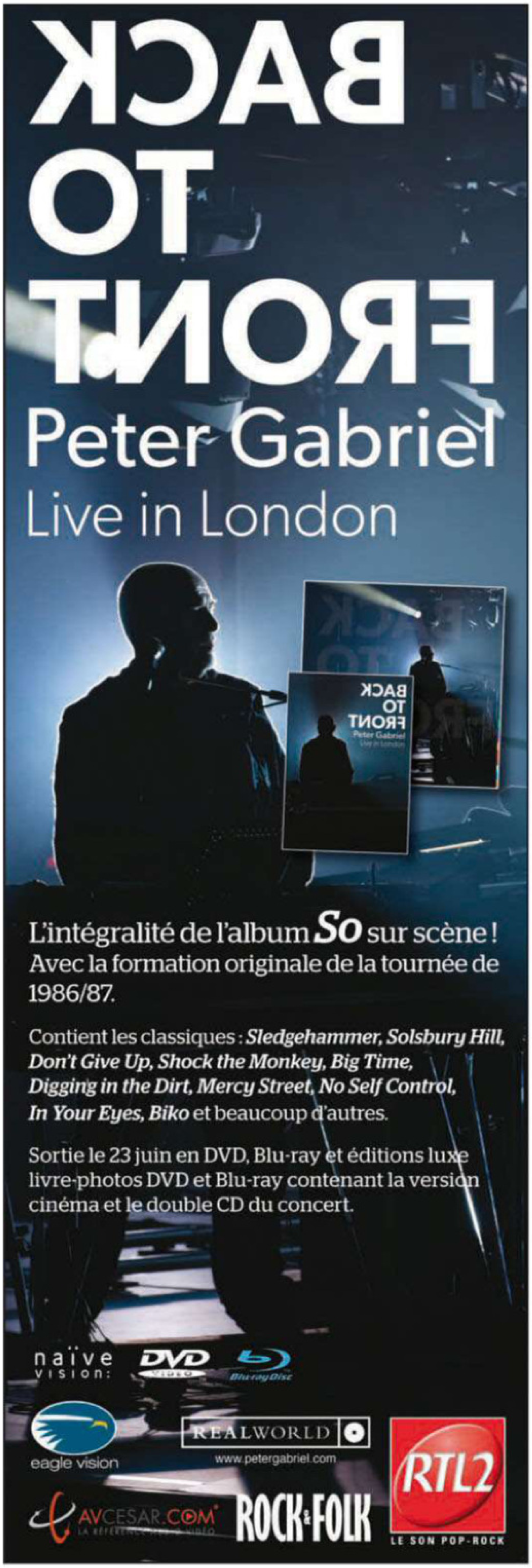
Bien que malade, une fois sur scène Levon donne tout ce qu'il a et cet album en est le parfait exemple.

Si vous aimez la musique qui vient des tripes, sans pro-tools et toutes ses cochonneries qui donnent une mauvaise image à la charcuterie. A déguster auditivement avec un bon barbecue et une bière bien fraîche.

GIBERT JOSEPH

Paris St Michel • Paris Barbès • Versailles • St Germain en Laye
Orgeval • Poitiers • Chalon sur Saône • Toulouse • Lyon • Vaux en Velin

LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO



avec la voix pénible du gars Gillan qui est toujours dans d'horribles souffrances (surtout quand il est *"la star de l'autoroute"*, quel fantasme !). Nom de Dieu, il faut que cela cesse, et très vite (on voit bien que même leurs fans ne sont pas considérés : ici, on leur offre un (oui, un) titre bonus, et encore vient-il du soundcheck. *Ha, ha !*

Hank Snow

"HANK'S SNOW'S MOST REQUESTED OF ALL TIME"

Bear Family

C'est la compilation idéale pour comprendre l'art de celui qui fut l'idole de Merle Haggard et qui ressemblait à un Jimmy Somerville country. L'expressivité de son chant est indécente : "Green Green Grass Of Home", "I'm Movin' On" (repris par les Stones à leurs débuts),

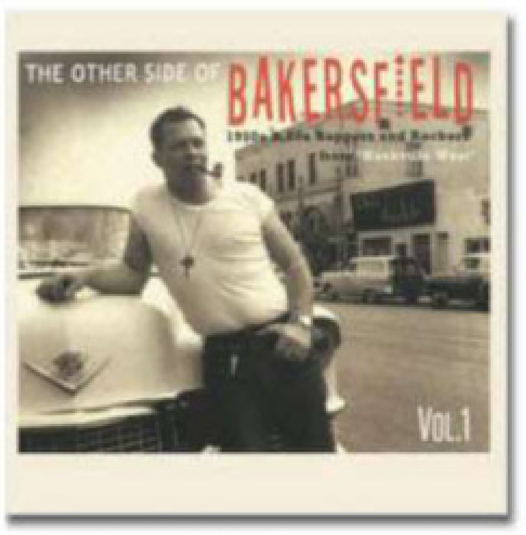
"Nobody's Child", "These Hands", "I've Been Everywhere", "The Last Ride", etc, le tout enregistré entre 1951 et 1974, rendu avec une masterisation phénoménale. C'est grand.

"The Other Side Of Bakersfield"

"VOL 1 & 2"

Bear Family

Guten tag, meine freunde. Wollen sie ein bisschen country ? Ja ? Danke ? Bitte, bitte... Voici Bear Family (la famille de l'ours, on voit tout de suite la légèreté germaine) qui publie deux anthologies de ténors de Bakersfield moins connus que Merle Haggard et Buck Owens, mais tous



dépositaires de cette country virevoltante pleine de guitares normales ou steel, qui passionnait tant Gram Parsons, régulièrement aux frontières du rockabilly. Ces deux objets splendides dégueulent de raretés et d'inconnus, le tout parfaitement remasterisé et présenté, c'est la fête à Neu-Neu. Du début des fifties jusqu'à l'orée de la décennie suivante, c'est une farandole de merveilles twangy.

"Philadelphia International Records"

"THE COLLECTION"

Sony Music

Et paf ! Vingt albums du label PIR à un tout petit prix. La crème, donc, du Philly Sound, concoctée par les géniaux Leon Huff et Kenny Gamble, compositeurs monstrueux, producteurs inspirés. Au début des années 70, leur label n'était pas loin d'égaler le Motown des sixties, avec un nouveau son, et de nouvelles stars. Il y a, sur ces albums soyeux, des tubes comme s'il en pleuvait... "I Miss You", de Harold Melvin & The Blue Notes, "Back Stabbers" et "Night Train" des O'Jays, "Me And Mrs Jones" de Billy Paul, "You'll Never Find Another Love Like Mine" de Lou Rawls, "Life On Mars" de Dexter Wansel, "You Can't Hide From Yourself" et "I Don't Love You Anymore" de Teddy Pendergrass, auxquels il faut ajouter ceux de Patti LaBelle, Jean Carn, les Jacksons brièvement hébergés sur le label, MFSB, les Three Degrees et les Intruders. Partout, c'est cette soul ruisselante préfigurant le disco, avec des cordes mouillées et des chœurs fantasques.

Mais attention : la Philly Soul étant particulièrement calorique, il est peu recommandé de s'enfiler ces vingt classiques d'une traite sous peine d'indigestion fatale. Avec parcimonie, en revanche, c'est le nirvana.

Grace Jones

"NIGHTCLUBBING – DELUXE EDITION"

Universal

Réédition d'un album mythique : en 1981, un an après "Warm Leatherette", l'ancienne mannequin logeant à l'hôtel Montana (alors minable) de la rue Saint-Benoît à Paris, Saint-Germain, sortait ce truc phénoménal, cliché parfait de ces années-là. Avec Sly & Robbie, la diva black rappait glacialement sur des arrangements cool comme du reggae surgelé, tout en reprenant Iggy Pop

(version de "Nightclubbing" définitive), les anciens Easybeats Harry et Vanda Young ("Walking In The Rain"), Bill Withers ("Use Me"), Astor Piazolla et, heu, Police. On la pardonne pour cette erreur, le reste étant un chef-d'œuvre des années Bains/ Palace qui a étonnamment très bien vieilli. L'album ressort enrichi d'un CD de bonus gavé de versions clubs permettant de se projeter dans l'époque. On attend la suite ("Living My Life", "Slave To The Rhythm") avec impatience.

Therapy ?

"TROUBLEGUM – DELUXE EDITION"
"INFERNAL LOVE – DELUXE EDITION"

Universal

Les Irlandais ont longtemps eu de quoi s'énerver, et leur rock and roll (à l'exception de U2) l'a souvent montré, de Thin Lizzy à Stiff Little Fingers en passant par les Outcasts. Therapy? (tout est dans le point d'interrogation), qui venait d'Irlande *du Nord*, a débarqué au début des années 90 (en plein grunge) et a rencontré un certain succès au milieu de la même décennie (en pleine période britpop) avec un rock and roll en dehors des modes flirtant avec hardcore, punk et metal, surchargé de guitares, très produit, un peu trop à vrai dire, pour

établir un lien avec les groupes qu'il vénérait, de Hüsker Dü à Killing Joke. Les sons de batterie sont horribles, les guitares archi saturées très datées, et les énervements colériques du chanteur Andy Cairns sont encore plus lourds aujourd'hui qu'ils ne l'étaient à l'époque. Les deux albums les plus connus ressortent en versions luxueuses, "Troublegum" (1994) enrichi de deux CD d'inédits et raretés, et "Infernal Love" (1995), d'un plein disques de trucs rares. Quant à nous, on préfère réécouter "New Day Rising" et "Candy Apple Grey".

Status Quo

"PILEDRIVER – DELUXE EDITION"

Mercury/ Universal

Ils avaient débuté comme un très bon groupe psychédélique ("Picturesque Matchstickable Messages From The

Status Quo", 1968), puis ont rapidement découvert les lettres BOOGIE qui allaient leur ouvrir les portes de la célébrité. En 1973, ils sortaient cet album velu les caractérisant déjà (jeans moule-bites, cheveux longs et headbangin' de rigueur), plein de blues à l'anglaise, de piano boogie (quoi d'autre ?) et de solos interchangeables entrelardés de ballades vaguement délicates. On ne voit rien de notable là-dedans, mais les fans apprécieront cette édition avec, en bonus, cinq titres pour la BBC gravés en 1972, deux autres pour John Peel en 1973 et un live de huit chansons capté à Londres la même année. Déconseillé aux fans des Smiths. ❑

PHILIPPE MANŒUVRE

PRÉSENTE SA SÉLECTION DANS *L'EXCESsive VINYL SESSION*

EN EXCLUSIVITÉ AVEC OÜI FM

EXCLUSIVITÉ FNAC

CLUB VINYL ® fnac

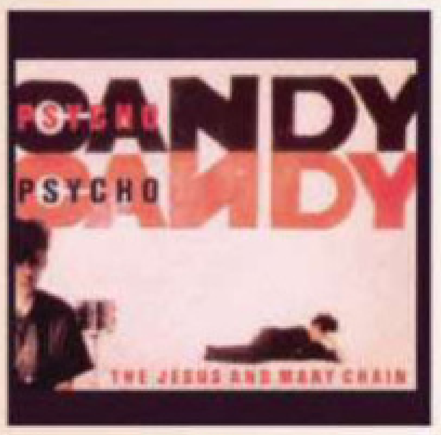
ROCK+FOLK

® un label Fnac

ELP

Tarkus

2e album du groupe au design signé William Neal. Un album progressif sans guitare (ou presque). Remarquable et inspiré.



THE JESUS AND MARY CHAIN

Psychocandy

Des ados écossais qui mélangent Presley, les Sex Pistols & CAN. Plus personne n'y croyait… Rock'n'roll is back !

PRIMAL SCREAM

Screamadelica

Bon sang ! Une frappe dance underground du début des années 1980. Dance, pop, house et bien barré ; ne ratez pas le groupe de Bobby Gillespie !

THE WHO

Live at the Isle of Wight

Une réédition live tout simplement magique. Aussi puissant que le live at Leeds. Un classique indispensable !

fnac

ROCK+FOLK

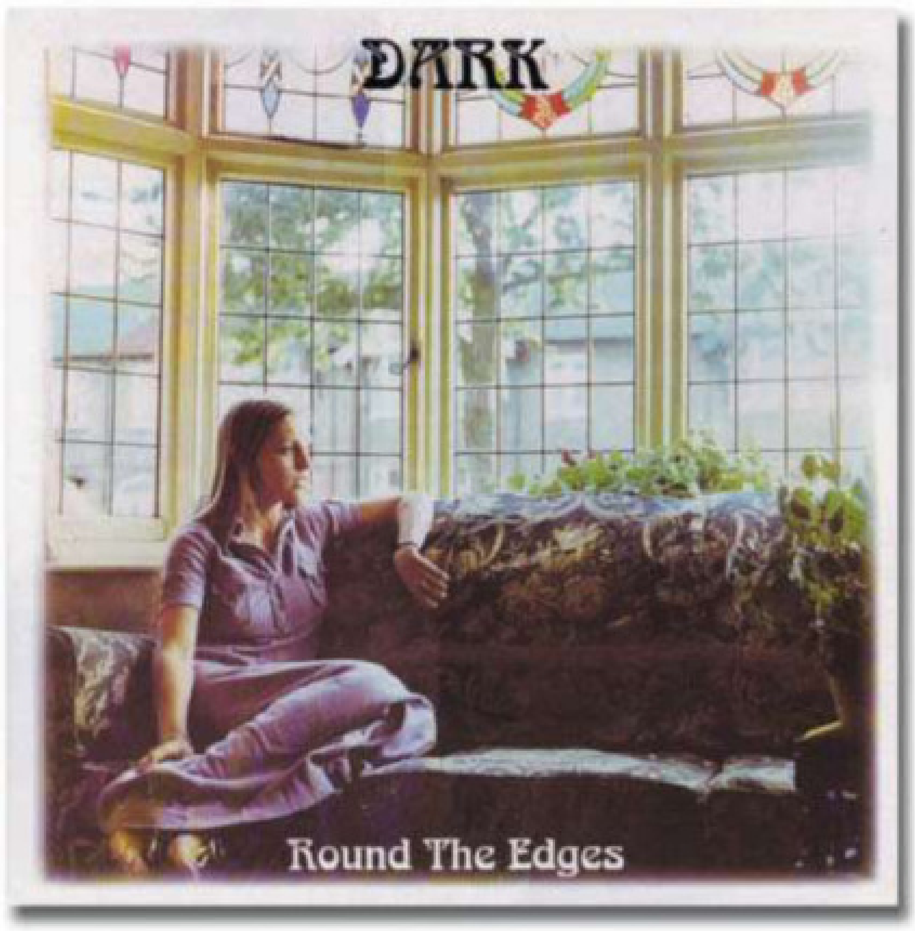
PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

DARK

Vanté par l'illustre Paul Major, gourou d'Endless Boogie et insatiable collectionneur de raretés psychédéliques, Dark fait l'objet, depuis la fin des années quatre-vingt, d'un culte toujours plus fervent. De nombreuses rééditions permettent d'apprécier aujourd'hui toute la puissance lysergique de ce "Round The Edges".

Nous voilà partis pour Northampton, en 1968. Steve Giles et son camarade de classe Bruce Duncan jouent de la guitare ensemble, de façon informelle, jusqu'à ce que le premier se décide à former un vrai groupe. Les influences du jeune Steve — quinze ans à l'époque — sont les mêmes que pour toute une génération de musiciens : Hank Marvin, Eric Clapton, Jimi Hendrix. Les deux fringants jeunes gens rameutent le marteleur de la fanfare, uniquement parce qu'il possède un tambour, mais ça ne marche pas. Le bienveillant paternel de Steve acquiert alors une petite batterie d'occasion, le but étant de tester différents potes à l'instrument. Bien que totalement novice en la matière, Charlie Hiams réussit à se débrouiller et s'octroie donc la place. Maintenant, il faut un patronyme... Steve se gratte le menton, tourne en rond, puis ouvre un magazine nommé Weekend et y remarque une photo de notre Mireille Darc nationale. Steve propose donc *Mireille* aux autres, mais se fait couvrir de quolibets... Malin, il rebondit avec *Darc*, qui devient donc Dark. Bonne pioche. En 1970, un claviériste du nom de Martin Moloney rejoint l'aventure, mais Bruce s'en va, suppléé par Carl Bush. Steve Giles, qui partageait le micro avec ce dernier, se retrouve donc, un peu par défaut, dans le rôle du vocaliste. Les ennuis continuent puisque Dark perd son batteur. Steve publie une annonce dans un journal local et, coup de chance, c'est un très jeune prodige qui répond : Clive Thorneycroft. Notre guitariste est ravi, puisqu'il avait déjà remarqué l'adolescent, un des meilleurs percussionnistes du coin. De la même façon, Bush est remplacé par Ronald Johnson, qui impressionne son monde lors de l'audition par sa capacité d'improvisation. Moloney finit par prendre la poudre d'escampette, mais les autres décident de rester en trio. Pendant plusieurs semaines, Dark répète intensément dans la cave du studio de photographie du père de Steve, envahie par la moisissure et l'humidité (et qui sera plus tard réarrangée en studio de fortune). Le power trio met au point un répertoire d'une dizaine de morceaux et enchaîne les concerts, agrégeant peu à peu une petite communauté de fans. Sa carrière culmine avec une rocambolesque première partie de Status Quo (le van du groupe venait de rendre l'âme et nos amis durent aller chercher celui du Quo). Voyant que les choses n'avancent pas, le trio décide



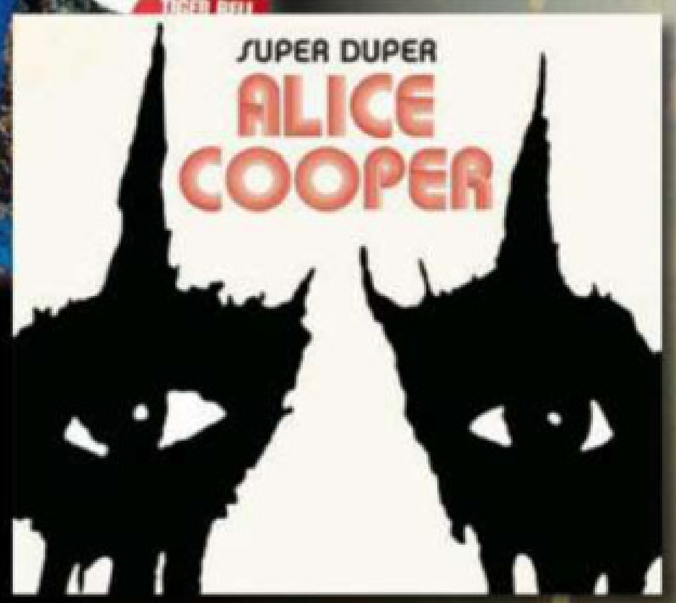
finalement d'enregistrer et de presser pour son propre compte une petite quantité de longs formats, histoire de garder un souvenir de la belle aventure et, accessoirement, de démarcher les labels. Les Dark investissent donc les studios SIS de Northampton où ils sont assistés par le producteur Alan Bowley. Dans l'intervalle, un second six-cordiste rejoint le trio : Martin Weaver, ancien leader du désormais fameux Wicked Lady et vieille connaissance de Clive. L'homme est suivi par un cortège de Hell's Angels et s'est bricolé lui-même un prototype de synthétiseur. L'enregistrement du disque coûte trente-quatre livres au total. Une soixantaine d'exemplaires sont pressés et vendus, offerts à des amis ou acheminés vers les maisons de disques. L'énigmatique pochette, réalisée à la main par Giles, montre une ex du guitariste, sauf que la photo était à l'origine prévue pour se retrouver à l'intérieur... Le disque compte seulement six longs morceaux, basés sur les cavalcades mélodiques de la guitare de Steve Giles, son chant légèrement chevrotant rappelant souvent celui de Jack Bruce, comme sur "Maypole" ou "RC8". Martin Weaver ne joue que sur trois titres, mais sa présence est étincelante. Le contraste entre son style nerveux, distordu, et celui de Giles, très fluide, fait merveille : "The Cat" en est l'exemple le plus frappant. L'ensemble exhale une sorte de mélancolie latente, bien en accord avec l'imagerie de la pochette.

Armé de cet excellent témoignage, Dark décampe à Londres pour frapper à toutes les portes. Island se montre un temps intéressé avant d'abandonner l'affaire. Sans le sou, le groupe se sépare en novembre 1972. Pas grand-chose ne se passe jusqu'en 1993. Cette année-là, Steve reçoit un coup de fil étonnant : on lui propose de racheter un de ses exemplaires de "Round The Edges" pour cinq cents livres (!). Puis un patron de label propose d'en presser à nouveau cinq cents exemplaires, le prix des originaux ayant entre-temps grimpé jusqu'à mille cinq cents livres... Ce nouvel engouement pousse Dark à se reformer (avec Weaver) et enregistrer l'honnête "Anonymous Days", un rien trop marqué par la production clinique de l'époque, mais contenant quelques bonnes compositions ("A Hope Full Of Holes", "Journey's End"). Le personnel originel se réunira une seconde fois en 2011 pour un concert en hommage à la fille de Steve Giles, alors tragiquement décédée, et servant de levée de fonds pour l'hôpital. Martin Weaver, devenu depuis ingénieur informaticien en Bulgarie, fait même le déplacement. De nos jours, Dark poursuit sa route bon an mal an, autour de Steve et Clive.

ABONNEZ-VOUS

I ❤ R&F

Photo Copyright : Ross Halfin.



L'histoire complète et non censurée d'Alice Cooper

1 an - 12 numéros
+ le DVD "**Super Duper**" d'**Alice Cooper**

69 € **seulement**
au lieu de ~~97,80 €~~

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : **ROCK & FOLK** - Service Abonnements
9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.ROCKNFOLK.COM

☐ **OPTION 1** 1 an /12 N° + 4 CD Sampler pour **60 €** au lieu de 74,80 € soit **19 % de réduction.**

ROFP148A

☐ **OPTION 2** 1 an / 12 N° + 4 CD Sampler + le DVD «Super Duper» d'Alice Cooper pour **69 €** au lieu de 97,80 € soit **29% de réduction**

Courriel : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ **CCP** Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France métropolitaine 2014**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu'au 30/09/2014 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 5,90€, les numéros spéciaux pour 6,90 € et le double DVD pour 23 € frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Vinyles

PAR ERIC DELSART

Respecter ses fans

Rééditions, nouveautés et 45 tours :
le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

LED ZEPPELIN
"Led Zeppelin"
"II"
"III"
Atlantic

Pour la réédition de ses trois premiers albums, Led Zeppelin a vu grand : version classique, version avec disque bonus, et coffret *super deluxe* gavé de goodies (livre de photos, album en CD, fac-similés divers...). Tous les fans du groupe y trouveront leur compte, des plus modestes aux plus fortunés. C'est Jimmy Page qui a supervisé l'opération, en particulier cette remasterisation au son énorme qui fait trembler les murs. Côté disques, le travail sur les pochettes est remarquable, on est particulièrement heureux de retrouver la pochette de "Led Zeppelin III" avec ses pochoirs et son plateau circulaire. Voilà un groupe qui sait mettre en valeur son patrimoine et respecte ses fans.

CAN
"Monster Movie"
"Soundtracks"
"Tago Mago"
"Ege Bamyasi"
Spoon

Pendant de longues années, le catalogue de Can n'était pas disponible en vinyle. Ce manque a fait la joie des bootleggers qui ont pressé et re-pressé ces chefs-d'œuvre du rock allemand, au grand désespoir des fans forcément déçus par la piètre qualité sonore de ces pirates. Spoon a repris les choses en main en publiant l'intégrale de Can dans un monumental coffret de 17 vinyles fin 2013. Six mois plus tard, certaines de ces rééditions — au son remasterisé et aux pochettes emplies de photos inédites — arrivent enfin dans les bacs individuellement. Pour l'instant, seuls les quatre premiers albums ont refait surface. Unique faute de goût (mineure) : le double album "Tago Mago" est réédité avec sa pochette moderne identique à celle du CD de 2004 (l'originale allemande présentait une photo du groupe sur scène).

THE RED KRAYOLA
"Coconut Hotel"
"Hazel"
"Singles"
Drag City

"Coconut Hotel", publié pour la première fois en vinyle, est le deuxième album enregistré par The Red Krayola (alors nommé The Red Crayola) en 1967, juste après "The Parable Of Arable Land", chef-d'œuvre de rock expérimental assez barré. Le label du groupe le refusa à l'époque, le jugeant trop extrême — on le comprend : la face B contient une trentaine de morceaux intitulés "One-Second Piece" durant entre 2 et 5 secondes — et Drag City ne l'a exhumé en CD qu'en 1994. Egalement réédités, "Hazel", sorti en 1995, et la double compilation "Singles", montrent la face la plus accessible de ces musiciens aux idées folles et s'avèrent bien plus passionnants.

SONIC YOUTH
"Daydream Nation"
Sonic Youth Recordings

"Daydream Nation" est un disque charnière dans la carrière de Sonic Youth. C'est l'album qui a permis à la clique de Thurston Moore de percer et de signer chez Geffen, celui où le groupe

a trouvé l'équilibre idéal entre véritables chansons ("Teen Age Riot") et passages bruitistes ("Rain King"). On a tendance à l'oublier, à sa sortie "Daydream Nation" était un double album. Cette réédition fidèle propose un poster du groupe (flou, forcément) ainsi que l'obligatoire bon de téléchargement. La pochette, signée Gerhard Richter, est magnifique dans son format d'origine.

THE BATS
"Daddy's Highway"
"The Law Of Things"
"Compiletely Bats"
Captured Tracks

Originaires de Nouvelle-Zélande, The Bats sont apparus au milieu des années 1980 dans le sillage de la scène lo-fi initiée sur l'archipel par The Clean. Captured Tracks réédite les deux premiers albums du groupe ainsi qu'une compilation de ses premiers EP. "Daddy's Highway", sorti en 1987, est une pépite qui mérite d'être redécouverte, un sommet de pop mélancolique sans prétention mais empli d'harmonies célestes, guitares carillonnantes et mélodies mémorables ("Block Of Wood").

SLINT
"Spiderland"
Touch & Go

"Spiderland" de Slint possède tous les ingrédients de l'album culte : à sa sortie les critiques l'ont adoubé mais peu de monde l'a écouté, il pose les bases d'un genre (le post-rock). C'est le dernier album du groupe et certains de ses membres ont connu le succès une fois qu'ils l'ont quitté (David Pajo avec Tortoise, le chanteur Brian McMahan avec Palace Brothers). Publié à l'origine en 1990, ce monument de rock taciturne est réédité en vinyle pour la première fois depuis vingt ans (avec remasterisation de rigueur), accompagné du DVD du documentaire "Breadcrumb Trail" qui retrace la genèse de l'album. Les bonus et démos qu'on trouvait dans l'exubérant coffret "Spiderland" publié en début d'année sont sagement consignés au bon de téléchargement.

THE BBC RADIOPHONIC WORKSHOP
"Fourth Dimension"
Music On Vinyl

Dans les années 70, la BBC s'était dotée d'une unité destinée à composer les génériques d'émission radio et TV. Les musiciens qui la composaient étaient de drôles de zozos aimant expérimenter avec des synthétiseurs de la taille d'une armoire normande. Parmi eux, Paddy Kingsland — dont les compositions sont ici compilées — construisait des mélodies pop autour de sons étranges, un peu à la manière de Kraftwerk ("Vespucci"). A la fois naïves et avant-gardistes, ces vignettes électroniques n'ont pas pris une ride.

Nouveautés

JACK WHITE
"Lazaretto"
Third Man

Comment ne pas évoquer la prouesse accomplie par Jack White pour la publication de son excellent "Lazaretto" ? La version *Ultra* de l'album est un délire de geek : sillons parallèles avec des intros différentes sur "Just One Drink", sillon sans fin (*locked groove*) sur chaque face, disque qui se joue de l'intérieur vers l'extérieur (!), macarons sur lesquels sont gravées des pistes, hologramme caché dans le vinyle... Il suffit de voir la vidéo où White décrit lui-même toutes ces innovations. On ne peut que le féliciter : en rendant un tel objet accessible à tous (et pas seulement en édition limitée), il a pulvérisé le record de ventes de vinyles aux USA en écoulant 40 000 exemplaires de "Lazaretto" en une semaine. Respect.

LES KITSCHENETTE'S
"2e Etage : Lingerie Pour Hommes"
Soundflat

Inspirés par l'esthétique des années 1964-67, les Kitschenette's proposent sur leur deuxième EP — un magnifique vinyle bleu 25 cm glissé dans une pochette au design rétro — six reprises de morceaux obscurs gorgés de fuzz et d'orgue Philicorda : "L'Ascenseur" de Norman *Gagman* Gang, "Il Geghege" de Rita Pavone, "J'Ai L'Air De Quoi" des Incorrigibles ou encore "Baby, Let Your Hair Down" de Graeme Chapman (sous le titre de "Garder Les Cheveux Courts"). Une sélection sans faute de goût, interprétée avec talent.

45 tours

LES SENDERS
"What I'd Say"
"Les Cheveux Longs"
Caméléon

Parmi les dizaines de groupes français qui officièrent dans l'obscurité durant les années 60, Les Senders sont restés à la postérité grâce à leur ode capillaire "Les Cheveux Longs" sortie en 1966. Les disques originaux étant aussi rares qu'onéreux, Caméléon réédite pour toutes les bourses les deux uniques EP de cet éphémère groupe beat nourri aux Animals et Them.

CHEAP RIOT
"Part-time Vacancy"
Croque Macadam

Après quelques mois de teasing sur les scènes parisiennes, Cheap Riot publie enfin son premier single. Ces apôtres des Television Personalities possèdent à la fois aisance mélodique et attitude punk. On aime ! ❑

Photo Bruno Berbessou

Club Vinyl FNAC

ISAAC HAYES
"Hot Buttered Soul"
Stax

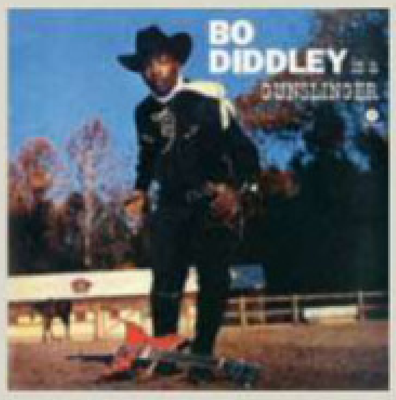
Lorsque sortit en 1969 "Hot Buttered Soul", Isaac Hayes était surtout connu pour son travail de compositeur ("Soul Man" de Sam & Dave, c'est lui) et de producteur maison chez Stax. Doté de seulement quatre morceaux, "Hot Buttered Soul" a créé un genre nouveau : une soul suave, langoureuse, qui fait la part belle aux instrumentations soyeuses. "Walk On By", classique de Dionne Warwick étiré ici sur 12 minutes, devient une longue complainte qui permet à Isaac Hayes de poser sa voix profonde devant la rythmique funky des Bar-Kays. Hayes remet ça plus tard avec "By The Time I Get To Phoenix" qui s'étale sur 18 minutes (dont 8 de spoken-word). Un disque révolutionnaire qui rendait obsolète la vision d'une soul music formatée pour les singles et ouvrait la porte des années 70.

ALBERT KING / OTIS RUSH
"Door To Door"
Dol

Bluesman originaire du Mississippi, Albert King a eu — comme nombre de ses pairs — une reconnaissance tardive. Ce n'est qu'en 1967, alors âgé de 44 ans, que le guitariste gaucher connut le succès quand il sortit "Born Under A Bad Sign", album enregistré avec Booker T & The MG's. Dès lors, ses anciens labels tentèrent de capitaliser sur cette renommée nouvelle et Chess ne se priva pas de rééditer le catalogue de King. D'où la sortie en 1970 de "Door To Door", où Albert King partage l'affiche avec Otis Rush, autre bluesman de renom. Superbe de bout en bout, le disque compile plusieurs singles enregistrés par King en 1953 et 1961 ("Wild Woman", "Howlin' For My Darling") mais également six titres de Rush enregistrés en 1960 (dont la superbe "So Many Roads").

THE WHO
"Live At The Isle Of Wight 1970"
Vinyl Vault

L'édition 1970 du festival de l'Ile de Wight est une des dates phares du rock des années 70, l'équivalent européen de Woodstock où plus de 600 000 hippies ont envahi une petite île anglaise. A cette époque, The Who étaient au sommet de leur art, capables d'enchaîner sans ciller l'intégrale de leur opéra rock "Tommy" à leurs titres les plus teigneux ("Summertime Blues", "Shakin' All Over") puis à leurs singles les plus pop ("Substitute"). Leur concert à l'Ile de Wight — celui où John Entwistle arbore son fameux costume de squelette — existe aujourd'hui en triple vinyle bleu roi et offre un témoignage saisissant de cette époque fascinante.



BO DIDDLEY
"Is A Gunslinger"
Checker

Resté célèbre pour sa pochette sur laquelle Bo Diddley, vêtu en cow-boy, s'apprête à dégainer un revolver, "Bo Diddley Is A Gunslinger", sorti en 1960, est typique de ce que produisait le guitariste lors de sa période dorée. A savoir : un rock'n'roll à la signature rythmique inimitable — ce fameux *jungle beat* — sur lequel Diddley déclame sa propre légende ("Gunslinger", "Not Guilty"). "Cadillac", avec son saxophone rutilant, "Doing The Crawdaddy" et "Ride On Josephine" montrent le guitariste à son plus remuant, tandis que quelques ballades mettent en valeur ses talents de chanteur ("Somewhere", "No More Lovin' ").

A cinq feuilles de la fin

NICK DRAKE

"Five Leaves Left" *Island*

PREMIERE PARUTION SEPTEMBRE 1969

Le grand jeune homme sur la pochette, regardant l'herbe pousser en bas de chez lui, est bien Nick Drake. Un immense chanteur pour qui la vie ne fut pas gaie, jamais. Né en Birmanie le 19 juin 1948, où son père est ingénieur, Nick Drake rentre en Grande-Bretagne à l'âge de deux ans. Il grandit dans la campagne anglaise, non loin de Coventry, fréquente la fac de Cambridge, joue de la guitare avec une infinie précision et d'immenses mains tachées de nicotine.
Toujours de noir vêtu il traîne, hiver comme été, un grand pardessus sombre.
Les filles apprécient sa présence mélancolique. Sa voix est basse, douce et voilée. Un son unique dans l'histoire de l'enregistrement.
Nous sommes en 1968 et le producteur américain Joe Boyd tombe sous le charme des élégantes chansons de Drake, écrites à l'université, avec des accords inédits, des mélodies classe et une imagerie romantique inspirée des symbolistes français. Joe Boyd produit Fairport Convention. Il connaît de bons arrangeurs, de grands musiciens et a l'habitude des studios. Tout de suite, il pressent un challenge à sa hauteur.
Dans sa chambre de Cambridge, décor universitaire semi gothique et verdoyant, Drake fume sa cigarette de hashich. Trop timide pour parler à qui que ce soit de ce qu'il ressent, il passe tout dans ses compositions. Il écoute Tim Buckley, Van Morrison et Randy Newman. Le titre de son premier album, "Five Leaves Left" est un avertissement qu'on trouve encore dans les paquets de papier à rouler anglais, à cinq feuilles de la fin. Boyd offre un contrat, salarie le chanteur 20 £ par semaine et commence un premier album. Nick Drake a vingt ans.
Timide, manquant de confiance, mais Joe Boyd lui voit beaucoup d'amis : *"Il faisait régulièrement des allers et retours entre Londres et Cambridge et était plutôt heureux de travailler sur son disque."*
En studio, Joe Boyd a besoin d'un arrangeur.
L'homme de l'art convoque un orchestre de quinze musiciens, mais Nick Drake ne donne pas une bonne performance ce jour-là. Il trouve la séance médiocre et préfère le travail d'un de ses amis de Cambridge, un certain Robert Kirby, qui lui a écrit des arrangements pour quatuor à cordes.
Boyd et son ingénieur sont tétanisés.
En effet, cette demande de l'artiste est la recette classique du désastre (Robert Kirby n'a jamais rien enregistré professionnellement). Pourtant, après essai, Joe Boyd est à son tour convaincu. "Way To Blue", "The Thoughts Of Maryjane" et "Fruit Tree" sont enregistrées en une journée avec Kirby.
En écoutant le résultat, Joe Boyd confesse dans son livre de souvenirs "White Bicycle" (éditions Allia) *"avoir pleuré de joie et de soulagement"*.
Luxe ultime, les musiciens et le chanteur sont enregistrés dans la même pièce.
L'ingénieur John Wood opte pour un micro Neumann U67.
En studio encore, un musicien prodige comme Richard Thompson ("Time Has Told Me" : guitare) reste des heures à réécouter les chansons de Nick Drake avant de jouer dessus, incapable de comprendre *"d'où vient cette musique hantée"*.
Certaines chansons comme "Man In A Shed" sont dépouillées à l'extrême, à peine servies par l'étonnant Danny Thompson, jovial contrebassiste du groupe Pentangle, bonhomme dynamique qui propulse également "Three Hours" et "Cello Song". L'album pourrait être déclaré terminé si une chanson n'échappait à tout le monde. Cette chanson intitulée "River Man" sera sauvée par Harry Robinson *alias* Lord Rockingham. Compositeur, ce personnage a signé la musique de nombre de films de la Hammer et peut orchestrer des contrefaçons de Sibelius à volonté. Harry Robinson écoute Drake lui expliquer les spectres de violons qu'il recherche. Et relève le défi. Il dirigera un grand orchestre et enregistrera "River Man" en direct, façon Sinatra/ Count Basie.
Cette chanson est devenue la plus connue de l'album.
Le disque sort à l'été 1969. Le Melody Maker n'apprécie guère *"ce mélange poétique de folk et de cocktail jazz"*. D'autres articles sont plus sympathiques.

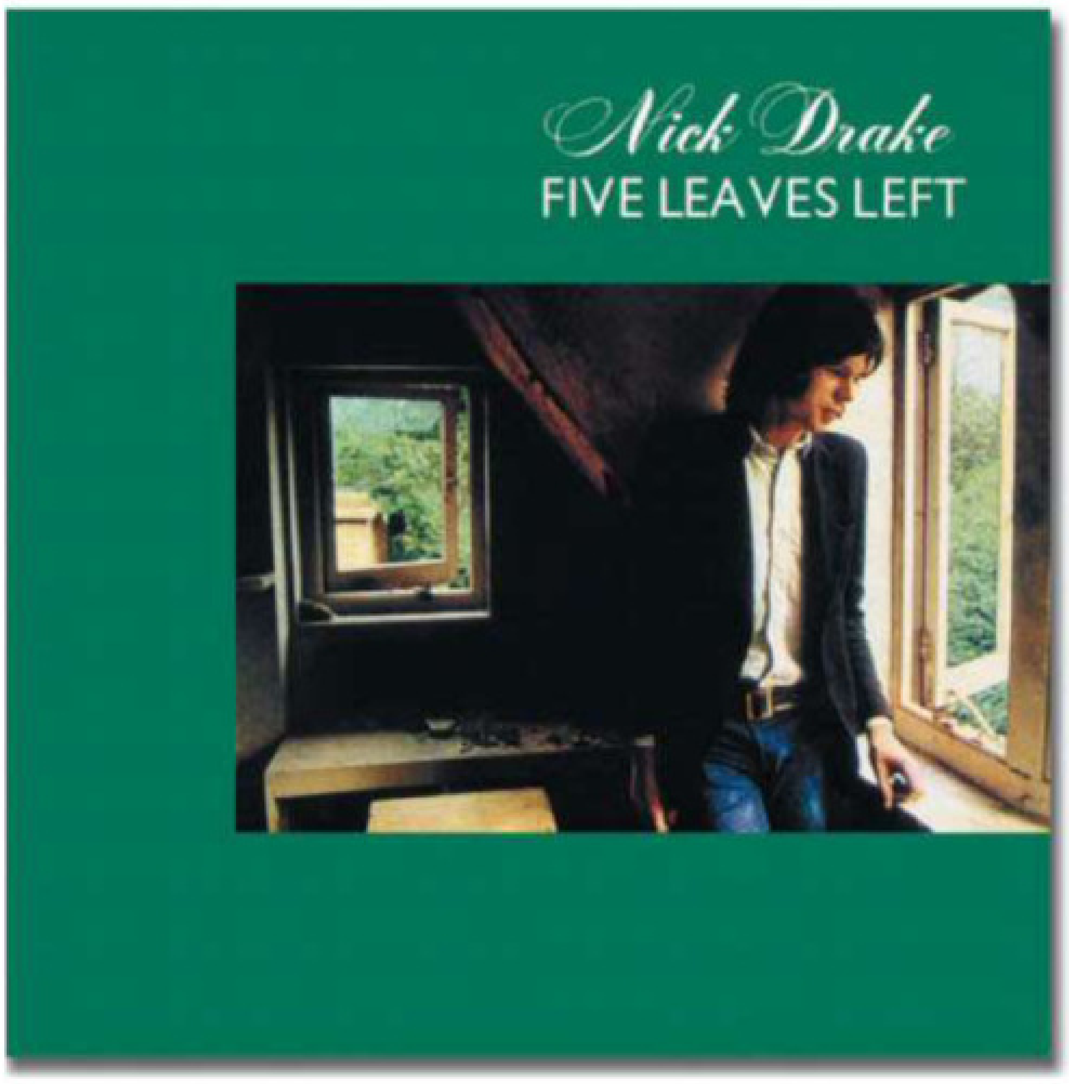
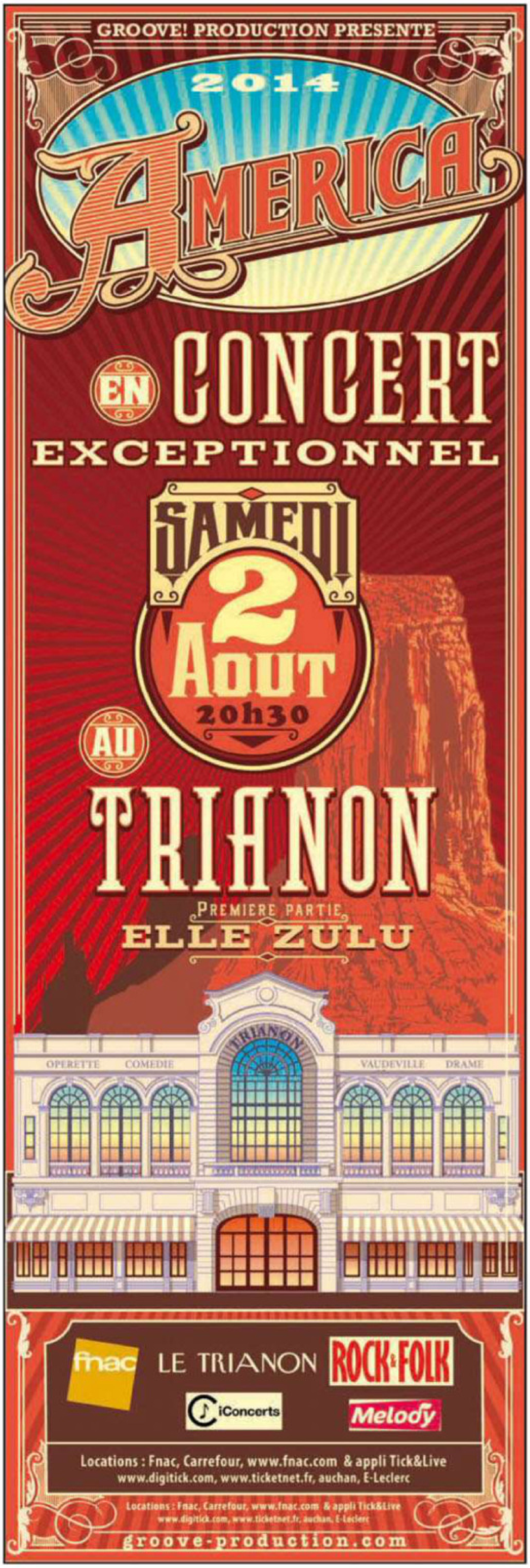


Photo DR

Aucun DJ ne s'emballe, hormis le valeureux John Peel qui diffuse l'album, un peu en solitaire. Nick Drake tente une tournée qui s'achève au bout de neuf dates en club. Il est incapable d'adresser la parole à son public, s'accorde longuement sans communiquer, vit sur scène un enfer personnel. Il n'insistera pas.
Joe Boyd s'accroche et offrira "Bryter Layter", deuxième des trois Nick Drake, qui aurait tout aussi bien pu figurer à la place de celui-ci. Mêmes arrangements somptueux, présence de John Cale émerveillé sur deux titres et un morceau qui est peut-être le meilleur de toute l'œuvre : "Northern Sky". Nouveau flop, nouveaux flips. Nick Drake est très en colère. Il fait bien son boulot. Il ne comprend pas son insuccès, lui qui ouvre son cœur dans ses chansons avec toute cette sincérité, sans le moindre cynisme. Joe Boyd repart travailler à Los Angeles et Nick Drake, un peu livré à lui-même, enregistre en deux nuits un ultime album, "Pink Moon", seul à la guitare et voix. Après sa sortie, au terme d'interminables mois de dépression, Nick Drake s'en vient vivre à Paris, sur une péniche au bord de la Seine. Il rencontre Françoise Hardy, écrit, mais sera retrouvé mort le matin du 25 novembre 1974. Suicide ou accident médicamenteux (Tryptizol) ?
Le dossier, comme chacune de ses chansons, reste ouvert.
Dans un premier temps, Nick Drake est salué par le seul Nick Kent dans un article mémorial du New Musical Express.
Culte, l'œuvre de Drake sera absolument toujours disponible et éditée.
Avec le temps, on découvre que Robert Smith, Elvis Costello, Kate Bush, Paul Weller, Peter Buck ou Tom Verlaine sont inconditionnels.
Un coffret CD, une biographie et un documentaire enfoncent le clou : Nick Drake est aujourd'hui l'archétype du musicien romantique maudit.
Sur "Five Leaves Left", "Fruit Tree", chanson prophétique, évoque la disparition du poète : *"A l'abri chez toi au plus profond de la terre/ C'est à ce moment qu'ils sauront ce que tu valais vraiment"*. A cinq feuilles de la fin... ❑

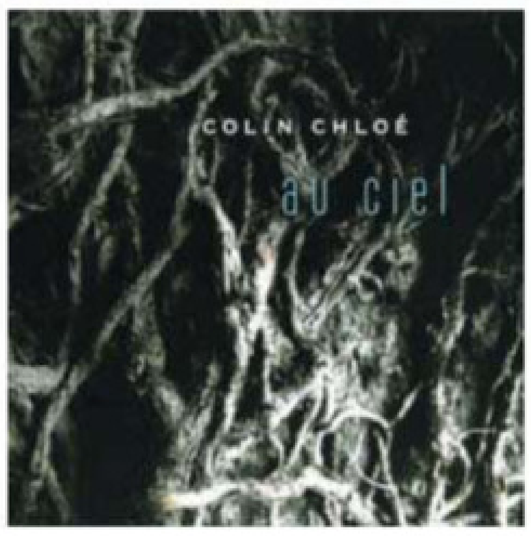


Qualité France

par H.M.

Institution punk

Faut-il rester fidèle à un genre musical quitte à se répéter, ou rechercher de nouveaux horizons au risque de décontenancer un public potentiel ? Ce dilemme ne concerne pas que les groupes autoproduits, mais il prend alors une importance particulière car eux ne peuvent pas s'appuyer



Après diverses expériences au sein de plusieurs groupes, **Colin Chloé** (de Brest) s'est lancé en solo en 2010 avec un premier essai proche de la chanson française. Pour son second album, même s'il a conservé une écriture exigeante en français, la tonalité est nettement plus rock et il a fait appel à une brochette de musiciens talentueux, dont Bruno Green et Pascal Humbert (qui œuvrent actuellement aux côtés de Cantat dans Détroit), ce qui lui a permis de soigner son parti pris atmosphérique (dans la lignée d'un Bashung) en alternant tensions et apaisements provisoires *("Au Ciel", Orange Productions/ Hasta Luego Recordings ✆ 06.87.28.47.79, distribution Avel Ouest).*

Delgado Jones & The Brotherhood est la dernière trouvaille de l'Eglise De La Petite Folie, label brestois expérimental qui cultive le mystère et la surprise créative. Ce groupe est le nouveau projet de Jacques Creignou, chanteur/ guitariste prolixe (ex-Poor Boy) qui a réuni trois autres musiciens pour s'immerger dans un télescopage d'influences où l'on croise aussi bien la pop garage ou le rock psychédélique que des souvenirs des années 80. Et le résultat de cet assemblage hétéroclite fonctionne au lieu de verser dans le n'importe quoi : l'album anglophone est touffu, déconcertant et attachant *(L'Eglise De La Petite Folie ✆ 06.62.42.08.74).*

Avec sa potion à base de rhythm'n'blues millésimé, le trio parisien **Coffee** doit faire un tabac dans les bars où il est programmé. Conçu en 2008 comme un duo batterie/ chant/ guitare par les deux leaders de Soul Finger, il s'est étoffé avec l'arrivée d'un second guitariste, ce dont témoigne l'album enregistré d'une manière roots en live et en studio : au gré de compositions anglophones originales, il célèbre avec aisance et conviction un blues-rock teinté psyché qui est porté par une voix de vieux baroudeur et des guitares affriolantes *("Hoodoo", Coffee ✆ 06.82.38.56.67).*

Punk forever : en dix ans de temps, **Guerilla Poubelle** est devenu une véritable institution du punk rock hexagonal et, à l'écoute de son troisième album, le trio énervé (où l'on retrouve les fils de musiciens des Dogs et de Gong) n'est pas prêt de se calmer : poursuivant l'aventure du rock alternatif des eighties, il cultive les brûlots combatifs, assénant des textes rebelles (et exclusivement francophones) d'une voix éraillée sur des rythmiques et des guitares trépidantes *("Amor Fati", Guerilla Asso ✆ 06.72.63.33.09, distribution Pias).*

sur des médias prêts à répercuter et populariser leurs raisons. Ils doivent donc se débrouiller seuls pour imposer leurs options artistiques et les nombreux disques qui parviennent à la rédaction (cinquante-huit ce mois-ci) reflètent la diversité de leurs choix.

Quatuor basé entre Calais et Dunkerque, **Zoe** n'a jamais dérogé, depuis ses débuts à la fin du siècle dernier, à sa passion pour un rock stoner teinté de hard rock seventies. Son troisième album (toujours anglophone) impressionne par sa puissance de frappe et s'appuie sur l'efficacité et la concision de morceaux ravageurs qui savent aller à l'essentiel et entretenir à leur manière l'héritage de Motörhead, avec une mention spéciale pour "Dusty Truck", véritable brûlot aussi pétaradant qu'impeccable *("Raise The Veil", LX/ Great Dane Records ✆ 06.84.62.49.56).*

En activité depuis 2007, **Le Skeleton Band** aime brouiller les pistes : après avoir enregistré au Kaiser Studio un premier album très garage, il s'est éloigné du rock lors de son deuxième album et largue les amarres avec ce troisième (mixé par Graig Schumacher qui officie avec Calexico) : instruments et ambiances hétéroclites, cabaret, petites pièces instrumentales que ne renierait pas Pascal Comelade, chanson mutante façon Arthur H ou bribes de chanson réaliste... Cet enchevêtrement de styles et d'influences crée un bastringue porté par une nostalgie offensive *("La Castagne", Le Skeleton Band ✆ 06.88.68.14.64).*

Le trio nantais **Faune**, en piste depuis moins de deux ans, ne manque pas d'inventivité. Si son influence première reste les Pixies, il se rapproche de la démarche d'un Dominique A pour son alliance d'une rigueur pop-rock et d'un véritable travail sur les textes, essentiellement francophones. Ce second EP six-titres revendique un aspect aventureux et mitonne la pop à toutes les sauces (musique planante, afro, electro) pour se mettre au service des chansons et d'une délicatesse vocale et instrumentale qui n'entend pas se figer dans des carcans imposés *("EP#002", Faune ✆ 06.89.34.34.32).*

Comme beaucoup d'autres groupes récents, le trio rennais **The 1969 Club** a été durablement marqué par les White Stripes. Deux ans après ses débuts, son second EP cinq-titres impose d'entrée de jeu un rock hypnotique et un parti pris garage moderne, aussi à l'aise dans les tempos plombés ("Waves") que dans les soubresauts plus toniques ("We Are Back From The Hells"), au gré d'une voix féminine fougueuse (et anglophone) bien secondée par des rythmiques et une guitare inspirées *("Ivory", The 1969 Club ✆ 05.55.85.61.44).* ❑

Beano Blues

PAR CHRISTIAN CASONI

BLIND BOY FULLER

FULTON ALLEN

1907 (Caroline du Nord) - 1941 (Caroline du Nord)

Fulton n'est pas du genre à raconter sa vie. En octobre 1938 pourtant, il chante : *"I will never forget the day they transferred me to the county jail/ I shot the woman I love"* ("Big House Bound"). Durham, capitale du ragtime blues et du tabac. Ici, tout le monde sait que cet aveugle porte un flingue. Il l'a déjà mis sous le nez d'un épicier qui lui carottait la monnaie. Cette fois, son épouse Cora Mae arrête une balle de la jambe. C'est plutôt bien visé pour un aveugle. Accident ou pas, Fulton passe par la case prison et manque son rendez-vous avec John Hammond, le célèbre producteur de New York. Hammond est descendu en Caroline du Nord pour mettre Fulton à l'affiche de son spectacle de Noël au Carnegie, *"From spirituals to swing"*. Fulton à l'ombre, Hammond signe le contrat avec cet autre aveugle, l'harmoniciste Sonny Terry. Bah, Fulton connaît déjà New York. Il avait démarré son marathon discographique en 1935 chez ARC. Tous les disques que le label a sortis sont partis comme de la pâte d'amande. Fulton regonfle le blues du Sud-Est, dont le marché avait été anéanti par la crise.

Le Sud-Est est le royaume des aveugles. Ni ses premiers maîtres, Blake et Willie McTell, ni ses deux sidemen de poids, Gary Davis et Sonny Terry, n'ont des yeux de lynx. Le petit monde de Fulton gravite autour de James Baxter Long, le jeune Blanc qui tient un One Dollar Store à Kinston, une bourgade entre Durham et le littoral. Pendant ses congés, Long programme une excursion à New York avec sa femme et sa fille. Il emporte dans ses bagages Fulton, Gary Davis et le washboarder Bull City Red. Long les débarque dans ce studio, au coin de la 113e Rue et de la 7e Avenue. La séance est supervisée par Art Satherley qui sait mettre à l'aise ces coriaces chanteurs de rue. Il leur fait porter de la bière et leur touche le bras quand l'ampoule rouge va s'allumer ou s'éteindre. Eh oui, Fulton et Gary Davis sont non voyants... Entre 1935 et 1940, Fulton enregistre à peu près 130 chansons.

Le rédempteur du Sud-Est ne joue pas l'angoisse épaisse du Delta, qui exsude de ces grandes plantations abstraites. Son ragtime blues est une inclinaison campagnarde du dixieland, et une variante masculine du vaudeville qui court les grandes cités, avec ses sous-entendus canailles (le *hokum* de Chicago). Le jeu de Fulton reste académique ("Rag Mama Rag") et désuet à dessein. On ne peut pas dire que le washboard apporte une touche futuriste, fût-il gratté par Bull City Red qui lance les crotales comme personne.

JB Long sait où il va, le washboard c'est son idée. Il est encore plus dingue de Red qu'il ne l'est de Fulton. L'année précédente, Long a emmené Red chez ARC, mais ses 78 tours se sont mal vendus. C'est Red qui a présenté Fulton à JB Long, il est son guide.

Long s'est constitué une cour de musiciens dont les sujets sont, tour à tour, vedettes et accompagnateurs : Red, Gary Davis, Buddy Moss, Floyd Council et Sonny Terry. A partir de 1938 d'ailleurs, ils forment un chœur de gospel à géométrie variable, enregistrant dans la foulée de leurs séances profanes sous le nom de *Brother George and the Sanctified Christians*. Fulton est la carte maîtresse de JB Long, très bon guitariste aux pickings allègres sur table métallique, basses volubiles ("Looking For My Woman"), voix de nez consistante au débit traînant, lointaine, comme étrangère à la chanson. Fulton est un vrai parnassien !

1937. Mayo Williams, l'agent de Decca, descend à Durham, rencontre Fulton et le débauche. Il le monte à New York avec son guide et en tire deux 78 tours. Long monte sur ses ergots en vertu d'un contrat qui n'existe pas, et ramène Fulton chez ARC pour le petit restant de ses jours. Pour se soustraire à l'inquisition syndicale qui fait rage à New York, Long et Satherley installent un studio volant dans un hôtel des environs de Columbia, la métropole de Caroline du Sud. Lors de cette séance sera gravée "Big House Bound". Re-New York puis Memphis en mars 1940, l'avant-dernière fois que Fulton pousse les portes d'un studio. Une nouvelle douzaine de titres, dont un autre gros succès : "Step It Up And Go", boogie-woogie hillbilly dans la lignée du tentaculaire "Bottle Up And Go".

Long déclarait 200 dollars de revenus pour chaque déplacement de Fulton à New York. L'Aide sociale a également eu vent qu'outre ses disques, il arrondissait sa petite pension d'invalidité en faisant la manche. En 1939, l'administration lui dépêche un médecin pour s'assurer que son homme mérite bien la misère que l'Etat lui verse. Le médecin ne repart pas déçu, il diagnostique un reliquat de syphilis, une vessie et des reins en fin de carrière. Le dernier roi indigène du ragtime blues entre à l'hosto en décembre 1940. Au milieu du mois de février 1941, il est mort. *Indigène* car après lui, le genre va se développer tant bien que mal dans le Nord, au gré des migrations vers New York. Il deviendra enfin l'une des munitions de l'explosion folk. ☙

Photo Michael Ochs Archives-Getty Images

Erudit Rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

Cher Erudit...

Je voudrais savoir ce qu'il advient de MARK HOLLIS et connaître l'histoire et la discographie de son ancien groupe, TALK TALK.

■ STEPHANE, Bossonnens (Suisse)

On parle souvent d'artistes cultes ou de musiciens mythiques entourés d'une aura de mystère en raison d'un parcours atypique, d'un basculement dans la folie, d'une retraite soudaine et inattendue ou d'une mort tragique. **Mark Hollis** fait partie de ces rares artistes qui ont stoppé leur carrière de par leur propre volonté, sans contrainte, ni obligation, après une période d'intense créativité, à l'image de Fred Neil, une des grandes figures du folk américain qui quitta New York, à la fin des années 1970, pour s'occuper de dauphins en Floride. Mark Hollis, lui, se retire après la sortie de son unique album solo en 1998, l'introspectif, magnétique et envoûtant "Mark Hollis" (Polydor UK 98), pour s'occuper de sa famille. Toutefois, un retour sur scène ou, au moins, en studio est toujours possible mais, pour l'instant, il n'est crédité que de participations à un morceau du groupe Unkle sur "Psyence Fiction" (Mo'Wax UK 98) et, en 2001, à deux titres d'un album d'Anja Garbarek, "Smiling & Waving" (Virgin Norvège 01) qui contient également un duo de la chanteuse avec Robert Wyatt.

Né le 4 janvier 1955 à Tottenham, un quartier de Londres, Mark David Hollis, chant, piano et guitare, forme d'abord The Reaction avec l'aide de son frère aîné, le producteur et manager Ed Hollis. Ce dernier a notamment produit les deux premiers albums d'Eddie & The Hot Rods, "Teenage Depression" en 1976 et "Life On The Line" en 1977, écrivant les textes de plusieurs titres tels que "Been So Long", "Do Anything You Wanna Do", "Quit This Town" et "Life On The Line". The Reaction fait paraître, en novembre 1977, un premier morceau intitulé "Talk Talk", écrit par les frères Hollis, sur la compilation "Streets" (Beggars Banquet UK 77), où figure aussi "19" des Dogs puis sort un 45 tours en juin 1978, "I Can't Resist"/ "I Am A Case", produit par Ed pour Island, deux titres très courts de garage/ power pop, surtout le deuxième. The Reaction en restera là, mais pas Mark Hollis qui, en 1981, donne le nom de sa première composition à sa nouvelle formation, **Talk Talk**, dans laquelle l'accompagnent le batteur Lee David Harris (né le 20 juillet 1962), le bassiste Paul Douglas Webb (né le 16 janvier 1962) et aux claviers, Simon Brenner. Le quatuor signe avec EMI et sort un premier single, "Mirror Man"/ "Strike Up The Band", en février 1982. La power pop est délaissée au profit d'une pop synthétique s'immisçant dans ce qu'au début des années 80 on a appelé le mouvement des *new romantics* avec Duran Duran, Spandau Ballet, Visage, Ultravox, Adam. Talk Talk adopte alors chevelures permanentées, cravates noires et larges costumes blancs. Après deux autres singles et un EP américain, le premier album est disponible en juillet 1982 : "The Party's Over", avec "Today" et la reprise de "Talk Talk" (EMI UK 82). Départ de Brenner. Talk Talk devient un trio qui s'éloigne progressivement du *new romantism* et de son décorum vestimentaire. Avec le renfort du producteur et claviériste Tim Friese-Greene : "It's My Life" avec le hit "Such A Shame" et la collaboration, qui perdurera, du guitariste des Pretenders et de Paul McCartney, Robbie McIntosh (EMI UK 84). Les compostions du duo Tim Friese-Greene et Mark Hollis

allongent la durée de morceaux alliant pop et rock progressif qui recueillent les suffrages du public et de la critique : "The Colour Of Spring" avec le succès de "Life's What You Make It" et la présence de Stevie Winwood à l'orgue (EMI UK 85). Avec le budget alloué par EMI après le succès des albums précédents, Mark Hollis, dont le nouveau look prend modèle sur Roger McGuinn des Byrds version acid rock, étale les séances du projet suivant sur une année. Le trio expérimente de nouvelles sonorités, utilisant des instruments de la musique classique, comme le basson, le hautbois, le violon et le cor anglais, et du jazz pour

un résultat magnifique mêlant ambient music, rock progressif, dans un esprit proche de celui du groupe anglais Third Ear Band, psychédélisme onirique et mystique : "Spirit Of Eden" composé de six longs titres pratiquement enchaînés (Parlophone/ EMI UK 88). Talk Talk, qui ne se produira plus sur scène, décide alors de ne pas promouvoir l'album par une tournée, ce qui envenime un peu plus les relations avec un label très sceptique quant au potentiel commercial du disque. Finalement dégagé du contrat avec EMI, le groupe, sans Paul Webb, enregistre son dernier album, dans la lignée du précédent, pour Verve/ Polydor : "Laughing Stock" (Verve/ Polydor UK 91). Talk Talk se sépare en 1992.

Compilations : "Natural History", sorti sans l'aval du groupe (EMI UK 90) ; "History Revisited : The Remixes", cette version remixée du précédent donna lieu à un procès entre la formation londonienne et le label (EMI UK 91) ; "Asides And Besides", singles, démos et remix (EMI UK 98) ; "London 1986", live (Pond Life UK 99) ; "Natural Order 1982-1991" (EMI UK 013).

Lee Harris rejoindra **Paul Webb** dans O Rang : "Herd Of Instinct" (Echo, Echo UK 94) et "Fields And Waves" (Echo UK 97). Par la suite, Lee Harris participera, notamment, aux albums de Bark Psychosis, "/// Codename : DustSucker" (Fire UK 04), de Midnight Choir, "In The Shadows Of The Circus" (S2 Records Norvège 08) et de Magnetik North aux côtés du batteur de Can, Jaki Liebezeit, "Evolver" (Inky Blackness UK 12). Quant à Paul Webb, sous le nom de Rustin Man, il enregistre avec la chanteuse de Portishead, Beth Gibbons, "Out Of Season", sur lequel on retrouve également Lee Harris (Go! Beat UK 02) ainsi que sur le live "Acoustic Sunlight" (Go! Beat UK 03).

Cher Erudit, pouvez-vous m'indiquer si JIMMY PAGE a participé au disque "Eddy In London" d'Eddy Mitchell ?

■ MICHEL *(courriel)*

Il y a toujours eu de multiples rumeurs sur les différentes participations de **Jimmy Page** à certains enregistrements dans les années 60. Avant de rejoindre les Yardbirds puis de former Led Zeppelin, le guitariste a été, très jeune, un pilier des studios d'enregistrements anglais, toujours prêt à remplacer au pied levé de jeunes musiciens trop faibles techniquement au goût des producteurs ou à participer à des albums complets. Né le 9 janvier 1944, Jimmy Page, après être resté deux ans avec les Crusaders de Neil Christian, débute comme musicien de studio dès la fin de 1962. Mais ce n'est qu'au début de l'année 1965 que Big Jim Sullivan, pratiquement tuteur du jeune Page et guitariste omniprésent des séances dans les studios londoniens, le présente à **Eddy Mitchell**. Lorsque ce dernier part à Londres pour enregistrer "Eddy In London" en 1963 (Barclay F 63), c'est donc Big Jim Sullivan qui, seul, joue de la guitare au sein des London All Stars. De même pour les albums suivants, "Panorama" (Barclay F 64) et "Toute La Ville En Parle - Eddy Est Formidable" (Barclay F 64). En revanche, Jimmy Page partage bien les parties de six-cordes avec Big Jim Sullivan sur tous les morceaux de l'album "Du Rock'n'Roll Au Rhythm'n'Blues" (Barclay F 65). Au milieu des séances pour ce disque, les London All Stars enregistrent un album sous leur nom, "British Percussion"

(Barclay F 65) sur lequel John McLaughlin tient la guitare rythmique aux côtés de Page. Celui-ci est à nouveau présent sur l'album d'Eddy "Perspective 66" avec une infernale reprise du "Satisfaction" des Rolling Stones intitulée "Rien Qu'Un Seul Mot" où la guitare arrache à la fuzz (Barclay F 65). Jimmy Page a également apporté une contribution plus ou moins audible à d'autres enregistrements d'artistes français à Londres. On le retrouve ainsi avec : Dick Rivers en 1965 pour le EP "Dick" qui contient une adaptation française du "Colours" de Donovan ("Couleurs") ; Michel Polnareff en 1966 pour les EP "La Poupée Qui Fait Non" et "Love Me Please Love Me" ; Danyel Gérard, le EP "Je N'Aime Pas Quand..." en 1966 ; et bien sûr Johnny Hallyday en 1967, pour les EP "San Francisco" (avec le titre "Psychedelic") et "A Tout Casser", et en 1968 le single "Le Mauvais Rêve". En revanche, si Page et Sullivan participent bien à l'enregistrement de "Downtown", l'énorme succès de Petula Clark en 1964, c'est Martin Stone, futur guitariste de Savoy Brown, Mighty Baby et Chilli Willi, qui tient la guitare lead.

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Necrologie

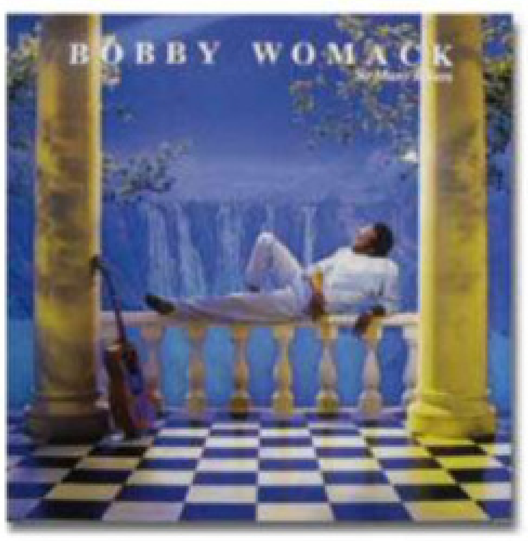
Photo Bob Gruen

BOBBY WOMACK est mort le 27 juin en Californie. C'était un des grands noms de la soul et du rock, un compositeur, un chanteur et un guitariste remarquable au destin étonnant.

Troisième enfant dans une famille de cinq garçons où la musique est omniprésente, Robert Dwayne Bobby Womack est né le 4 mars 1944 à Cleveland (Ohio). Friendly Jr (né en 1941), Curtis (en 1943), Harry (le 25 juin 1945), Cecil, (le 25 septembre 1947) et Bobby sont formés à l'école du gospel par leur père, pasteur et musicien, et leur mère, organiste. Fort logiquement, avec le soutien des parents, les Womack fondent un groupe de gospel simplement nommé les Womack Brothers. Après un premier single dès 1954, "Buffalo Bill"/ "Bible Tells Me So" sur Pennant, ils sont repérés en 1956 par Sam Cooke, qui engage également Bobby comme guitariste pour son propre groupe.
En 1962, créateur du label SAR, Cooke les incite à changer de nom, adoptant celui de Valentinos, et à délaisser le gospel au profit de la soul. Ils sortent ainsi une série de 45-tours SAR dont les versions originales de "Lookin' For Love" en 1962 et, en 1964, "It's All Over Now", écrit par Bobby & Shirley Womack, une de ses belles-sœurs. Un mois après son entrée dans le bas des charts US, "It's All Over Now" est repris par les Rolling Stones qui en font leur premier n° 1 en Angleterre. Au départ, Bobby

Womack n'était pas enthousiaste à l'idée que les Stones enregistrent sa chanson. Finalement, il s'est laissé convaincre et, après avoir reçu le chèque de droits d'auteur, il leur propose d'en écrire autant qu'ils veulent... Le 11 décembre 1964, c'est le drame : Sam Cooke est assassiné dans un motel de Los Angeles. Le label SAR est dissous et trois mois plus tard Bobby Womack épouse la veuve de Sam Cooke, Barbara Campbell, quittant les Valentinos. Le groupe continuera à se produire et enregistrer jusqu'à la mort de Harry en 1974, poignardé par sa compagne. Cecil, lui, les avait quittés en 1968 au moment de son mariage avec la chanteuse Mary Wells. Plusieurs chansons ultérieures des Valentinos seront reprises avec succès par d'autres artistes, "I Found A True Love", "Everybody Wants To Fall In Love", "Tired Of Being Nobody".
Le mariage de Bobby et de Barbara va être très mal perçu. Sam Cooke était devenu un des symboles de la communauté noire grâce à des titres comme "A Change Is Gonna Come" ou "Chain Gang", et par son implication dans le mouvement des droits civiques. Certains producteurs et artistes n'hésiteront pas à ostraciser Bobby Womack pendant de longues années. Les membres des deux familles, eux non plus, n'acceptent pas bien cette union. Bobby Womack a même droit à un cassage de gueule en règle. En 1976, Barbara et Bobby se séparent lorsqu'elle découvre que ce dernier couche avec Linda, la fille qu'elle a eue avec Sam Cooke. Après son divorce avec Mary Wells, en 1977, Cecil Womack se mariera avec Linda Cooke, née le 25 avril 1953, formant le duo Womack & Womack qui, non seulement, composera de nombreux hits, notamment pour Teddy Pendergrass et le Philadelphia Sound, mais sortira également sept albums sous ce nom dont les superbes "Love Wars" (Elektra US 83) et "Conscience", avec le hit "Teardrops" (Island US 88). De son côté, Mary Wells ira vivre avec Curtis Womack. Tout cela n'empêchera pas les Womack de participer aux disques des uns et des autres. En attendant, Bobby Womack est un compositeur et un guitariste trop talentueux pour rester sans emploi. Recruté par Chips Moman pour l'American Sound Studio à Memphis, il joue sur des disques des Box Tops, Joe Tex, Aretha Franklin, Petula Clark et autres. Il collaborera également au "There's A Riot Goin' On" de Sly & The Family Stone et à "Pearl" de Janis Joplin. Wilson Pickett soutient Womack et enregistre nombre de ses titres ("Midnight Mover").

Après trois singles, Bobby sort un premier album solo enregistré dans ce même studio en 1968 : "Fly To The Moon", avec une reprise de "California Dreamin' " des Mamas & Papas (Minit US 68). Au total, Bobby Womack sortira une trentaine d'albums, du meilleur au plus anodin, dont voici une sélection : "Communication", premier hit avec "That's The Way I Feel About Cha" (UA US 70) ; "High Contrast" en collaboration avec le guitariste Gabor Szabo, incluant "Breezin' " (Blue Thumb US 71) ; "Understanding" avec "I Can Understand It" , "Woman's Gotta Have It" écrit par Linda et Bobby, et "Harry Hippie" (UA US 72) ; "Across 110th Street" BO du film (UA US 72) ; "Facts Of Life" (UA US 73) ; "Lookin' For A Love Again", avec une nouvelle version à succès de "Lookin' For A Love" (UA US 74) ; "The Poet", avec le hit "If You Think You're Lonely Now" (Beverly Glen Music US 81) ; "The Poet II" (Beverly Glen US 84). Après "The Poet", accro à la cocaïne depuis la fin des années 70, Bobby Womack, tout en continuant d'enregistrer, voyait sa carrière s'effilocher. Ayant décroché



de son addiction, il se relance grâce à l'appui des Rolling Stones Ron Wood, Charlie Watts et Keith Richards, toujours reconnaissants envers les musiciens qui les ont influencés. D'autre part, Womack avait contribué à trois albums de Ronnie Wood dont "Now Look" en 1975, ainsi qu'à "Dirty Work" (1986) et "Voodoo Lounge" (1994), des Rolling Stones ; "Resurrection" où l'on retrouve Rod Stewart et les Valentinos (Continuum US 94) ; "Back To My Roots", un album gospel (Right Stuff/ Capitol US 99). En 2010, il est invité par Damon Albarn sur "Plastic Beach" de Gorillaz. "The Bravest Man In The Universe" produit par Damon Albarn et un titre avec Lana Del Rey (XL US 012). Avec les participations d'Albarn, Stevie Wonder, Snoop Dogg, Eric Clapton, Ron Wood, un nouvel album devrait sortir dans le courant de l'année. Souffrant à la fois d'un cancer, du diabète et d'un début d'Alzheimer, Bobby meurt un an après Cecil.
Compilation : "Midnight Mover-The Bobby Womack Collection" (EMI US 93).
PHILIPPE THIEYRE

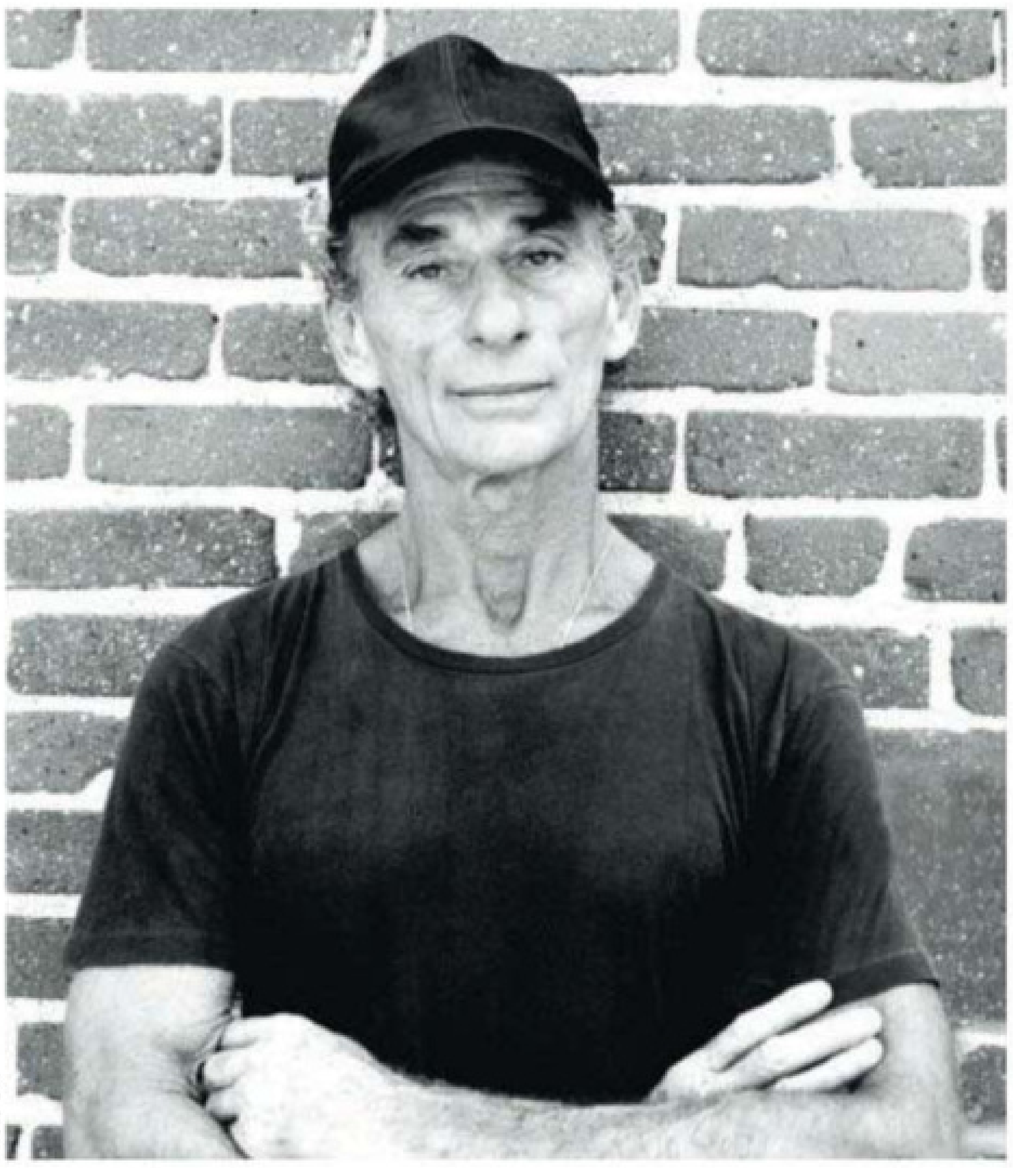


Photo DR

ALAN DOUGLAS, homme de jazz également connu pour ses publications d'albums posthumes de Jimi Hendrix, est mort à Paris le 7 juin 2014.

Alan Douglas vient de passer, le 7 juin 2014. Producteur de Hendrix et grand ami de Rock&Folk, il laisse le souvenir d'un personnage controversé, ce qui est regrettable. Au commencement, Alan Douglas est un producteur de jazz réputé, bourré d'idées (il avait réuni Ellington, Mingus et Max Roach sur "Money Jungle", 1962). Hipster grand teint, il monte sa propre structure discographique (Douglas Records) pour publier dès 1970 ce qui est considéré comme le premier disque rap de tous les temps, l'album homonyme des Last Poets. Suivent des projets de Timothy Leary, Lenny Bruce, Malcolm X.Grâce à sa compagne, qui tient une boutique de fripes hippies, il fait la connaissance de Hendrix et tente (vainement) de provoquer une séance Miles Davis/ Jimi Hendrix qui avorte, Miles réclamant 50 000 dollars au matin de l'enregistrement. En 1970, l'homme produit John McLaughlin ("Devotion"). Quand Douglas prend en charge l'héritage de Jimi Hendrix en 1975, les maisons de disques ont, semble-t-il, épuisé le filon et publié "tout ce qui restait" sur les albums "Cry Of Love", "Rainbow Bridge", "War Heroes" et "Loose Ends". Douglas va donc "fabriquer" deux albums entiers d'inédits de Hendrix, coupant, collant, remontant et surtout faisant jouer Hendrix (post-mortem) avec des musiciens de studio. "Crash Landing" et "Midnight Lightning" (aujourd'hui retirés du commerce) connaîtront un succès certain — le premier entre dans le Top Ten de 1975 — mais déclencheront une colossale bataille d'Hernani autour de la morale de l'affaire, chaque rock-critic sortant son couplet sur musique et business. Douglas ne s'excusera jamais mais, comprenant en partie la leçon, ne sortira plus que des disques certifiés authentiques (notamment l'album "Blues", les compilations "Red House - Variation Sur Un Thème" et d'innombrables concerts).
Un best of Hendrix intitulé "The Ultimate Experience" (1992) fait des chiffres colossaux. De fait, Douglas a pressenti que, quelle que soit l'époque, Hendrix resterait le nec plus ultra de la guitare électrique et il entreprend d'adapter le catalogue du disparu à la réalité contemporaine du marché, s'appuyant notoirement sur les nouveaux groupes (Red Hot Chili Peppers, RATM, etc). Il réédite donc avec succès tout le catalogue passé, avec de nouveaux visuels. Tout se gâte autour du projet "Voodoo Soup" (1995, pochette Mœbius) qui prétend reconstruire "First Rays Of The New Rising Sun" (album sur lequel travaillait Hendrix au moment de sa disparition) et sera de nouveau très controversé. Naturellement arrogant, Douglas ne se rend pas compte que Janie Hendrix (demi-sœur adoptive de Jimi), associée à l'ingénieur Eddie Kramer et à divers collectionneurs, s'apprête à lui retirer le catalogue Hendrix des mains, ce qui est fait sans coup férir la même année. Jamais retraité, Alan Douglas s'était battu pour publier une autobiographie post-mortem de Jimi Hendrix ("Mémoire D'Outre-Monde", JC Lattès) élaborée à partir d'interviews du défunt. La justice américaine l'avait également autorisé à faire "son film" autour de Jimi Hendrix et lui avait autorisé l'accès gratuit à la musique du prodigieux gaucher. Alan Douglas avait 82 ans.

PHILIPPE MANŒUVRE

VALERIE COROLLER (1964-2014)

"Egarée dans cette nuit pâlichonne, une 'European Female' convaincue s'en remet au sage Lamartine : un Etrangleur vous manque et le monde est dépeuplé. Puis, la mort dans l'âme de leur passer la corde au cou : hey, Stranglers, it's 'Time To Die'." Ainsi Valérie Coroller killait-elle softly (et avec justesse) l'album des Stranglers "In The Night" dans les colonnes de Rock&Folk en octobre 1992. De l'art de dézinguer avec amour tout en citant ses classiques. Depuis ses débuts dans le journalisme parisien en 1988 dans le jeune magazine L'Affiche, Valérie avait fait son chemin. Dans ces pages bien sûr — *"Parmi la nouvelle génération de journalistes, une seule plume féminine, celle de Valérie Coroller, qui chronique également le cinéma"*, écrivait L'Express pour les 30 ans de Rock&Folk en 1996 — mais également sur les ondes : sa voix à la discrète pointe méridionale faisait le bonheur des auditeurs de France Inter quand elle participait aux Alternatives de Laurence Pierre. Défenseuse des musiques électroniques — elle tint ici la rubrique Technodôme au mitan des années 1990 — découvreuse de talents à l'oreille affutée, chroniqueuse curieuse, Valérie était aussi capable d'offrir un supplément d'âme à la presse people, comme l'hebdo Voici dans lequel elle pigeait pour des interviews drôles et fraîches, jamais complaisantes.
On pouvait retrouver sa plume légère dans des magazines aussi variés que Vogue ou Marie Claire. Toujours parée de bijoux et d'un rouge à lèvres pimpant, elle était fière d'avoir diminuée sa conso de cigarettes et on avait plaisir à la croiser dans Paris, toujours une bonne occasion d'échanger un peu en se promettant de prendre plus le temps la prochaine fois. Il n'y aura plus jamais de prochaine fois. Valérie, qui aimait conclure ses chroniques par la formule devenue sa signature, *"Nevermind et vavavoum"*, nous a quittés d'une tumeur au cerveau à l'âge de 50 ans. 50 piges.
Non, ce n'est pas le "Time To Die".
Putain de Faucheuse.

OLIVIER CACHIN

Vrai trip

Détective Dee II : La Légende Du Dragon Des Mers de Tsui Hark

Un soir d'automne 1984, au cinéma Rex sur les grands boulevards, les 3000 spectateurs du Festival du Film Fantastique de Paris pètent un câble synchrone. Comme à une finale de Mondial. Devant leurs iris hallucinés, un film hallucinant : "Zu, Les Guerriers De La Montagne Magique". *Un Wu Xia Pian* (film d'art martiaux en costumes du 7e et 8e siècle) complètement frappadingue, montage syncopé et effets spéciaux barzingues. Un vrai trip coloré et timbré qui, quelque part, annonçait l'ère des futurs blockbusters hollywoodiens ou, pour paraphraser ironiquement le général Custer : *seul un plan de moins de deux secondes est un bon plan !* La légende *Tsui Hark* naissait donc ce soir-là en France. Les années 80-90 allaient faire ensuite de monsieur Tsui le cinéaste/ producteur le plus culte, le plus fou et le plus stakhanoviste (une soixantaine de films entre 1984 et 2004) de toute l'histoire du cinéma de genre de Hong Kong. Pourtant, à de rares exceptions près, ses délires ne furent jamais distribués dans nos salles. Pour les voir, il fallait se les procurer dare-dare en VHS. Soit par la mythique collection *HK* patronnée par Christophe Gans, soit en import via une boutique (aujourd'hui disparue) située dans le quartier chinois parisien. Là, chaque semaine, des dizaines de geeks qui ne voulaient pas suivre la masse en échappant aux beauferies françaises du moment ("Les Visiteurs", tout ça) se procuraient à prix fort toutes les productions et/ ou réalisation de Tsui Hark. De vraies drogues dures ces pelloches ! Genre "Mad Mission 3", parodie de James Bond revu par l'esprit potache de Pierre Richard ; la longue série des "Il Etait Une Fois En Chine" qui lança Jet Li comme le nouveau Bruce Lee ; "The Blade", film de sabre d'une sauvagerie jouissive où le spectateur est sans cesse balancé au cœur des combats. Ou, dans un tout autre genre, le plus posé "Green Snake", sommet de romantisme exacerbé où deux serpents millénaires se transforment en prudes jeunes filles partant à la découverte de l'amour et des sentiments.

Surnommé le *Spielberg asiatique*, Tsui Hark se sent alors pousser d'autres ailes sur ses ailes. Il part tenter l'aventure américaine avec deux *vandammeries*, certes amusantes, mais où il se retrouve coincé par les états d'âme egocentriques du Belge de fer. Revenu au pays, il signe encore un film jeté ("Time & Tide", notre film du mois d'il y a 13 ans et demi !) avant de commencer à décevoir un brin. D'abord avec une suite foutraque de "Zu" truffée d'effets numériques douteux et d'exploits héroïques gavants. Ensuite de grosses productions ("Seven Swords", "Dragon Gate"), techniquement impressionnantes, mais plus proches du cinéma à grand spectacle que de ses précédents délires psychotroniques. Comme s'il rentrait dans le rang en se testant au classicisme pompier... Et là, grosse surprise...! Alors qu'on attentait "Détective Dee 2", comme un inutile simili remake du premier (un peu pesant aux alentours, malgré quelques moments purement *tsuiharkesque*), voilà que le réalisateur rebande son Hark. Comme si, façon "Expendables", il rendait hommage à sa folie passée des années 80. Si on a un peu de mal à se concentrer sur l'intrigue (à base d'impératrice va-t-en-guerre, de jeune courtisane prisonnière et de "Guerriers De La Dynastie Tang" valeureux, pour reprendre le titre d'un des kung-fu les plus fous de l'âge d'or du kung-fu fou), on reste estomaqué de bonheur par l'inventivité permanente des séquences : combat vertigineux à flan de montagne, cheval galopant sous l'eau, bataille navale homérique à en rendre jaloux Barbe-Noire et des combats chorégraphiques si enlevés qu'on pourrait les rapprocher (comme les "Il Etait Une Fois En Chine)" des chefs-d'œuvre musicaux de la MGM. Comme si Gene Kelly avait une épée à la place d'un parapluie dans "Chantons Sous La Pluie" ! Et, surtout, clou absolu, l'apparition dantesque d'un dragon des mers d'un réalisme inouï. Des séquences qui, pour une fois, sont rendues immersives par une excellente 3D *(en salles le 6 août)* ! ❑

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Un good very bad trip

Ablations

Ablations

C'est parce qu'il a rêvé (après une nuit de beuverie !) qu'on lui volait ses reins que le Grolandais Benoît Delépine a écrit le scénario expiatoire d' "Ablations", histoire d'un pauvre gars qui tente de remettre la main sur l'un de ses deux organes vitaux qu'on lui a soustrait de force. Désirant en faire un film dans l'esprit de David Lynch, Delépine donne sa chance à un tout jeune metteur en scène de 23 ans, Arnold de Parscau, qui transcende le script en un road movie cauchemardesque. Tout au long de ce périple absurde, on croise une galerie de personnages décalés ou traumatisés par leurs parcours de vie. Tous interprétés par d'excellents acteurs comme Virginie Ledoyen (touchante en femme délaissée), le duo Philippe Nahon/ Yolande Moreau (flippants en voleurs de reins d'enfants) et, surtout, l'incroyable Florence Thomassin, quasi hypnotisante en amoureuse transie bougeant et agissant comme une mante religieuse avide de récupérer son aimé. Mais "Ablations" est également un film de réalisateur. Arnold de Parscau tente différentes atmosphères étranges, à coups de séquences *twilightzonesques* représentant les visions atrophiées de l'excellent Denis Ménochet (l'homme au rein disparu) dont le mental bascule progressivement (tout comme celui du spectateur) sous la prise constante de médicaments post-opératoires. Un good very bad trip *(en salles le 16 juillet).*

The Raid 2

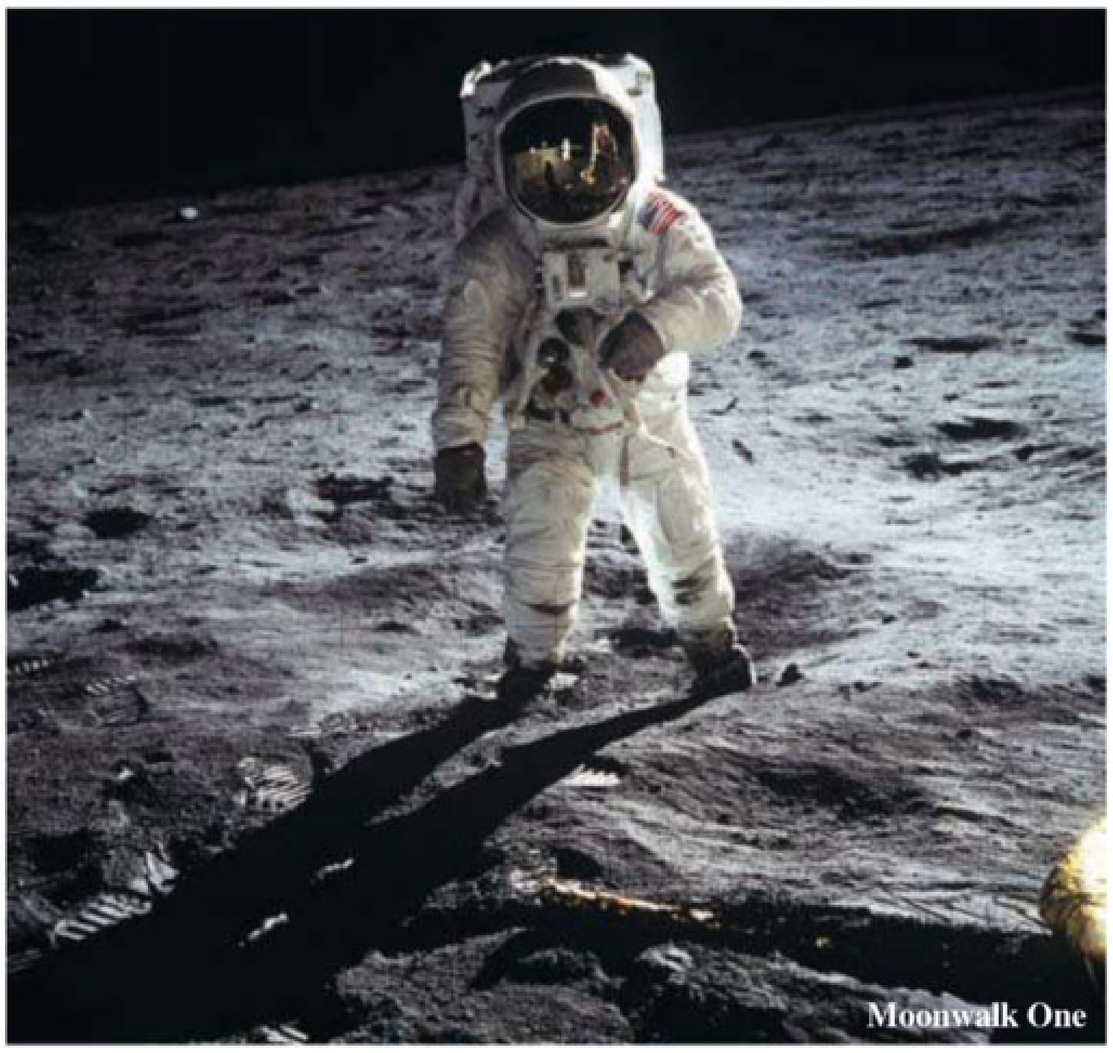
The Raid 2

Dieu sait à quel point le premier "The Raid" (film du mois d'il y a deux ans) avait été électrisant. Un mix soufflant entre le cinéma de genre hongkongais des années 80-90 et les gunfights destroy des meilleurs jeux vidéo de l'époque. L'adrénaline à son top. On attendait donc beaucoup (voire un peu trop) de "The Raid 2" toujours mis en scène par Gareth Evans, fou furieux gallois qui s'est expatrié en Indonésie pour réinventer le cinéma d'action kamikaze. Sauf que le Gareth a un peu eu la folie des grandeurs. Non pas sur l'action, toujours efficace dans sa violence teigneuse, mais dans son scénario et ses personnages qui tentent de flirter sur la noirceur des "Parrain" de Coppola. Sauf que son ambiance mafieuse, à défaut d'être captivante, est un peu longuette — le film dure 2 h 30 — et pesante. Bien tenté, certes, mais hélas un peu vain. Heureusement, il reste des séquences de bastons homériques dont — clou du film — une bataille rangée et furibarde entre détenus, à base d'os concassés et de colonnes vertébrales vrillées. Et ça fait très très très mal *(en salles le 23 juillet).*

Des Chevaux Et Des Hommes

L'Islande semble avoir la magie bien ancrée dans ses terres. Le cinéaste français Jean-Michel Roux l'avait déjà fait savoir avec son incroyable documentaire "Enquête Sur Un Monde Invisible" qui prouvait (presque) que des elfes se planquaient bel et bien au fin fond des rochers du pays de Björk. Avec "Des Chevaux Et Des Hommes", mis en scène par un cinéaste local (Benedikt Erlingsson), l'étrangeté est toujours de mise, via une série de petites histoires d'habitants d'une communauté locale dont le quotidien est transcendé par la présence continue de chevaux. Comme si ceux-ci reflétaient leur existence à la façon d'un miroir déformé. Focalisé sur le quasi-érotisme des canassons, "Des Chevaux Et Des Hommes" joue carrément le fétichisme de la crinière ondulante et des sabots marteleurs. Avec un moment totalement dingo où un homme abat son cheval à contrecœur,

Des Chevaux Et Des Hommes



Moonwalk One

Mister Babadook

puis le vide de ses tripes avant d'aller se réfugier dans son ventre pour ne pas périr de froid. Sans doute la séquence la plus culottée de toute l'histoire du cinéma islandais *(en salles le 23 juillet)*.

Mister Babadook

Et si, après Freddy Krueger, on venait enfin de mettre la main sur un nouveau croquemitaine ? C'est la question posée tout au long de "Mister Babadook", formidable premier long métrage d'épouvante de l'Australienne Jennifer Kent. Une mère de famille, qui élève son fils de six ans après la disparition brutale de son mari, voit son quotidien partir en vrille quand un mystérieux livre sorti de nulle part apparaît dans sa maison. Un bouquin dont les pages sont hantées par un étrange personnage (longues griffes, chapeau haut-de-forme et costard sombre) au charisme de suppôt de Satan. Surnommée *Babadook*, la créature des ténèbres va se mettre à hanter le môme, puis sa mère... Si "Mister Babadook" est plus qu'une bonne série B d'horreur, c'est parce qu'il joue la carte constante de l'interrogation. Et si toutes ces apparitions n'étaient que mirages ? A cause de sa dépression, de sa misanthropie et de son manque d'amour charnel, la mère n'a-t-elle pas inventé elle-même le Babadook ? Ne serait-il pas le produit de ses délires intérieurs ? En marchant sur les traces des Polanski les plus paranoïaques ("Le Locataire", "Répulsion"), le film permet à la formidable Essie Davis de se livrer à un formidable pétage de plombs digne d'Isabelle Adjani dans le "Possession" de Zulawski *(en salles le 30 juillet)*.

Moonwalk One

Cela fait 45 ans ce mois-ci que l'homme a posé ses pompes sur la Lune. Dans ce formidable documentaire exhumé de l'année 1970, on revit donc toute cette première expérience spatiale. Avec préparation, vol, alunissage, ballade poétique sur le satellite et retour au bercail. *"Déjà vu mille fois !"* serait-on tenté de dire. Oui, sauf que la magie opère encore à fond. D'une part grâce aux images d'époque (nettoyées) aux couleurs forcées qui ont une aura furieusement pop, comme si elles sortaient d'un rêve des Beatles période acidulée. D'autre part, l'homme n'étant toujours pas allé plus loin que la Lune à ce jour, ces images se découvrent aujourd'hui comme un clone étonnant d'un film de science-fiction métaphysique. Preuve avec la fin du film, quand le narrateur se permet une digression étonnante sur la place de l'Homme dans l'Univers, digne du "2001..." de Kubrick. Magie, magie *(en salles le 30 juillet)*. ❑

Retrouvez désormais les
PETITES ANNONCES
sur le site rocknfolk.com

Situé à 100 mètres du métro Bobigny pantin Raymond Queneau (ligne 5)
Les Studios NG music vous propose :
•PRISES DE VOIX • MIXAGE • MASTERING • PRODUCTION D'INSTRUMENTALES•
•PRESSAGE CD/DVD • CLIPS VIDÉO • SHOOTING PHOTO•
A disposition :
2 studios
d'enregistrements,
1 salle d'attente
(salle fumeur).
Confort optimal pour vos séances de travail. Tarifs adaptés, accessibles à tous.
Professionnels nous saurons vous offrir les conditions nécessaires pour
mettre toutes les chances de votre côté à la création de vos titres.
Tél : 06 18 10 98 95 Mail : ng.relation@gmail.com

COURS DE MUSIQUE
Pro donne cours de guitare
hard-rock blues tous niveaux, solf impro, techn med.
Premier RDV gratuit.
Contacter François - Portable : 06 60 08 77 87

PAUL ÉMILE VINYLS
100 % DISQUES VINYLES
Choix important
Achat Vente Tous styles
Import, occasions, collectors
Excellent état garanti
Disquaire Eclectique
paul émile vinyls
Tél. : 05 62 27 18 21
Lundi 14h/19h - Mardi à Samedi 11h/19h30
5 rue Temponières, 31000 TOULOUSE

Disquaire sérieux
• CHERCHE •
lots de disques vinyls
Grosse quantité bienvenue
Déplacement dans toute la France
• 06 45 48 56 53 •
Pour tout renseignement,
contacter Laetitia LALLEMAND
au 01 41 40 33 02 ou par email :
laetitia.lallemand@editions-lariviere.fr

DVD cinéma

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Potache movie

Les Hommes D'Une Autre Planète

Bach Films

C'est au cinéma culte parisien Le Brady qu'a été projeté pour la dernière fois (la première semaine de janvier 1979 en double programme avec "Le Vampire A Soif"), "Les Hommes D'Une Autre Planète".
Un nanar de chez nanar de chez nanar. Si ultime dans sa conception absurde que le film est devenu une sorte de légende urbaine. D'autant que plus aucune copie ne traînait depuis. Invisible depuis 35 ans, cette zébulonnerie ! Et puis voilà que la *chose* sort en DVD collector. Mais de quoi s'agit-il au fait ? En gros, de Martiens de la taille d'un Airbus (et dont le chef a une perruque rousse !) envahissent la terre en détruisant des villes à coups de pied (Godzilla attitude)... mais aussi à coups de gourdin ! Pour les contrer, les Terriens fabriquent (vite fait !) des robots de leur taille, bien moins élégants que les Transformers, alors qu'une statuette magique traînant dans une grotte prend vie et passe de 50 cm à 50 mètres pour exploser itou les aliens aussi belliqueux que cabots. D'où un final grotesquement apocalyptique où des figurants maladroits vêtus de costumes de carnaval se foutent sur la tronche au beau milieu de maquettes en plastique censées représenter des buildings. Le tout agrémenté d'une version française hilarante où les doubleurs, vraisemblablement sous pétard, semblent improviser les dialogues. A l'ère des effets spéciaux numériques ultra-ciselés, découvrir cette aberration des seventies made in Taiwan relève d'une certaine forme de poésie insensée.
Nul ? Certainement.
Jouissif ? Assurément.

Lord Jim

Wild Side

"Je crois que lorsqu'on connaît les écrits de Joseph Conrad, on touche à la vie", disait le grand metteur en scène Richard Brooks lorsqu'il adapta en 1965 son "Lord Jim", considéré (il est vrai, par la Fnac) comme un des cent meilleurs livres du 20e siècle. Tout comme le bouquin, le film conte le récit initiatique d'un officier de marine qui trouve une *seconde chance* (il avait fui un navire en train de couler) en participant au soulèvement d'une population malaisienne contre le dictateur local. Enorme échec public en son temps, "Lord Jim" reste pourtant un des plus puissants films d'aventure des sixties.
Où rédemption et quête intérieure viennent se mêler aux contradictions et interrogations sur la lâcheté et l'héroïsme. Où est le mal ? Où est le bien ? Vastes questions mille fois posées par de grands metteurs en scène, y compris Francis Ford Coppola qui s'inspirera à son tour des écrits de Conrad ("Au Cœur Des Ténèbres") pour son "Apocalypse Now". Au-delà de son trip existentialiste, "Lord Jim" comporte également d'impressionnantes séquences d'action au lyrisme échevelé (tempête en pleine mer, siège d'une forteresse) porté par le fascinant Peter O'Toole (le *gay-friendly* "Lawrence d'Arabie" quatre ans plus tôt) et d'autres seconds rôles imposants. Dont Eli Wallach, le *Tuco* du "Bon, La Brute Et Le Truand", disparu le 24 juin dernier à 98 ans. Le DVD collector est accompagné d'un livre passionnant sur l'histoire du film écrit par Patrick Brion (alias *Monsieur Cinéma De Minuit* sur FR3) qui connaît la filmographie de Richard Brooks comme sa poche.

Goal Of The Dead

M6 Video

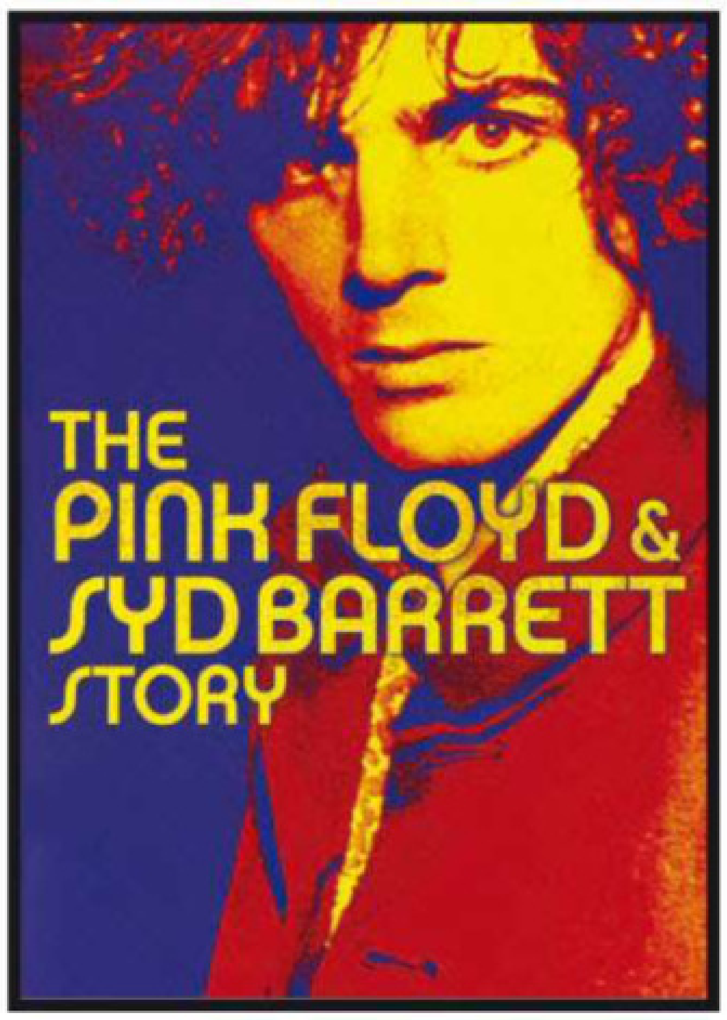
Les films à base de *"Of The Dead"* dans leurs titres font partie de la culture gore américaine depuis un bail. Genre "Dawn Of The Dead", "House Of The Dead", "Detention Of The Dead", "Call Of The Dead" ou "Dance Of The Dead". Par réaction, la France s'y met aussi. Avec un concept pour le moins original entièrement contenu dans l'accroche du film : *"1 match/ 2 mi-temps/ 2 films/ 2 réalisateurs/ 22 joueurs/ 1 ballon/ 1village entier de supporters enragés"*.
Commercialement bien vu, surtout par ces temps de FIFA. Après avoir fait son petit tour discrétos au cinéma de façon assez originale — les films durent chacun 1 h 10 et ont été projetés sous forme d'un double programme grindhouse dans quelques salles de France — "Goal Of The Dead" vient faire des siennes en DVD collector. Avec donc deux DVD. Un par mi-temps ! Et on s'amuse plutôt bien (même si on a une aversion totale pour le ballon rond comme l'auteur de ces lignes) avec ce *potache movie* assumé qui, dans ses contours, donne une image assez ironique du foot façon Jean-Jacques Annaud avec "Coup De Tête" et Jean-Pierre Mocky avec "A Mort L'Arbitre". Les réalisateurs Benjamin Rocher et Thierry Poiraud, en bon fans de cinéma déviant qu'ils sont, jonglent avec le gore/ grand public (les têtes volent sur le terrain, mais de façon bon enfant) tout en permettant à des acteurs connus et inconnus de faire leurs cabots entre les buts. Dont Bruno Salomone, très drôle dans *la* séquence du film lorsqu'il explose la tronche d'un zombie décati en quelques coups de kung-fu bien appliqués.

A Day To Kill

Seven 7

Joe Hahn, le DJ/ mixeur de Linkin Park, a composé quelques morceaux pour des blockbusters comme "Miami Vice", "Transformers 1" et "3" ou "Abraham Lincoln : Chasseur De Vampires". Et même le film d'horreur à deux balles, "Mortelle Saint-Valentin". Et puis Joe a eu des envies de passer derrière la caméra. Ce qu'il a fait en mettant en scène quelques vidéos pour son groupe, puis deux courts métrages. Et, enfin, un long : l'étonnant "A Day To Kill". Un polar B où les destinées de personnages basculent quand ils se croisent lors d'une soirée infernale. Un ado frustré qui découvre le sexe entre les jambes d'une quadra sexy désespérée par son quotidien, un père de famille exhibitionniste pris en otage par une lolita perverse qui lui fait subir les derniers outrages, un bad-guy en cavale qui se fout de se ramasser des balles dans le bide... Façon Robert Altman ou Claude Lelouch, les sorts de ces êtres humains fusent entre gunfights endiablés, parties de jambes en l'air plus ou moins consenties et courses poursuites sans fin. Sachant que les plus tordus d'entre eux ne sont jamais ceux que l'on pense, Joe Hahn livre également une sorte de conte social à la morale vaguement démoralisante. Probablement à l'image de la nouvelle dont le film est inspiré, écrite par l'acteur auteur/ scénariste Eric Bogosian, surtout connu pour avoir joué l'animateur misanthrope du "Talk Radio" d'Oliver Stone adapté également de sa propre pièce. Et où il portait déjà un regard très acidulé sur les tergiversations de ses contemporains. ❑

Imputrescibles



"The Pink Floyd & Syd Barrett Story"

Eagle

On n'est certes pas infaillibles, mais il y a des domaines et des sujets à propos desquels on n'est pas facile à berner. Syd Barrett, par exemple, et le Floyd des débuts. Lorsqu'on nous annonce la parution d'un *"nouveau"* DVD consacré, en majeure partie, à l'ange fondateur du groupe, on se méfie. Que ceux qui lisent cette rubrique depuis une quinzaine d'années ne s'emportent surtout pas : "The Pink Floyd & Syd Barrett Story" n'est *que* la réédition d'un double DVD déjà sorti en 2005, qui était lui-même celle d'un simple de 2003 dont la parution avait suivi la diffusion par la BBC du même documentaire, sans ses bonus.
Cette chronique s'adresse donc d'abord à ceux qui ne seraient pas familiers de la vie et l'œuvre de Syd Barrett (et le *early* Floyd), très bien appréhendées dans ce documentaire produit et dirigé par John Edginton, avec l'aval des trois autres membres, présents au micro dans les bonus. Le premier DVD contient donc le docu et l'interview, longue de près d'une heure, de Roger Waters. Edginton, à qui on doit également "The Story Of Wish You Were Here" de 2012, s'appesantit logiquement sur la genèse du groupe et fait parler les personnalités clef parmi lesquelles Bob Klose, guitariste qui l'a quitté en 1965, l'année de sa formation. L'histoire narrée va des balbutiements à Cambridge à la dernière *rencontre* de Barrett avec Pink Floyd, en passant par la signature du groupe avec EMI, le crash mental de Syd, sa tragique éviction, la carrière solo erratique qui a suivi et son retour à une vie végétative. Le son (5.1) et l'image (16/9) sont d'excellente facture et l'interview complémentaire de Waters est livrée dans sa version longue (alors que certaines éditions précédentes la proposaient sensiblement écourtée). Pas exactement réputé pour sa sensibilité, le bassiste à qui, pour les mauvaises langues, le pétage de plombs en règle de Barrett profita le plus — il devint ensuite, et avant que David Gilmour prenne les commandes du groupe, le principal songwriter — s'abandonne à d'assez troublantes confessions, et on en apprend pas mal sur la nature exacte de ses relations avec Syd. Le second DVD abrite les interviews des trois autres membres — Rick Wright est décédé depuis, en 2008 — et les propos de David Gilmour (interrogé chez lui, dans sa pièce à musique), qui s'étend naturellement sur son intégration, précipitée par les absences (aux sens propre et figuré...) de Barrett, sont riches d'enseignements. Le guitariste revient également sur la naissance du riff de "Wish You Were Here". De loin le plus rationnel des trois, et seul membre de Pink Floyd à en avoir toujours fait partie, Nick Mason analyse, sans langue de bois et avec une touche d'humour, le contexte et les conséquences du départ de Barrett. Très réservé de nature, Rick Wright se confie à mots dosés dans sa section et raconte que le *cramage* des méninges de Barrett est le résultat d'une absorption massive de drogues sur une très courte période, et non la conséquence de prises répétées consécutives à une quelconque accoutumance. Enfin, Robyn Hitchcock (The Soft Boys) et Graham Coxon (Blur), deux grands fans de Syd devant l'Eternel, y vont de leur hommage musical et poussent la reprise barrettienne dans ses retranchements ("Dominoes" et "It's Obvious" pour l'un, "Love You" pour l'autre). En revanche, et c'est plutôt curieux lorsqu'on sait que, généralement, les rééditions apportent toujours un plus, certains compléments de programme ont disparu par rapport au double DVD de 2005, et notamment les biographies et discographies, ainsi qu'une *timeline* et le petit quiz qui permettait, à condition de répondre correctement à toutes les questions, d'*entrer* dans les studios Abbey Road où le Floyd a (aussi) enregistré.

Elton John

"THE MILLION DOLLAR PIANO"

Eagle

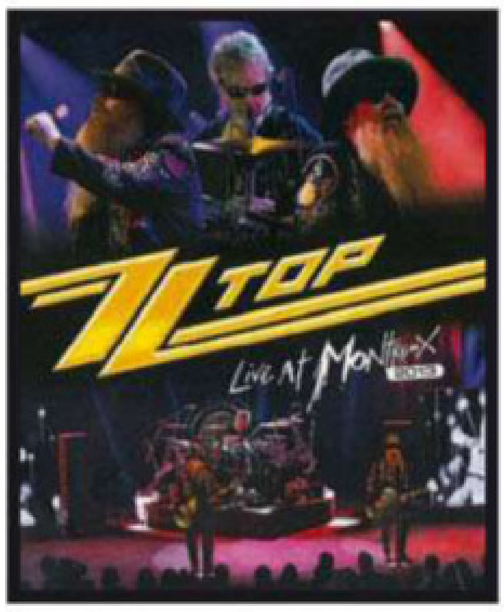
Assumons-le, on n'a pas souvent l'occasion, dans les pages de ce magazine, d'évoquer le talent et l'extravagance d'Elton John. Vieillissant, un peu épais, remplumé du haut, Reginald Kenneth Dwight dont la prochaine décennie qu'il célébrera sera la septième depuis sa naissance est devenu un *classic popper*, malgré lui et en dépit de ses excentricités. Ceux qui le rangent dans la catégorie *vieux cons* ont bien tort puisque ses derniers albums, parus depuis le début des années 2000, sont tous très écoutables et s'insèrent sans grincement dans une discographie dont, effectivement — c'est également valable pour les plus méritants de ses pairs — on préfère souvent retenir ceux enregistrés au cours des années 70. Bien conscient que ces chansons-là lui survivront, et que ce sont celles que veut entendre son public (d'un âge mûr, certes, mais en partie renouvelé grâce à des cinéastes comme Cameron Crowe qui incluent ses *hits* dans leurs bandes originales — "Tiny Dancer" dans le fédérateur "Almost Famous"), Elton John en donne pour leur argent à ses fans et notamment ceux qui ont assisté à un ou plusieurs des concerts qu'il propose, en résidences régulières, au Colosseum du Caesars Palace de Las Vegas. Filmé en HD, au milieu d'un décor kitschissime (un piano/ écran) et animé, avec Ray Cooper surplombant les autres musiciens et plutôt drôle entre les chansons, Elton cartonne encore avec ses merveilles ("The Bitch Is Back", "Rocket Man", "Your Song"...) et s'en contreficherait certainement s'il savait que, nichés dans des trous de rat, dans de sales recoins du monde, de tristes détracteurs ironisent sur son talent et son authenticité. Bande de sourds.

Jimi Hendrix

"BLUE WILD ANGEL"

Sony Music

C'est de notoriété publique : la famille de Jimi Hendrix exploite à mort le catalogue du guitariste disparu en 1970 à l'âge de vingt-huit ans. Et ça fait donc déjà quarante-quatre piges que ça dure. Le big business de ces gens repose sur les nouvelles technologies de réparation/ restauration du son et de l'image et sur l'arrivée de nouveaux supports qui, malgré leur mort annoncée, supplantent généralement les précédents et poussent le fan digne de ce nom à racheter en Blu-ray, ce qu'il a parfois déjà acquis en VHS, laserdisc ou DVD (parfois pirate...). "Blue Wild Angel : Jimi Hendrix Live At The Isle Of Wight" est la version la plus récente, la plus complète et la plus haute-fidélité — le terme est vieillot, mais convient parfaitement — du film du concert que le génie du manche à cordes donna devant six cent mille spectateurs (selon la police et les organisateurs qui tiraient sur les mêmes pétards...) en août 1970, en clôture de la troisième et dernière édition du festival de Wight. Le son, mixé par Eddie Kramer, est en stéréo et 5.1. L'option multi-angle a été étendue à la moitié des titres et la version de "Hey Joe", ajoutée au film original de Murray Lerner (interviewé dans les bonus). Donné quelques semaines avant sa mort, ce concert vaut notamment par sa combinaison de classiques — "Red House", "Voodoo Childe (Slight Return)", "Foxey Lady" (avec le fameux *craquage* de pantalon...) et de titres à paraître ("Freedom", "Ezy Rider"). Après le documentaire "Hear My Train Comin' " de 2013, "Blue Wild Angel", dont la section bonus est un véritable coffre au trésor, s'impose comme un autre must pour tous les amateurs du gratteux atomique.

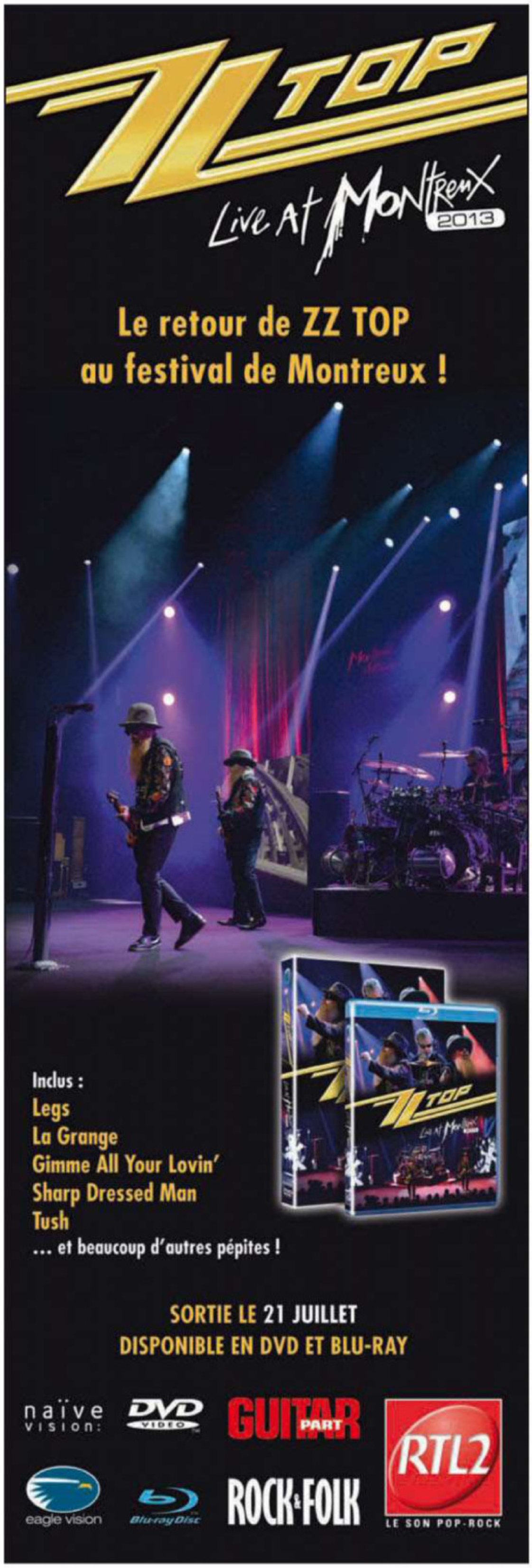


ZZ Top

"LIVE AT MONTREUX"

Eagle

Avec eux, le changement, c'est jamais. Indestructibles, imputrescibles, indémodables, Billy Gibbons, Frank Beard et Dusty Hill sévissent depuis la fin des années 60 et curieusement, à chaque concert, ils donnent le sentiment d'en avoir encore pas mal sous la pédale. Ce show bouillant filmé l'an passé à Montreux, servi en 16/9 et DTS (disponible en DVD et Blu-ray), et renforcé par de chouettes moments de causette, ne convaincra certainement pas leurs détracteurs, généralement réfractaires aux plaisirs simples que sont le blues, le boogie, le hard et le rock sudiste, mais rassasiera tous les autres pour qui ces styles sont le sel de la vie. Trois extraits de "La Futura", album le plus récent du gang, produit par Rick Rubin et encensé par la critique, égayent une setlist truffée de titres qui lui ont permis d'écouler plus de cinquante millions de disques depuis le début de sa carrière ("La Grange", "Waitin' For The Bus", "Legs"). Au milieu du spectacle, ZZ Top aligne quelques titres bluesy (et jazzy sur les bords) en présence de l'impeccable Mike Flanigin à l'orgue Hammond et Van Wilks à la guitare en rab, histoire d'honorer la mémoire de Claude Nobs, décédé plus tôt en 2013. Inutile de préciser que là où il est, le fondateur du festival, grand amateur du brassage des genres, a dû kiffer cet intermède de choix. ❑



Culte des objets

PAR HUGUES CORNIERE

Un *ringer T-shirt*, coupe fille, rare modèle issu de la série limitée *The Beatles*, fabriqué par Lee Cooper en 2006. Celui-ci est un hommage aux badges sortis aux Etats-Unis en 1966.

Coton

T-shirt

Chaque mois, notre spécialiste évoque l'histoire d'un appareil, vêtement, instrument ou bibelot de légende...

Le maillot de corps en forme de *T*, apparu aux Etats-Unis au tout début du XX^e^ siècle, est certainement le vêtement le plus universel et le plus répandu jamais créé...

L'origine du maillot de corps *marcel* — ainsi surnommé dans les années 1950 car un de ses principaux fabricants est les établissements Marcel, basés à Roanne depuis 1949 — remonte au milieu du XIX^e^ siècle, dans le quartier des Halles, au centre de Paris, où chaque matin des manutentionnaires (les fameux *forts des Halles*) déchargent des centaines de charrettes simplement revêtus d'un tricot de laine sans manches leur garantissant une parfaite aisance dans les mouvements de bras tout en gardant la chaleur sur les reins. Au début du XX^e^ siècle, la forme de ces maillots est conservée pour un sous-vêtement en coton qu'on continue longtemps d'appeler *maillot de corps*. Pendant plusieurs décennies, il reste emblématique de la France populaire, à l'image des personnages qu'incarnent Yves Montand et Charles Vanel dans "Le Salaire De La Peur" d'Henri-Georges Clouzot, en 1953.
Aux Etats-Unis, lors de la guerre contre l'Espagne à propos de l'île de Cuba en 1898, la marine américaine équipe ses combattants d'un nouveau maillot fabriqué dans du jersey de coton blanc, à manches courtes et à encolure ras du cou, qui est porté sous l'uniforme. Assez rapidement, dans les salles des machines, dans les premiers sous-marins ou lors de missions en climat tropical, les marins sont autorisés à tomber l'uniforme et à travailler en maillot de corps. Appelé *T-shirt* en raison de sa forme, ce sous-vêtement va bientôt être utilisé dans tous les domaines de l'industrie et de l'agriculture. Vite enfilé, vite nettoyé et très bon marché, il devient également le vêtement privilégié des jeunes garçons. Après la crise de 1929, c'est même le seul qu'une partie de la population américaine soit en mesure de se payer.
Adopté par les équipes de sport des grandes universités, le T-shirt devient un symbole du *All-American Boy*, conquérant et discipliné.
La Seconde Guerre mondiale et les milliers de GI qui le portent sur tous les fronts vont étendre la popularité de ce vêtement à toute la planète. Après leur démobilisation, nombreux sont les vétérans qui gardent leurs T-shirts comme vêtements à part entière.
En 1951, dans "Un Tramway Nommé Désir" d'Elia Kazan, et deux ans plus tard dans "L'Equipée Sauvage", le jeune Marlon Brando lance définitivement la vogue du T-shirt, qu'il porte d'un bout à l'autre de ces deux films.
Un des plus gros fabricants de T-shirts est une entreprise créée en 1851 par Robert Knight (1826-1912) dans l'Etat de Rhode Island, au nord de New York, dénommée Fruit Of The Loom. Au début du XX^e^ siècle, les filatures de Knight sont considérées comme les plus gros fabricants de coton au monde. Grâce à cet outil de production colossal, la confection de T-shirts se fait à échelle industrielle, et les petites étiquettes au panier de fruits vont bientôt déferler sur les chaumières américaines. Durant les années 1950, la jeunesse américaine, bercée dans une nouvelle société de loisirs et de prospérité, s'affirme haut et fort, le rock'n'roll arrive, et les baby-boomers créent leurs nouveaux codes vestimentaires. Inspiré par les bikers, le T-shirt fait évidemment partie de la garde-robe des teenagers qui le portent sous leurs *Varsity jackets* ou sous leurs blousons de cuir... Il peut se porter serré, près du corps, manches retroussées ou de manière plus cool, flottant à la ceinture et plutôt ample, mais dans les deux cas toujours blanc uni, à la rigueur gris chiné. Pendant cette décennie, en Floride, apparaissent les premiers motifs imprimés sur les T-shirts : des personnages de Walt Disney ou des publicités pour des stations balnéaires.
Durant les années 1960, les modèles préférés des teenagers et des rockers sont les *ringer T-shirts*, dont les bords de l'encolure et des manches sont composés d'un coton de couleur contrastant avec celui du maillot. Ces modèles vont avoir un gros succès jusqu'à la fin des années 1970 pour disparaître petit à petit au profit des t-shirts noirs arborant sérigraphies ou transferts des groupes du moment.
Dans les mensuels musicaux, on assiste à une véritable avalanche de pages de vente par correspondance et, à Paris, le célèbre concept store de Michel Esteban, Harry Cover, vend des tonnes de T-shirts rock.
Puis, ce bout de vêtement devient aussi un moyen de communication, on y imprime ce qu'on aime (ou pas). Désormais, des tas de boutiques d'impression sur T-shirts permettent à tout un chacun de réaliser — et de porter — à l'unité ou en série, le graphisme ou le message de son choix. ❑

Photo Hugues Corniere

ABONNEZ-VOUS

I ❤ R&F

1 an
12 numéros
+ 4 Monsters CD

60€

au lieu de 74,80€

Près de 20% de réduction

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR
WWW.ROCKNFOLK.COM

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : **ROCK & FOLK** - Service Abonnements
9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00

❑ 1 an /12 numéros **+** 4 CD Sampler pour **60€** au lieu de 74,80€ soit près de **20% de réduction.**

ROFP147A

Courriel : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ **CCP** Paris 115 915 A 020

❑ **CB** : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France métropolitaine 2014**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu'au 31/12/2014 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 5,90€, les numéros spéciaux pour 6,90€. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Video Games

PAR JEROME REIJASSE

“Elle vibre !”

MURDERED SOUL SUSPECT”, chez Square Enix, pour PS3, PS4, Xbox360, XboxOne et PC, est un thriller décapant, voire effrayant, qui navigue sur des océans de larmes et de violence et où le surnaturel dirige les débats. L’intrigue promet beaucoup : Ronan O’Connor est un flic de Salem, ex-voyou, fumeur invétéré, bourru évidemment, qui n’a pas trouvé mieux que de se faire trucider par un mec franchement désagréable et masqué en plus. Défenestré et criblé de balles, le héros devenu fantôme et coincé entre deux univers, va devoir fouiner, avancer coûte que coûte, parfois se bastonner sévèrement pour découvrir la vérité, la sienne comme celle de tous ces autres meurtres perpétués dans sa ville. Jeu noir, lugubre même, très prenant, où le moindre détail compte, “Murdered Soul Suspect” est un film dont on devient le protagoniste. Étant diminué malgré ses super pouvoirs d’ectoplasme, Ronan va entamer une collaboration avec une jeune fille médium, Joy, qui n’est pas sans rappeler un certain personnage récent d’un polar à succès... Le binôme une fois créé, l’histoire décolle vraiment et le mystère gagne en intensité. Jusqu’à faire froid dans le dos.

Moins ténébreux, plus champêtre, comment ne pas célébrer avec enthousiasme (et certes quelques sourires en coin) la sortie annuelle du jeu officiel consacré à la Grande Boucle ? **“LE TOUR DE FRANCE”**, chez Focus Home Interactive pour PS3, PS4 et Xbox360, permet de vivre de l’intérieur la plus célèbre course cycliste au monde. On choisit son équipe (toutes les plus connues sont ici représentées), on endosse son maillot (peu importe lequel, c’est toujours la classe une fois enfilé) et on accepte de se taper les étapes, anglaises tout d’abord car cette année, le Tour de France passera par Londres et sa campagne environnante — le Paris-Dakar se déroule bien en Argentine et au Chili ! — jusqu’aux contre-la-montre hargneux et aux sommets montagneux les plus cultes et hardcore. Et le plus fort dans tout cela, c’est qu’il n’est même pas nécessaire d’aimer le vélo pour adhérer à la chose. Voire recommandé. C’est presque hypnotique... On pédale, on pédale encore, le directeur sportif aboyant comme un chien enragé, le public au bord des routes hystéro comme d’habitude et on pédale, on pédale ! On veut arriver premier, peut-être pas à Paris sur les Champs, mais on veut au moins gagner une étape. La drogue la plus vicieuse du mois finalement.

Le teaser est une arme redoutable, capable de générer bien des frustrations. Le 9 septembre prochain sortira, chez Activision, le jeu **DESTINY** sur PC, PS3, PS4 et XboxOne. Un jeu annoncé comme révolutionnaire et que la communauté attend de pied ferme. Rock&Folk a pu approcher la bête. Sur fond de conquête galactique et d’apocalypse totale, on découvre un FPS complètement halluciné. On ne peut en écrire plus... La suite à la rentrée.

Les jeux vidéo seraient des créations malfaisantes destinées à corrompre et asservir la jeunesse du monde. Et la lecture serait devenue obsolète, une pratique réservée désormais aux vieillards et aux universitaires. Rires. “ANTHOLOGIE NINTENDO 64”, édité par Geeks-Line, est pourtant un bouquin passionnant, se proposant de raconter la grande aventure de l’une des consoles cultes du siècle dernier. Mathieu Manent, aidé dans sa quête littéraire par deux journalistes spécialisés, AHL et J’m Destroy, est un collectionneur obsessionnel des jeux dédiés à la N64 et a écrit moins un livre de fan pour les fans qu’une véritable épopée d’une époque aujourd’hui presque oubliée. Travail autant de geek têtu que d’historien de l’ombre, cet ouvrage costaud, exhaustif, à la fois marrant et sérieux, plein de couleurs, ravive des souvenirs formidables et plonge avec minutie au cœur d’une machine qui a fait rêver des millions de joueurs dès 1997 en France et qui a rejoint 32 millions de chambres sur la planète, tout de même. Alors, on disait : *“64 bits, c’est complètement dingue, les jeux vont tout déchirer ! Il y a même la 3D !”* ou encore *“La manette, elle vibre !”* Mario, Zelda et tous les autres fédérèrent les kids de Los Angeles à Tokyo en passant par Tourcoing et la N64, même si le plus souvent elle dort aujourd’hui dans un grenier sombre, méritait bien un hommage aussi ambitieux. Il y a tout : les témoignages des acteurs de l’époque, les jeux passés au crible, tous les jeux, même ceux qui ont finalement été abandonnés avant leur sortie, des anecdotes, plein. Les plus excités pourront même s’offrir la version luxueuse de l’ouvrage, comprenant 24 pages supplémentaires (la classique est vendue à 39,90 €, la collector à 44,90 €). Entre deux parties sur une console dernière génération, ce livre permettra aux gamers de reposer leurs pouces et de remonter le temps sans DeLorean ni champignons hallucinogènes. Obligatoire. ❑

LES VOIX DU GAOU

SUD CONCERTS

16 › 26 JUILLET 2014

STROMAE
PLACEBO
MASSIVE ATTACK
CARL COX
CHINESE MAN
CHRISTOPHE MAE
FAUVE
WOODKID
GILLES PETERSON
KENDRA MORRIS
JAMES VINCENT MCMORROW
JUKEBOX CHAMPIONS
BEAT ASSAILANT...

www.jt-crea.com

W9 fnac ROCK FOLK Coca-Cola KIA TOULON Greenroom session.fr 20 RTL2

WWW.VOIXDUGAOU.FR

Infos & résa : points de vente habituels
Groupes, CE et PMR : emmanuelle.robert@sudconcerts.net

NOUVELLE FORMULE : Portraits - Conventions - Ethno - Culture - Interviews

TATOUAGE Magazine

Spécial été
Les bons conseils

Pionnier
Martial
de Mulhouse

Interview
Andy Engel
de Kitzingen

CONVENTIONS
- Rennes
- Katmandou

Dossier Lille
Chiale baby
• Portrait Mike
Sorry mama
• Interview
Mr No et Woody

Style
Le lettering

6,50 € • N°99 • Juillet-Août 2014

HORS-SERIE POLYNÉSIE : Portraits - Convention - Portfolio - Interviews

TATOUAGE Magazine

CONVENTION
Polynesia Tatau

Les Polynésiens de l'Hexagone
• Hinarere
• Larissa
• Vatea
• Chimé
• Colla

Rencontre
Les rugbymen tombent le maillot

PORTFOLIO
Tatoués de Tahiti

Hors-série
Polynésie

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

Bande dessinée

PAR GEANT VERT

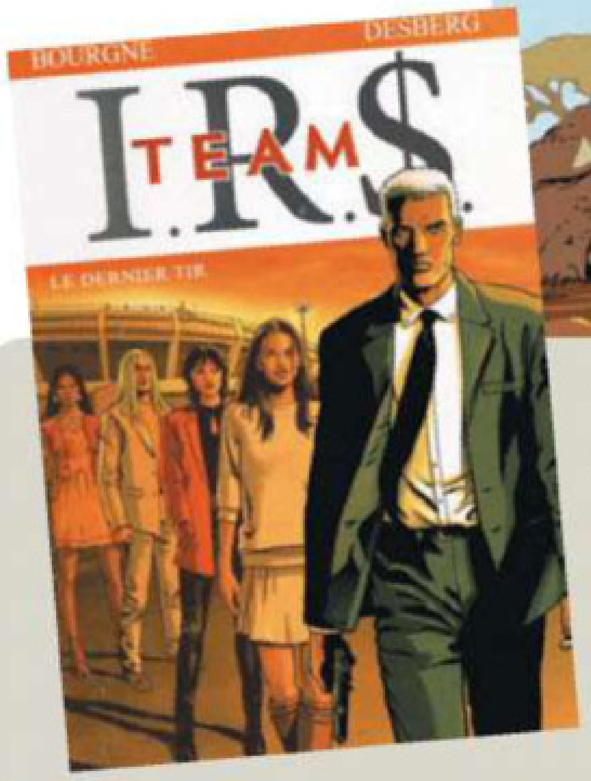
Décrochement mandibulaire ultime

Quand la Wallonie et les Flandres se réunissent à travers Herr Seele et Kamagurka, cela donne **"Histoire De La Belgique"** (FRMK), une BD à l'humour complètement absurde, décalé, grotesque et franchement génial. Grâce à ces deux trublions professionnels de l'abstrait, le bédévore en perpétuelle recherche du décrochement mandibulaire ultime va en avoir pour son argent tandis que l'histoire — la vraie ou supposée telle, en prendra pour son grade sans connaître la moindre mansuétude de la part des auteurs. Ainsi, Cowboy Henk, le narrateur et digne représentant destroy d'oncle Paul, explique à qui veut bien l'entendre au fil des pages comment la Belgique s'est faite du temps des dinosaures à nos jours en passant par Brueghel l'ancien, Rubens et... Eddy Merckx. Les lecteurs auront un choc pour la partie consacrée à l'âge du fer avec Metallica et une Flying V mais personne ne regrettera l'achat tant cette BD est l'éclat de rire de l'année.

Mike Dawson est un dessinateur écossais expatrié de longue date dans le New Jersey qui s'était fait connaître avec une BD consacrée à Freddie Mercury il y a quelque temps déjà. Avec le roman graphique **"Angie Bongiolatti"** (Çà Et Là), Dawson s'intéresse à une poignée de jeunes adultes qui font leurs premiers pas dans le monde du travail au sein d'une petite société qui édite des programmes pédagogiques pour les écoles. Le personnage d'Angie, fil rouge de l'histoire, est encore persuadé que son engagement politique à gauche toute suffira à changer le monde qui l'entoure. C'est frais, plaisant pour les personnes qui aiment lire des bulles avec énormément de texte et plein de références pointues en aparté (Arthur Koestler, tout de même). Pour les autres, le style agréable de Dawson les aidera grandement à lire cette tranche de vie sociologique sans être trop effrayé par la profondeur du sujet.

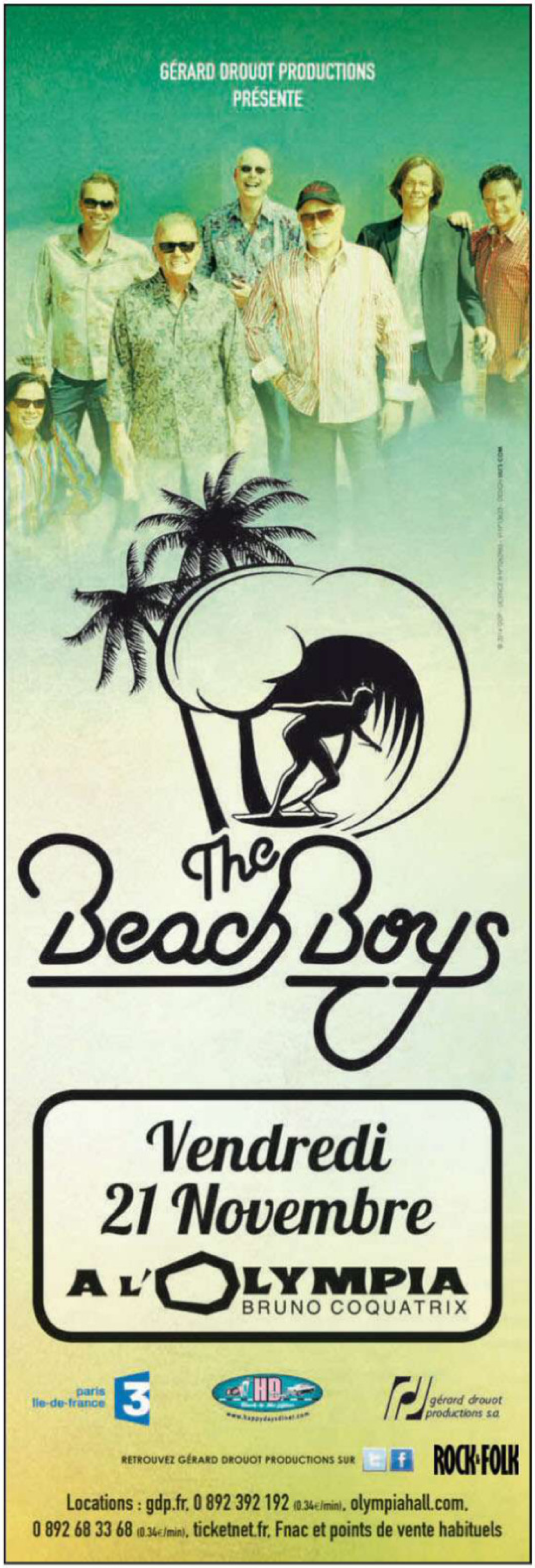
Le road movie est une affaire qui marche dans le monde des rockers. Le transposer sur du papier est un exercice un peu casse-gueule mais Loïc Sécheresse s'en sort plutôt bien avec son **"Love & Kick Boxing"** (Warum) et sa flopée de personnages déglingués jetés sur la planche façon Zep sous amphétamines. L'histoire de cette BD débute en 2011, quand l'auteur réalise les vingt-deux premières planches au cours des 24 Heures de la BD. Le style est limite saugrenu par moments mais l'idée est en marche. Plus tard, au calme, il peaufine ce trip mécanique en Ford Mustang rose fluo et développe ses personnages en quête de sauvetage du monde grâce au kick boxing. C'est totalement loufoque et c'est pour cela que c'est bon. Entre "Natural Born Killers" d'Oliver Stone et l'univers de Tarantino, il ne reste plus qu'à espérer que Loïc Sécheresse n'ait pas le permis pour éviter de le croiser sur la route des vacances.

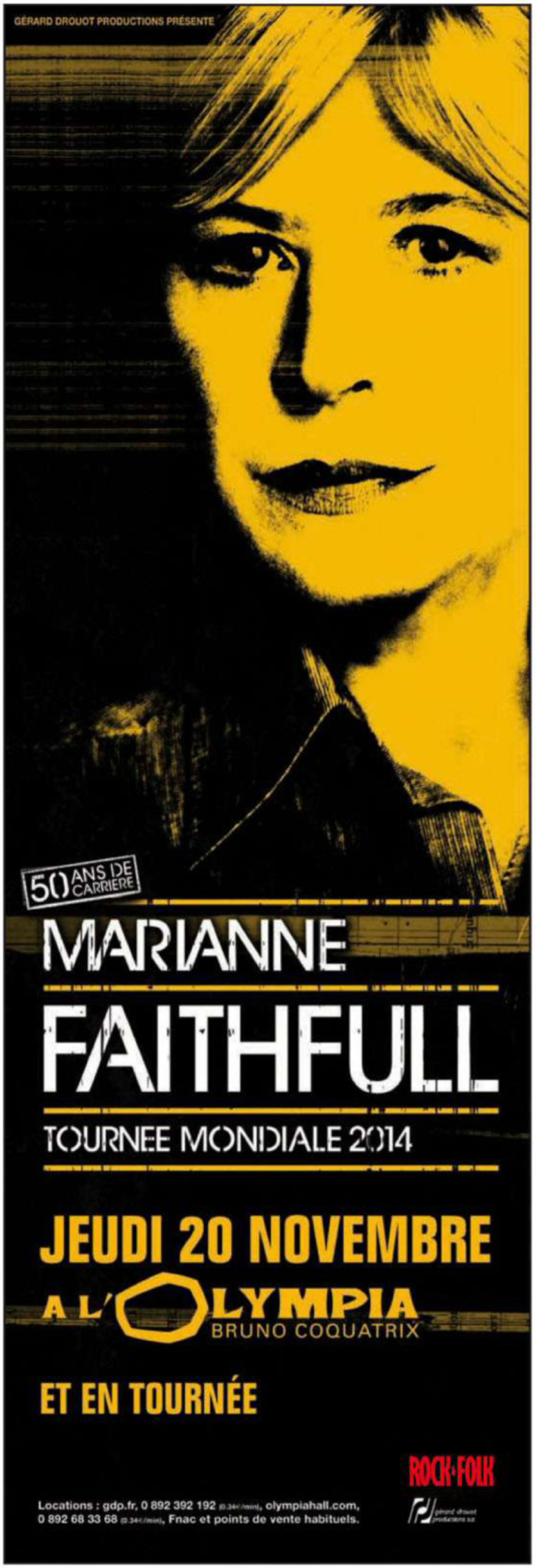
"Tourne Disque" (Le Lombard) est le fruit du dessinateur Raphaël Beuchot et du scénariste Zidrou qui concocte là une affaire assez éloignée de sa production habituelle qu'est l'élève Ducobu. L'histoire tourne autour du violoniste et chef d'orchestre belge Eugène Ysaÿe — que les duettistes n'hésitent pas à mettre en situation au Congo en 1930, peu de temps avant sa mort. Là, il fait une rencontre à travers un employé de maison appelé Tourne Disque dont la charge est d'alimenter le phonographe du maître de maison à l'aide d'une collection de 78 tours aussi impressionnante que difficile à imaginer dans les environs de Léopoldville en ces temps reculés. Au fil des pages, Ysaÿe s'aperçoit que la compréhension de la profondeur d'une œuvre musicale n'est pas l'apanage de la classe dirigeante. En gros, si dans la musique les notes noires et blanches s'accordent très bien, ce n'est pas encore le cas dans la vraie vie, mais c'est grâce à des introspections comme cette BD que les choses finiront par changer. ❑



Le gros plan du Géant

Après la Coupe du Monde, s'impose la lecture studieuse des quatre volumes de la série "IRS Team" du scénariste Stephen Desberg et des dessinateurs Bourgne et Koller (deux volumes chacun) consacrée aux magouilles du foot business. Pour simplifier, les bons sont les membres d'une équipe du Trésor américain qui traquent les fraudeurs du fisc sur toute la planète. Même s'il est difficile de s'identifier spontanément à des fonctionnaires des impôts (rires), l'histoire est plaisante, qui exploite au maximum les petits travers du sport préféré de la planète. Evidemment, le sujet est traité façon Hollywood avec top models, flingues et explosions presque à toutes les pages mais l'histoire demeure assez crédible au final.


GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS
PRÉSENTE
The Beach Boys
Vendredi
21 Novembre
A L'OLYMPIA
BRUNO COQUATRIX
paris
île-de-france
3
gérard drouot
productions s.a.
RETROUVEZ GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS SUR
ROCK&FOLK
Locations : gdp.fr, 0 892 392 192 (0.34€/min), olympiahall.com,
0 892 68 33 68 (0.34€/min), ticketnet.fr, Fnac et points de vente habituels


GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS PRÉSENTE
50 ANS DE CARRIÈRE
MARIANNE
FAITHFULL
TOURNEE MONDIALE 2014
JEUDI 20 NOVEMBRE
A L'OLYMPIA
BRUNO COQUATRIX
ET EN TOURNÉE
ROCK&FOLK
Locations : gdp.fr, 0 892 392 192 (0.34€/min), olympiahall.com,
0 892 68 33 68 (0.34€/min), Fnac et points de vente habituels.
gérard drouot productions s.a.

Scoumoune

Ne nous voilons pas la face, cher lecteur, au moment où tu liras ces lignes, tu seras ou à la plage ou en train de maudire les chanceux qui y sont. Autant te dire tout de suite que si tu comptes sur la lecture pour te remonter le moral ou te rafraîchir, ici tu vas être servi, le thème du mois te rappelant, ouais, ça rigole pas, que ta condition d'homme ou de musicien est mortelle et que la morgue ou l'oubli seront peut-être tes derniers compagnons.

Outsiders
GUY DAROL
Castor Music

Aux franges de l'oubli justement, ces "Outsiders, 80 Francs-Tireurs Du Rock Et De Ses Environs" dont Guy Darol nous dresse les portraits sont tous, à leur façon, des excentriques disparus, disparus des médias et des palmarès de leur vivant, ou déjà six pieds sous terre, ou les deux. Le principe de cet inventaire étant donc que tous les nominés n'ont jamais atteint la gloire ou si temporairement que ça ne compte plus, la plupart des noms ne vous diront rien si ce n'est tout de même quelques Tim Buckley, Syd Barrett ou Captain Beefheart dont on pourrait pinailler le bien fondé de la présence dans cette bande de seconds couteaux quoique l'occasion soit toujours bonne de rappeler leur existence et leur talent. C'est donc une sacrée brochette d'obscurs, maîtres mineurs ou prolos du showbiz qui défilent dans ces pages avec autant d'histoires improbables ou folles que de styles musicaux, même si, bien sûr, l'auteur affiche ici aussi sa faiblesse connue pour Zappa et sa bande dont du coup, pas mal de membres périphériques figurent dans cette nomenclature musicalement tout à fait hétéroclite. Mauvaise fortune, drogue, alcool, folie douce, talents limités, pure scoumoune, illusions, les raisons ne manquent pas pour expliquer ces échecs mais ces humbles destins conjugués construisent tout de même, à eux seuls, vu de leurs secondaires perspectives, une autre histoire de la musique, très loin des grandes scènes et des classements de meilleures ventes mais finalement emporté par la fougue, Guy Darol, dans un style quasiment précieux, omet parfois quelques détails ou raccourcit assez aléatoirement certaines biographies mais il réussit toutefois haut la main son pari un peu dingue d'écrire plus de 400 pages sur ces *"héros de la malchance ou du malentendu"*, petit peuple oublié de la musique à qui, seul, il rend ainsi un chouette hommage.

Le Saut De L'Ange
EMMANUEL ABELA ET BRUNO CHIBANE
Mediapop

La mort ne sépare pas vraiment un artiste de ceux qui l'aiment et "Le Saut De L'Ange", ouvrage collectif consacré à Daniel Darc, en est la nouvelle preuve. Rêvé et conçu par deux vrais fans, les éditeurs strasbourgeois Emmanuel Abela et Bruno Chibane, ce joli volume construit page après page un portrait chinois de l'artiste en ange ténébreux peut-être mais jamais déchu. Interviews du chanteur, témoignages de collaborateurs, récits de frères d'armes, souvenirs de fans touchés par sa grâce déploient élégamment un puzzle juste et touchant de l'homme et du musicien. Junkie, poète, oublié, mythique, croyant, tendre, punk, survivant, disparu, les adjectifs ne manquent pas, tous aussi contradictoires que l'artiste le fut tout au long de sa carrière mouvementée, mais s'accordent ici à lui dresser enfin l'élégiaque *but true* tombeau que son talent mérite.

Stoner Road
JULIEN HEYLBROECK
ActuSF

Il fallait bien que ça arrive, que la fusion nucléaire rock/ fiction soit tentée et c'est le petit alien, français en plus, "Stoner Road" de Julien Heylbroeck qui s'y colle. Malin et jeux de rôliste averti, l'auteur a choisi de camper son intrigue d'aventures initiatico-fantasy dans le désert, le *desert rock* étant, inutile de vous le rappeler, l'autre nom du *stoner rock*, le stoner rock étant lui, faut suivre, le fil rouge de cette machinerie, on est bien au cœur d'un dispositif construit autour du rock et en l'occurrence, rythmé par des chapitres aux titres empruntés au stoner rock et sonorisé par une BO détaillée. Orphée moderne et défoncé, le héros y cherche bien sûr son Eurydice, son Ofelia et court pour la retrouver dans les *"generators parties"*, ces fêtes ante-Coachella dans le désert californien où jouaient à l'œil dans les années 90 des groupes indie locaux comme Kyuss grâce à des générateurs, des bières et pas mal de drogues. Mêlant allégrement références mythologiques et péripéties gore, la culture stoner rock et la culture stoned tout court, saupoudré donc d'une bonne dose d'hallucinogènes, de champignons, d'ecstasy, le tout dans un décor cent pour cent américain parfaitement planté quoique peuplé de monstres dionysiaques, "Stoner Road" est le livre rock le plus dépaysant et original de la saison.

Bijou
JEAN-FRANÇOIS JACQ
L'Ecarlate

Longtemps longtemps après que les fans des Stones affrontaient ceux des Beatles, la France fut aussi déchirée par de véritables batailles rangées au sein même du monde alors étroit du rock français, celui des fans de Téléphone contre les bons, ceux de Bijou. Bijou, le plus grand groupe français pour beaucoup, Bijou au rock efficace et bien de chez nous, Bijou musicalement impeccable et pas accessoirement du tout, groupe de Vincent Palmer, notre typonazi préféré, celui qui veille ici au respect des vraies règles, notre bien aimé secrétaire de rédaction qui en fut le très brillant et célébré guitariste. Autant vous dire que tout ça nous touche tous de trop près pour prétendre à l'objectivité journalistique et que nous nous contenterons de dire que ce livre retrace à la perfection l'itinéraire trop court de cette légende française, que les nombreux protagonistes éclairent ce récit sobre et efficace qui ne donne qu'une envie, celle de réécouter Bijou et puis qu'un livre qui commence par une préface de Laurent Chalumeau et se termine sur une apparition de notre rédac chef Phil *"newlywed"* Man est bel et bien le fidèle reflet de cette belle époque envolée qu'il prétend décrire, je le sais, j'y étais. ❑

TOP TEN LIVRES MUSIQUE *(source Fnac)*

01 "Patients" GRAND CORPS MALADE (Don Quichotte)
02 "Mélancolique Anonyme" SOPRANO (Don Quichottes)
03 "Just Kids" PATTI SMITH (Folio)
04 "Led Zep Gloire Et Décadence Du Plus Grand Groupe Du Monde" BARNEY HOSKYNS (Rivages)
05 "Life" KEITH RICHARDS (Robert Laffont)
06 "Dans Mes Yeux" JOHNNY HALLYDAY & AMANDA STHERS (Plon)
07 "Renaud, Chansons A La Plume Et Au Pinceau" HERAN, VIGNOL, SECHAN (Carpentier)
08 "Et Mes Secrets Aussi" LINE RENAUD & BERNARD STORA (Points)
09 "Le Nouveau Dictionnaire Du Rock" MICHKA ASSAYAS (Robert Laffont)
10 "Une Autobiographie" NEIL YOUNG (Robert Laffont)

Photo Bruno Berbessou

ROCK&FOLK ATTENTION, COLLECTORS !

Fev 13 — 546 — 5,70 €

- The Datsuns
- Willy DeVille
- Noir Désir
- Pete Townshend
- The Jim Jones Revue

Mar 13 — 547 — 5,70 €

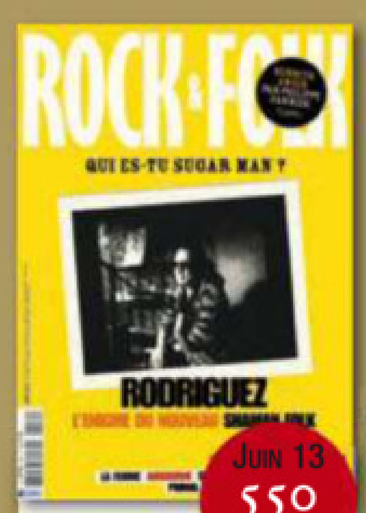
- Joe Coleman
- The Heartbreakers
- Le Stoner
- Rod Stewart
- Nick Cave

Avr 13 — 548 — 6,70 €

- Daniel Darc
- Hanni el Khatib
- David Bowie
- Jimi Hendrix
- Kevin Ayers

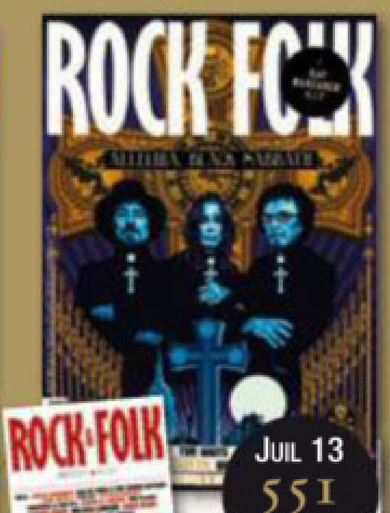
Mai 13 — 549 — 5,70 €

- Alvin Lee
- Iggy and the Stooges
- Daft Punk
- Vampire Weekend
- Shuggie Otis



Juin 13 — 550 — 5,70 €

- Tricky
- Deep Purple
- Sixto Rodriguez
- Rod Stewart
- Boris Vian



Juil 13 — 551 — 6,70 €

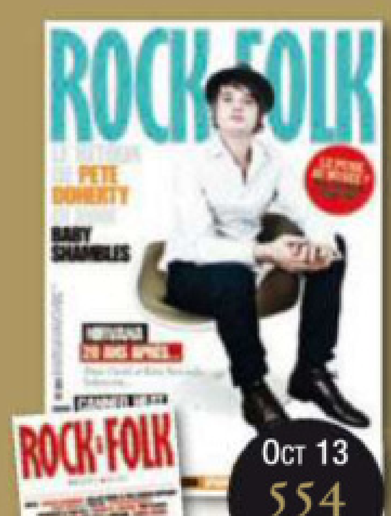
- Queens of the Stone Age
- Black Sabbath
- Natmty in black
- Miles Kane
- Ray Manzarek

Août 13 — 552 — 5,70 €

- Les festivals de l'été
- Bruce Springsteen
- Dogs
- James Trussart
- Ty Segall

Sept 13 — 553 — 5,70 €

- Les Festivals de l'été
- 22 essentiels funk
- Arctic Monkeys
- Franz Ferdinand
- The Clash



Oct 13 — 554 — 6,70 €

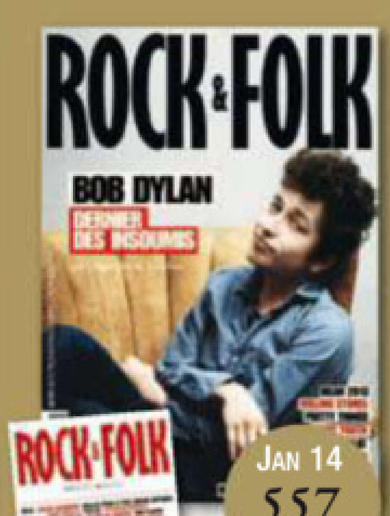
- Nirvana
- Peter Doherty
- Mgmt, Sparks
- Metallica
- Le Punk au musée

Nov 13 — 555 — 5,70 €

- Anna Calvi
- Thee oh sees
- Hawkind, Motörhead
- The Strypes
- David Walsh

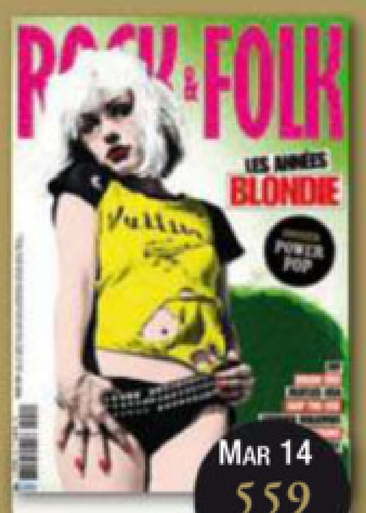
Déc 13 — 556 — 5,70 €

- Exposition Kasparian
- Lou Reed
- Jake Bugg
- Festival of Psychedelia
- Paul McCartney



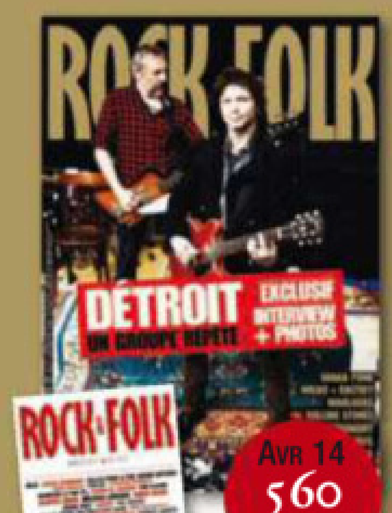
Jan 14 — 557 — 6,70 €

- Sonic Youth
- Bob Dylan
- Expo Rolling Stones
- Bomp !
- The Pretty Things



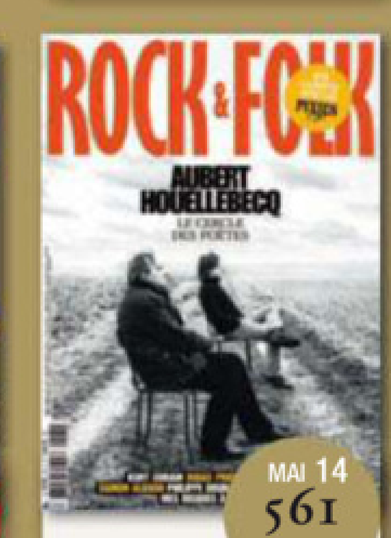
Mar 14 — 559 — 5,90 €

- Blondie
- FFF
- Brian Eno
- Beatles USA
- Skip the use



Avr 14 — 560 — 6,90 €

- Détroit
- Shaka Ponk
- Wilko + Daltrey
- Warlocks
- Rolling Stones

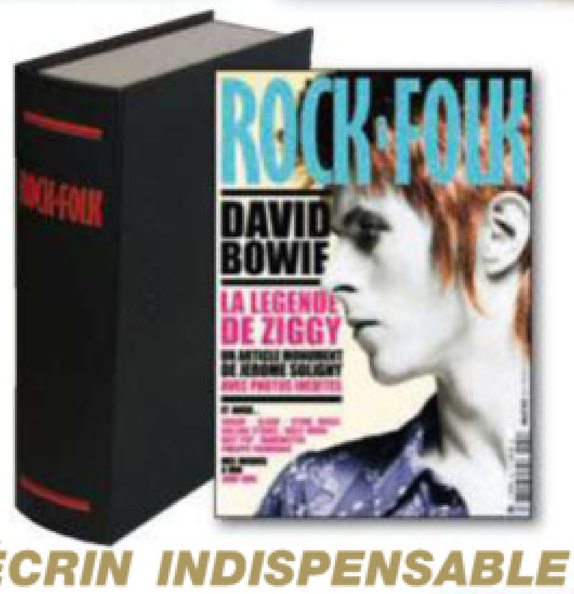


mai 14 — 561 — 5,90 €

- Aubert & Houellebecq
- kurt Cobain
- Judas priest
- Scott Asheton
- Damon Albarn

Juill 14 — 563 — 6,90 €

- Jack White
- Rolling Stones
- Jace Everrett
- Black keys
- Imelda May



L'ÉCRIN INDISPENSABLE

(peut contenir 12 n°) **20 €** + frais de port

DERNIERS EXEMPLAIRES !
Découvrez tous nos anciens n° :
www.rocknfolk.com

BON DE COMMANDE

à compléter et à retourner avec votre règlement aux :
Editions Larivière - VPC 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex

Courriel : .....@.....
Nom/Prénom
Adresse
CP Ville

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total
VROFP84	*Frais de port	
	TOTAL	

***Frais de port et d'emballage :**
1 à 2 revues : 2,60 € + 1 € par revue suppl
1 écrin : 6,80 € + 2 € par écrin supplémentaire

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse courriel. Nous contacter : 01 47 56 54 00 (non surtaxé) ou : abo@editions-lariviere.fr. Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❒

Bolides power pop

Awolnation
2 juin, La Maroquinerie (Paris)
Un synthé nasille *"A-wol-na-tion"* dans le noir. Boum, lumières ! "Guilty Filthy Soul". Balance tunnel punk, apocalypse pop. Pas de basse, un synthé riffeur, un batteur charcutier, une, deux, voire trois guitares selon les titres. Aaron Bruno et ses trois hommes s'emballent dangereusement, ils ont besoin d'écumer le premier jus. Ils font le point sur une chanson d'amour ("All I Need") et repartent dans un assaut hard grunge qu'Aaron pousse d'un gosier phénoménal. Une piscine de sueur plus tard, les rappels : "Burn It Down", recommandé pour les suicides par infarctus. Puis l'hymne "Knights Of Shame" s'achève sur un public détrempé qui ramasse les anges morts à la pelle, et les drones foudroyés.
CHRISTIAN CASONI

Détroit
2 juin, La Cigale (Paris)
Grosse affluence de quadras pour l'un des premiers concerts de Détroit sur la Capitale. Entouré de quatre musiciens haut de gamme (dont Pascal Humbert ou Bruno Green), Bertrand Cantat, très décontracté, peut vérifier en deux heures de temps que sa cote de popularité demeure au plus haut. Mais sa nouvelle mouture musicale est victime d'une schizophrénie aiguë : électrifiés et revivifiés pour les besoins de la scène, les morceaux de Détroit peinent à imposer leurs climats entre deux eaux (malgré de belles réussites comme la parenthèse groovy de "Sa Majesté" ou le duo folk-blues dépouillé sur "Droit Dans Le Soleil") car ceux-ci sont continuellement confrontés au répertoire de Noir Désir qui constitue près de la moitié du concert et déchaîne le public. Et il ne s'agit pas de fonds de tiroir mais de morceaux emblématiques ("Tostaky", "Lolita Nie En Bloc", "Le Vent Nous Portera"...) repris en faisant scander les refrains par la foule, dans une ambiance karaoké bien éloignée du sentiment d'urgence qui les caractérisait. Un peu comme si Mick Jagger avait monté un nouveau groupe pour interpréter les hymnes des Rolling Stones...
H.M.

Jo Dahan
4 juin, Boule Noire (Paris)
Pour son premier concert, l'ancien bassiste de La Mano Negra a amené la bande de fines lames qui a participé à l'enregistrement de l'album : deux choristes dont France Cartigny, et trois musiciens émérites, parmi lesquels Richard Kolinka (ancien batteur de Téléphone) fait des prouesses rythmiques et assure le show. Jo, qui a toujours œuvré à côté d'un chanteur, que ce soit Manu Chao, Didier Wampas ou Gaëtan Roussel, assume son nouveau positionnement central avec bonhomie et évite avec raison de se lancer dans des paris vocaux risqués, pour privilégier l'impact instrumental d'une formation qui dépote avec un plaisir évident un rock'n'roll rentre-dedans et contagieux.
H.M.

Ty Segall
Man Or Astroman?
Coachwhips
6 juin, Grande Halle de la Villette (Paris)
La soirée débute par un attroupement au pied de la scène : Coachwhips joue là, entouré de fans en transe. Sur l'écran, on aperçoit ce furieux de John Dwyer, guitare sous le menton, mitraillant son garage primitif. Ces 25 minutes musclées sont une formidable mise en jambes avant Man Or Astroman?. Perdus de vue depuis des années, ces allumés amateurs de surf music et science-fiction sont devenus plus carrés et moins tout fous. Leur set est efficace, mais c'est lorsqu'ils rejouent d'anciens titres, truffés d'effets de série Z, que le charme opère. Ty Segall n'a pas ce souci. Dès les premières notes pesantes de "Wave Goodbye", on sait qu'on va passer un très grand moment. Ty et son groupe se promènent sans effort entre les genres, passant du psyché au glam revu et corrigé, affûtés, complices, ravis d'être là. En rappel, une reprise de "Motörhead" achève de foutre le feu à cette Grande Halle, plus du tout glaciale l'espace d'une soirée intense.
ISABELLE CHELLEY

The Growlers
6 juin, Flèche d'Or (Paris)
Mauvaise nouvelle : ce soir, les Growlers ne joueront aucun morceau de "Chinese Fountain", leur nouvel album dont la sortie est prévue cet automne et qui permettrait aux Californiens de franchir un cap, si l'on en croit la presse yankee. Le chanteur tatoué Brooks Nielsen s'étant blessé quelques jours plus tôt en *stagedivant* à Barcelone, il monte sur scène en fauteuil roulant. Quelque part, ce handicap heureusement passager ajoute au côté déglingué du *Beach Goth* des Growlers, lesquels balancent avec flegme leurs belles complaintes surf devant une salle comble et acquise à leur cause : "Drinkin' The Juice Blues," "Someday", "People Don't Change Blues", "Humdrum Blues" ou encore "One Million Lovers". On a rarement aussi bien décrit la monotonie mortifère des banlieues de la Californie du Sud.
OLIVIER RICHARD

Alice Cooper
8 juin, Festival Art Rock (Saint-Brieuc)
Programmé sur la grande scène entre François & The Atlas Mountain et Fauve, Alice Cooper avait tout de la mouche dans le lait en cette soirée de clôture d'un festival breton trentenaire et incontournable. Mais comme à son habitude, le vieux squale a fait l'attraction en étalant sa science de showman au catalogue increvable et en secouant dans le sens des plumes un public de hipsters qui ne s'attendait pas à tant. Entre chiens et louve (entouré de son équipe gagnante — Roxy et Panagaris aux guitares, Garric à la basse...), en configuration festival (un set ramassé) mais avec tout l'attirail et le casting d'horreur (la guillotine, Sheryl — son épouse — dans le rôle de l'infirmière psychopathe), le Coop a mieux qu'assuré. La gorge enflée de refrains heavy pop à faire pâlir d'envie les bateleurs du même soir ("Under My Wheels", "Ballad Of Dwight Fry", "I'm Eighteen") et n'hésitant pas à farfouiller dans son répertoire récent ("I'll Bite Your Face Off", "Feed My Frankenstein"), il a remonté, avec sa générosité légendaire, les bretelles de l'histoire sans fin qu'est devenue la sienne. Juré craché dans la loge ensuite, il se reposera sur ses lauriers lorsqu'il sera mort.
JEROME SOLIGNY

Portugal. The Man
10 juin, Le Trabendo (Paris)
Moins d'un an après son dernier passage par l'ex-capitale de la Gaule du nord, Portugal The Man dont le prochain album, comme le précédent, devrait être mitonné avec Danger Mouse, est revenu dégoupiller en public (de plus en plus nombreux) sa pop fluorescente, et a confirmé qu'il restait le secret le mieux gardé d'une industrie qui préférerait mourir que se rendre à certaines évidences. Faisant la part belle aux extraits de ses deux plus récents opus ("Modern Jesus", "Creep In A T-Shirt", "So American", "Sleep Forever") et dans un contexte hostile à la musique inventive, le groupe basé à Portland trace sa route à la machette et grappille des fans à chaque virée. A l'énergie du cœur en live, et boosté par un talent sans équivalent nulle part, Gourley, Carothers et les autres ont le droit d'y croire. Et nous itou.
JEROME SOLIGNY

The Who
14 juin, Hurtwood Park Polo Club, Surrey (Angleterre)
Cap sur la campagne anglaise pour un concert caritatif au club de polo que Kenney Jones, batteur émérite des Small Faces et Faces, a pu acquérir grâce au pactole amassé durant ses quatre années avec les Who entre 1979 et 1982.

Alice Cooper

Photo Martial Morvan

La raison : une réunion historique avec Roger Daltrey et Pete Townshend pour la première fois depuis Live Aid en 1985 et les Brit Awards de 1988. Etant donné le reste de l'affiche avec, entre autres, les majestueux Procol Harum et un Jeff Beck plus virtuose que jamais, les Who ne sont pas là pour rigoler et frappent d'entrée un grand coup avec "I Can't Explain", "Substitute" et "The Kids Are Alright", même si Daltrey se fend la pêche après avoir rattrapé tout juste son micro et lorsque Townshend dit "that's quite enough of it, thank you" au lieu de conclure "Pinball Wizard" avec un solo dont il a le secret. Il s'en fend d'un mémorable et de quelques moulinets durant "5.15" propulsé par une section de cuivres punchy à souhait. Les Who ignorent les deux albums studio enregistrés avec Jones mais le rappel, un rare "It's Only Rock'n'Roll (But I Like It)" avec tous les invités de retour sur scène s'avère plus qu'idéal puisque le batteur a joué sur l'original des Stones créé dans la demeure de Ronnie Wood dont Townshend est désormais le proprio. De bon augure pour les Who qui célèbreront l'an prochain leur 50e anniversaire.

PIERRE PERRONE

Photo Marion Ruszniewski

Against Me!

Villa Aperta

18 au 21 juin, Villa Médicis (Rome, Italie)

Des échafaudages métalliques, des rampes de lumière, des cars de régie son et vidéo, tout cela au beau milieu des paisibles jardins de la Villa Médicis à Rome, vénérable institution où s'illustrèrent Berlioz et Debussy, quelle abomination ! Certes, en 1968 et à l'invitation de Stash, fils du peintre Balthus qui dirigeait l'institution, les dénommés Keith Richards, Mick Jagger et Marianne Faithfull y ont séjourné et gobé quelques acides avant de déambuler hagards dans la ville. Mais l'outrage est d'une autre ampleur en ce mois de juin 2014 où, cinquième édition du festival Villa Aperta oblige, des étoiles de l'electro comme Jackson, Brodinski, The Hacker et Gesaffelstein déchaînent leur vacarme répétitif proprement infernal. Ce festival, initié par le directeur Eric de Chassey, commissaire de l'exposition Europunk à la Cité de la Musique, fait heureusement aussi place au rock et à la pop (Cheveu, Ramona Lisa, etc) et a permis d'apprécier les charmes néo-spectoriens surannés des Au Revoir Simone, fameux trio féminin de Brooklyn dont l'usage des boîtes à rythmes et synthétiseurs est toujours au service d'une écriture pop typique des années 60. Pendant leur concert, Eric de Chassey, qui a pourtant d'autres chats à fouetter, nous confie : *"Je les préférais autrefois, là elles ont un peu grossi leur son."* Ce qui nous rassure. La fin de son mandat approche dangereusement mais une nouvelle et prometteuse carrière de rock-critic s'offre déjà à lui.

ERIC DAHAN

Oui Oui

19 juin, Silencio (Paris)

Oui Oui au Silencio ! Reformation potache ou vrai retour ? Derrière sa batterie, Michel Gondry lance amusé : *"On est un groupe de reprises de Johnny. Notre chanteur n'étant pas disponible, alors on joue nos morceaux !"* En réalité, Etienne Charry, Nicolas Dufournet et Michel rejouent par plaisir, ensuite advienne que pourra... Devant la scène se presse une foule de fans et d'amis comme le président de Groland, Fifi Chachnil et Luz. Nos bolides power pop enchaînent, "La Ville", "Ma Maison", "Les Cailloux", quelques savoureux incunables et trois nouveaux titres. C'est bon mais trop court. Prions pour la réédition de leurs deux introuvables disques.

JEAN-EMMANUEL DELUXE

Against Me !

24 juin, La Maroquinerie (Paris)

Quel bonheur d'assister à un concert de punk rock qui propose autre chose que quatre piliers de pub sur le retour incapables d'enchaîner trois accords sans partir en vrille. Les Against Me! sont là pour déglinguer la Maro et ils le font particulièrement bien. Certaines personnes éclairées dans l'assistance affirment même qu'ils n'ont pas été aussi bons depuis pas loin de dix ans. Il faut dire que Laura Jane Grace y met du sien. La setlist est généreuse et brasse anciens et nouveaux tubes sans le moindre temps mort. Tout est envoyé pied au plancher, avec panache et assurance. Le public, conquis de la première à la dernière note de rappel (dantesque), reprend avec enthousiasme chaque refrain, chaque chœur, anticipe chaque break et vient jouer sur les terres des plus véhéments fans d'Iron Maiden en terme d'investissement. On en ressort claqué, suant, retourné, la jubilation est totale. On comprend que Springsteen soit fan, il a trouvé dans les Against Me! son équivalent, dans leur genre.

JONATHAN HUME

Jimmy Cliff

28 juin, Barrière Jazz Festival (Lac d'Enghien-les-Bains)

Traditionnelle clôture d'un festival éclectique, le concert gratuit sur le lac d'Enghien accueillait sous la pluie l'un des derniers géants jamaïcains des sixties, l'auteur de "The Harder They Come" et "You Can Get It If You Really Want". La garantie d'une heure trente de groove solide avec un medley antimilitariste ("Afghanistan" et "Vietnam") et les chansons qui font danser les familles ("Hakuna Matata", "Reggae Night"). Un groupe solide et un public présent malgré les trombes d'eau. A 66 ans, Jimmy a toujours le feu du reggae.

OLIVIER CACHIN

Elvin Bishop

28 juin, Talant (Côte-d'Or)

L'opiniâtreté de quelques blues fans bourguignons aura permis ce petit miracle : le tout premier concert français d'Elvin Bishop. Salopette en jean, chemise à carreaux vert et blanc et Gibson ES-345 rouge, le co-fondateur du Paul Butterfield Blues Band (1963), excusez du peu, a offert deux heures fidèles à sa légende, désopilant et généreux. A le voir gambader dans la salle des fêtes de cette ville de l'agglomération dijonnaise, s'asseoir sur les cuisses d'une dame interloquée et poursuivre son solo, on en oublierait combien sa *feel good music* est singulière, gumbo subtil de Chicago blues, southern rock, zydeco, soul, et ses arrangements exquis — qui pour rivaliser avec les lignes de guitares harmonisées de "Travelin' Shoes" ou "Calling All Cows" ? Un plaidoyer à lui tout seul pour la vitalité de sa génération, qu'on espère revoir sur une scène française avant 50 ans.

BERTRAND BOUARD

Jack White

29 juin, Olympia (Paris)

Après avoir vu en ligne la prestation impressionnante de Jack White au festival de Glastonbury la veille de sa première date parisienne, on se demandait si notre homme aurait l'énergie pour livrer la même charge à l'Olympia. On avait tort de douter. Devant une salle bondée et chauffée par le trio cinglé The Amazing Snakeheads, Jack White déroule, impérial, une setlist brassant les grandes étapes de sa carrière. Excepté le Dead Weather, réservé au public irlandais quelques jours plus tôt, tout y passe. Le public est ravi. En observant cette ultime rock star diriger ses musiciens comme un chef d'orchestre, contrôler la foule dans une économie de mots presque totale, afficher une telle assurance dans son art, on se souvient qu'il y a quelques semaines à Nashville, il confiait avoir beaucoup observé les grands anciens tels que Jerry Lee Lewis ou Chuck Berry. Il a visiblement bien retenu leurs leçons et confère à son show des allures de grand spectacle à l'ancienne. Vintage, certes, mais jamais passéiste. Simplement rock'n'roll. Seule ombre au tableau : le son de guitare, étrangement en retrait. Dommage car, avec un peu plus de puissance dans les riffs, c'était le concert parfait. Le lendemain, Jack White est de retour à l'Olympia et sa setlist s'étoffe encore d'une demi-douzaine de titres. Ce type est increvable. Et tant mieux car on a besoin de lui.

JONATHAN HUME

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

Paris

JUILLET

★ 15 JUILLET

Herbie Hancock et Wayne Shorter (Olympia) ● **Pierre Henry** (Carreau du Temple) ● **Taj Mahal Trio et Pura Fé** (Cabret Sauvage) ● **Take 6** (New Morning) ● **Trash Talk et Lodges** (Espace B)

★ 16 JUILLET

Blank Realm et Inigo Montoya (Glazart) ● **Pierre Henry** (Carreau du Temple) ● **Moriarty et Christine Salem** (Cabaret Sauvage) ● **San Firmin** (Point Ephémère)

★ 17 JUILLET

Brooklyn Funk Essentials (New Morning) ● **Buvette, Judah Warsky, Juan Trip et Flavien Berger** (Trabendo) ● **Pierre Henry** (Carreau du Temple) ● **Kyoka, Orphan Swords, Kaumwald et Tripalium DJ** (Glazart) ● **Nach, Arthur Beatrice, Mo et Julien Doré** (parvis Hôtel de Ville) ● **Radio Elvis** (Bercy Village) ● **Shannon Wright** (Nouveau Casino)

★ 18 JUILLET

Arthur H, Emily Loizeau, Two Bunnies In Love, Glass Animals et Gaëtan Roussel (salon et parvis Hôtel de Ville) ● **Pierre Henry** (Carreau du Temple) ● **Molly, Dyed Soundorom, Margaret Dygas et Fumiya Tanaka** (Cabret Sauvage) ● **Johannes Volk, Cuthead, Leonid, Johannes Albert, Dynamodyse & More** (Glazart)

★ 19 JUILLET

Alien Rain, Ton Joyce B2B Giide, Sina, Murat Tezpeli, Lucreztio, Roger 23, Keumel et Kermit Dee (Glazart) ● **Jeanne Cherhal, Moodoïd, Mademoiselle K et Casseurs Flowters** (salon et parvis Hôtel de Ville) ● **Pierre Henry** (Carreau du Temple)

★ 20 JUILLET

Beaugotha (jardin du Luxembourg) ● **Nosfell, Melanie de Biasio, Kid Wise, Mina Tindle, Gregory Porter, Ben l'Oncle Soul and Monophonics et Bernard Lavilliers** (salon et parvis Hôtel de Ville) ● **Bunny Wailer & the Solomonic Reggaestra** (Cabaret Sauvage)

★ 21 JUILLET

Hypnotic Brass Ensemble (New Morning) ● **Konshens** (Cabaret Sauvage) ● **Night Beats et Erik Rug** (Nouveau Casino) ● **Rose Windows et Domadora** (Espace B)

★ 22 JUILLET

The Adolescents (Batofar) ● **Oscar D'Leon** (Cabaret Sauvage) ● **Strange Hands et Cheap Riot** (Espace B)

★ 23 JUILLET

Talib Kweli (Glazart) ● **Lonnie Liston Smith & the Cosmic Echoes** (New Morning) ● **Chico Trujillo** (Cabaret Sauvage)

★ 24 JUILLET

George Clinton and Parliament, Funkadelic et Spleen feat. **Heezbus "Voices"** (Cabaret Sauvage) ● **Machi et Novorama DJ Team** (Glazart) ● **Mike Stern et Bill Evans Band** (New Morning)

★ 25 JUILLET

Emperor X et Beach Arabs (Espace B) ● **Otis Taylor** (New Morning) ● **Von D, DJ Chef et Nibe** (Glazart)

★ 26 JUILLET

Mawimbi x Imported x Curtain Call (Glazart) ● **Orchidée Noire** (Espace B)

★ 27 JUILLET

Iwabo, Texas In July, Vitja et Early Seasons (Divan du Monde)

★ 28 JUILLET

Keb'Mo' (New Morning) ● **Bennie Man** (Cabaret Sauvage) ● **Teen** (Nouveau Casino) ● **Bob Wayne** (Mécanique Ondulatoire)

★ 29 JUILLET

Isaya (Bercy Village) ● **The Real McKenzies et Authority Zero** (Petit Bain) ● **John Scofield Überjam** (New Morning) ● **Fred Wesley & the New JB's et Bibi Tanga & the Selenites** (Cabaret Sauvage)

★ 30 JUILLET

Jupiter & Okwess International (New Morning) ● **Poly-Rythmo de Cotonou** (Cabaret Sauvage) ● **Suffocation, Havok et Skeletonwitch** (Divan du Monde) ● **Bobby Womack** (Olympia)

★ 31 JUILLET

Cocktail Bananas (Bercy Village) ● **Young Magic, Maddalena et Non Volatile Memory DJ** (Glazart)

AOUT

★ 1er AOÛT

High On Fire et Church Of Misery (Glazart) ● **U Roy** (Cabaret Sauvage)

★ 2 AOÛT

America et Elle Zulu (Trianon)

★ 3 AOÛT

Converge, Martyrdöd et Okkultokrati (Maroquinerie)

★ 7 AOÛT

NOFX, Implants et Lagwagon (Trianon)

★ 9 AOÛT

Earth et Oiseaux Tempête (Point Ephémère)

★ 11 AOÛT

The Atomic Bitchwax et Brain Pyramid (Glazart) ● **H2O et Ignite** (Bellevilloise) ● **Ought** (Mécanique Ondulatoire)

★ 14 AOÛT

The Flatliners (Batofar)

Province

JUILLET

Aron'C : 22, Allègre-les-Fumades (plein air) • 23, St-Bonnet-le-Château (guinguette du plan d'eau) • 24, Fleurie (marché nocturne) • 26, Bleury (Eko) ● **Asaf Avidan :** 17, Lyon (théâtres romains de Fourvière, *complet*) • 18, Carcassonne (théâtre de la Cité) • 23, Arles (théâtre antique) ● **Jeff Beck :** 23, Monaco (salle des Etoiles, avec Marcus Miller) • 24, Patrimonio (théâtre de verdure) • 26, Marseille (palais Longchamp, avec Lucky Peterson) • 28, Marciac (chapiteau, avec Lucky Peterson) ● **Ben l'Oncle Soul and Monophonics :** 17, Cahors (espace Bessières, avec Joanne Shaw Taylor) • 26, Barcelonnette (parc de la Sapinière) • 29, Hyères (hippodrome) • 31, Narbonne (château de l'Hospitalet) ● **Neal Black & the Healers, Winston McAnuff & Fixi, Bart & Baker, Paul Lay et Christophe Avril :** 18, Le Havre (Jardins Suspendus) ● **Camera :** 31, Vénérand (Ogre Rouge) ● **Charlie and the Vagabonds :** 29, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Christophe :** 9, Albi (grand théâtre) • 19, Desvres (salle du Pillbois) ● **Johnny Clegg :** 17, Arles (théâtre antique, avec Mahotella Queens) • 20, Genève (CH, jardin anglais, avec Bukatribe) ● **Bootsy Collins et Hollysiz :** 31, Vence (place du Grand Jardin) ● **Etienne Daho :** 16, Carcassonne (grand théâtre de la Cité) • 18, Lyon (Théâtres Romains, *complet*) • 20, Carhaix-Plouguer (site de Kerampuil) ● **Lana Del Rey :** 17, Carcassonne (théâtre de la Cité) ● **Earth, Wind & Fire Experience** feat. **Al McKay :** 16, Apt (cour J.Giono) ● **Fauve :** 17, Carhaix-Plouguer (site de Kerampuil) • 18, Biarritz (stade Aguilera) • 20, Spa (B, parc de 7 Heures) ● **Foad :** 20, St-Forgeux (salle des fêtes) ● **Franz Ferdinand :** 20, Carcassonne (théâtre de la Cité) ● **I Me Mine :** 18, Bor-et-Bar (Festi'Bar) • 23, Lafrançaise (Art du Temps) • 26, Sauveterre-de-Guyenne (plein air) ● **In Arkadia :** 18, St-Eloi (plein air) ● **The Jacksons :** 24, Monaco (salle des Etoiles) • 25, Carcassonne (théâtre de la Cité) • 27, Hyères (hippodrome, avec Sandra Nnake) ● **Elton John :** 15, Carcassonne (théâtre de la Cité) • 16, Lyon (théâtres romains de Fourvière, *complet*) • 18, Carhaix-Plouger (site de Kerampuil, *complet*) • 24, Nyon (CH, plaine de l'Asse, *complet*) • 26, Monaco (salle des Etoiles, *complet*) ● **Jolly Boys, Txarango, Congopunq et St.Lô :** 31, Brest (port de commerce) ● **Jonny Lang :** 16, Cahors (espace Bessières, avec Eric Burdon and the Animals) • 18, Sète (théâtre de la Mer, avec Dr John & the Nite Trippers) • 19, Vence (place du Grand Jardin, avec Cumbia All Stars) • 20, Patrimonio (théâtre de verdure, avec Beth Hart) ● **Manu Lavin :** 19, Longwy (Remparts) • 20, St-Julien-en-Genevois (stade des Burgondes) • 24, St-François-Longchamp (plein air) • 25, Bénodet (plein air) • 31, Megève (plein air) ● **Mahom, The Dub Shepherds et Naouack :** 19, Clermont-Ferrand (place du 1er Mai) ● **Moriarty, Christine Salem, Ny Malagasy Orkestra et Lord Mouse :** 25, Langon (parc des Vergers) ● **Maceo Parker :** 16, Montreux (CH, parc Vernex) • 18, Segré (parc expos) • 30, Narbonne (château l'Hospitalet) ● **Plaza Francia (Catherine Ringer/Müller & Makaroff) :** 19, Brive (place du 14 Juillet) • 24, Vence (place du Grand Jardin, avec Maya Kamaty) • 26, Nyon (CH, plaine de l'Asse, *complet*) • 27, Langon (parc des Vergers, avec Du Bartas et Dodet Gnahore) ● **Joe Satriani :** 19, Carcassonne (théâtre de la Cité, avec Mike + the Mechanics) • 20, Nice (théâtre de verdure, avec Gush) ● **Shantel & Bucovina Club Orkestar :** 21, Mulhouse (plein air) • 26, Langon (parc des Vergers, avec Staff Benda Bilili, Dom La Nena et Sambatudo) • 27, Chalon-sur-Saône (plein air) • 28, Rézé (plein air) • 29, Mendionde (plein air) ● **Status Quo :** 26, Patrimonio (théâtre de verdure, avec Koritni) • 29, Carcassonne (théâtre de la Cité) ● **Valerie June :** 17, St-Victor-sur-Loire (château) ● **The Wailers et Irma :** 26, Vence (place du Grand Jardin) ● **Wailing Trees :** 18, Tence (Ours Maçon)

AOUT

Aron'C : 2, Joigny (plein air) • 3, Bar-le-Duc (parc) • 5, Auxerre (Garçon la Note) • 6, Chiroubles (Les Terrassses) • 8, Volvic (plein air) • 10, Lacanau (kiosque E.Souleyreau) • 15, Guipy (plein air) • 16, Avallon (Grouille au Paradis, avec Boulevard des Airs) ● **Ben l'Oncle Soul and Monophonics :** 1er, St-Nazaire (port) • 2, Crozon (prairie de Landaoudec) ● **Boy George :** 1er, Narbonne (château l'Hospitalet) • 2, Monaco (salle des Etoiles) • 19, Châteauroux (chapiteau) ● **Johnny Clegg :** 5, Vaison-la-Romaine (théâtre antique) • 9, Penvenan (port de Bugueles, avec Boulevard des Airs et La Yegros) • 10, Apremont (château, avec Anaïs Low) • 14, Brest (port de commerce, avec The Red Goes Black, La Mal Coiffée et 'N Diaz) • 15, Luxey (plein air) ● **The Dictators, Palavas Surfers et DJ Piroulis :** 4, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Earth, Wind & Fire Experience** feat. **Al McKay :** 14, Granville (théâtre, avec Ope Smith) • 17, St-Clément-des-Baleines (phare des Baleines, avec Olivier Temine) ● **The Elderberries, Camille Bazbaz, Vanupié et Birdy Hunt :** 23, Aubusson-d'Auvergne (lac) ● **I Me Mine :** 14, Vénérand (Ogre Rouge) • 15, Luxey (Lieu) ● **Manu Lanvin :** 1er, Andernos (casino Le Miami) • 2, Montalivet (Bambou Bar) • 14, Grayan (Euronat) • 15, Château-Chinon (plein air)

Festivals

■ **Cahors Blues Festival :** 15 au 19/7, Cahors (espace Bessières, avec – le **15** : Malted Milk, Toni Green, Nikki Hill, Craig Adams et Dale Blade et– le **16** : Jonny Lang, MS Nickki & the Memphis Soul Connection, Mathis Haug et Eric Burdon and the Animals – le **17** : Ben l'Oncle Soul and Monophonics, Karlk W Davies & the Sweetpeas, Red Beans & Pepper Sauce et Joanne Shaw Taylor – le **18** : Otis Taylor, Voodoo

PREVISIONS PARIS

Bellamy Brothers : 27/8 (Trianon), **Beck :** 11/9 (Zénith), **MS Lauryn Hill :** 13/9 (Zénith), **Jay Z et Beyoncé :** 12 et 13/9 (Stade de France), **Asaf Avidan :** 23 et 24/9 (Folies Bergère), **The Jim Jones Revue :** 23/9 (Trabendo), **Alt-J :** 29/9 (Casino de Paris), **Agnes Obel :** 5/10 (Olympia), **Skip The Use :** 10/10 (Zénith), **Jean-Louis Aubert :** 13 et 14/10 (palais des Congrès), **Détroit :** 13 au 15/10 (Olympia, *complets*) • 3/12 (Zénith), **Pharrell Williams :** 13 au 16/10 (Zénith), **Gong :** 15/10 (Trabendo), **Gruff Rhys :** 15/10 (Point Ephémère), **Elvis Costello :** 20/10 (Olympia), **Metronomy :** 1er/11 (Palais des Sports), **Tower Of Power :** 4/11 (Trianon), **Lily Allen :** 5/11 (Zénith), **Kasabian :** 7/11 (Zénith), **Earth, Wind & Fire Experience :** 11/11 (Folies Bergère, *complet*), **Slash :** 12/11 (Zénith), **Lloyd Cole :** 15/11 (Gaîté Lyrique), **Elton John :** 19/11 (Bercy), **Marianne Faithfull :** 20/11 (Olympia), **Bryan Ferry :** 21/11 (palais des sports), **Chris Rea :** 22/11(Olympia), **Lenny Kravitz :** 23/11 (Bercy), **Christophe :** 27/11 (Trianon), **Bryan Adams :** 5/12 (Zénith)

Swing, Pat Roberts & the Haymakers et Naomi Shelton & the Gospel Queens) www.cahorsbluesfestival.com

■ **Jazz à Juan :** 16 au 18/7, Juan-les-Pins (pinède Gould, avec – le **16** : Imelda May, Joss Stone et Booker T.Jones – le **18** : Stevie Wonder et Gregory Porter) www.jazzajuan.com

■ **Big Festival :** 16 au 20/7, Biarritz (divers lieux, avec – le **16** : Jabberwocky et Belako, Mr.Oizo, Baauer, Naughty J et Borgore – le **17** : Jamaica aka Poney Poney, Gesaffelstein, Brodinski, The Hacker, Louisahhh !!!... – le **18** : Fauve, Metronomy, Yodelice, Placebo et Willis Drummond, Cassius, Jackson & his Computer Band...– le **19** : Garland Jeffreys, Patrice, Kavinsky et Irma, Klingande, Claptone... – le **20** : Jackson & his Computer Band et Cults) www.bigfest.fr

■ **Crazy Week :** 16 au 20/7, Nice (théâtre de verdure, avec – le **16** : Simple Minds, Alb et Miss America – le **17** : Cats On Trees et Morcheeba – le **18** : Triggerfinger et Medi – le **19** : Skip The Use et FFF– le **20** : Joe Satrianni et Gush) www.crazyweek.fr

■ **Les Voix du Gaou :** 16 au 27/7, Six-Fours (île du Gaou, avec – le **16** : Fauve et Woodkid – le **17** : Placebo – le **18** : Chinese Man, Kendra Morris et Beat Assailant – le **23** : Massive Attack – le **26** : Jukebox Champions, Carl Cox et Gilles Peterson) www.voixdugaou.fr

■ **Dour Festival :** 17 au 20/7, Dour (B, plaine de la Machine à Feu, avec – le **17** : Détroit, Chet Faker, Tagada Jones, Deen Burbigo, Darkside, Mac Miller, Baauer, Mad Caddies, Mount Kimbie, Julio Bashmore, Sohn, Bondax, Rocket Ship, Blawan, Irie Nation, Mr.Carmack, Addison Groove, Chris Liebing, Gui Boratto, Forward Fever, Romano Nervoso, The Slackers, Midland... – le **18** : Skip The Use, Paul Kalkbrenner, Bakermat, High Tone, Klingande, Sidilarsen, Brain Damage, Little Dragon, Klaxons, Claptone, The Underachievers, Band Of Skulls, DJ Friction, Nombay Show Pig, Klosch... – le **19** : Stand High Patrol, Roné, Girls In Hawaii, Soom T, The Hives, Shantel & Bucovina Club Orkestar, Mogwai, Steel Pulse, Admiral T, Jagwar Ma, The Offenders... – le **20** : Dub Inc., Casseurs Flowters, Naâman, Disiz, Biga Ranx, Phœnix, Breton Soom T, Punish Yourself, Joke, Mr.Oizo, Acid Arab, Loudblast, Daniel Avery, Foreign Beggars, Clinton Fearon, Boris Brejcha, Kaiser Chiefs, The Subs, Boys Noize, Kreator...) www.dourfestival.be

■ **Les Vieilles Charrues :** 17 au 20/7, Carhaix-Plouguer (site de Kerampuil, avec – le **17** : Fauve, Christine and the Queens, Indochine, Skip The Use, Vanessa Paradis, The Black Keys, Hollysiz, Odezenne, Bakermat, Frànçois & the Atlas Mountains et Shantel & Bucovina Club Orkestar – le **18** : Miossec, Franz Ferdinand, Gesaffelstein, Elton John, Tinariwen, Jungle, Christine Salem, Kid Wise, Saint Michel, Young Fathers et The Same Old Band (*complet*) – le **19** : Shaka Ponk, Détroit, Arctic Monkeys, Fakear, Gramatik, Carbon Airways, Jabberwocky, Breton, Benjamin Clementine, The Red Goes Black... – le **20** : Yodelice, Etienne Daho, Thirty Seconds To Mars, Kavinsky, Girls In Hawaii, Lily Allen, Ky Mani Marley, Von Pariahs, Birth Of Joy, Miles Kane...) www.vieillescharrues.asso.fr

■ **Les Plages Electroniques :** 17/7 au 14/8, Cannes (plage du Palais des Festivals, avec – le **17** : Mr Oizo, Popof, dOP live et Oniris – le **30** : Noisia, Netsky, Shy FX feat. MS Dynamite & MC Stamina et Gunston & Vag – le **6** : Laurent Garnier b2b Boys Noize, Erol Alkan b2b Daniel Avery, et Nicolas Collonge b2b Malcolm – le **14** : Dubfire vs Carlo Lio, Elrow On The Road : Marc Maya & De La Swing et MMF & Akta) www.plageselectroniques.com

■ **Art Sonic :** 18 et 19/7, Briouze (plein air, avec – le **18** : Biga Ranx, Sugar & Tiger, Soulfly, Gandi Lake, Le Catcheur, la Pute & le Dealer, Mad Caddies, Pungle Lions et Volt – le **19** : Dub Inc., DeLuxe, GiedRé, Ky Many Marley, Tagada Jones, Acid Arab, Lewis Evans, Sarah W Papsun et The Nes Nation) www.festival-artsonic.com

■ **Guitare en Scène :** 18 au 20/7, St-Julien-en-Genevois (stade des Burgondes, avec – le **18** : Thomas Dutronc, Beth Hart, Mountain Men, Thomas Schoffler Jr., Ana Popovic et Jimmie Vaughan – le **19** : Airbourne, Steve Vai, Eric Sardinas, Udo, Dirty Sound Magnet et Sideburn – le **20** : Deep Purple, Manu Lanvin, Z-Star, Uli Jon Roth et Ladell McLin) www.guitare-en-scene.com

■ **Abracada'Sons :** 19/7, Miramont-de-Guyenne (lac du Saut du Loup, avec St.Lô, Kanka, Paris Combo, Congopunq, Boogers, Kap Bambino, DJ Martial Jesus et Apostol Cumbia) www.staccato-asso-47.blogspot.com

■ **Rock'N'Roll Train :** 19 et 20/7, Longwy (Remparts, avec – le **19** : Puggy, The Stranglers, Delain, Peter Pan Speedrock, Sidilarsen, Manu Lanvin & the Devils Blues, AverySadStory et Inimikall – le **20** : Barcella, La P'tite Sœur, Krimomyk, Loy's, 4th Circle, Dresk, Fri3nd Of Mis3ry, Aliena, Evil Sideburns, Restricted Area et Gina Simmons and the Nobodies) www.rnr-train.fr

■ **Nuits de la Guitare :** 19 au 26/7, Patrimonio (théâtre de verdure, avec – le **20** : Beth Hart et Jonny Lang – le **23** : Mike Stern, Bill Evans, Tom Kennedy & Denis Chambers et Richard Galliano, Birelli Lagrène et Didier Lockwood – le **24** : Jeff Beck, Michael Jones, Patrick Rondat et Jean-Claude Rapin – le **25** : Thirty Seconds To Mars – le **26** : Status Quo et Koritni) www.festival-guitare-patrimonio.com

■ **Cabaret Frappé :** 21 au 26/7, Grenoble (Jardin de la Ville, avec – le **21** : Sena Dagadu, Moriarty, Christine Salem, Stracho Temelkovski et Piero Quintana – le **22** : Maya Kamaty, Ky Many Marley, Meta and the Cornerstones et Beo – le **23** : They Call Me Rico, St.Lô, Tricky et Nicolas Vitas – le **24** : Natas Loves You, Frànçois & the Atlas Mountains, Cascadeur et Leonid – le **25** : Joe Bel, Linkrust, Kespar, As Animals et Lou Marco – le **26** : Fakear, Thomas Azier, Pulpalicious, Empire Dust et As A New Revolt) www.cabaret-frappe.com

■ **Les Escales du Cargo :** 22 au 24/7, Arles (théâtre antique, avec – le **22** : Milky Chance et Bosco Delrey – le **23** : Asaf Avidan – le **24** : Détroit) www.escales-cargo.com

■ **Paleo Festival :** 22 au 27/7, Nyon (CH, plaine de l'Asse, *complet*, avec – le **22** : The Black Keys, Thirty Seconds To Mars, Gesaffelstein, Gaëtan Roussel, M.I.A., Girls In Hawaii, Talisco, Jake Bugg, Jungle, Catfish, Jagwar Ma...– le **23** : Winston McAnuff & Fixi, Cats On Trees, Naâman, Jack Johnson, Ky Mani Marley, Seasick Steve, Fat Freddy's Drop, Von Pariahs, Meridian Brothers, Mimetic... – le **24** : Elton John, Klo Pelgag, Lisa Leblanc, Trombone Shorty & Orleans Avenue, The Excitements, St.Lô, Cimarron, Grand Pianoramax... – le **25** : Shaka Ponk, Les Ogres de Barback, Skip The Use, Salut C'Est Cool, The Prodigy, Carbon Airways... – le **26** : Vanessa Paradis, James Blunt, Plaza Francia (Catherine Ringer/Müller et Makaroff), Frànçois & the Atlas Mountains, Odezenne, Les Innocents, La Yegros, Mr.Oizo, Young Fathers, The Coup et El Hijo de la Cumbia... – le **27** : Détroit, Woodkid, Hollysiz, Placebo, Tinariwen, Youssou N'Dour, The National, James Vincent McMorrow, Dengue Dengue Dengue, Tweek...) www.paleo.ch

■ **Garance Reggae Festival :** 23 au 26/7, Bagnols-sur-Cèze (parc A.Rimbaud, avec – le **23** : Blackboard Jungle, Big Red, Capleton, King Shiloh, Lord Zeljko, Dubtronic Kru, Jah9... – le **24** : Winston McAnuff & Fixi, Alborosie, Kanka, Ken Boothe, Beenie Man, Errol Dunkley, Prince Fatty... – le **25** : Tiken Jah Fakoly, Vibronics, Lutan Fyah, Adrian Sherwood, Ras Michael, King Yellowman, Michael Prophet, Jah Observer... – le **26** : Danakil, Tairo, Anthony B, Mungo's Hifi, Leroy Wallace, Black Roots, Solo Banton,...) www.garancereggaefestival.com

■ **Summer Vibration Reggae Festival :** 25/7, Sélestat (Tanzmatten, avec Biga Ranx, Panda Dub, High Tone, The Gladiators, Yaniss Odua, Max Romeo, Big Red, Mystical Faya et The Red Eyes Band) www.crma-selestat.fr

■ **Au Pont du Rock :** 25 et 26/7, Malestroit (espace M.Melois, avec – le **25** : DeLuxe, Yodelice, FFF, Tagada Jones, Triggerfinger, Shantel & Bucovina Club Orkestar, Etienne De Crécy et The Skints – le **26** : Skip The Use, Iam, Vitalic, Thomas Fersen, Nasser, Anna Calvi, Blitz The Ambassador, Von Pariahs, Grief Joy, St.Lô, Billy Hornett et The Seasons) www.aupontdurock.com

■ **Tout Un Foin :** 25 et 26/7, Bayeux (plein air, avec – le **25** : Ayo, The Lanskies, Rakia et Alexis Rault – le **26** : Thylacine, Antiloops, S-Crew, Gush, Anaïs, Hollysiz, Elephant, Marvin Jouno et Kinshasa) www.toutunfoin.Fr

■ **Transes Cévenoles :** 25 au 27/7, Sumène (plein air, avec – le **25** : Dom La Nena, Bigflo & Oli et Sarah W Papsun – le **26** : Kid Steez et Frères de Chaussures, Keith Kouna, Laross, Klô Pelgag, Barcella et Birth Of Joy – le **27** : Keith Kouna, Maya Kamaty et Bernard Adumus) www.lestranses.org

■ **Rock En Stock :** 26 et 27/7, Etaples (parc du Valigot, avec – le **26** : La Rue Ketanou, Brassen's Not Dead, Boris Viande, Adam & the Madams, Born To Brass, HK & les Saltimbanks, Atmosphères, Youth Club, In Chtis Fadas et Sorah – le **27** : Ky Mani Marley, Dagoba, Cheveu, Von Pariahs, Mary Has A Gun, Thomas Albert Francisco, Weeding Dub, Ukulele Boboys, Teacup Monsters et Dirty South Crew) www.rockenstock.org

■ **Festival'Hyères :** 27/7 au 5/8, Hyères (hippodrome, avec – le **27** : The Jacksons et Sandra Nkake – le **29** : Ben l'Oncle Soul and Monophonics et Grand Corps Malade – le **30** : Shaka Ponk, Skip The Use et Alb – le **5** : The Gladiators, Alborosie et Collie Buddz) www.ville-hyeres.fr

■ **Emmaüs Lescar Pau :** 29 et 30/7, Lescar (Emmaüs, avec – le **29** : M, DeLuxe, GiedRé, Flavia Coelho et Keziah Jones – le **30** : Chinese Man, Les Ogres de Barback, Dub Inc., La Rue Ketanou, High Tone et The Gladiators) www.emmaus-lescar-pau.com

■ **Reggae Sun Ska :** 31/7 au 3/8, Talence (domaine universitaire de Talence Pessac Gradignan, avec – le **31** : Kanka, Clinton Fearon, Weeding Dub, Jah Gaia, Legal Shot System, Midnite, Dub Addict Sound System, Murray Man, Irie Crew, Kabaka Pyramid et Stone Love – le **1er** : Danakil, Flavia Coelho, Busy Signal, Mo Kalamity, Madness, Rootwords, Shaggy, Legal Shot Sound System, Ackboo, Dubmatix, Sentinel, Raging Fyah, Black Chiney et Bass Odyssey – le **2** : Naâman, Panda Dub, Hollie Cook, Jolly Boys, The Skatalites, Legal Shot Sound System, Beenie Man, Easy Star All Stars, Symbiz, Bunny Wailer, Pablo Moses, Raging Fyah, Gappy Ranks, Winston Jarrett, Ghostrider, Randy Valentine et Stone Love – le **3** : Tiken Jah Fakoly, Patrice, The Cat Empire, The Skints, Protoje, DJ Vadim, U Roy, Chronixx, Ester Rada, Dubkasm, Al Campbell, Solo Banton, Sena Dagadu, Alam, King Ruler Sound System, Echo Minott et Massive B) www.reggaesunska.com

■ **Check The Rhyme :** 1er et 2/8, Nice (Théâtre de verdure, avec – le **1er** : S-Crew, Method Man, Doom, No(w) Futur – le **2** : Mobb Deep, Flatbush Zombies, The Undereachievers et No(w) Futur) www.festivalchecktherhyme.com

■ **Ecausstystème :** 1er et 2/8, Gignac (plein air, avec – le **1er** : Bub Inc., Biga Ranx et Massilia Sound System – le **2** : M, DeLuxe, Ky Many Marley et Yalta Club) www.ecaussyteme.com

■ **Les Escales :** 1er et 2/8, St-Nazaire (port, avec – le **1er** : Winston McAnuff & Fixi, Ben l'Oncle Soul and Monophonics, Tinariwen, Jupiter & Okwess International, Bootsy Collins & the Funk Unity Band, Meridian Brothers, Baba Zula & Ziya Azazi, Kardes Türküler, Congopunq et Baris K – le **2** : Ayo, Keziah Jones, Kadebostany, Bobby Womack, Guillaume Perret et the Electric Epic, Deltas, Baris K, Brushy One String, Les Frères Casquette, Ilhan Ersahin's Istanbul Sessions, Hüsnü Selendirici et Ilhan Erahin) www.les-escales.com

■ **Festival de la Paille :** 1er et 2/8, Métabief (place X.Authier, avec – le **1er** : Cats On Trees, Iam, Crisfader, Leah Rosier and the Rise & Shine, DJ Goofy et DJ Stiff, Vyryl, Carbon Airways, Cotton Claw et Tedmo Festival – le **2** : Zaz, La Femme, Airnadette, Benam, Celt Keys, Elvis Left The Building, Blanker Republic, DJ Goofy et DJ Stiff, Max Romeo, DJ Frogg et The Wan) www.festivalpaille.fr

■ **Rock'n'Poche :** 1er et 2/8, Habère-Poche (plein air, avec – le **1er** : La Maison Tellier, Staans, Patrice, Jack and the Giant Bean, La Rue Ketanou, Dub Silence, Kadebostany et Pethrol – le **2** : Elephanz, Motherland, Boulevard des Airs, Taini and Strong, Balkan Beat Box, Lamuzgueule, Tiken Jah Fakoly, Pan et The Toxic Avenger) www.rocknpoche.com

■ **Festival du Bout Du Monde :** 1er au 3/8, Crozon (prairie de landaoudec, avec – le **1er** : Ayo, Goran Bregovic, Keziah Jones, The Wailers, Yasmine Hamdan, Jolly Boys et Hypnotic Brass Ensemble – le **2** : Ibrahim Maalouf, Ben l'Oncle Soul and Monophonics, Miossec, Winston McAnuff & Fixi, Morcheeba, Pink Martini, The Cat Empire, Lisa Leblanc, Maya Kamaty, Dengue Dengue Dengue et Mamar Kassey – le **3** : Naâman, DeLuxe, Agnes Obel, La Maison Tellier, Féloche, Dhafer Youssef, America, Electro Bamako, Besh O Drom et Les Ambassadeurs) www.festivalduboutdumonde.com

■ **Les Nuits Secrètes :** 1er au 3/8, Aulnoye-Aymeries (divers lieux, avec – le **1er** : DJ Pone, Casseurs Flowters, Boy's Noize, Surkin, Christine and the Queens, Melanie de Biasio, Arno et David Lemaître – le **2** : Raving George, Fauve, Moriarty, Christine Salem, Meridian Brothers, Agnes Obel, WhoMadeWho et Pokey Lafarge – le **3** : Chinese Man, Danakil, Winston McAnuff & Fixi, Skip The Use, Frànçois & the Atlas Mountains et The Growlers) www.lesnuitsecretes.com

■ **Fiesta Sète :** 2 au 8/8, Sète (Théâtre de La Mer, avec – le **2** : Ester Rada et Bootsy Collins – le **3** : Orquesta Aragon, Faoumata Diawara et Roberto Fonseca – le **4** : Rodinka et Goran Bregovic – le **5** : Natalia Doco et Plazia Francia (Catherine Ringer/Müller et Makaroff) – le **6** : Nino Josele & Aziz Sahmaoui et Juan Carmona – le **7** : Anthony Joseph et Keziah Jones – le **8** : Trilok Gurtu et Susheela Raman) www.fiestasete.com

■ **Xtreme Fest :** 1er au 3/8, Albi (parc expo, avec – le **1er** : Gojira, Les Shériff, Aborted, Havok, The Rebel Assholes, The Black Zombies Procession, The Dead Krazukies, Smoke DeLuxe et Real Deal – le **2** : Nofx, Converge, Suffocation, Bane, Red Fang, Angelus Apatrida, A Wilhelm Scream, Berri Txarrak, Authority Zero, Justin(e), Black Knives, Confusion, Straightaway, Youth Avoiders, Miles To Go, Woodwork et Homesick –

le **3** : Obituary, Sick Of It All, Lagwagon, Raised Fist, Biohazard, Benighted, Tagada Jones, Dirty Fonzy, The Real McKenzies, Sons Of Buddha, Alea Jacta Est, Through My Eyes, The Great Divide, Raw Justice, Jack Move et Lasting Value) www.xtremefest.fr

■ **Foire aux Vins :** 6 au 12/8, Colmar (théâtre en plein air, avec – le **6** : Neil Young & Crazy Horse – le **9** : Indochine, *complet* – le **10** : Motörhead, Airbourne, Tarja Turunen et Blackrain – le **11** : M – le **12** : James Blunt – le **13** : Texas et Simple Minds) www.foire-colmar.com

■ **Ard Afrique :** 7 au 10/8, Les Vans (ancien plateau sportif, avec – le **8** : Winston McAnuff & Fixi, Jupiter & Okwess International et Mory Kante – le **9** : The Gladiators, The Banyans, Omar Perry et Johnny Osbourne) www.ardafrique.fr

■ **Le Chien à Plumes :** 8 au 10/8, Langres (lac de Villegusien, avec – le **8** : Dub Inc., Chinese Man, Skip&Die, Lyre Le Temps, Sidilarsen, Le Vasco, Klinck Clock, Nefertiti In The Kitchen, Ask, Raff'N Co et Fancing Stanley – le **9** : Skip The Use, Cats On Trees, DeLuxe, The Dukes, Skylab, Bottle Next, Hill Valley, Of Ivory And Horn, Ferrys, NTTF et Sub'Prime – le **10** : Tiken Jah Fakoly, Ayo, Carbon Airways, Aimadette, Dubioza Kolektiv, Le Prince Miiaou, Wall Of Death, Pethrol, Oil & Sam, Sadie Yallo, Nonolimite et Grand Morse) www.chienaplumes.fr

■ **Pantiero :** 8 au 10/8, Cannes (terrasse du Palais des Festivals, avec – le **8** : Woodkid, Factory Floor, Motorama et Blackmail – le **9** : La Femme, Isaac Delusion, Breton et Coming Soon – le **10** : Bonobo, Young Fathers, DJ Orgasmic, Fuzati et Glass Animals) www.festivalpantiero.com

■ **Sylak Open Air :** 8 au 10/8, St-Maurice-de-Gourdans (stade R.Perrin, avec – le **8** : Dancefloor Disaster, Bounty Hunter, Sleekstain, Hardcore Anal Hydrogen, Dixit et Rolling Muppets – le **9** : Gojira, Monoc'Serge, Koritni, Benighted, Moonspell, Evergreen Terrace, No Return, Recueil Morbide, Hypnos, Sekt et Phil Campbell – le **10** : Red Fang, Death Angel, The Real McKenzies, Coroner, Church Of Misery, Misery Index, General Cluster, Turbonegro, Dew Scented, Space Fisters et Flayed) www.sylakopenair.com

■ **Fête du Bruit dans Landerneau :** 9 et 10/8, Landerneau (esplanade de la Petite Palud, avec – le **9** : The Pogues, M, 2ManyDjs, Tiken Jah Fakoly, Babyshambles, New Model Army et Siam – le **10** : Paul Kalkbrenner, The Hives, Woodkid, Cats On Trees, Chinese Man, The Strypes et Red Goes Black) www.festival-fetedubruit.com

■ **No Logo Festival :** 13 au 15/8, Fraisans (espace des Forges, avec – le **13** : Tinariwen, Naâman, Anthony B, Junior Tshaka, Luciano, The Undercovers Brothers et Jimmy Cliff – le **14** : Danakil, Irma, Kanka, Daddy Nuttea, Midnite, Green Shop et The Gladiators feat. Droop Lion – le **15** : Sergent Garcia, Patrice, Nadamas, Ijahman (Levi), Linton Kwesi Johnson et Two Tone Club) www.nologofestival.fr

■ **La Route du Rock – Collection Eté :** 13 au 16/8, St-Malo (Nouvelle Vague et Fort de St-Père, avec – le **13** : Frànçois & the Atlas Mountains, Hamilton Leithauser et Ought – le **14** : Darkside, Thee Oh Sees, Kurt Vile & the Violators, The War On Drugs, Angel Olsen, The Fat White Family, Real Estate, Caribou et Johnny Hawaii – le **15** : Portishead, Anna Calvi, Moderat, Liars, Metz, Slowdive, Protomartyr, Cheatahs et Aquaserge – le **16** : Mac Demarco, Temples, Todd Terje, Jamie XX, Baxter Dury, Cheveu, Perfect Pussy, Toy et Pegase) www.laroutedurock.com

■ **Rock Oz Arènes :** 13 au 17/8, Avenches (CH, arènes romaines, avec – le **13** : Irma, Airbourne et Hathors – le **14** : Within Temptation, Asaf Avidan, Patti Smith, Alex Hepburn, The Animen, We Invented Paris et Solange Lafrange – le **15** : Quentin Mosimann, Hardwell, Mike Candys, Igor Blaska, Jerry Joxx, Hugh Sams, Djerem et Thomas Newson – le **16** : Iam, The Flogging Molly, Jessie J, Mermonte, The Asteroïds Galaxy Tour, Gustav and the Black Poet et 7 Dollar Taxi – le **17** : Swiss Comedy Club) www.rockozarenes.com

■ **Musicalarue :** 14 au 16/8, Luxey (plein air, avec – le **14** : Iam, Salut C'Est Cool, Didier Super, Skip&Die, The Inspector Cluzo, Dubioza Kolektiv, Samarabalouf, Sugar & Tiger, La Pegatina, JC Satàn, Wombolombakehe et Nikus Pokus – le **15** : Les Têtes Raides, Winston McAnuff & Fixi, Scarecrow, HK & les Saltimbanks, I Me Mine, Johnny Clegg, La Cafetera Roja, Al Tarba, 17 Hippies, Jessie Evans, Canailles, Narvalo et Art Melody – le **16** : Les Ogres de Barback, Biga Ranx, Gaëtan Roussel, Electro DeLuxe, Soviet Suprem, Emily Loizeau, Pendentif, Misteur Valaire, Eyo'Nle, R Wan, Mectoob, Mr Roux, 17 Hippies, Mama Rosin, Canailles, Rikkha, Joe La Mouk et Capsula) www.musicalarue.com

■ **Pukkelpop :** 14 au 16/8, Hasselt (B, Kiewit, avec – le **14** : Die Antwoord, Disclosure, Flume, Jungle, Deadmaus, Black Lips, Brodinski, Klangkarussell, Editors, Mo, Cashmere Cat, Outkast, Young Fathers, August Burns Red, Camo & Krooked, Frank Turner & the Sleeping Souls, Janelle Monae, Faul, Crookers, DJ Snake, Hozier, Paul Woolford, To Kill A King et Deafheaven – le **15** : Ed Sheeran, Macklemore & Ryan Lewis, The Bloody Beetroots, Tom Odell, The National, Balthazar, The Cat Empire, John Newman, Nina Kraviz, Of Mice And Men, Royksopp, Duke Dumont, First Aid Kit, Dub FX, Robyn, Modestep, Andy C, Neneh Cherry & Rocketnumbernine, Sub Focus, Omar Souleyman, A Day To Remember, Blaudzun, DJ Fresh !, Boy & Bear, Breach, Shlohmo, XXYYXX, Truckfighters et The Flatliners – le **16** : Queens Of The Stone Age, Portishead, Kavinsky, Anna Calvi, Jake Bugg, Snoop Dogg aka Snoop Lion, Bring Me The Horizon, Epica, Calvin Harris, Red Fang, Buraka Som Sistema, Dirtyphonics, Spinnerette (Brody Dalle), I Am Legion, Kelis, Bill Callaghan, Uncle Acid and the Deadbeats, Calyx, Dusky, Submotion Orchestra, Tensnake, Maybeshewill, 2 Bears, Bombus et Rockwell) www.pukkelpop.be

■ **Cosmopolite :** 15 et 16/8, Truyes (parc du château de Bel Air, avec – le **15** : Sidilarsen, Le Catcheur, la Pute (Pro7 & Ektik) & le Dealer, Verbal Razor et Première Ligne – le **16** : Danakil, Tinariwen, Les Frères Casquette, The Dukes et Scarecrow) www.festival-cosmopolite.com

■ **Motocultor :** 15 au 17/8, St-Nolff (site de Kerboulard, avec – le **15** : Death Angel, Havok, Trollfest, Monoc'Serge... – le **16** : Les Shériff, Tagada Jones, Kreator, Shining, Flying Donuts... – le **17** : Six Feet Under, Obituary, Belphegor, Epica...) www.motocultor-festival.com

■ **Les Vers Solidaires :** 15 au 17/8, St-Gobain (plein air, avec – le **15** : Tagada Jones, Eth, Henen and the Millay Band, La Punkaravane, Gaïa Orchestra et Sinsemilia – le **16** : Pierre Hait Les Loups, Les Têtes Raides, Winston McAnuff & Fixi, Hilight Tribe, La Chose et Music Machine – le **17** : Amuséon) www.vers-solidaires.org

PS : *Les dates de concerts pour la période* ***20/08 au 31/09****qui ne seront pas parvenues au journal le* ***23/07 au plus tard*** *ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention* ***"Concerts"*** *sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation.*

SUPERCROSS PARIS-LILLE

100% SUPERCROSS
100% FREESTYLE
200% SHOW

SAMEDI 15 & DIMANCHE 16
novembre
2014

LE SUPERCROSS DE PARIS-BERCY DEMENAGE A LILLE !

Justin Barcia
King of Bercy 2013

Photos : © Courtesy of RacerX - © D. Weidemann - © Elisa/Voiodel&Pistre Architectes/Atelier Ferret Architectures/Max Lenouge.

www.supercrossbercy.com

IPONE FMX SHOW

STADE PIERRE MAUROY

LARIVIERE ORGANISATION - 12, rue Mozart - 92587 Clichy Cedex - Tel. 01 41 40 32 32 - organisation@editions-lariviere.fr

Charts

PAR YASMINE AOUDI

ALBUMS ETATS-UNIS

(source Billboard)

01	➤	ED SHEERAN	"X"	*Atlantic*
02	➤	Sam Smith	"In The Lonely Hour"	*Capitol*
03	➤	G-Eazy	"These Things Happen"	*Blueprint*
04	➤	Lana Del Rey	"Ultraviolence"	*Polydor*
05	➤	(various artists)	"Soundtrack - Frozen"	*Walt Disney*
06	➤	Mastodon	"Once More 'Round The Sun"	*Warner*
07	➤	Phish	"Fuego"	*ATO*
08	➤	Miranda Lambert	"Platinum"	*RCA*
09	➤	Linkin Park	"The Hunting Party"	*Warner*
10	➤	(various artists)	"Now 50"	*Capitol*

Classement au 12 juillet 2014

ALBUMS GRANDE-BRETAGNE

(source BBC)

01	➤	5 SECONDS OF SUMMER	"5 Seconds Of Summer"	*Capitol*
02	➤	Ed Sheeran	"X"	*Warner*
03	➤	George Ezra	"Wanted On Voyage"	*Columbia*
04	➤	Dolly Parton	"Blue Smoke - The Best Of"	*Sony*
05	➤	Sam Smith	"In The Lonely Hour"	*Capitol*
06	➤	Kasabian	"48:13"	*Columbia*
07	➤	Paolo Nutini	"Caustic Love"	*Atlantic*
08	➤	Lana Del Rey	"Ultraviolence"	*Interscope*
09	➤	Coldplay	"Ghost Stories"	*Parlophone*
10	➤	David Gray	"Mutineers"	*180 Records*

Classement au 2 juillet 2014

FNAC

Top Pop - Rock

Juin 2014

01	➤	COLDPLAY	"Ghost Stories"	*Parlophone*
02	➤	Lana Del Rey	"Ultraviolence"	*Polydor*
03	➤	Milky Chance	"Sadnecessary"	*Pias*
04	➤	Black Keys	"Turn Blue"	*Nonesuch*
05	➤	Led Zeppelin	"Led Zeppelin I"	*Warner*
06	➤	Bruno Mars	"Unorthodox Jukebox"	*Warner*
07	➤	London Grammar	"If You Wait"	*Warner*
08	➤	Jack White	"Lazaretto"	*Wagram*
09	➤	Led Zeppelin	"Led Zeppelin II"	*Warner*
10	➤	Led Zeppelin	"Led Zeppelin III"	*Warner*

ROCK DIGITAL SONGS US

(source Billboard)

01	➤	KONGOS	"Come With Me Now"	*Tokoloshe*
02	➤	Paramore	"Ain't It Fun"	*Fueled By Ramen*
03	➤	X Ambassadors & Jamie N...	"Jungle"	*Interscope*
04	➤	Ingrid Michaelson	"Girls Chase Boys"	*Cabin 24*
05	➤	Tove Lo	"Habits (Stay High)"	*Island*
06	➤	American Authors	"Best Day Of My Life"	*10 Spot*
07	➤	Bastille	"Pompeii"	*Virgin*
08	➤	Coldplay	"A Sky Full Of Stars"	*Parlophone*
09	➤	Imagine Dragons	"On Top Of The World"	*Interscope*
10	➤	Lorde	"Tennis Court"	*Republic*

Classement au 12 juillet 2014

FNAC

Top Imports

Juin 2014

01	➤	LONDON GRAMMAR	"If You Wait"
02	➤	Lindsey Stirling	"Shatter Me"
03	➤	Ziggy Marley	"Fly Rasta"
04	➤	First Aid Kit	"Stay Gold"
05	➤	5 Seconds Of Summer	"She Looks So Perfect"
06	➤	Suede	"Royal Albert Hall 24 March 2010"
07	➤	Chet Faker	"Thinking In Textures"
08	➤	(various artists)	"Soundtrack - La Grande Bellezza"
09	➤	Milow	"Silverlinings"
10	➤	And You Will Know Us By The Trail Of Dead	"Live At Rockpalast 2009"

STARTER 30

Top Pop Rock

Juin 2014

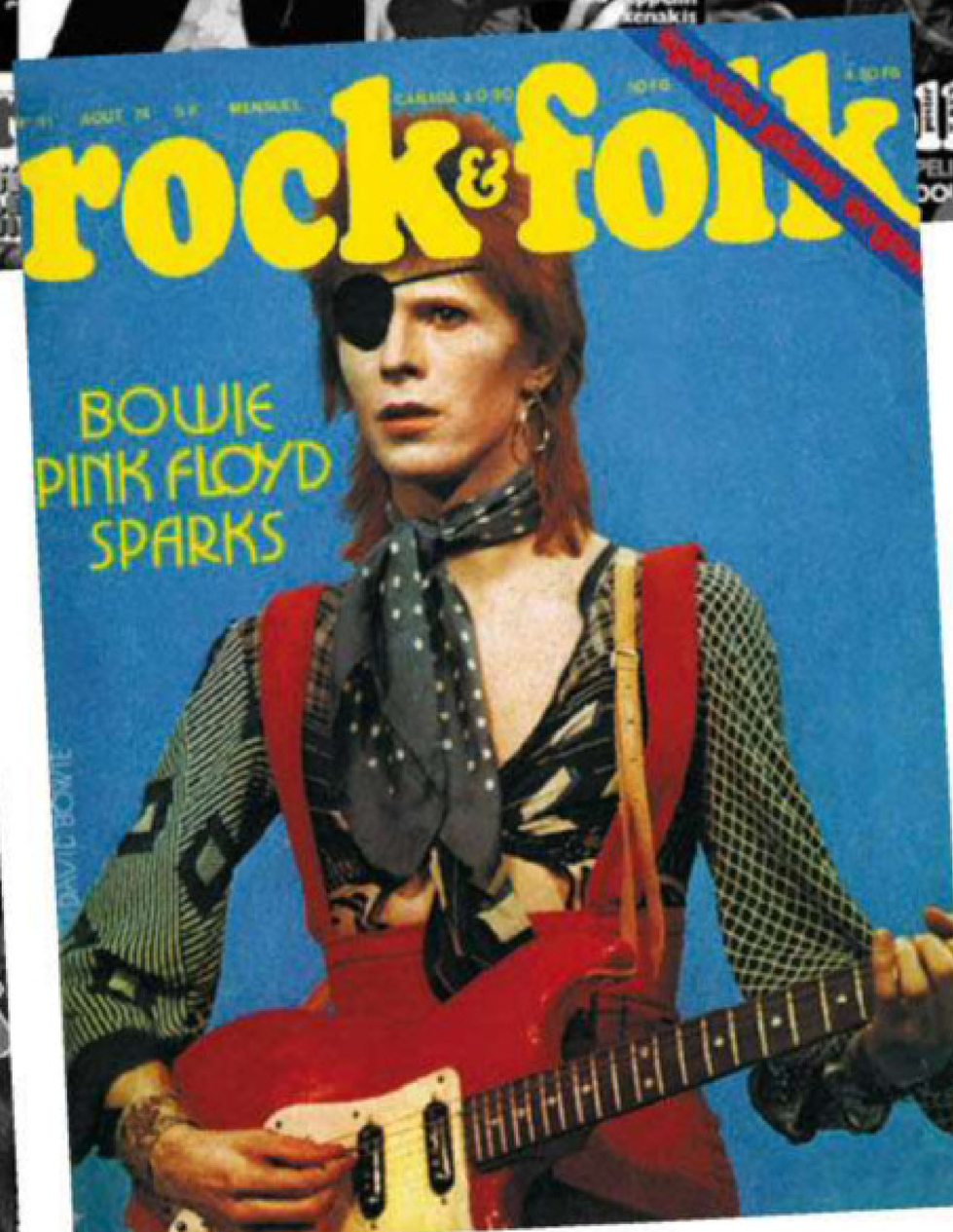
01	➤	COLDPLAY	"Ghost Stories"	*Warner*
02	➤	Led Zeppelin	"Led Zeppelin I"	*Warner*
03	➤	Jack White	"Lazaretto"	*Wagram*
04	➤	Lana Del Rey	"Ultraviolence"	*Universal*
05	➤	Christine & The Queen	"Chaleur Humaine"	*Warner*
06	➤	Led Zeppelin	"Led Zeppelin II"	*Warner*
07	➤	Linkin Park	"The Hunting Party"	*Warner*
08	➤	Led Zeppelin	"Led Zeppelin III"	*Warner*
09	➤	Michael Jackson	"Xscape"	*Sony*
10	➤	Milky Chance	"Sadnecessary"	*Pias*
11	➤	London Grammar	"If You Wait"	*Warner*
12	➤	Irma	"Faces"	*Warner*
13	➤	Black M	"Les Yeux Plus Gros Que Le Monde"	*Sony*
14	➤	Black Keys	"Turn Blue"	*Nonesuch*
15	➤	Niro	"Miraculé"	*Universal*
16	➤	Jul	"Lacrizeomic"	*Starter Distribution*
17	➤	Anathema	"Distant Satellites"	*Wagram*
18	➤	Shaka Ponk	"The White Pixel Ape"	*Tôt Ou Tard*
19	➤	Mastodon	"Once More 'Round The Sun"	*Warner*
20	➤	Rival Sons	"Great Western Valkyrie"	*Warner*
21	➤	Neil Young	"A Letter Home"	*Warner*
22	➤	Zaz	"Recto Verso"	*Warner*
23	➤	Arch Enemy	"War Eternal"	*Universal*
24	➤	Cats On Trees	"Cats On Trees"	*Wagram*
25	➤	Archive	"Axiom"	*Pias*
26	➤	Chrissie Hynde	"Stockholm"	*Universal*
27	➤	Keith Jarrett	"Last Dance"	*Universal*
28	➤	Joke	"Ateyaba"	*Universal*
29	➤	Archimède	"Arcadie"	*Sony*
30	➤	Ed Sheeran	"X"	*Warner*

FNAC

Top Vinyles

Juin 2014

01	➤	LED ZEPPELIN	"Led Zeppelin I"	*Warner*
02	➤	Coldplay	"Ghost Stories"	*Warner*
03	➤	Led Zeppelin	"Led Zeppelin II"	*Warner*
04	➤	Led Zeppelin	"Led Zeppelin III"	*Warner*
05	➤	Jack White	"Lazaretto"	*Wagram*
06	➤	Black Keys	"Turn Blue"	*Nonesuch*
07	➤	Oasis	"Definitely Maybe"	*Pias*
08	➤	Archive	"Axiom"	*Pias*
09	➤	Sebastien Tellier	"L'Aventura"	*Record Makers*
10	➤	Pixies	"Indie Cindy"	*Pias*



rock'n'roll flashback

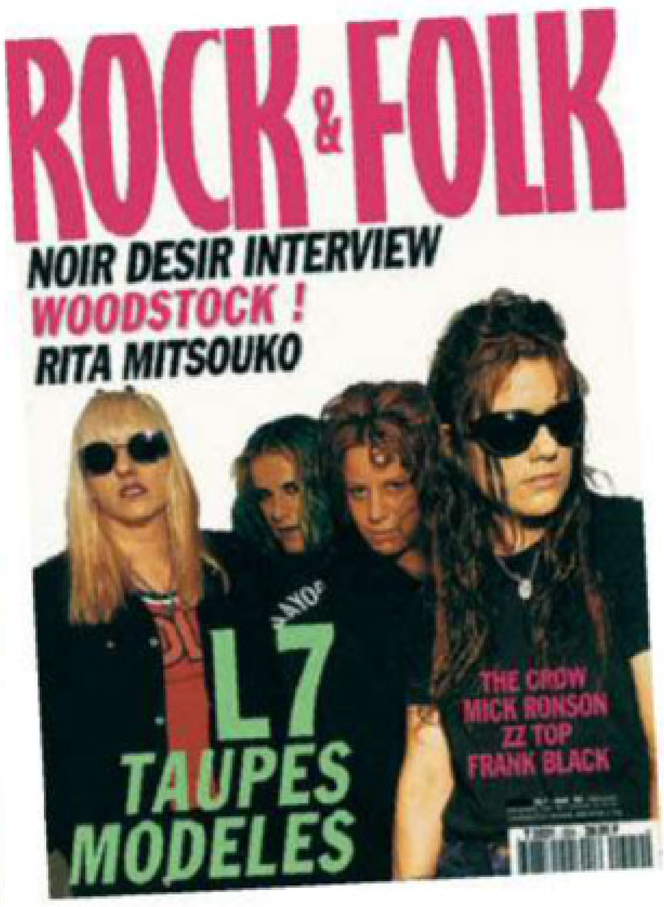
PAR VINCENT TANNIERES

Août 1974 R&F 91

En concert à Toronto, *"pas une seule fois* **David Bowie** *ne s'est adressé au public ou même n'a fait mine de remarquer sa présence".* Il semble que les semelles compensées de l'androgyne rouquin (qui a écoulé plus de 250 000 exemplaires de son dernier album "Diamond Dogs") ne touchent plus terre. Pourtant c'est indéniable, et la photo de couverture le montre, avec Bowie, *a star is borgne.* Moins apprêté, **Eric Clapton**, *"salopette d'ouvrier, traits bouffis, visage empâté et sourire méconnaissable"*, est de retour *"avec le simple 'I Shot The Sheriff' "*. Au Madison Square Garden, **"Pete Townshend** *a cassé trois guitares et* **Keith Moon** *s'est chargé du reste"*. Les **Sparks** ont joué au Rainbow Theatre : *"Consécration admirable d'une carrière si injustement pénible et obscure."* Le concert est convaincant, le public moins : *"Tribus de petits Bowie habillés avec le plus atroce mauvais goût, fillettes outrageusement maquillées, minettes glitterizées et jeunes garçons aux cheveux rouges."* Enfin, comme preuve supplémentaire qu'humour et rock français ont toujours fait bon ménage, ce titre du nouvel album de **Catherine Ribeiro** : "Le Rat Débile Et L'Homme Des Champs".

Août 1984 R&F 210

La rédaction est toujours en vacances et le double numéro d'été entame son deuxième mois en kiosque. Parlons art. Derrière cette peinture digne du calendrier Handicap International, se cache *"l'envie de savoir comment* ils *sont sans leurs atours de rock stars"*. De **Sting** (accroupi devant une **Pat Benatar** alanguie) à **Boy George** (nu dans les bras de **Stevie Wonder** !), en passant par **Joe Jackson** se frottant à **Kim Wilde** en porte-jarretelles, **Diana Ross** en culotte couleur chair, sans oublier **Bruce Springsteen** velu du torse, pas moins de 16 pages et 15 illustrations pas toutes réussies pour fantasmer sur ce qu'il se passe *"sous le satin et sans le cuir"*. Lui, il l'avait conservé pour le clip "I Want To Break Free" : **Freddie Mercury** s'est rasé la moustache. Enfin, cette bizarrerie publicitaire : **"Ray Charles** *a été embauché par Pioneer pour vanter son tout nouveau... Vidéo-Disque laser !"*



Août 1994 R&F 324

"L7, Taupes Modèles". C'est avec ce titre taquin que le journal accueille les quatre *riot grrrl*. A Los Angeles, Suzi, Jennifer, Dee et Donita s'impliquent dans le combat pro-avortement, du coup *"des tracts anti-L7 ont circulé : 'Si vous venez au concert, vous brûlerez en enfer pour toujours'."* Rencontré sur ses terres de Manchester, **Noel Gallagher**, *"à moitié avachi dans un fauteuil, accent à couper au couteau et de sacrés sourcils"*, révèle la genèse d'**Oasis** : *"J'ai vu les quatre autres en concert, je les ai trouvés tellement pitoyables que je suis allé les voir pour leur offrir mes services. A une seule condition : que l'on ne joue que mes compos."* Il s'est installé en Corrèze depuis, mais c'est dans ce numéro que l'on apprend que **"Count Grishnak"** *de Burzum a été condamné à 21 ans de prison pour avoir sauvagement assassiné Euronymous de Mayhem"*. Enfin, **Bebe Buell** rectifie : *"Avoir des enfants avec Steven Tyler, je n'appelle pas ça être groupie. J'appelle ça être sa femme !"*

Août 2004 R&F 444

C'est l'été, mais pas question pour **Lemmy** de quitter bottes ou Stetson. Celui qui refuse d'apprendre à conduire — *"Ça pourrait nuire à ma consommation d'alcool"* — comprend mal l'époque : *"Mangez des légumes verts, buvez du jus de fruit... Allez vous faire foutre ! C'est des conneries ! Vous pouvez bien avaler 200 artichauts, vous ne serez pas capable de tenir trois mois de tournée en donnant un concert par soir."* Au Zénith de Paris, **Yes** fête ses trente-cinq ans de carrière. Bilan : *"Le guitariste ressemble au valet de Dracula, le bassiste à un ancien footballeur de D2 yougoslave et le clavier est un spectre blond coiffé à la Du Guesclin."* **Gilbert Shelton** (créateur des Freak Brothers), qui a bien connu **Janis Joplin**, se souvient : *"Nous étions en train de faire la fête, un vieil homme frappe à la porte :* 'Il y a une femme âgée qui est en train de mourir à côté ! Ça vous dit quelque chose ?' " et Janis de lui répondre : *"Non, mais montrez-moi les accords et je vais vous la chanter !"*

Ça ne s'invente pas

Greenroom
session.fr

GREAT MUSIC EXPERIENCES*

GAGNEZ VOS PLACES POUR LES PLUS BEAUX FESTIVALS SUR

WWW.GREENROOMSESSION.FR

* DES EXPÉRIENCES MUSICALES INOUBLIABLES

TRADE MARK

Heineken®

open your world*

C'est la recette unique de Heineken qui lui confère toute sa pétillance.
Ouvrir une Heineken, c'est consommer une bière vendue dans le monde entier.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

PUBLICIS CONSEIL RCS Nanterre 414 842 062